

Le livre-échange

Chez le même éditeur (à revoir):

Dans la collection Culturenum :

Culturenum, jeunesse, culture & éducation dans la vague numérique

Coordonné par Hervé Le Crosnier

ISBN 978-2-915825-31-2

Libres savoirs, les biens communs de la connaissance

Ouvrage collectif coordonné par l'association VECAM

ISBN 978-2-915825-06-0

Net.lang, Réussir le cyberspace multilingue

Coordonné par le Réseau Maaya

ISBN 978-2-915825-08-4

Dans le labyrinthe, évaluer l'information sur internet

Alexandre Serres

ISBN 978-2-915825-22-0

Aux sources de l'utopie numérique

De la contre-culture à la cyberculture: Stewart Brand, un homme d'influence

Fred Turner, Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Vannini

ISBN 978-2-915825-10-7

Catalogue complet et vente en ligne:

<http://cfeditions.com>

Collection Culturenum, ISSN en cours.

ISBN 978-2-915825-76-3

C&F éditions, février 2018

35 C rue des rosiers, 14000 Caen

<http://cfeditions.com>

Cet ouvrage est publié sous licence Creative Commons: paternité, pas d'utilisation commerciale, partage à l'identique (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/>) et édition équitable (<http://edition-equitable.org/>).

Le livre-échange

Écologie et chemins de la lecture

Mariannig Le Behec
Dominique Boullier
Maxime Crépel

CULTURE**NUM**
C&F éditions

Table des matières

Introduction	7
--------------	---

Vie 1.	
Circulation de l'objet livre	25
Lire, c'est donner à lire, de mains en mains, pour les proches	29
Lire, c'est focaliser l'attention	50
Lire c'est orienter	68

Vie 2.	
Le livre a une vie après la lecture	91
Le poids du livre imprimé et l'insoutenable légèreté du livre numérique	93
Le livre est appropriable et a des valeurs	113
Le livre a des vies après la lecture	129

Vie 3.	
La vie du livre enrichie par la parole du lecteur	151
L'attention spontanée	153
Lire, c'est écouter et regarder	173
Les controverses autour du livre numérique	193

Vie 4.	
Lire, c'est faire une expérience intime à partager	213
Lire, c'est annoter	216
Lire, c'est écrire	235
Lire, c'est s'affilier à des mondes sociaux	248

Conclusion	268
------------	-----

Bibliographie	276
---------------	-----



MARIANNIG LE BECHEC est maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'Université de Poitiers et membre du CEREGE depuis 2011. Ses recherches portent sur les usages ordinaires, le traitement de l'information et des données sur les thématiques de la lecture/écriture numérique, de l'open data et des territoires numériques de marques. Depuis 2018, elle participe à des projets de recherche sur le savoir ouvert (Photo Ricardo Esteves).



DOMINIQUE BOULLIER est professeur des universités en sociologie, linguiste, chercheur senior au Digital Humanities Institute de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL). Directeur de Costech, UT Compiègne (1998-2005). Directeur de Lutin User Lab, Cité des Sciences (2004-2008), directeur scientifique du médialab de Sciences Po avec Bruno Latour (2008-2013). Il a publié notamment *Sociologie du numérique* chez Armand Colin en 2016 (collection U) et (avec Audrey Lohard), *Opinion Mining et Sentiment Analysis: méthodes et outils* chez OpenEdition Press en 2012.



MAXIME CRÉPEL est sociologue, ingénieur de recherche au Médialab de Sciences Po. Ses travaux portent sur les usages du numérique. Il a participé à plusieurs projets d'étude sur les réseaux sociaux et les pratiques de publication de contenus en ligne; les usages du livre numérique et du téléphone mobile; ou les identités numériques.

Introduction

*Prêté, revendu, donné, le livre circule dans la ville
bien plus que ne le laisse penser le tombeau
que constituent les inventaires de décès.
Par ailleurs, il peut faire l'objet d'une utilisation collective,
à l'atelier comme à la taverne ou à la veillée¹.*

SI VOUS ENTREZ un jour dans le scriptorial d'Avranches, vous traverserez différentes salles, jusqu'à une pièce située au milieu du bâtiment à l'entrée mystérieuse. Vous pousserez du revers de la main des lames de plastique et sentirez tout de suite le froid vous envelopper. La pièce, dans un éclairage blafard, vous donnera à voir de vieux manuscrits du Mont-Saint-Michel. Pas de gants blancs, pas de papillons qui s'envolent comme lorsque dans une brocante vous ouvrez un vieux livre dont la couverture porte le mot « magie ». Non, là les livres sont derrière leur protection de verre et vous aurez tout le loisir de coller vos doigts sur les vitres sans pouvoir toucher les manuscrits. Vous les admirerez et peut-être vous interrogerez-vous : Comment ces livres sont-ils arrivés-là ? Qui les a lus ? Qui les lira ? L'objet-livre ne dit rien de cette histoire de sa vie. Peut-être a-t-il été donné, prêté, offert ? Peut-être a-t-il suscité de vives conversations et attiré l'attention du public ? Peut-être a-t-il été revendu ou conservé dans une bibliothèque avant d'arriver dans ce scriptorial ? Un lecteur a-t-il écrit des gloses sur ses marges ou un nouveau manuscrit en s'inspirant de son contenu ? Combien de lecteurs l'ont-ils eu entre les mains avant que l'on

1. Roger Chartier, « La circulation de l'écrit dans les villes françaises, 1500-1700 », *Livre et lecture en Espagne et en France sous l'Ancien Régime*, Paris, ADPF, 1981, p. 277.

finisse aujourd'hui par le regarder à travers cette vitre ? Ainsi exposé, ce livre ne me raconte pas ses vies. Par chance, les lecteurs et les lectrices sont pour leur part beaucoup plus prolixes pour nous raconter comment ils lisent, prêtent, donnent, annotent, ou commentent.

Comprendre les vies du livre

Notre objectif est bien de comprendre les vies du livre. Pour Michel de Certeau la lecture est une pratique ordinaire; pour Alberto Manguel, elle est une relation à l'autre; pour Roland Barthes², le livre est celui que l'on garde ou que l'on prête dans une médiation instituée entre l'auteur et le lecteur. Notre approche prend quelque peu le lecteur à contre-pied de ces positions. Quelle est la matérialité du livre qui l'amène à circuler ? Nous ne nous intéressons pas au savoir, à la littérature qu'il contient. Nous nous intéressons aux significations qu'il a pour moi, lecteur, et dans mon rapport à l'autre (que je suppose lecteur également). Le livre est un bien matériel possédant des valeurs non exclusivement économiques qui l'accompagnent en tant qu'objet et bien d'expérience. Un livre abandonné sur un banc rencontrera son prochain lecteur qui, surpris de le trouver ici, sera heureux de le raconter à des amis, lecteurs. Loin de la belle lettre, notre propos est d'observer le bel ami. Les significations secondes, les « technèmes »³ (Baudrillard, 1978), s'accordent autant avec l'objet-livre qu'avec la conversation autour du livre. L'objet matériel est l'objet en paroles qui circule tout aussi bien. Nous ne proposons pas une analyse structurale de la

2. Il faudrait deux mots : « l'un pour le livre de bibliothèque, l'autre pour le livre-chez-soi (mettons des tirets, c'est un syntagme autonome qui a pour référent un objet spécifique); l'un pour le livre "emprunté" – le plus souvent à travers une médiation bureaucratique et magistrale – l'autre pour le livre saisi, agrippé, attiré, prélevé, comme s'il était déjà un fétiche; l'un pour le livre-objet dette (il faut le rendre), l'autre pour le livre-objet d'un désir ou d'une demande immédiate (sans médiation). » Roland Barthes, « Sur la lecture » in *Œuvres complètes*, t. 4, 1993, p. 931. Ces modes d'existence du livre vont être enrichis au cours de cet ouvrage.

3. Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, introduction, Paris, Gallimard, 1978.

parole du livre, du langage littéraire. Nous souhaitons offrir une vue partielle, mais précise, du déploiement des manières de lire qui accompagnent la circulation même de l'objet-livre. Le livre n'est pas à moi, n'est pas pour moi. Il est au centre et à la périphérie d'un réseau de relations sociales constitué autour de la circulation même de l'objet et qui est fait autant de familiarité, de grandes causes – comme combattre la pauvreté – que de petits riens – comme se détacher de l'objet pour le laisser à un inconnu ou, tout simplement, être curieux face à cet objet inattendu et à l'expérience qu'il peut nous procurer.

Une écologie du livre-échange

Le livre possède plusieurs vies. L'écologie de ce milieu vivant demande de suivre au plus près les témoignages et les occasions de ces rencontres que le livre, agent de circulation, de propagation parfois éphémère et pourtant constante, provoque.

Le broadcast unilatéral de la télévision hertzienne révèle ses propriétés rétrospectivement, avec le réseau interactif de l'ordinateur, et l'écran à domicile nous a révélé ce qu'avait de singulier la congrégation du grand écran. Tel est « le mouvement rétrograde du vrai » (Bergson) : les propriétés du médium suivant découvrent celles du précédent (qu'il détrône)⁴.

Et c'est ainsi que nos observations ethnographiques du web nous ont amenées à reconsidérer les propriétés du livre imprimé, comme le collectif Pédauque (2007) avait pu le faire quelques années auparavant sur le document. Nous éloignant des propriétés matérielles et juridiques du livre, nous essayerons de rendre compte des propriétés conversationnelles et de la propagation physique du livre de main en main ou de site web en site web.

C'est en empruntant ce livre à la bibliothèque que toutes ces observations menées sur le livre prenaient sens. Que dire de ce livre ? Sa couverture est abîmée. C'est un ouvrage de

4. Régis Debray, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, 2000, p. 104-105.

Gérard Genette, l'auteur de *Palimpsestes*, ce terme qui qualifie justement un support réinscriptible.

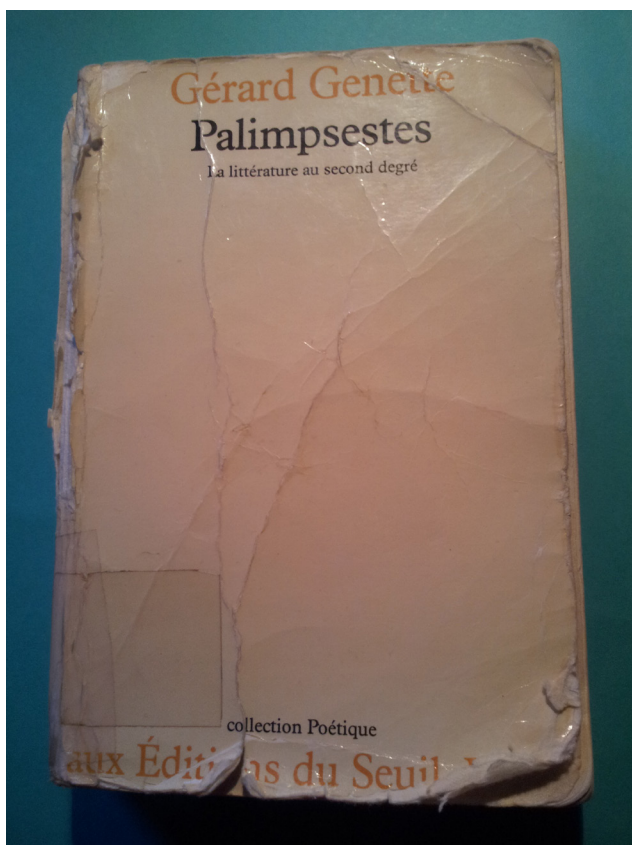


Figure 1. Couverture du livre *Palimpsestes* de Genette.

La couverture de ce livre est certes quelque peu abîmée. Sans tenir compte du contenu ni de l'auteur, en bibliothèque municipale, ce livre serait proche de l'étape de «désherbage» qui consiste à réorganiser les collections, donc à le retirer des rayons et à l'envoyer à la déchetterie. Ainsi, de la rotative offset à la benne à ordures, ce livre est passé par un ensemble de rayonnages

et de mains de lecteurs. Sa chance est d'être issu d'une collection de bibliothèque universitaire et non d'une bibliothèque municipale, les objectifs de ces deux lieux de médiation n'étant pas tout à fait identiques. Malgré ses défauts esthétiques, il existe d'autres critères d'appréciation qui relèvent de son contenu. Cependant, le lecteur, en voyant ce livre déposé sur le comptoir pour l'emprunter, ne peut s'empêcher de dire : « Il a vécu ce livre ! » et la bibliothécaire de lui répondre : « Oui, comme vous le dites, il a vécu. » Le livre aurait donc une, voire plusieurs vies. C'est-à-dire que les précédents lecteurs y ont laissé des traces de leur lecture, de la tache de gras au surlignage en passant par les pages cornées. Le lecteur suivant appréciera ou non. Et ce lecteur pourra le lire et décider dans un autre contexte de parler de cette lecture à des collègues, à des étudiants ou à des amis. Ainsi, ce livre n'a pas une vie, il dispose de plusieurs vies en fonction du circuit de lecture qu'il emprunte, des lecteurs qu'il rencontre. Le livre circule par sa forme et par son fond, par les lettres imprimées et par les paroles du lecteur. À partir de l'observation de cette circulation physique ou conversationnelle du livre imprimé, recueillie dans des entretiens, nous nous sommes intéressés aux propriétés du livre pour essayer de comprendre ce qu'il en restait dans le cadre du numérique, non pas de celles de l'objet lui-même, mais de tous ces circuits qui l'accompagnent ou qu'il entraîne avec lui.

Ainsi, nous parlons d'une écologie du livre-échange qui s'éloigne des approches traditionnelles du livre et du rapport entre le lecteur et son contenu. « *Voilà qui est formidable ! Je pense que nos pratiques de lecture viennent en grande partie des pratiques de lecture qu'on a eues dans son enfance. Il y a un livre formidable sur l'histoire de la lecture, L'Histoire de la lecture d'Alberto Manguel.* » (Michèle). Comme nous sommes très attentifs à ce que nous disent les personnes dans le cadre des entretiens, nous avons relu *L'Histoire de la lecture* de Manguel. Mais en le relisant, nous nous sommes interrogés : Lit-on vraiment seul ? Le lecteur est-il isolé de son environnement ? Et si la lecture n'avait jamais été un plaisir solitaire ? Les ouvrages récents sur la lecture⁵ décrivent

5. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, Coll. « NRF essais », 2011.

un lecteur consommateur devenu éclairé. Dans ces approches, le moment de frottement individuel avec l'œuvre est confondu avec le mode d'existence de la lecture. Selon Roland Barthes, la figure de l'auteur prime celle du lecteur. « *La seule idée qu'on ait eue jusqu'ici du "lecteur" est vaguement projective : le lecteur "se projetterait" dans l'œuvre de l'écrivain ("Hypocrite lecteur, mon frère", ou encore, Bachelard : "le lecteur est le fantôme de l'écrivain")*.⁶ » Mais dans ces approches, le lecteur est désocialisé. Des auteurs, tels que Chartier et Hébrard⁷, ont ainsi publié des travaux sur les discours des pratiques de lecture sans laisser la parole aux lecteurs sur leurs pratiques.

Restituer la parole des lecteurs

Nos observations se sont déroulées pendant 7 ans sur tous les terrains de la vie du livre, auprès des professionnels et des lecteurs, tous aussi passionnés, tous aussi inventifs quand il faut échanger sur leurs passions. Cet ouvrage se veut la restitution d'enquêtes qualitatives (150 entretiens semi-directifs, des observations participantes et une cartographie du web du livre en France élaborée en 2010-2012⁸), d'un questionnaire en ligne (750 répondants) sur les pratiques de lecture et d'échange (numérique et imprimé) conduit en 2013⁹.

Tous les entretiens mentionnés sont repris de ces deux enquêtes. Nous n'avons pas souhaité présenter le profil sociologique des lecteurs comme ont pu le faire Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal¹⁰. Décrire les positions sociales des lecteurs constitue une approche classique (ou un point de vue), la

6. Roland Barthes, *Œuvres complètes*, t. 4, p. 171.

7. Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture, 1880-2000*, 2^e édition, revue et augmentée, Paris, Fayard-BPI, 2000, 762 p.

8. Réalisée au Médialab de Sciences Po dans le cadre du projet SOLEN (FUI) qui analyse les réseaux de circulation des livres imprimés et les formes de conversation-livre.

9. Réalisée au Médialab de Sciences Po dans le cadre d'une étude commandée par le MOTIF portant sur les pratiques de lecture du livre numérique.

10. Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Vulaines-sur-Seine, éditions du Croquant, Coll. « Champ social », 2010, 537 p.

circulation du livre qui mobilise et fait bouger les positions en constitue une autre, particulièrement amplifiée par le numérique; et toutes ces approches constituent la vie sociale du livre.

Nous restituons ici les pratiques sociales autour et avec le livre imprimé ou numérique de lecteurs de 12 à 80 ans. Car télécharger un livre doit être considéré comme une pratique sociale. Ce travail, initié par les trois auteur·e·s de cet ouvrage a été complété par un projet sur le «prêt public d'œuvres numériques» porté par Mariannig Le Béhec, Florence Chérigny et Camille Alloing. L'observation des pratiques des lecteurs sur le web s'inscrit donc dans ce projet.

Dans ces paroles de lecteurs que nous avons étudiées, la conversation-livre unit là où le bien exclusif qu'est l'objet-livre semble séparer. D'où la contradiction entre, d'une part, une approche marchande qui se fonde sur des biens exclusifs et rivaux et, d'autre part, les idées, les émotions et les connaissances, qui sont des biens non rivaux et non exclusifs, des initiatives comme Wikipédia le démontrant aisément. La monnaie est faite pour séparer, pour délier les particularités des attachements entre vendeur et acheteur; mais la conversation, elle, fait circuler et constitue des publics qui sont loin d'être une masse et qui peuvent s'associer, d'autant plus dans un univers de réseaux numériques. Dans notre propos, l'individu est passeur; il est traversé par la monade livre. Il est transformé par le livre et le livre est transformé par le lecteur. Les modalités de transformation sont multiples et désormais repérables à travers les traces. Ces transformations du livre sont l'une des conditions de survie de l'œuvre. Auparavant, le livre était fondé sur un auteur. Le libraire disposait d'un stock de livres. Le lecteur venait «consommer» ce livre. Notre propos ici n'est pas de proposer une définition théorique de ce qu'est la «lecture sociale». Cet ouvrage souhaite montrer que le livre s'accompagne en réalité de la conversation, qu'il circule et que le lecteur est acteur de cette circulation physique et conversationnelle du livre. Ces pratiques ne sont pas nées avec le numérique, mais nous avons dorénavant la possibilité de les observer en continu avec le numérique. Nous assistons ainsi au passage d'une économie de l'attention, largement maîtrisée par les médias de masse et par la chaîne du livre, à une «écologie

du livre-échange», où le lecteur cherche à s'immerger dans un univers commun avec d'autres lecteurs. Or, ces pratiques ne sont pas issues du web dit «2.0». La conversation existait déjà, dans les salons, les lectures publiques, les clubs de lecture. La circulation existait déjà quand les livres étaient revendus, donnés, prêtés, mis à disposition. Ce qui diffère, c'est que le numérique permet de suivre cette circulation et de la rendre visible.

Lire laisse des traces sur le web

Nous avons rencontré des lecteurs nous racontant leur joie et leur déception de voir apparaître, disparaître ou réapparaître un livre sur un site web d'accompagnement d'échange de livres tel que bookcrossing.com.

Il existe en effet quantité de traces sur le web, très infimes et très développées à la fois, comme des blogs de lecteurs, des sites web de vente et d'échange en ligne, des collectifs qui se créent autour de genres, d'auteurs, de séries, de plateformes de publication d'avis, de ses propres écrits... Le numérique nous oblige à reconsidérer le modèle précédent, certainement issu d'une fiction, mais qui constituait tout un système de positions, de médiations établies et de rentes. Selon nous, les débats sur la propriété intellectuelle ne parviennent guère à se débloquer, car ils reposent en grande partie sur cette fiction qui ne rend pas compte des vies du livre que nous souhaitons restituer ici.

En 2010, les lecteurs nous parlaient de leurs pratiques d'usage du livre et de lecture d'un objet-livre imprimé. En 2012, les lecteurs nous parlaient de leurs pratiques d'usage du livre et de lecture d'un objet-livre numérique. Ces pratiques de lecture sur papier se retrouvent-elles avec le livre numérique ? C'est ce que nous souhaitons interroger, en montrant que, face à la prolifération des pratiques, les plateformes tendent à centraliser l'accès et la circulation du livre alors même que les éditeurs n'encouragent pas ces pratiques ordinaires.

Posséder un livre peut renvoyer à l'image d'Épinal d'un lecteur éduqué, seul derrière son bureau ou dans son fauteuil au coin du feu, tout entier inspiré ou aspiré par sa lecture. Mais

ce lecteur pourrait très bien, selon Chartier, se trouver au milieu d'une taverne, chopine à la main. Le livre circule, le livre est lu, le livre est issu de la production populaire. Le lecteur peut lire pour ses compagnons, le lecteur peut imprimer. Le format livre n'est donc pas au xvi^e siècle le seul format de lecture.

Pour nous, le livre, ou l'écrit imprimé, a une circulation physique qui côtoie de très près une circulation que nous nommons « conversationnelle ». Lecture à voix haute, mais également conversation, le livre fait parler de lui, de l'auteur, des personnages, du style : lire c'est parler.

La conversation-livre est orientation, apprentissage et expression. Cette conversation s'installe dans le quotidien des lecteurs, dans l'intimité d'un couple, dans l'échange entre un enfant et sa grand-mère. Cette lecture s'associe à la découverte pour le lecteur, elle peut s'organiser dans des lieux formels comme un cercle de lecture, ou *via* des échanges moins formalisés que sont les échanges entre blogueurs, les commentaires sous les vidéos YouTube ou des « pads » sur Wattpad.

Lire un livre est donc une forme d'appropriation. Le lecteur n'est pas passif. Écrire une critique, un résumé ou réécrire un livre est une forme d'engagement assez fort ; en parler est peut-être plus aisé pour le lecteur.

Lire c'est écrire, au sens de publier

Afin de ne pas oublier ses livres, pour ne pas perdre cette expérience intime de lecture, pour garder une trace, Cécile a ouvert un blog. *« L'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit "Quoi de neuf ?", c'est pour garder une trace des passages de livres que j'ai aimés. Avant, je cochais des paragraphes au crayon papier, donc maintenant, au lieu de cocher les bouquins, je mets les passages sur le net. Souvent, je cite des extraits du livre quand je fais une critique. »* L'objet-livre et son contenu, de la vie des personnages à des extraits, font entrer le livre dans l'expérience intime du lecteur, dans sa relation au texte à un instant t et bien au-delà de ce moment de lecture.

Cette expérience individuelle et intime de la lecture mobilise beaucoup de références au passé et laisse des traces, bien des années après.

Une relation de sensualité se crée d'abord à partir du toucher et de l'odeur du papier, et cela suffit pour que le livre porte avec lui une atmosphère, une ambiance. Puis, ce ressenti face au livre emporte le lecteur vers sa jeunesse, vers ses lectures passées. Relire les livres à plusieurs années d'intervalle permet de confronter son avis, son état d'esprit parfois disparu. Ai-je moi-même changé ? Ces livres ne quittent pas les bibliothèques personnelles, ils ne se revendent pas, ils ne se lâchent pas.

C'est l'histoire d'un mec qui monte dans l'échelle sociale et ne trouve pas finalement ce qu'il veut. Ce roman, je l'ai lu 4 ou 5 fois. Il me pose plein de questions sur ma carrière ou sur des choses que j'avais envie de réaliser. Un personnage que tu vois comme un salaud, tu réalises que c'est un personnage aux prises avec des questionnements beaucoup plus profonds. Tu le vois comme un autre personnage que tu redécouvres. (Florentin).

L'objet-livre et son histoire s'entremêlent. Le livre accompagne donc le lecteur dans sa vie, la vie du lecteur se façonne au fil de ses lectures. Il existe le moment pour lire un livre et un moment pour lire ce livre. La lecture d'un livre a sa temporalité spécifique. Si un livre arrive un jour qui n'est pas son jour de lecture, il ne sera lu que quelques mois plus tard. « *Ce que j'aime, c'est lire le livre au moment où j'ai envie de le lire. Je ne me force jamais à lire un livre.* » (Rémy, membre de PochéTroc). Ce rapport intime au livre, qui en fait une expérience particulière, ne repose pas sur la taille de l'ouvrage ou le temps que le lecteur peut lui accorder, mais, telle une histoire d'amour, sur l'art du « bon moment », du *kairos* dans la vie d'un lecteur.

Pour rencontrer le bon livre, le lecteur publie, rend public un supplément pour orienter les autres lecteurs, en leur livrant un peu de son expérience intime de lecture. Et le support numérique semble particulièrement adapté pour faire circuler ces écrits. Cette activité d'écriture sur le web accompagne la conversation-livre. Le livre finit par s'étendre, par se distribuer dans de

multiples supports et contextes, à travers tous ces écrits nés avec lui ou autour de lui. Son influence se traduit dans cette capacité à inspirer de nouveaux écrits qui, en retour, par leur circulation, amplifient aussi cette influence. Les modalités de publication aisée du «web 2.0» sont désormais passées dans les habitudes et toute opinion, avis, recommandation peut laisser une trace écrite, parfois très élaborée. La qualification de «critique» peut faire référence à un discours très formel dans laquelle les lecteurs publiants ne se reconnaissent pas nécessairement. Le principe est de partager une expérience dans un univers de goûts.

Partager des goûts

Les échanges autour du livre ne sont jamais transversaux à tous les milieux ni à tous les réseaux sociaux. La sociologie des goûts et les effets de classement et de différenciation sont très marqués, sans pour autant renvoyer nécessairement à des catégorisations sociales *a priori*. Les lecteurs sélectionnent selon leurs goûts et se connectent à des groupes sociaux réels ou «virtuels» qui leur permettent de se reconnaître. Les genres sont, sur le plan de l'offre, la réponse à cette logique de distinction sociale, et les vies de communauté que nous avons pu observer sont particulièrement actives lorsque certains goûts sont partagés. Le numérique amplifie les possibilités pour ces collectifs émergents de vivre leur passion en jouant le jeu de la distinction, qui peut être infinie dès lors qu'on se passionne pour un domaine précis. La science-fiction et l'*heroic fantasy* ont leurs amateurs, qui aiment à se retrouver en communautés, mais qui, très vite, se séparent pour traiter de sous-genres nettement plus pointus au sein d'un cadre devenu trop général, comme nous l'observons sur la plateforme Wattpad. Les best-sellers ne génèrent pas ces effets communautaires en général. Cependant, lorsqu'ils sont basés sur une série récurrente ou un auteur fétiche, ils peuvent aussi déclencher des phénomènes de fans de forte intensité. Nous pouvons citer ici l'exemple de la série Harry Potter et des fanfictions rédigées par les lecteurs à partir de cet univers.

Interroger la stagnation du livre numérique

Les acteurs professionnels du livre utilisent les méthodes du marketing pour focaliser l'attention sur certains titres. Mais face au best-seller se développe également le long-seller. La particularité de ce dernier est d'être recommandé par le bouche-à-oreille et d'être qualifié de succès par les libraires. Il nous faut donc comprendre plus précisément comment fonctionne cette écologie du livre-échange, c'est-à-dire les échanges monétaires, sociaux et affectifs créés à partir du livre.

Aujourd'hui, on a une offre pléthorique, et, du coup, comment faire son choix ? On a une économie de plus en plus violente, en ce sens où les livres partent très rapidement. Ils restent en moyenne un ou deux mois en tête de gondole et ils disparaissent. Je suis toujours étonnée avec les « Filles du Loir », on a invité des auteurs majeurs et en même temps, les livres sont très peu disponibles, sauf dans quelques librairies. Ce sont des livres qui ont disparu. Notre seule ambition est de remettre sur les tables un livre qui nous paraît indispensable dans la formation de lecteur de tout un chacun. (Marine).

La critique (car la justification est toujours prise dans un jeu de critiques, selon Boltanski et Thévenot¹¹) peut également porter sur l'importance du travail fourni selon les secteurs d'édition. Cet avis est alors moins professionnel sur le plan numérique que sur le plan du travail d'édition des contenus qui est requis dans certains secteurs, ici le secteur jeunesse, qui ne se retrouverait pas dans les publications adultes. Pour Yvan, le jugement est sévère :

On sait que, dans les livres jeunesse ou la BD, derrière y'a des mecs qui ont codé, qui ont conçu, qui ont dessiné, qui ont fait un effort sur la mise en page, qui se sont adaptés au support et qui proposent un service qui est quand même un plus par rapport au papier. Sur les livres adultes, je ne vois pas, si ce n'est que c'est

11. Luc Boltanski, Laurent Thévenot, *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991, 496 p.

la version numérisée qui a servi à l'imprimeur. Ils font beaucoup les pleureuses, mais ils se font une belle marge. Après y'a des absurdités de prix : ils vont être beaucoup plus chers, alors qu'il est en poche depuis X temps, la version numérique, elle, est au triple. Y a des trucs bizarres, et ça, moi, je suis très sensible à cette politique-là.

La faiblesse de l'innovation autour du livre numérique ou l'homothétie entre le papier et le numérique font apparaître chez le lecteur le sentiment de fournir une rente de situation aux éditeurs. Le processus d'impression étant largement numérique depuis un certain nombre d'années, l'éditeur a donc réutilisé les mêmes fichiers pour les vendre à un prix considéré comme excessif. Pour le livre imprimé, il faut rappeler que des lecteurs soulignaient le travail de mise en page effectué par de petites maisons d'édition. Chez ces lecteurs avertis, ce travail demeure important pour l'acte d'achat.

Mutation des médiations pour l'orientation dans l'offre

Mais pourquoi ces plateformes semblent-elles prendre le pas sur les éditeurs et les libraires français ? Les récits que nous avons recueillis ont fait apparaître des types très différents de relations avec les services, les acteurs, les réseaux qui servent à s'orienter dans une offre. Ce point est très important pour les médiateurs, qui ont structuré pendant des décennies, voire des siècles, ce secteur du livre : Quel rôle est encore possible pour eux (éditeurs, libraires, critiques) parmi l'ensemble des médiations anciennes et nouvelles ? Comment s'inspirer des pratiques observées dans ce contexte de transition pour mettre en place des stratégies adaptées ? La discussion porte ici sur les acteurs de la remédiation (Bolter et Grusin¹²) qui évoluent, ne l'oublions pas, tant l'innovation est active dans ce domaine porté massivement par

12. Jay David Bolter, Richard Grusin, *Remediation, Understanding New Media*, Cambridge, MIT Press, 2000, 312 p.

les tendances du web participatif, où les contributions des uns et des autres peuvent devenir des ressources pour tous. Par ailleurs le développement du web de données¹³ peut avoir des incidences sur les métadonnées liées au fichier livre. Ces descriptifs du fichier permettront à terme d'affiner les modèles de classification propres au lecteur et les recommandations faites par les dispositifs techniques que sont les plateformes.

Le rôle des blogs et des réseaux sociaux numériques, au sens de plateformes, est une des innovations essentielles depuis les années 2000. De fait, le circuit de la recommandation et, dans le même temps, de l'orientation en matière de choix de lecture a été profondément modifié. Selon les plateformes et selon les stratégies d'usage de ces plateformes par les lecteurs, le style et le poids de la recommandation peuvent varier sensiblement. Les discussions sur Facebook, peu présentes en 2010 chez les lecteurs de livres imprimés, se confirment en 2012 avec l'étude sur les livres numériques. D'autres sites web apparaissent comme Goodreads, dont la page Wikipédia, traduite dès 2013 en gallois, dut attendre janvier 2017 pour être créée dans la version française de l'encyclopédie ! Goodreads, compagnie d'Amazon créée en 2007, est une application de catalogage social comme Sens critique. Le principe demeure le même : un lecteur, qui peut se connecter *via* un compte Google ou Amazon ou en téléchargeant l'application sur l'App Store ou Google Play, expose ses lectures, met des commentaires, peut synchroniser sa lecture en cours (je suis à telle page). L'objectif est clairement affiché par le site web : « Meet your next favorite book ». En croisant les données des autres membres, l'application doit pouvoir vous proposer votre prochaine lecture, voire votre livre favori.

La relation de conseil du libraire et la connaissance de sa clientèle y sont donc déléguées à un algorithme. L'orientation se précise. Le contraste avec les médiations traditionnelles comme le libraire reste très marqué, et l'on constate aussi une forme de division du travail où la combinaison des rôles peut continuer de se manifester, mais au détriment du chiffre d'affaires du libraire.

13. Marie-Laure Théodule, « Le web va changer de dimension », entretien avec Tim Berners-Lee, *La Recherche*, n° 413, 2007, p. 34-38.

Ces algorithmes peuvent paraître plus pertinents pour s'approcher des goûts des lecteurs. Les lecteurs le mentionnent : le libraire, ils ne le connaissent pas, ils n'ont peut-être pas les mêmes goûts.

Le fil conducteur autour de ces vies du livre

Face à la prolifération des pratiques que nous venons d'évoquer et des observations menées, notre lecteur serait en droit de se demander si nous n'allons pas lui proposer une liste à la Prévert. Ne faut-il pas admettre notre désarroi à classifier et à catégoriser toutes ces pratiques conversationnelles et de circulation du livre ou autour du livre ?

Le livre dans la vie d'un lecteur n'a pas qu'une histoire, qu'une pratique de lecture. Pratiques et objets sont protéiformes et les récits que nous avons recueillis en donnent une bonne illustration. Cet objet-échange, prétexte, objet et déclencheur d'échanges, nous contraint à décomposer un peu plus précisément l'amitié entre lecteurs, la sympathie à la base de tout commerce. Don, attention, orientation dans un univers proliférant, meuble qui marque l'habitation, propriété à des degrés divers et enfin produit recyclé, d'occasion. Voilà la circulation de l'objet que nous allons suivre. Nos enquêtes ont révélé une multiplicité d'échanges informels ou organisés qui ajoute une valeur à l'expérience de la lecture : celle du partage.

Dans la vie 1, *Circulation de l'objet livre*, nous nous intéresserons aux modes de circulation physique qui permettent de comprendre comment une écologie de l'attention collective se construit avec le système éditorial professionnel, mais aussi avec toutes les pratiques ordinaires qui servent à orienter, à focaliser l'attention et à favoriser la circulation d'un bien par le don.

Dans la vie 2, *Le livre a une vie après la lecture*, nous mettrons l'accent sur les vies du livre après la lecture. Meuble dans une habitation, il devient portatif avec le numérique tout en étant empêché de circuler entre les lecteurs. Pourtant, le livre d'occasion possède une vie infinie dont le numérique et certaines entreprises ont su s'emparer.

Dans la vie 3, *La vie enrichie du livre par la parole du lecteur*, nous détaillerons, à travers la parole, l'écoute et le regard du lecteur, la circulation des avis, des impressions, des recommandations, le partage d'expériences de lecteur plus proches de la conversation. Les réseaux numériques permettent une vie intense sur ce plan, indépendamment de la circulation du livre physique. Lecteurs, amis, auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires participent ainsi d'un écosystème d'attention et de conversation largement numérisé.

Dans la vie 4, *Lire, c'est faire une expérience intime à partager*, de la parole nous passerons à l'écriture sur le web, celle qui permet de se rapprocher des autres lecteurs, de partager une expérience intime, des goûts et qui laisse des traces sur le web.

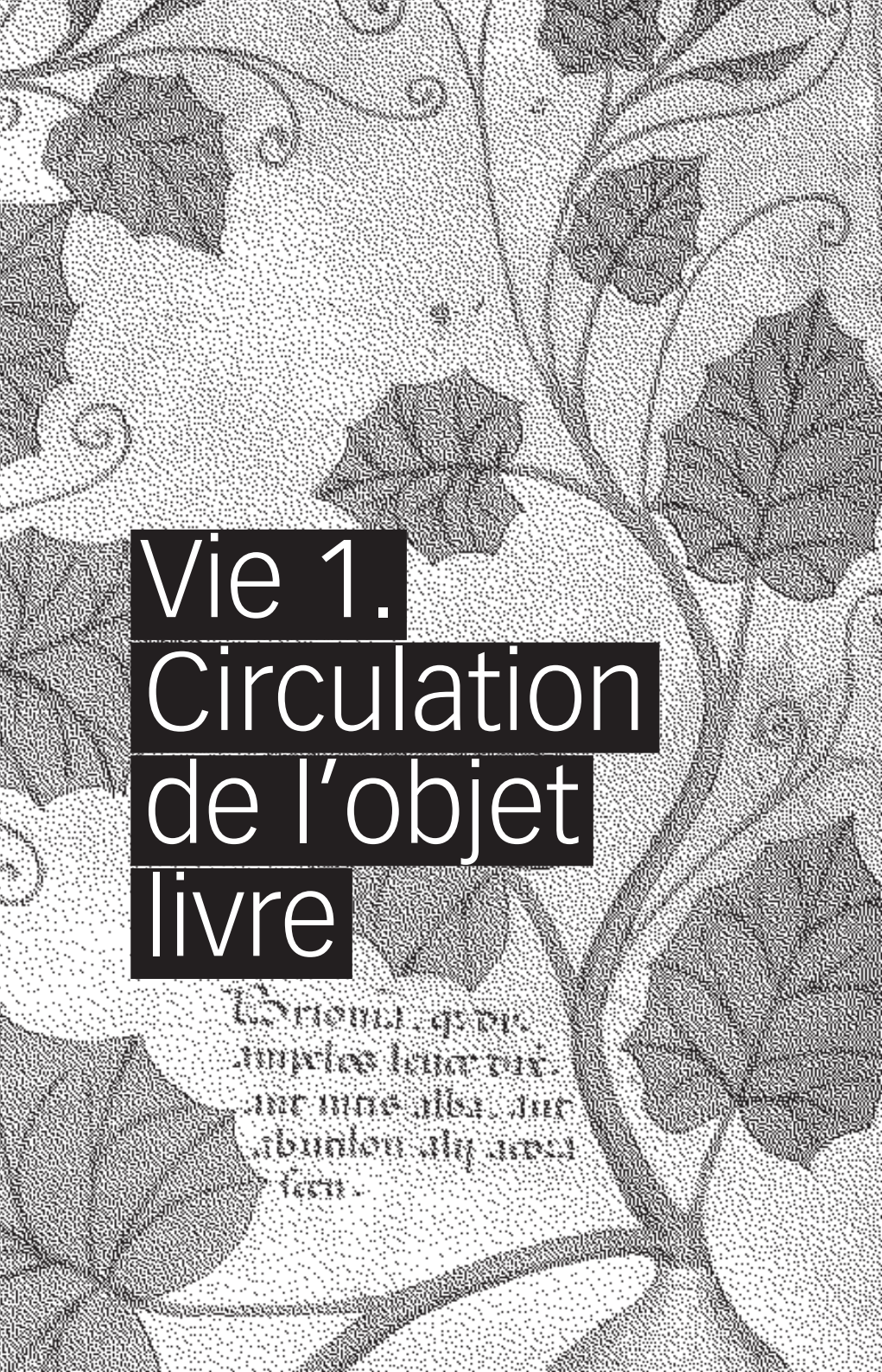
Nous montrerons donc que le livre circule dans sa forme physique et dans les conversations des lecteurs. Le livre est un bien matériel qui possède des valeurs non exclusivement économiques, qui l'accompagnent en tant qu'objet et bien d'expérience. Au sein de communautés de lecteurs, aux caractéristiques extrêmement variées, se mêlent et s'entremêlent la conversation autour d'un livre, l'écrit sur un livre et la circulation de l'objet-livre. Il existe toujours une double circulation entre la matérialité de l'objet et l'immatérialité de la pratique de lecture, entre l'échange de biens et d'avis, car lire un livre ne signifie pas uniquement l'acheter ou l'emprunter à la bibliothèque, c'est également le recevoir d'un autre lecteur.

Nous nous intéresserons au passage des formes d'enrichissement du livre par les pratiques des lecteurs vers le numérique. Les transformations des pratiques de lecture du livre ne concernent pas exclusivement le changement de support avec le livre numérique, mais, de manière plus large, la numérisation de tout l'environnement autour du livre, de l'auteur au lecteur. Si la chaîne classique de production et de diffusion des œuvres connaît des mutations avec la montée du numérique, les pratiques de lecture se modifient également avec l'apparition de dispositifs permettant à chacun de s'exprimer, de réseaux sociaux numériques (blogs littéraires ou plateformes) que les lecteurs investissent. Les formes de conversation autour des livres, qui préexistent à l'arrivée du web *via* les relations interpersonnelles ou les collectifs

plus formels tels que les cercles de lecture, trouvent aujourd'hui des formes d'expression renouvelées qu'il convient d'interroger comme des formes de lectures sociales médiatisées *via* le web.

Les pratiques des lecteurs dans un environnement numérique sont déjà bien installées. Pourtant, tout cela se déroule autour du livre imprimé alors que le livre numérique ne parvient que difficilement à séduire le grand public. Peut-être n'a-t-on pas su voir la passion et la vie qui irriguaient déjà les réseaux d'échange autour du livre et qu'il faudrait désormais prendre plus au sérieux pour exploiter autrement les ressources du numérique, au lieu de se contenter de reproductions de livres homothétiques. La question posée par la distribution de masse n'est pas la même que celle d'une dynamique d'échange où chaque acteur pourrait retrouver une place originale à condition de savoir l'inventer avec à la fois audace et compréhension des contraintes. Or, le constat est bien là, le livre dans sa version numérique est freiné dans sa circulation et nous l'illustrerons en conclusion à travers une boussole représentant les controverses autour du livre numérique.





Vie 1. Circulation de l'objet livre

Et rionat. q. r. r.
amptas leuc ruc.
ant mne alba. ant
abundou alq. arca
fem.



Amor. Amor. Amor.
Amor. Amor. Amor.
Amor. Amor. Amor.
Amor. Amor. Amor.

*La meilleure manière de partager un choix
est de faire lire le livre.*

Marine, Les Filles du Loir

SUR LE WEB comme hors du web, il est très difficile de dissocier la circulation matérielle du livre de l'immatérialité de la pratique de lecture. Autrement dit, l'échange porte autant sur un bien que sur un avis.

Les occasions de donner un livre sont plus nombreuses qu'on ne le pense, il n'y a pas que Noël, période qui fait une grande partie du chiffre d'affaires des librairies. Les chemins et les modalités du don sont extrêmement diversifiés. Les lecteurs se prêtent les livres, se les donnent, se les offrent, les revendent. Parfois les livres sont abandonnés, recyclés, jetés. Ici, c'est la circulation physique du livre et le don entre les lecteurs qui nous intéressent. Car aimer un livre, c'est rarement le garder pour soi ; c'est le faire savoir, mais aussi le prescrire, le recommander, voire le distribuer autour de soi, par prêt, par don, par cadeau d'un nouvel exemplaire pour éviter de se séparer du sien.

Les échanges de livres imprimés se déroulent ainsi de pair à pair, de main en main, dans des cercles familiaux, amicaux, sans échange d'argent, car donner un livre fait partie des attentions réciproques qui touchent parfois l'intime.

Ces circuits manifestent une pratique de la lecture comme partage, comme échange d'expériences centrées sur le livre imprimé, visible sur les médias sociaux. Des blogueurs organisent la circulation de « livres voyageurs » *via* un logo accolé sur l'image de la couverture du livre qui signale sa disponibilité au prêt gratuit. L'objet récupéré procure une satisfaction, car souvent les lecteurs de ces livres accolent des post-it sur lesquels sont notés de petits mots souhaitant une bonne lecture ou remerciant, ce

que nous détaillerons ultérieurement. On retrouve ainsi toutes les propriétés du « hau », l'esprit de la chose donnée, défini par Marcel Mauss (1923). Selon Vallat¹⁴ qui a étudié le lien de dette dans les Systèmes d'Échange Locaux (SEL), « *ce qui s'échange le plus souvent entre les adhérents, ce sont les dettes* ». Ce « devoir-rendre » est ainsi un programme d'action contenu dans l'objet. Une fois que l'on a pris l'objet, on le rapporte, parfois même en donnant un plus, comme le précisera un membre de l'association Circul'livre.

D'autres circuits d'échange sont plus créatifs, comme bookcrossing.com, où le livre est donné aléatoirement, sans savoir à qui, mais avec la possibilité de suivre sa trace grâce au numéro unique d'identification (BCID) que le livre acquiert à l'enregistrement sur le site web et à son étiquetage. Les réseaux numériques permettent ainsi d'amplifier ces circulations, ces dons et surtout de transformer l'échange en gardant une trace, des noms, de constituer ainsi un réseau social numérique à partir d'une pratique non numérique. On pourrait penser que cette amplification devrait alors toucher également les échanges de biens immatériels que sont les fichiers de livres numériques, qui devraient circuler encore plus aisément. Or, nos observations ont montré à quel point cette pratique était à la fois désirée par les lecteurs et empêchée. Les lecteurs de livres numériques ressentent ces pratiques comme « illégales », ce qui les freine. Il existe comme une incohérence pour le lecteur à ne pas pouvoir associer, dans l'acte de lire en numérique, parler et donner à lire.

14. David Vallat, « Le lien de dette : le cas des systèmes d'échange local », in André Micoud, Michel Péroni (dir.), *Ce qui nous relie*, Paris, éditions de L'Aube, 2000, p. 151.

Lire, c'est donner à lire, de mains en mains, pour les proches

QUAND MICHÈLE, 52 ans, animatrice socioculturelle, sait que sa fille, Sandra, étudiante, va rentrer le week-end de Paris où elle fait ses études, elle est heureuse de pouvoir partager ses lectures avec elle. Michèle est une «bookcrosseuse» expérimentée, qui a rencontré son compagnon, Andréas, lors d'un lâcher de livres, il y a 5 ans. Avec lui, elle parle de livres, le soir, surtout quand l'un ou l'autre rit en lisant, ou pendant les vacances, car les livres sont des compagnons de tous les moments de leur vie quotidienne. Mais avec Sandra, sa fille, bien au contraire, les mots paraissent futiles. *«Je lui mets un livre dans la main et je lui dis : "Tiens, tu le lis." Je ne vais pas forcément lui expliquer pourquoi il m'a plu. Et je ne vais surtout pas lui demander si elle l'a aimé et ce qui lui a plu, je sais que ça va la gonfler.»* Michèle n'a pas envie, ni besoin d'expliquer à sa fille que ce livre va lui plaire. Ce don sans paroles fonctionne, car elle connaît les goûts de sa fille et son caractère, nul besoin de discuter. D'ailleurs, Michèle elle-même n'a pas nécessairement envie de longs discours pour décider d'ouvrir un livre. Il suffit qu'une personne de son entourage le choisisse pour elle et le lui donne pour qu'elle se décide. En ce moment, son livre de chevet, de pause, de repos, de transport, etc. lui est tombé dans les mains lors d'une

soirée à Lyon, la semaine dernière. Cette soirée était un *meet-up*, une rencontre avec d'autres bookcrosseurs devenus des amis au fil du temps. « *C'est Carole, une autre bookcrosseuse qui m'a dit : "Tiens, ce livre, il est pour toi. Je suis sûre qu'il va te plaire." Et j'adore quand on me dit ça. Et c'est vrai, à force, on commence à se connaître. J'aime bien quand quelqu'un arrive et qu'il dit : "Celui-là, je ne le mets pas sur la table, mais je le donne à Michèle, car je suis sûr qu'il va lui plaire." Ce sont les bonnes surprises.* » Ce que Michèle apprécie dans ce livre qui lui tombe dans les mains par hasard, c'est la surprise. Le don est une surprise pour celui qui le reçoit. Michèle apprécie également que ce don d'un objet soit un choix personnalisé, intime, qui corresponde certainement à ce qu'elle a dit de livres antérieurs. Dans l'écoute des récits des précédentes lectures, les proches voient à travers leur rencontre avec cet objet-livre son futur lecteur, comme si, pour eux, il y avait là un moyen de rendre à Michèle ce qu'elle leur a offert par son récit de lectrice. Lire, c'est donner à lire selon des degrés d'affinité qui peuvent varier. Le cas du *meet-up* est un contexte d'échange bien précis, entre des personnes ayant déjà des affinités, qui s'échangent des livres de main en main ou à travers des dépôts, dans un tas de livres sur une table de bar. Soit ils décident de réserver ce livre à un lecteur, soit ils le mettent dans un tas de livres à disposition de tous les membres présents. Tas, cartons, boîte, rebords de fenêtre : loin des lieux institutionnels de médiation, le livre donné attend un regard, attend son lecteur.

Les largages de masse, pour les inconnus

Rien n'empêche une bookcrosseuse comme Michèle de lâcher, de libérer des livres dans divers lieux de sa ville, pour le plaisir, le jeu, la surprise offerte à d'illustres inconnus, passionnés aux aguets ou futurs adeptes. Un jour de 2006, Florentin, étudiant de 21 ans, à Lille, a découvert un livre quelque peu différent dans un train. Il a ensuite adopté ce mode singulier de don de livres.

J'ai découvert ça à Strasbourg, tout simplement en tombant sur un bouquin de bookcrosseur dans un train. Je l'ai ouvert, car il

y avait ce petit encart de papier avec « ceci est un livre de “book-crossing”, ne le gardez pas pour vous, faites-le circuler » et il avait un identifiant. Je suis allé sur le site web indiqué (www.book-crossing.com). J’ai vu que le bouquin venait de Marseille. Je me suis dit : « C’est dingue qu’il vienne d’un inconnu de Marseille et qu’il ait pu voyager comme ça. » Donc je l’ai lu et je me suis lancé là-dedans.

Parfois ce n’est pas un, mais des livres qui sont rassemblés dans un même lieu.

Les réunions de bookcrosseurs, où on se retrouve dans un parc, j’en ai fait deux. Il y a 150 personnes qui viennent avec des valises. Tu en as qui repartent avec une valise et il y en a qui repartent avec un seul ou pas du tout. Tu vois que le parc est complètement transformé, car il reste plein de livres. Le but, ce n’est pas de faire un marché d’échange, mais de faire découvrir la lecture à des gens qui n’ont pas forcément l’envie ou les moyens d’acheter des livres. Finalement lire ça revient à cher.

Suivre la circulation de son don

Ce don étant à destination de personnes inconnues, il existe parfois chez les bookcrosseurs une volonté de suivre la vie de ce livre que l’on ne possède plus. Dans l’acte de libération du livre, le web devient un outil pour assurer la traçabilité de son don, sorte d’outil d’aide à la satisfaction avec des indicateurs de temps et de lieu, parfois d’avis. Libéré à Marseille, ce livre devient le livre de Valentin à Strasbourg. Par où est-il passé avant ? Comment est-il arrivé ici ? Qui l’a libéré ? Comment ce don puis cette circulation de livre sont-ils suivis en ligne ?

Les livres sont tous identifiés. Après, il y a 6 bouquins sur 10 que l’on retrouve, il y a une perte de 40 %, c’est-à-dire que les bouquins continuent de voyager, mais les gens ne les enregistrent pas. Et, parfois, ils réapparaissent. Cela fait deux ans que tu les as largués

et ils réapparaissent. Une fois sur dix tu n'as pas de nouvelles et, en deux mois, tu vas en avoir 4 qui vont sortir. (Florentin).

Les livres sont donc tracés dans leur circulation physique *via* le web selon une méthode de suivi bien précise. Ce jeu est une autre médiation de la lecture publique et valorise le détachement vis-à-vis de l'objet-livre.

Généralement je prépare les étiquettes à l'avance et, de temps en temps, je me dis : «Je vais en prendre deux et les libérer». Tu le déposes dans un train, un bus, un avion ou dans une corbeille à vélo, un pot de fleurs, à l'abri de la pluie. Donc il y a des pochettes en plastique artisanales avec tout un marché derrière de gens qui vendent des pochettes spéciales pour protéger les livres. (Florentin).

Libérer un livre, et non l'abandonner, suppose parfois de rédiger une annonce de libération sur le site web : «*jeudi 1^{er} mars j'ai libéré un livre à la station Saint-Cloud, sur un banc dans le sens direction Paris, Gare Saint-Lazare*». Le livre est libéré seul, mais il est déjà attendu par une ou deux personnes venues exprès le récupérer à l'heure dite. *Via* l'historique de son compte, Florentin sait ce que sont partiellement devenus les 1500 livres qu'il estime avoir libérés en 5 ans. Face à cette gratuité, pour Florentin, ces pratiques, «*sont [celles] des gens assez lettrés, et qui ont un niveau social assez élevé, un peu bobo. Ce qui est dommage, parce que le book-crossing c'est aussi démocratiser la lecture.*» Pourtant, nous avons rencontré des lecteurs qui achètent chez Emmaüs, dans les videgreniers, même dans les campagnes et chez les plus modestes. Cette seconde vie du livre permet de toucher d'autres publics de lecteurs, loin des lieux institués, comme nous allons le voir.

Un objet-livre qui doit circuler vers l'inconnu

Contrairement à la situation où Michèle reçoit en don des livres de proches, les « livres libérés » vont vers des lecteurs qui sont d'illustres inconnus¹⁵. Le livre n'est plus alors l'outil d'une lecture personnelle, mais un objet, considéré comme un bien culturel qui se doit de circuler et non d'être stocké, qu'il nous appartienne ou qu'il résulte d'un recyclage de don. C'est le point de vue d'Andréas, 51 ans, informaticien et compagnon de Michèle.

Au début, on fait attention. Et puis, quand on devient un bookcrosseur aguerri, on aime bien relâcher pour relâcher et on se dit que l'on ne sait pas, on ne sait pas du tout qui pourrait apprécier tel livre. On relâche des livres qui nous ont plu, et d'autres peut-être moins. C'est plus le principe de se dire, un livre plutôt que de le garder chez soi, je vais le faire circuler. Il va peut-être trouver son lecteur, et puis, s'il ne trouve pas son lecteur, tant pis.

Pour les événements comme un arbre à livres ou un méga bookcrossing présentés par Florentin, « *il faut avoir des munitions* ». Ce n'est plus une expérience de lecture qui initie la circulation du livre ; il convient de récupérer des livres autour de soi. La justification de ce don est qu'il permet aux lecteurs de se débarrasser de livres dont ils ne savent plus quoi faire. Michèle les récupère et fait un tri binaire : 1. j'ai envie de le lire, donc je le garde ; 0. celui-là, je ne le lirai jamais. « *C'est pour le plaisir de libérer des livres sans trop savoir ce qu'il y a dedans. J'ai posé la question sur le forum des bookcrosseurs francophones. Et quelqu'un m'a répondu : "Un livre qui ne te plaît pas à toi peut plaire à d'autres personnes."* » Michèle libère les livres donnés par une amie, les livres de poche achetés pour lire l'été, car elle ne les relira pas. Elle a toujours une réserve de livres à relâcher, car dans les pratiques des bookcrosseurs, il existe un ensemble de challenges où le livre devient l'objet d'un jeu, par exemple une chasse aux livres ou un défi. « *Il n'y a pas très longtemps, j'ai lâché Dix petits nègres d'Agatha Christie. C'était à l'occasion d'un challenge pour le 10 octobre 2010. On essayait de*

15. Cette situation a été mise en BD par Mig et Jim, *Un petit livre oublié sur un banc*, Charnay-les-Mâcon, Bamboo édition, 2014.

relâcher des livres qui avaient “10” dans le titre, ou quelque chose qui ressemblait à 10 en tout cas.» (Andréas).

Le bookcrossing



Figure 2. Capture d'écran de la page d'accueil de bookcrossing.com.

Le bookcrossing comme pratique de lecture se développe dans de nombreux pays. Se définissant comme un réseau social intelligent, depuis la création du site web en 2001 par Ron et Kaori Hornbaker et Bruce & Heather Pedersen à Sandpoint, Idaho, États-Unis, il comptabiliserait 1 775 065 bookcrosseurs et 11 586 431 livres en train de voyager dans 132 pays. Si la plateforme Facebook se targue de dépasser le milliard d'utilisateurs par jour, ce site web de libération de livres affiche, quant à lui, plus d'un million d'utilisateurs. La carte disponible sur le site web est impressionnante à suivre en temps réel. En ouvrant la page, apparaissent des livres libérés et des livres attrapés en temps réel, comme le montre la capture d'écran suivante.

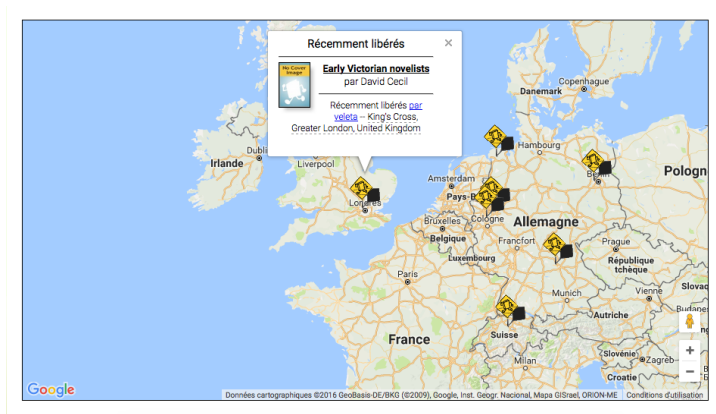


Figure 3. Capture d'écran de la page « map » de bookcrossing.com

De nombreux lieux maillent de manière informelle le territoire pour libérer les livres. Ce qui intéresse la plateforme, c'est certes le livre et la lecture, mais surtout le lecteur qui participe à ce type de « chasses aux livres », comme il existe de nombreux jeux assistés par des sites web pour rechercher des objets dans le territoire, avec des applications dites de « géocatching ». Ce livre relâché ou libéré par Andréas, Michèle ou Florentin rencontrera peut-être un lecteur inattendu, surpris, pris au jeu ou conservateur.

Mon mari, ce qu'il faisait, quand on habitait à Paris, c'était de lire un bouquin et de le laisser sur un banc. Il trouvait ça génial, il faisait ça avec des bouquins de poche. Il était déjà tombé sur des bouquins comme ça dans la rue. Moi, d'ailleurs, une fois, dans le train, je suis tombée sur un bouquin comme ça, Mort aux cons, posé sur la tablette, presque neuf, et c'était génial. Je m'étais dit que je remettrai le bouquin un jour, pareil, dans le train et en fait non, je l'ai gardé ! Et c'est trop fort parce que je ne l'aurais jamais acheté. Et je peux te le prêter si tu veux, mais je veux le garder, j'aime bien ! (Maïté).

Maïté et son mari ont des pratiques opposées : l'un assure la circulation, l'autre capte et conserve dans sa bibliothèque,

mais accepte cependant de prêter. C'est donc la circulation qui est recherchée dans ces pratiques de lecture, avec ou sans découverte du texte, de l'œuvre elle-même. Le livre sort de sa définition de bien excluable, d'un amour du texte, pour devenir un objet autour duquel se développe un ensemble de pratiques assistées ou non par le web.

Circule, livre !

Parfois la circulation du livre par le don est organisée pour revenir dans un espace urbain et susciter, dans un laps de temps très bref, un échange de biens culturels et du « lien social ». Suite à la création des Conseils de quartier dans le cadre de la loi 2000 SRU, dans le quartier de Bel-Air Sud de Paris, une animation est apparue en 2004 autour de l'idée de mettre des livres à disposition des habitants.

Il y a eu quelques maladresses au départ. On avait pensé faire une distribution aux habitants pour nouer le dialogue. On a commencé sur un marché et les gens nous ont pris pour des démarcheurs. On a poursuivi en disant : « Ces livres vous sont offerts par le Conseil de quartier et on vous demande qu'une fois lus vous les fassiez circuler en les donnant à d'autres. »

Face au succès et à la demande, cette opération ponctuelle est devenue pérenne et s'est étendue à partir de Bel-Air Sud vers d'autres quartiers de Paris, soit vingt arrondissements de Paris en 2017. Cette association s'est également étendue à une quinzaine de lieux en France, consultables sur son blog, sa page Facebook ou son compte Twitter.

Ainsi en marge du marché le dimanche matin, à la sortie du métro, un soir :

Dans les locaux d'un établissement de bains-douches du 12^e, on installe une petite table de Circul'livre qui contient une quarantaine de bouquins. On s'est dit que les gens qui vont aux bains-douches, ils ne vont pas dans les bibliothèques, ils ne viennent pas

vers nous, etc. Et depuis qu'on l'alimente, il part une vingtaine de bouquins par semaine. Mais il n'en revient pratiquement pas. Qu'est-ce qu'ils en font ? On n'a pas l'impression que des gens en font commerce parce que sinon, la table serait vidée du jour au lendemain. Enfin, on l'espère et on continue à l'alimenter.

La volonté de toucher d'autres publics est importante dans ce « donner à lire » pour nouer des relations entre habitants d'un quartier. Qui sont ces lecteurs qui récupèrent les livres ? Ce qu'ils en font, nul ne le sait, mais le public que souhaite toucher l'association est celui des SDF. La littérature scientifique sur les pratiques de lecture de ce public nous semble faible, mais les belles histoires du web compensent¹⁶, comme cette actualité portant sur un Kindle offert à un SDF qui lisait sans cesse le même ouvrage.

Les livres circulent plus ou moins, reviennent plus ou moins en fonction des lieux et des heures.

On en fait un notamment le dimanche matin devant l'école. À 11 heures moins 10, il y a déjà des gens qui font le pied de grue en attendant que l'on déplie les tables pour s'installer. De 11 heures à 11 h 30, il y a un creux. Je ne sais pas si les gens vont chercher le pain. Le dimanche matin, les gens n'ont pas l'œil sur la montre. Ils viennent souvent en famille.

Les livres en plein air animent la vie du quartier.

Emportez des livres et ramenez-en !

Quand le lecteur a pris des livres, il en ramène et parfois en donne d'autres.

« La première question que les gens nous posent est : "Est-ce que je peux vous apporter des livres ?" » Si les personnes jouent le jeu de Circul'livre en apportant, emportant et rapportant quelques

16. <https://www.actualitte.com/article/lecture-numerique/il-offre-un-kindle-a-un-sdf-qui-lisait-sans-cesse-le-meme-ouvrage/53691>.

livres, d'autres « nous prennent pour des organismes de débarras de caves et viennent avec des quantités qui ne sont pas compatibles avec nos moyens de stockage ou de manutention. Parce que les livres, c'est lourd. »

Circul'livre n'est-il qu'un lieu de stockage et de circulation libre des livres ? Les passants emportent des livres et en déposent sans que, finalement, les tenanciers de la table ne sachent définir ceux qui y sont exposés. « Si ce n'est un œil sur ce qui nous passe entre les mains pour mettre à l'écart les éventuels bouquins qu'on ne voudrait pas voir circuler. Il n'y a pas de comité de lecture. » « Tout peut circuler ? » pourrait se demander le passant. « Sauf le genre de choses que la morale réprouverait et les bouquins qui ne tourneraient pas : les vieux bouquins scolaires, d'informatique dépassée, touristiques qui ont 10 ans. Vous voyez des choses qui n'ont aucun intérêt à circuler. Il n'y a pas d'axe prioritaire. On fait de la mise à disposition. » Les livres sont mis sur des tables sur le trottoir, sans hiérarchie, sans une connaissance précise du fond, juste exposés et prêts à se laisser emporter. Les livres doivent se débrouiller tout seuls pour circuler, car, ici, la parole n'accompagne pas le livre, le classement et les présentoirs disparaissent. « Les livres sont un peu mis en vrac, mais les seules choses mises un peu à part sont les livres pour enfants. On met les livres en bout de table pour leur permettre d'avoir leur coin. » L'association n'a pas vocation à produire du conseil, seuls sont disponibles les livres présents sur la table qui tournent et qui bougent. En de rares occasions, le lecteur qui dépose un livre sur la table peut conseiller un autre lecteur qui souhaite le prendre. L'association remplit alors son rôle de rencontre entre les personnes d'un quartier, de « lien social ». « C'est très bien, c'est ce que l'on aime. Car Circul'livre a comme but de créer des relations, de créer du lien entre les gens, ce qui est aussi important que de promouvoir la lecture. » Il est alors aisé de constater que réseaux de circulation physiques et conversationnels du livre s'entremêlent ici.

Prenez et abandonnez les livres !

Les lecteurs sont des participants qui ont le droit de prendre, de rendre, d'essayer, de donner et de lire. Leurs dons de livres

alimentent la vie de cette association puisqu'ils peuvent circuler et que c'est son objectif.

Il n'y a pas d'inscription, pas d'argent, pas de prêt, pas de classement des bouquins. La seule chose que l'on vous demande, c'est de les faire tourner. Ou vous les donnez à vos amis, comme ça de la main à la main. Ou vous le déposez sur un banc ou dans une cabine téléphonique, là où vous voulez que quelqu'un le prenne. Ou bien vous revenez nous voir et c'est ce qu'il y a de plus sympa parce que c'est ce qui permet de créer du lien.

L'objectif n'est pas de parler des livres, le principe est de laisser circuler les livres, de leur donner un espace pour circuler et de laisser les lecteurs les apporter, les emporter en toute liberté.

Ce lieu de don est organisé par une association, mais on trouve également des lieux semblables au cinéma de la gare Montparnasse ou dans différents lieux du monde : des boîtes, de simples boîtes, des étagères, des rayonnages, qui deviennent des dispositifs de don, mis en place par des municipalités, des entreprises ou des lecteurs. Ces lieux sont éphémères ou plus ou moins pérennes, les expériences tentées une seule fois ou reconduites. Ces lieux ne sont pas organisés, il n'y a pas de médiation, à l'exception de l'étagère ou de la table de dépôt.

Pourtant, les lois régissant l'espace public ne tolèrent pas toujours cette pratique. En janvier 2017, une lectrice abandonne un ouvrage de photographies qu'elle vient d'acquérir en librairie sur un trottoir de la rue de la Goutte d'Or à Paris et reçoit une amende de 68 euros pour «dépôt d'ordures» sur la voie publique. Il faudra une intervention de la Ville de Paris pour que finalement, le livre ne soit pas considéré comme une ordure et l'amende retirée, comme annoncé dans le tweet suivant :

“

— Paris February
(@Paris) 16, 2017

@FrancebleuParis Il s'agit d'une
erreur 🤔. Paris aime les livres et
encore plus ceux qu'on partage. Nous
allons annuler l'amende.

Figure 4. Capture d'écran, <https://www.francebleu.fr/infos/insolite/verbalisee-pour-avoir-voulu-donner-un-livre-1487256420>.

Les livres et leur visa voyageur

Cette pratique s'est emparée des réseaux sociaux numériques pour faciliter la circulation de livres imprimés. Les modalités de coordination sont extrêmement variées et imaginatives.

Alix, 30 ans, blogueuse et «ebayiste», organise sa circulation d'ouvrages avec ses lectrices. «*Une fois par mois, je mets à jour mon truc qui s'appelle "Les livres se promènent". Je fais des appels en disant : "J'ai bien aimé ce livre donc je vous propose de le faire voyager."*» Pour ce type de promenade, le livre se voit accoler un logo «Livre voyageur» à sa couverture sur le blog. Ce logo, un livre ouvert sur sa tranche, signale qu'il est disponible en prêt gratuit. Via un tableur, Alix centralise l'échange, suit le parcours du «livre voyageur» et le récupère. Elle gère et aime savoir où se promènent ses livres. Alix, en véritable *hub*, reçoit des livres tout comme elle en envoie. Les membres s'inscrivent par la fonction commentaire du blog ou par mail. C'est donc Alix qui communique l'adresse postale de la lectrice suivante à la détentrice actuelle du livre qui l'envoie alors par courrier. La promenade des livres suit le parcours de la liste établie par ordre d'inscription. Quand les lecteurs reçoivent ce livre par courrier, ils évoquent leur surprise. Surprise de la boîte aux lettres qui, contrairement à Amazon, ne requière pas le 24 heures top chrono.

Celui-là, il vient de Caro – une blogueuse que je ne connais pas beaucoup. Je lui avais demandé et je ne m'en souvenais même plus. En général, on est prévenu par mail et celui-là est arrivé directement dans ma boîte. Je lui ai envoyé un mail il y a deux jours et j'attends sa réponse pour savoir à qui le faire passer ensuite.

Une fois son tour terminé, le livre lui est rendu. L'absence de circulation peut donc gêner.

L'année dernière, une fille a bloqué pendant au moins quatre ou cinq mois un bouquin. Elle ne répondait ni aux mails ni sur son blog, et je commençais sérieusement à m'énerver parce que ça durait. À un moment je lui ai dit : « Si tu ne le retrouves pas, tu le rachètes et puis tu l'envoies, cela peut arriver de perdre un livre. » Donc je commençais à envoyer des mails de moins en moins aimables ! Et elle l'a retrouvé.

Ce circuit n'est donc pas ouvert à tous, Alix préfère échanger avec des blogueuses qu'elle connaît et s'appuie sur une interconnaissance entre les membres.

Sur une autre plateforme, Agora des livres, il existe une possibilité de signaler que l'on veut bien prêter un livre à quelqu'un. Les membres gèrent, fixent les règles de l'échange entre eux (modalités d'envoi, durée du prêt, renvoi du livre).

Ces logos fonctionnent comme des visas de voyageur pour les livres et annonceurs de surprise pour les lecteurs.

Le suivi de la chaîne de lecture repose soit dans les post-it déposés par les lecteurs précédents, les tableurs des prêteurs, les fiches de notation – comme pour le cercle de lecture La Bibliothèque orange¹⁷ – soit dans les traces issues de différents

17. L'association La Bibliothèque orange insiste dans son principe d'adhésion sur la circulation du livre. Créée en 1922, elle compte en 2014 624 groupes en France et à l'étranger qui s'échangent 36 livres choisis par le comité de sélection sur une année. Les membres s'échangent des livres, mais n'ont pas vraiment d'échanges verbaux entre eux. Le rythme est de 3 livres par mois (1 puis 2 par quinzaine, alternativement) circulant à l'intérieur d'un groupe composé de 24 membres qui habitent la même ville ou le même quartier.

sites web et blogs indexés par des moteurs de recherche – comme pour Les Lectures de calepin (fermé depuis), qui traçait cette circulation des livres entre blogueurs. Suivre et être surpris sont deux facteurs liés à cette circulation du livre par le don.

Découverte et surprise

Chez les lecteurs, la sensation de surprise associée à la découverte les enchante, comme nous le raconte Chloé, collégienne participant à des défis lecture.

J'étais en CM1 et on avait un grand placard où on avait plein de vieux cartons. Je cherchais des couvertures pour faire une cabane, et je suis tombée sur plein de piles de livres. J'ai vu que c'était des livres du Club des cinq et des trucs comme ça. Je les ai mis dans ma chambre. Je ne savais pas que c'était à ma mère. Je les ai tous lus et j'ai adoré.

Chloé nous évoque la surprise de découvrir ces livres et certainement une complicité, une satisfaction d'apprécier les mêmes livres que sa mère. Mais quelle est donc la motivation de ces lecteurs, Alix, Michèle, Andréas ou d'autres ? « *Cela m'a permis de lire des livres que je n'aurais jamais lus autrement.* »

La découverte, la surprise restent un leitmotiv chez ces lecteurs. Lire ce que l'on n'aime pas pour comprendre l'autre et rencontrer l'autre, pour découvrir des auteurs, découvrir des genres. Cécile, qui éditait le blog littéraire *Quoi de neuf ?* nous l'explique.

Une fois, je suis repartie avec un bouquin d'Anne Rice, qui a écrit Entretien avec un vampire. Ce n'est pas du tout le type de littérature qui m'intéresse, spontanément je n'aurai jamais lu ça. Je l'ai lu et je comprends pourquoi les gens aiment. Ça m'a intéressé de le lire, mais je n'ai pas eu l'envie d'en lire d'autres. Mais finalement je ne regrette pas du tout de l'avoir lu.

Aller au-delà de sa bulle

Les lecteurs échangeurs découvrent ainsi la capacité du web à diversifier un public, à intensifier le sentiment de surprise et de découverte. Quand le livre revient, en circulant il s'est chargé des émotions d'autres lecteurs. Ce qui semble aller clairement dans un sens de diversité des mondes sociaux et culturels sur le web, alors qu'il est au contraire souvent reproché aux réseaux sociaux numériques de renforcer les appartenances, les idées et les goûts déjà existants dans ce qu'Elie Pariser¹⁸ appelle *filter bubble*, cette bulle qui filtre, qui ne sélectionne à l'aide des algorithmes de recommandation que des propositions voisines de ce que l'on a déjà aimé. En effet, pour Franck Pasquale¹⁹, le *machine learning* produit des algorithmes qui font votre travail. Ce niveau de sophistication vient définir quand le processus informatique «commence à déterminer par lui-même quelles métriques sont les meilleurs indicateurs pour mesurer les indicateurs passés et recommander de nouvelles itérations.» Les échanges, les dons sont constitutifs de la lecture, car les livres ne servent pas qu'à remplir des étagères ou à remplir des critères préétablis de *matching* livre-lecteur. Même les lecteurs les plus jeunes le comprennent à l'école, en famille. Plus ou moins organisée, cette forme de «donner à lire» est multiple. Les pratiques d'Alix, de Michèle, d'Andréas, de Valentin, de Chloé, de Cécile assurent une circulation des livres. Les livres sont donc donnés par de lecteurs à d'autres lecteurs, parfois sans savoir ce qu'ils contiennent.

Prêter/offrir/échanger

Aimer un livre, c'est le donner à lire à quelqu'un d'autre, non pas pour lui recommander, lui prescrire, mais pour lui transmettre le bien matériel. «*Il y a des livres que je cours m'acheter en sortant. C'était le cas pour Des hommes de Laurent Mauvignier, à mon avis*

18. Elie Pariser, *The Filter Bubble: What The Internet Is Hiding From You*, Londres, Penguin Books, 2012, 304 p.

19. Franck Pasquale, *Black Box Society*, Limoges, Fyp éditions, 2015, p. 128.

le meilleur livre français de 2009. Je l'ai acheté, mais pour le prêter. Il circule, il n'est même pas chez moi en ce moment. C'était une découverte fantastique.» Jacques, à la retraite, lecteur de cercle de lecture, court acheter des livres à 70 ans pour qu'ils circulent.

Prêter/offrir/échanger relèvent donc de différents principes de circulation. Et les degrés d'affinité qui assurent cette circulation du livre, autant physique qu'assistée par le numérique, vont du plus intime à des tiers inconnus. Sylvie, 43 ans, qui échange des livres *via* TrocTribu, raconte que son dernier livre «*venait de [s]on mari qui l'avait emprunté à sa petite sœur et qui [le lui] a recommandé*». Le recyclage par don peut également se retrouver dans une même fratrie. Soline, jeune lycéenne de 15 ans, donne ses livres à sa petite sœur, car elle ne va plus les lire et pour lui faire plaisir pour qu'elle remplisse sa bibliothèque. Jules, collégien de 13 ans, échange, quant à lui, avec son cousin, Théo, par l'intermédiaire de son oncle et de sa tante. «*Je les choisis et je lui emmène ceux que j'ai préférés.*» Il sait qu'il va aimer parce que Théo «*aime pareil que [lui]*», comme son copain de basket à qui il prête des livres. Fernand, 70 ans, aime faire lire ses livres à sa petite fille qui vit chez lui pour suivre ses études.

Synchroniser la circulation entre pairs via le web

Le web permet une synchronisation accélérée entre des lieux physiques et ne se limite pas à une activité de publication. Le web peut soutenir la création d'événements qui permettent de créer une dynamique communautaire quand les challenges sont repris dans le cadre de plateformes sur le web. Le pouvoir de propagation propre au livre ou aux biens culturels est potentiellement démultiplié par le numérique.

Facebook m'a facilité la vie, car j'ai pu créer des groupes, organiser des événements, inviter 100 personnes en même temps à un même événement, ils répondent «oui» ou «non» ou «peut-être», voilà. Sur les dîners libre-échange, on a un noyau dur de 8 à 10 personnes, il y a des gens qui viennent une fois de temps en temps

et des gens qu'on voit une fois et qui ne reviennent jamais. En général on est 10 à 12 par dîner. (Cécile, Quoi de neuf?).

Pourtant le travail de circulation demeure très artisanal et convivial. Les rencontres se déroulent dans le cadre de dîners. Chaque lecteur dépose 1 à 5 livres d'occasion qui tournent autour de la table. Un post-it ou une carte postale permet d'indiquer son nom et signifier que l'on est intéressé par le livre. À la fin, la répartition se fait en fonction des noms inscrits, et au prix de quelques concessions. La règle du jeu est que chacun reparte avec le même nombre de livres qu'amenés. Cécile nous indique que les lecteurs présents ne sont pas amis.

Enfin, j'ai des amis de ma vraie vie qui viennent. Mais parmi les personnes que j'ai rencontrées et qui viennent quasiment tout le temps, il y en a seulement 3 que je vois pour d'autres occasions, assez rarement. On est très différents, que ce soit en âge, en goûts, un public hétérogène. Donc j'aime bien le concept des dîners et je voulais que cela reste hétérogène. Les gens viennent par Facebook, par le bouche-à-oreille, ou parce qu'elles sont tombées sur mon blog.

La surprise vient donc de l'hétérogénéité des personnes qui composent ce cercle informel d'échange de livres.

Le don de livre numérique ?

Le web (blogs ou plateformes) permet de synchroniser ces échanges de l'objet-livre. Mais le don numérique ou le don *via* le numérique pourrait se trouver résumé par une expression comme «La gratuité, c'est le vol !²⁰» ou «Gratuit²¹!». Dans ces pratiques des lecteurs de livres, ce qui constitue «les communs» ne porte pas uniquement sur des contenus, mais également sur

20. Denis Olivennes, *La Gratuité, c'est le vol*, Paris, Grasset, 2007, 130 p.

21. Olivier Bomsel, *Gratuit! Du déploiement de l'économie numérique*, Paris, Gallimard, 2007, 304 p.

des rituels, des valeurs, des pratiques et des relations humaines. L'exemple de l'entreprise Booxup montre que le livre imprimé s'échange et que ces échanges s'accroissent, sont rendus visibles avec des applications. La matérialité du livre échangé pose la question de la rémunération des ayants droit, car Booxup tomberait sous le coup de la «bibliothèque ouverte au public²² ». Avec le livre numérique, le transfert de fichiers entre lecteurs ou d'adresses de fichiers se fait au sein d'un cercle de connaissance assez restreint pour des raisons de sécurité vis-à-vis des ayants droit. Le passage vers des systèmes d'échange ouverts et en direct paraît difficilement réalisable sur le web, car tout l'écosystème participe au maintien de la distribution des revenus entre acteurs de la chaîne du livre, qui serait totalement déstabilisée par un système d'échange ouvert. Pourtant la part importante de livres numériques gratuits téléchargés par les lecteurs de livres numériques n'est pas nécessairement liée à l'offre illégale. Dans notre enquête, seulement 6% des lecteurs de livres numériques n'ont pas de livres gratuits sur leurs supports, alors que 62% déclarent n'avoir jamais téléchargé sur des plateformes illégales (et cela même en tenant compte de la réserve naturelle sur une telle déclaration d'acte illégal).

Les dons et échanges de livres imprimés s'organisent de manière informelle entre amis, en famille, mais aussi de façon plus organisée, entre blogueurs, au sein de certains cercles de lecture par exemple. 95% des personnes interrogées lors de notre enquête en ligne de 2013 déclarent avoir déjà prêté un livre (imprimé), 73,8% en avoir donné et 90,5% en avoir déjà offert. Mais il est intéressant de constater que 36,5% déclarent avoir déjà revendu un livre sur le circuit du livre d'occasion et 25,3% avoir participé à des formes d'échanges. On constate ici la multiplicité et l'importance de la circulation des livres une fois passée l'étape classique d'acquisition des œuvres. On peut donc supposer que le numérique permet un développement de ces pratiques puisqu'il réduit la matérialité des œuvres à quelques octets sur un disque dur. Or, les contraintes techniques et juridiques

22. <https://scinfolex.com/2015/09/13/laffaire-booxup-et-le-pret-de-livres-quelques-clarifications-sur-la-notion-de-bibliotheque-ouverte-au-public/>.

semblent au contraire ralentir considérablement, ou en tout cas ne pas favoriser, les pratiques informelles de circulation des livres dans les réseaux d'échange, de revente et de don qui existent avec le format imprimé. En effet, seulement 23,8 % des personnes interrogées déclarent avoir déjà donné un livre numérique, 14,7 % en avoir prêté, 12,2 % en avoir offert et 8,8 % avoir effectué un échange de livres numériques. Ce sont finalement 64,9 % des répondants qui déclarent n'avoir jamais effectué aucune de ces opérations, alors qu'ils étaient seulement 1,9 % pour le format imprimé.

L'immatérialité des œuvres semble paradoxalement représenter un obstacle à leur circulation au sein des réseaux de lecteurs, même si les usages de lecture numérique en sont à leurs débuts. Il ne s'agit donc plus d'une séparation entre, d'une part, les réseaux de circulation des œuvres et, d'autre part, les commentaires et conversations, telle qu'elle fut observée pour le livre imprimé, mais d'une quasi-absence de circulation des œuvres numériques.

De manière assez étrange, pour la circulation qui persiste, le support physique (clé USB, CD, DVD, disque dur) apparaît comme le plus utilisé comme moyen de transmission des œuvres puisque 21,3 % de ceux qui transmettent des œuvres déclarent utiliser ce type de support. Le mail semble aussi utilisé pour la transmission de fichiers (17,8 %) et dans une moindre mesure les services de stockage et de partage de contenus en ligne (11,8 %).

Ces pratiques de dons chez les lecteurs ne correspondent pas au modèle de focalisation de l'attention développée autour des marchés du livre.

Gérer son serveur de livres

En véritable médiateur, Stéphane devient quasiment bibliothécaire, capable de gérer des stockages sophistiqués ou variés, de les partager, de jouer des subtilités des métadonnées et d'utiliser des formats connus des professionnels. Le partage fait partie de cette culture geek, où toute avancée personnelle doit être libérée pour tous les autres utilisateurs, avec comme seule récompense une forme de réputation qui se mesure en téléchargements,

réputation d'une ampleur parfois limitée, mais suffisante pour rétribuer des compétences reconnues. Ce principe de rétribution est considéré par Benkler²³ comme le moteur essentiel de toute la dynamique de contribution du logiciel libre et se retrouve ici à l'identique.

Stéphane pourrait placer le livre sur un site de téléchargement et donner le lien vers l'URL. Mais il préfère fournir un lien vers une librairie.

Quand je partage, je partage. On peut partager par les catalogues OPDS²⁴, aussi. C'est des catalogues de livres qu'on met sur un site internet en fait, qu'on peut faire soi-même. C'est comme une liste de lecture : il y a une couverture, il y a les titres, on peut classer par auteur, on peut classer par dernier arrivé, un peu comme sur Feedbooks. C'est un protocole de gestion de catalogue en ligne, de librairie en ligne, c'est un peu comme un iTunes. Vous partagez votre bibliothèque en faisant un serveur qui sera joignable. Le protocole OPDS est très puissant parce qu'il peut être intégré aussi dans des logiciels de lecture, par exemple Aldiko, pour lire sur Android. On peut déclarer son propre catalogue OPDS, alors, dans l'interface d'Aldiko, on voit arriver les livres, on le choisit, il arrive dans votre Aldiko et vous le lisez tout de suite, vous ne sortez pas d'Aldiko. En fait, ils utilisent une astuce de Dropbox, pour mettre tous leurs livres sur leur compte, et mettre le serveur OPDS sur le Dropbox. Mais on peut le faire chez soi si on veut aussi, pour un serveur très privé, où il n'y a que soi qui accède ou quelques amis, on peut le faire.

L'histoire des liseuses est déjà ancienne, mais leur adaptation à des publics autres que les innovateurs convaincus a été très longue à réaliser. Cependant, ces groupes d'innovateurs constituent encore des leviers essentiels à l'amorçage d'un marché. Malgré une constante augmentation, seulement 8,65 % du chiffre d'affaires total des ventes de livres des éditeurs proviennent des

23. Yochai Benkler, *La Richesse des réseaux*, Lyon, PUL, 2009.

24. Open Publication Distribution Service : standard ouvert de syndication pour lire des fichiers, donc exploitable par tout type de logiciel de lecture.

ventes de livres numériques en 2016²⁵. Les chiffres peinent à décoller en France contrairement aux États-Unis (étude SNE sur l'édition et les ressorts de la créativité 2015²⁶). Les éditeurs de livres numériques n'ont pas pris en compte ces pratiques de circulation du livre et reproduisent alors un système de distribution basé sur la focalisation en masse de l'attention.

25. Elisabeth Sutton, « Marché du livre papier et numérique – Perspectives 2016 – 2017 », 30 juin 2017, <https://www.idboox.com/etudes/marche-du-livre-papier-et-numerique-perspectives-2016-2017/>.

26. François Moreau, Stéphanie Peltier, « Les fondamentaux et mutations du secteur de l'édition : les ressorts de l'économie de la création », 2015, http://www.sne.fr/wp-content/uploads/2015/03/SNE-etude-economie-du-livre_mars-2015.pdf.

Lire, c'est focaliser l'attention

La capacité des éditeurs à focaliser l'attention du grand public sur quelques auteurs demeure remarquable et permet de générer un chiffre d'affaires considérable en faisant lire des publics qui ne le feraient pas autrement. Le modèle best-seller repose sur un modèle d'attention hérité de la rareté des accès aux livres, liée au manque d'espace des rayonnages dans les librairies. Les investissements en marketing sont liés aussi à cet impératif. Ces auteurs les plus connus et les plus vendus génèrent aussi beaucoup de commentaires, pas nécessairement positifs, ce qui indique qu'il existe d'autres circuits de recommandations ordinaires, indépendants des critiques reconnues et en place. Cette attention-là repose sur l'alerte²⁷ et ne peut être renouvelée sans cesse, car il faut réveiller un lecteur potentiel qui dormait parfois profondément au point de n'acheter qu'un livre par an, lorsque la rentrée littéraire bat son plein médiatique. Les éditeurs travaillent à la fabrication de best-sellers qui restent un ressort clé dans l'économie culturelle. Françoise Benhamou²⁸ critique celle-ci, et Chris Anderson (2009)²⁹ montre l'inanité des best-sellers dans un

27. Dominique Boullier, « Profils, alerte et vidéos : l'outre-lecture ou la fin de la lecture ? », in Christophe Evans, *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet*, Paris, Éditions du cercle de la librairie, 2011, 256 p.

28. Françoise Benhamou, Joëlle Farchy, *Droit d'auteur et copyright*, Paris, La Découverte, 2009, 126 p.

29. Chris Anderson, *La Longue Traîne*, 2^e éd., Londres, Pearson, coll. « Village Global », 2009, 320 p.

monde où la longue traîne peut enfin devenir visible grâce aux multiples plateformes de diffusion. L'autre modalité de focalisation de l'attention repose sur une forme de fidélisation vis-à-vis d'une collection, d'un auteur, d'une série. Le travail de captation du public est nettement plus économique dans ce cas, mais le travail d'orientation est aussi très économique sur le plan cognitif pour le lecteur qui retrouve systématiquement des valeurs sûres pour lui. Dans ce travail de focalisation de l'attention, les réseaux d'échange jouent aussi bien en faveur du maintien d'habitudes et de fidélisation (dans un club de passionnés d'un genre par exemple) qu'en faveur d'un éveil de l'attention sur des publications nouvelles, sans dépendre cette fois-ci de l'effet best-sellers ou prix littéraire. Un rôle joué par les conseils informels des amis ou par les cercles de lecture.

Le prix Nobel : une circulation du livre en plusieurs temps

Tous les ans c'est la même impatience. Qui va être nommé ? Michèle, 65 ans, lectrice, retraitée ayant du temps libre, va s'attaquer dans quelques jours au Prix Nobel. *« Je m'attaque — je dis toujours attaquer parce que c'est toujours des monuments — au prix Nobel de littérature. Donc cette année, Mario Vargas Llosa, c'est évidemment énorme. »* Michèle aime découvrir toute l'œuvre d'un auteur suite à cette nomination. Ce point de repère annuel du prix Nobel focalise l'attention sur l'œuvre du nominé durant quelques mois et fait déborder la lecture, car il arrive à focaliser l'attention de cette lectrice sur d'autres ouvrages par le biais des critiques que l'auteur a écrites. *« C'est un critique littéraire passionnant aussi, qui a écrit sur Victor Hugo. Il y a des gens qui ont une capacité d'écriture absolument formidable. »*

Gabriel Tarde a montré que *« la conversation a été le berceau de la critique littéraire »* au XVIII^e siècle à travers notamment la correspondance, cette conversation écrite³⁰. Mais l'arrivée de la presse a uniformisé la critique. D'ailleurs pour Michèle, entendre parler

30. Gabriel Tarde, *L'Opinion et la foule* [1901], Paris, PUF, 1989, p. 146.

d'un ouvrage dans la presse, dans une émission de radio ou de télévision, n'est pas forcément pour elle un moyen de découvrir un auteur. La lecture de Michèle est érudite, car elle présentera l'œuvre de cet auteur en janvier au sein de son cercle de lecture de la bibliothèque de Dinan en Bretagne. «*Je présenterai l'œuvre, une biographie. J'essaie de le présenter à travers ce qu'il dit de lui-même, dans le discours où on le fait beaucoup intervenir sur des questions très personnelles : sa façon d'écrire, sa relation à l'écriture.*» L'intérêt de ce discours porte sur la restitution de son travail d'écrivain, ce qui enrichit d'autant, grâce à des verbatims, la présentation qui sera faite aux autres membres du cercle. Michèle souhaiterait pouvoir parcourir tous les ouvrages de l'auteur, mais, ne parlant pas espagnol, elle sait d'avance que sa découverte de l'œuvre sera limitée en raison de l'absence de traduction en français de certains ouvrages.

Arrêtons-nous ici quelque peu sur la circulation du livre de Mario Vargas Llosa. En 1963, *La Ciudad y los perros* est publié. Cet ouvrage reçoit deux prix et est traduit dans une vingtaine de langues, dont le français en 1966, sous le titre *La Ville et les chiens*, aux éditions Gallimard. En 2010, son auteur Mario Vargas Llosa reçoit le prix Nobel de littérature. Michèle, qui possède déjà l'ouvrage, le relit pour le présenter aux membres de son cercle de lecture en janvier 2011. Elle aura pris la précaution de vérifier avec la bibliothécaire qui accompagne ce cercle de lecture que le livre est disponible dans les rayonnages de la bibliothèque. Les membres vont donc écouter la critique de Michèle pour ensuite l'emprunter à la bibliothèque s'ils ne l'ont pas acquis au préalable, car ils s'enquerraient toujours de cette nomination qui est un repère de lecture pour eux. Force est de constater que cette focalisation de l'attention sur un ouvrage par un prix littéraire, tout comme la critique professionnelle, est nécessaire aux éditeurs.

En 2015, Svetlana Aleksievitch obtient le Prix Nobel de littérature. Pourtant, un regard sur les ventes fin décembre 2015 ne la présente pas dans les 10 premiers résultats. Mais trois prix sont présents : le prix Goncourt 2015, prix Goncourt des lycéens 2015 et le prix du roman de l'Académie française 2015, ce qui tend à montrer qu'un prix, qu'il soit international, national ou local, participe tout de même à la focalisation de l'attention du lecteur.

Titre	Auteurs	Segment	Éditeur	Date de parution
<i>Astérix, t. 36. Le Papyrus de César</i>	Ferri, Jean-Yves ; Conrad, Didier ; Goscinnny, René ; Uderzo, Albert	Bandes dessinées	Albert René	22/10/2015
<i>Paris est une fête</i> (préface de Patrick Hemingway)	Hemingway, Ernest	Fiction (poche)	Gallimard	06/09/2012
<i>Le Charme discret de l'intestin ; tout sur un organe mal aimé...</i>	Enders, Giulia	Essais & Références	Actes Sud	01/04/2015
<i>D'après une histoire vraie</i> (prix Renaudot 2015 ; prix Goncourt des lycéens 2015)	Vigan, Delphine De	Fiction (hors poche)	Lattès	26/08/2015
<i>Le Livre des Baltimore</i>	Dicker, Joël	Fiction (hors poche)	Fallois	30/09/2015
<i>13 à table !</i> (édition 2016)	Collectif	Fiction (poche)	Pocket	05/11/2015
<i>2084. La fin du monde</i> (prix du roman de l'Académie française 2015)	Sansal, Boualem	Fiction (hors poche)	Gallimard	20/08/2015
<i>Déclaration universelle des droits de l'homme illustrée</i>	Collectif	Essais & Références	Chêne	07/12/2015
<i>Simplissime. Le livre de cuisine le + facile du monde</i>	Mallet, Jean-François	Vie pratique & Loisirs	Hachette Pratique	02/09/2015
<i>Boussole</i> (prix Goncourt 2015)	Énard, Mathias	Fiction (hors poche)	Actes Sud	19/08/2015

Tableau 1. Semaine 53 du 28 décembre 2015 au 3 janvier 2016
<http://www.edistat.com/palmares.php>.

Focaliser l'attention pour avoir le best-seller

Philippe Pignarre, éditeur de la collection « Les Empêcheurs de penser en rond » à la Découverte, nous résume la manière dont la promotion d'un livre est faite.

Il y a les réseaux de diffuseurs qui vont présenter les livres quatre mois à l'avance aux libraires. La Découverte appartient à un réseau de diffusion qui s'appelle Editis, une grosse boîte qui comprend Plon, Laffont, etc. et qui possède une boîte de diffusion. Ils vont voir les libraires, décident avec eux combien ils en prennent; ce qu'on appelle « la mise en place ». C'est très important, quand les gens lisent une critique, vont en librairie et le voient, voient une pile; ou pour les achats d'impulsion.

L'objectif se résume à placer ce livre pour attirer l'attention du lecteur, déjà en alerte. Les lecteurs lisent une critique, voient le livre en librairie et l'achètent, le mieux étant que cette focalisation de l'attention se concentre plus sur son livre que sur celui d'un autre éditeur.

Pour un éditeur en sciences humaines, les ventes des essais sont variables et certains peuvent « atteindre des fortes sommes ». Par exemple, le livre des sociologues Pinçon et Charlot, « Le Président des riches, on va en vendre sûrement 100 000 exemplaires. Donc on a des livres de sciences humaines qui se vendent aussi bien que des romans. » Cet éditeur ne mentionne pas les prix littéraires, mais Jeanne, lectrice d'un cercle de lecture, juge qu'effectivement les autres membres peuvent être influencés. « Moi, cela ne m'influence pas trop. Ceci dit, quand un livre a eu un prix, on en entend beaucoup parler. Du coup, il y en a qui sont tentés de le prendre parce qu'il est dans les premiers quand on rentre dans la librairie. » Le livre est donc mis en avant par ce prix dans les librairies.

La critique professionnelle dans les médias de format traditionnel

Dans le modèle de la prescription marchande, il serait aisé d'admettre que les lecteurs font confiance à la critique professionnelle. Pourtant, les lecteurs nous ont fait part de leurs réticences envers elle. « *Ce n'est pas à la hauteur de ce que l'on attend* », nous indique Louise quand elle lit des critiques dans Ouest-France, Télé 7 jours, Télérama, ou si « *on en a entendu à la radio ou à la télé, on s'est fait une image et souvent on est déçu. Cela revient au même que pour un film. Et une fois qu'on l'a lu, on se dit que ce n'est pas la peine qu'ils fassent autant de tapage. C'est le problème des médias : quand on a un auteur et que l'on a envie de le promouvoir bien comme il faut, alors* » Alors Louise est déçue.

La tendance à l'uniformisation de la critique était déjà observée par Gabriel Tarde il y a plus d'un siècle.

*Si l'on regarde de près tous ces entretiens, on voit qu'ils tendaient toujours à s'accorder, après discussion, en une manière de voir. [...] Spécialement, partout où, dans un certain milieu, on a beaucoup causé littérature, on a travaillé, sans le savoir à l'élaboration collective d'un art poétique, d'un code littéraire accepté de tous et propre à fournir des jugements tout prêts, toujours d'accord entre eux, sur toutes sortes de productions de l'esprit*³¹.

Ainsi, chez les lecteurs rencontrés, cette critique professionnelle provenant des médias standardisés ne devient pas la référence unique. « *Trop intello* », nous diront Jacques et Fernand, membres de cercles de lecture dans deux villes différentes et retraités tous les deux. À l'inverse, plusieurs lecteurs nous mentionneront Europe 1. Mais Fernand nous précise : « *c'est de la pub pour les livres, des livres de gare* ». Effectivement, pour Catherine, membre de La Bibliothèque orange, « *on sait que les livres qui sont présentés dans une émission de radio sont très marketés parce qu'il y a énormément d'argent derrière et ce n'est pas forcément les meilleurs livres*. » Précédemment abonnée, elle regardait les critiques

31. Gabriel Tarde, *L'Opinion et la foule*, op. cit., p. 146.

du *Nouvel Obs*, mais avec un regard aiguisé et sélectif, sachant par habitude apprécier les critiques qui partagent ses goûts. « *Donc je finissais par savoir que si la critique avait été écrite par untel c'est même pas la peine que je la suive. Mais si elle avait été écrite par quelqu'un d'autre, alors là, j'y prêtais plus attention.* » Les magazines féminins peuvent être également une référence, comme *Elle*, dans lequel on découpe les articles pour les conserver dans une pochette.

En 2010, une nouvelle revue est sortie, *Books*, qui propose des articles et des dossiers en prenant en compte la littérature étrangère. Une lectrice juge « *génial* » de voir les controverses sur un sujet et avoir les références des ouvrages qui les traitent. Pour la littérature étrangère, nous avons également eu la mention de la revue *LIRE*. À l'inverse, Marine, qui anime l'association « Les Filles du Loir », formate sa lecture et exclut la littérature américaine de ses recherches selon des critères précis. Le premier critère est « littérature française », le deuxième est « parution en poche » et le troisième « édition indépendante ». Et le magazine littéraire le plus proche de sa ligne éditoriale est donc *Le Matricule des Anges*, quand bien même, toutes les semaines, elle lira *Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro* du jeudi pour voir l'actualité littéraire.

Sans vouloir être dans le stéréotype, les articles du journal *Le Monde* sont mentionnés souvent par des femmes d'un certain âge qui expliquent récupérer dans ce cas les pages du journal de leur époux. Les hommes lisent les pages économiques, les femmes lisent les pages littéraires. Ce qui peut paraître tout à fait cliché nous a pourtant été rapporté dans les entretiens. Au contraire, une lectrice ne lira pas les magazines tels que *Le Point* ou *L'Express* et citera *Les Inrocks* ou *Télérama*. *Télérama* rentre dans le cercle familial, mais Sophie, une adolescente qui participe à un jury de prix ados, ne s'y intéresse pas, même si elle sait qu'elle peut y trouver des critiques de livres. « *C'est un monde dans lequel je ne rentre jamais.* »

Cette forme de critique devient une forme institutionnalisée, qui s'éloigne du ressenti, pour adopter un métalangage bien

décrit par Barthes au sujet de la mode³². Elle utilise des points de comparaison entre les œuvres qui, pour les lecteurs, se traduisent par une certaine uniformité. Une affinité de goûts ou de critères peut cependant se développer avec certains magazines, journaux ou rédacteurs.

Un système d'alerte répétitif

Cet écosystème s'appuie sur un système d'alertes et de saillances répétitif. Parmi les marques matérielles des prix littéraires qui servent à l'orientation, c'est le bandeau sur fond rouge ou sur fond bleu des prix littéraires qui attire, bien plus que le dessin sur la page de couverture du livre. Même sur les plateformes numériques, quand un livre obtient un prix, il acquiert ce bandeau avec la mention du prix. En quoi ce prix accentue-t-il la focalisation de l'attention ?

Le descriptif du générateur de bandeaux littéraires sur le site web de lecteurs et de critiques babelio.com³³, un site web d'agrégation d'avis de lecteurs, voire de critiques, présente avec humour cette fonctionnalité :

Vous souffrez du regard méprisant des autres passagers sur la couverture du livre que vous lisez dans les transports en commun ?

Vous souhaitez donner une légitimité culturelle à un cadeau acheté à la va-vite dans une librairie ?

Vous êtes auteur, vous avez été exclu une fois encore du petit jeu truqué des prix littéraires, et vous ne supporterez pas un Noël de plus les railleries de votre beau-frère Jean-Louis, agent immobilier, qui vous appelle « Victor Hugo » depuis des années ?

Chers lecteurs, nous ne pouvons donc que vous encourager à éditer le bandeau que nous avons particulièrement apprécié : « GONCOURT DES REDOUBLANTS » ou « PRIX DU M² DE

32. Roland Barthes, *Système de la mode* [1967], in *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Seuil, 2002, p. 895 et suiv.

33. Pour faciliter la lecture, nous utiliserons dans la suite de l'ouvrage le nom Babelio et non l'adresse web.

LA VILLE D'ANGOULÊME », ou « GRAND PRIX BIDON 2011 ». N'hésitez pas à nous faire parvenir votre bandeau humour !

Peut-être choisirez-vous ce bandeau selon une mode précise. Car les lecteurs du prix Goncourt le soulignent : la littérature suit également des modes. *« Cela dépend des années. En littérature, c'est comme dans tout le reste, il y a des modes. Soit on y adhère, soit on n'y adhère pas. »* (Louise). Pourquoi les achetait-elle systématiquement auparavant ? *« Parce que j'étais plus jeune et que je devais penser que c'était une référence. Maintenant, j'ai vieilli donc je fais la part des choses (rires) ! »*

D'autres lecteurs, au contraire, y adhèrent. Espérance fait attention aux prix et aux récompenses des livres. *« J'aime bien lire les prix Goncourt, bon, là, je ne l'aurai pas acheté, mais en principe je lis toujours les Goncourt ou les prix féminins ou les prix des lycéens. »*

Mais voilà, comme l'énonce la fonctionnalité de Babelio, les prix n'auraient plus toute la confiance des lecteurs. *« Les récompenses, je n'y suis pas extrêmement sensible, parce que j'ai tellement entendu dire que les prix, c'était bidonné, que ce n'était pas attribué d'avance m'enfin, qu'une fois c'était telle maison d'édition qui allait avoir le prix, une autre fois telle autre, donc je ne tiens plus compte des critiques. »* (Brigitte).

Mais si ces prix littéraires sont bidonnés, pourquoi les lecteurs y prêtent-ils toujours attention ? Ce bandeau se transforme en rappel dans un environnement intense de publication. *« Ils sont plus présents dans les librairies donc on a plus tendance à aller vers les livres qui sont présentés. »* Catherine sait qu'un livre primé sera plus disponible en librairie. Si elle oublie cet ouvrage, tout un ensemble d'alertes et de répétition se met en place par la duplication dans les médias, de la feue émission de Bernard Pivot *Bouillon de culture*, *Télérama* ou le *Figaro Magazine*. *« Parfois, il y a des petites phrases d'accroches : "les livres à ne pas oublier" dans le journal gratuit Métro, je m'en souviens. »* À cet ensemble d'alertes, un autre lot de prescriptions, venant d'émetteurs éloignés des médias ou de proches issus du cercle familial et amical avec qui on parle des livres, vient rebondir. *« Il y a toujours quelqu'un qui nous dit : "Tu n'as pas lu celui-là.", "Tu n'as pas lu ça." »*

Le prix littéraire transformé en bandeau sur un livre et repérable en librairie est amplifié par la reprise dans les médias, par des accroches et des répétitions, tandis que les connaissances proches vont compléter cette propagation en cercles de plus en plus restreints vers le lecteur. Le bien matériel qu'est le livre n'a pas circulé sans toute une myriade de petites saillances visuelles et auditives qui accrochent son lecteur potentiel.

Des critiques détachées des lecteurs sur le web

Le lien éditeur-médias-prix-lecteurs se duplique-t-il sur le web ? Lorsqu'en 2010 nous avons établi une « cartographie » du web du livre en France, composée de 3 653 sites web, blogs, forums, etc. où il était question de livre, un phénomène fort étonnant est apparu : les professionnels du livre francophone se retrouvent très éloignés des sites web et des blogs des lecteurs. Les lecteurs se conseillent des livres entre eux, les blogueurs parlent des livres qu'ils ont lus, mais sur le web, ils vivent dans un autre monde que celui des éditeurs, des critiques et des médias et ne se citent pas ! La différence de filières de focalisation de l'attention que nous avons observée pendant nos entretiens se retrouve en fait dans la structure des hyperliens entre les sites web du livre en France³⁴.

Cette représentation cartographique du web nous montre que des collectifs se forment sur le web en fonction de certaines thématiques et surtout que les acteurs des métiers du livre se retrouvent majoritairement déconnectés des lecteurs. Les réseaux de circulation du bien matériel ne rencontrent pas les réseaux de la conversation-livre. Ainsi, les prix littéraires se retrouvent proches des métiers du livre. Cette cartographie montre également la place centrale de Babelio. Accueillant de nombreux blogs littéraires, ce site web se positionne comme une passerelle entre

34. Voir l'article suivant pour un détail de la méthode, des résultats et des limites méthodologiques : Mariannig Le Béhec, « Le territoire comme un graphe. Pratiques, formes, éthique », *Les Cahiers du numérique*, n°4, vol. 12, 2016, p. 131-156.

le monde des professionnels et le monde des blogueurs, ce qui en fait un point de passage obligé. Il constitue un «broker», selon les termes de l'analyse structurale des réseaux sociaux (Ronald Stuart Burt, 2005).

Nous pouvons alors identifier une séparation marquée entre les formes de conversation-livre d'une part et la création, la production, la diffusion de l'objet-livre d'autre part. Cette séparation augure mal d'une circulation entre des entités qui devraient pourtant marquer une coopération étroite dans la constitution d'un milieu, au sens écologique, commun au livre. L'interconnexion des acteurs du livre numérique montre qu'ils ont privilégié, de fait, les liens avec les acteurs traditionnels, c'est-à-dire avec les professionnels du livre en général, plutôt que des liens avec les blogueurs qui font vivre la conversation-livre en 2010. Nous montrerons cependant que les éditeurs se sont associés à ces blogueurs dès 2010 pour promouvoir les livres, ce dont ne rend pas compte cette cartographie.

À chacun son prix

Et si le prix littéraire national n'a plus la confiance des lecteurs, si les éditeurs s'éloignent des lecteurs et si Babelio permet de créer son propre prix, il existe un ensemble de prix littéraires développés par des associations de lecteurs, des bibliothèques, dans des cercles plus informels, amicaux ou de blogueurs.

Le prix Ados Rennes-Ille-et-Vilaine est un de ces prix locaux³⁵. Il existe depuis 1983, avec 1000 participants (des ados doivent lire 5 livres distribués par des bibliothèques municipales ou des CDI de collèges sur une sélection de 10 livres). La somme à gagner est de 1000 euros pour l'auteur, ce qui est symbolique. «*Mais les auteurs de roman jeunesse disent que c'est un prix qui commence à être connu nationally et que cela leur fait toujours une bonne presse de gagner ce prix, car c'est vraiment un prix du vote des lecteurs, des ados.*» (Sophie, conservatrice bibliothèque départementale).

35. À consulter sur la page Facebook du prix : <https://fr-fr.facebook.com/prixados>.

Chloé et Jules, tous les deux collégiens, participent à ce prix Ados. L'échelle de notation de ces deux jeunes est différente. Chloé donne son avis en cochant la case sur une échelle de quatre : coup de cœur, beaucoup aimé, peu aimé, pas du tout aimé. Jules évalue les livres de 0 à 5, dans le cadre de la présélection du prix ados : 0 = il ne se passe rien du tout ; 5 = il se passe quelque chose, il y a de l'action.

« *L'aventure, il avait beaucoup d'action ou si l'aventure, ça allait, et si ce n'était pas ennuyeux. Si c'est vraiment super, comme tous les livres de Bottero, c'est 5. Et si le livre, il ne se passe rien du tout. C'est la vie. Il n'y a pas de fin, pas d'action. Il ne se passe rien du tout. 0. C'est vraiment nul.* » Jules souhaite donc participer à ce jury pour expliquer aux autres lecteurs qu'il se passe quelque chose dans le livre, que c'est sympa à lire, que « *celui-là, il est bien* ». Soline, également collégienne, ne regarde pas les prix sur les couvertures sauf ceux du prix Ados, car ce qu'elle veut, c'est vérifier si elle a le même avis que les autres lecteurs.

Cette pratique traverse les âges. Richard, instituteur de 53 ans, fait de même. Il lit le prix de son cercle de lecture de la bibliothèque de Dinan, sans être toujours d'accord avec le choix qui a été fait. « *À chaque fois, c'est un livre qui est intéressant. Comme il y a beaucoup de livres qui sortent en un an, celui-là, on peut le lire. Il fait partie quasiment des incontournables.* » Ainsi sur les deux prix littéraires de la presse quotidienne régionale, que sont *Télégramme* et *Ouest-France*, le prix littéraire des lecteurs du *Télégramme* remporte sa préférence. Être choisi par des lecteurs pour des lecteurs est donc une attention que ceux-ci relèvent et apprécient, même s'ils ne sont pas obligatoirement d'accord avec ce choix. Le succès des lettres de candidature pour participer au jury du prix des lecteurs *France Inter* souligne cet engouement des lecteurs qui parlent ou conseillent aux lecteurs au-delà de la focalisation professionnelle. Des blogueurs vont développer leur propre prix, au caractère plus informel, à partir de leur sélection et pour un cercle circonscrit et choisi de lecteurs.

Dans le circuit de La Bibliothèque orange, le livre est évalué sur une échelle de + 5 ou - 1. La signification de ce - 1 varie selon les années : « Pas lu - manque d'attrait ». Pour Catherine, comme pour Jules, l'échelle d'évaluation a ses degrés : « 5, *livre*

exceptionnel. 1, soit très mal écrit, soit très mal traduit. C'est de la mauvaise littérature. 4, un bon livre, mais ça n'a pas la touche exceptionnelle. 2, je n'ai pas aimé le livre. 1, pas bien.» (Catherine). Si Jules, adolescent, prenait en compte l'action, cette lectrice évalue le travail de l'écriture, alors que Chloé juge selon son ressenti. Cette modalité d'évaluation diverge selon les prix, les membres d'un prix et montre la difficile capacité d'acceptation et de compatibilité avec tous les lecteurs. Les lecteurs ont donc leur propre manière de les traiter. Catherine y voit deux intérêts au sein de La Bibliothèque orange :

- savoir si elle doit lire l'ouvrage ;
- « recevoir 2 ou 3 mois après la réunion le ressenti national et international en ayant la moyenne des notes de tous les circuits. »

Ces jugements et ces prix donnés par les lecteurs offrent deux services aux lecteurs eux-mêmes :

- s'orienter et orienter les autres lecteurs dans la masse des livres disponibles ;
- émettre son propre avis de manière simple et rapide et le comparer avec d'autres lecteurs.

Les prix aident à cette focalisation vers certaines œuvres, car en dehors du prix Goncourt, les bibliothèques, les cercles, même en milieu rural, organisent leur propre prix. Si un prix est considéré par quelques lecteurs comme un gage de qualité, comme une volonté de dire aux autres « c'est bien » pour un adolescent participant au prix Ados, il est également un facteur d'augmentation des ventes pour un éditeur ou un libraire.

La focalisation par les plateformes : un prix étendu aux affects

Le lecteur comprendra aisément que les systèmes d'évaluation, de notation, d'expression s'appuyant sur nos affects et encouragés par les plateformes³⁶ sont captifs de cette subjectivité propre

36. Camille Alloing, Laurence Allard, Mariannig Le Béhec, Julien Pierre, « Les affects numériques, dossier émergences », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 11, 2017.

à chacun en matière de goût littéraire. Sauf à capter l'ensemble de ses goûts et à suivre le lecteur dans une relation intime, cette recommandation peut rester éloignée de nos envies de lire.

Mais le web a cette capacité d'agréger et de mettre en forme assez facilement ces indices distinctifs et renseigne sur des tendances de goûts collectifs. En effet, les plateformes proposent un affichage des notes des internautes, des compteurs de votes issus des modèles de l'audience des médias de masse («likes», «+1», *tweets*) accolés à la fiche de l'ouvrage. Purement quantitatifs, ces attracteurs – qui focalisent ou non l'attention des lecteurs, car certains ne voient pas les bandeaux littéraires en librairie – doivent fonctionner de même sur le web. Cette production simple, peu engageante, est recherchée par les éditeurs et les auteurs eux-mêmes. Elle est de faible coût. Et si les éditeurs ne participent pas à ces réseaux communautaires, la production de ce jugement leur échappe. Or, la focalisation de l'attention sur un titre repose sur une multitude d'attracteurs qui aident à la décision, à l'acte d'achat et à l'emprunt.

L'orientation dans l'accès au livre numérique reproduit la chaîne du livre imprimé

Qui concentre cette focalisation de l'attention sur le web ? Dans le cadre de notre enquête sur le livre numérique en 2012, une liste non exhaustive d'enseignes réputées a été proposée aux personnes, pour savoir auprès de quelles plateformes elles se procureraient leurs livres numériques. Parmi les personnes interrogées, 67,6% déclarent acheter des livres numériques auprès des plateformes des grands opérateurs, grandes surfaces culturelles et grande distribution. Ils ne sont que 31,4% à déclarer acheter des livres numériques sur des sites liés à des librairies ayant une enseigne physique. Enfin, ils sont 53,8% à acheter des livres numériques auprès des plateformes ayant une activité web uniquement. Si la forte concentration autour des grands acteurs est également montrée dans l'étude sur les usages du livre numérique réalisée par Opinionway (novembre 2012), la part des

libraires ayant une activité de vente uniquement en ligne est en revanche davantage représentée dans notre enquête.

En dehors de grands opérateurs (Fnac, Amazon, Kobo et Apple), qui, pour la plupart, produisent eux-mêmes des appareils dédiés et y associent des plateformes de vente de livres numériques, la présence d'autres enseignes culturelles ou distributeurs, tels que Cultura ou Boulanger, reste marginale. La forte concentration des pratiques d'achat s'effectue autour des acteurs majeurs du marché du livre numérique en France. Et ces distributeurs jouent un rôle clé pour capter l'attention du public selon des méthodes qui ne sont ni celles des éditeurs ni celles des libraires, quand bien même ils leur empruntent les mêmes ressources (couvertures, prix, etc.)

Point important, les plateformes ayant exclusivement une activité de vente en ligne sont plus fréquentées que les rayons numériques des librairies physiques. Parmi les plateformes les plus fréquentées sont mentionnées Feedbooks (21,4%), 7switch (17,6%) et Epagine (15,4%). À côté de ces plateformes, viennent ensuite Numilog (10,8%), leslivresnumeriques.com (6,7%) et Bookeenstore (6,4%). La proposition «autres libraires web», qui compte 21,3% de réponses, montre l'impossibilité de prendre en considération l'ensemble de l'offre afin de proposer une liste exhaustive en France comme à l'international.

Une distinction est à souligner entre les pratiques d'achat papier et numérique. L'usage des sites des libraires indépendants physiques est, quant à lui, beaucoup plus important que dans le cas de l'achat de livres numériques, puisque les personnes interrogées dans notre enquête sont 53% à déclarer utiliser le site web de libraires pour se procurer des livres en format imprimé.

Mais le constat demeure le même : du papier au numérique, les lecteurs accèdent au livre avant tout à partir des grands opérateurs et des grandes surfaces culturelles. Les mutations que l'on peut imaginer avec le numérique doivent donc tenir compte de cette concentration des médiateurs de l'offre, tout aussi puissants dans un monde que dans l'autre pour focaliser l'attention. Il est alors aisé de comprendre la stratégie des éditeurs de se rapprocher au plus près des gros tuyaux de diffusion, plus économique

pour eux et moins complexe que ceux constitués de petits acteurs comme les librairies.

La focalisation de l'attention face à une « pile-à-lire » infinie

Le marché du livre numérique se caractérise encore par son offre commerciale limitée. Malgré cette limite, un passionné comme Stéphane remarque pour lui-même un effet d'empilement, de « pile-à-lire » qui s'allonge sans l'encombrer. L'instantanéité de l'accès, la possibilité de télécharger pour tester sans avoir à déboursier une somme d'argent font partie intégrante de cette « pile-à-lire » numérique. De ce fait, il est certain que Stéphane ne reviendra pas à l'offre imprimée.

J'achetais beaucoup dans les grosses librairies indépendantes du type Furet du Nord, le Hall du Livre à Nancy, la librairie Kléber à Strasbourg, les grosses librairies indépendantes, parce que j'aime bien avoir beaucoup de choix. Et quand on veut un livre pointu dans une petite librairie, il n'y est jamais. Le libraire vous dit toujours : « Je peux vous le commander. » Mais moi, je le voulais maintenant. Une librairie même indépendante se doit d'être grosse. Ce n'est pas possible d'arriver dans une librairie et on vous dit : « Je peux vous le commander, il arrive la semaine prochaine. » J'adore me promener dans les librairies, mais je n'achète presque plus en librairie.

La revendication d'autonomie du geek n'est pas seulement une affaire de technique, d'expertise ou de virtuosité dans la jungle des formats. Elle se traduit surtout dans les contenus et par une revendication de choix illimité. Dès lors, il est inutile de s'appuyer sur les conseils du libraire ou même d'une plateforme spécialisée, car l'autonomie revendiquée exige de récupérer toute la marge de manœuvre possible en profitant des offres gratuites de tous types, aussi bien que des modes d'achat les plus divers.

La désorientation technique : de l'ordinateur fixe à la mobilité de la tablette et du smartphone

La posture la plus opposée à celle du geek est incarnée par Paul, que nous appellerons le « captif immergé ». Il s'oppose en effet au geek puisqu'il admet explicitement son incompetence et sa désorientation technique. Désorientation qui n'a cependant pas de rapport avec sa compétence réelle puisqu'il fait partie malgré tout des adopteurs précoces de ces tablettes et liseuses. C'est avant tout son autodévaluation, l'image de soi qui pose problème, tout autant ou bien plus que la réalité des compétences qu'il possède. Cependant, comme le disait Thomas, l'un des fondateurs de l'école de Chicago, « *If men define situations as real, they are real in their consequences*³⁷ ». En cela, cette autodévaluation imaginaire entraîne des conséquences bien réelles dans les pratiques de lecture.

La dépendance technique se redouble en effet d'une désorientation considérable face à l'offre commerciale prolifique. La pluralité des expériences possibles n'est en rien considérée comme un avantage, mais, au contraire, comme une menace, ou tout au moins comme une potentielle perte de repères. Cette combinaison permet d'expliquer le choix de rester limité à une plateforme, à un terminal, de façon à trouver des habitudes et à limiter le coût cognitif, bien que cela soit parfois difficile dans un monde en constante innovation qui met une pression considérable sur les utilisateurs avec de nouvelles versions incessantes. Le monde technique et éditorial dans lequel on se retrouve alors immergé n'a pas été nécessairement choisi, puisque parfois les premières expériences ont suffi pour créer un confort d'utilisation provoqué par une forme de prise en charge technique aussi bien que commerciale. Ces lecteurs nous montrent que la focalisation de l'attention avec le numérique varie selon les compétences techniques supposées ou effectives. Avec le papier, les

37. Willian Isaac Thomas, *Child In America*, Knopf, 1928, 636 p. (« Si les hommes définissent les situations comme réelles, alors elles sont réelles dans leurs conséquences »).

lecteurs se laissent allègrement porter par cette chaîne de focalisation de l'attention (prix, médias), quitte à s'en détourner pour rechercher un partage d'émotions, ou, plus précisément, d'affects partagés avec d'autres lecteurs, qui paraissent de plus en plus sélectionnés dans les environnements numériques.

Lire c'est orienter

Quand j'ai découvert que je pouvais avoir des livres prêtés, comme ça, et en plus une mise en valeur de ce qu'il y a dedans... Ben, j'ai rempli la deuxième année. C'est une bonne façon d'avoir des bouquins sans venir ici (BM d'Anthony) et avoir l'embarras du choix sur 3 km de rayonnages.

Fernand.

Entre matérialité de l'orientation et sérendipité

Choisir un livre est au mieux un jeu de piste, au pire c'est entrer dans un dédale de livres. Pour ne pas se perdre dans les kilomètres de rayonnages, les lecteurs font de plus en plus confiance aux autres lecteurs, avec ou sans le web, avec ou sans les professionnels. La sérendipité est un terme utilisé pour qualifier les systèmes d'orientation ou de navigation sur le web. Une typologie de la sérendipité sur le web a établi une distinction entre la sérendipité sociale (les réseaux sociaux numériques), expérientielle (les rétroliens) et relationnelle (par similarité de contenu) ou ornementale («j'ai de la chance»)³⁸.

La recherche sur le web est celle d'une information, consommée rapidement, le temps de lecture étant assez court. Nous voyons d'ailleurs ce chronomètre apparaître sur les sites web de

38. Olivier Ertzscheid, Gabriel Gallezot, Eric Boutin, «PageRank : entre sérendipité et logiques marchandes», in Simmonot Brigitte, Gallezot Gabriel (dir.), *L'Entonnoir*, Caen, C&F éditions, 2009, p. 131-132.

presse (3 minutes pour cet article), les blogs ou le site web de la SNCF qui propose des livres. Le livre n'est plus un nombre de pages, mais un temps de lecture. Avec un livre, le temps de lecture s'allonge et la déception d'y avoir consacré du temps et peut-être d'en avoir perdu est forte. La lecture fait partie des loisirs et les lecteurs recherchent un certain plaisir. Le livre dans sa version imprimée a une matérialité, qui induit des systèmes d'orientation que nous avons cherché à comprendre au fil de nos observations et discussions. Capter l'attention, focaliser l'attention dans une économie de la rareté du temps de lecture est propre aux professionnels. Nous arrivons ici dans un temps plus long de vie des œuvres, celle de la vie des livres où la recommandation de pair-à-pair devient primordiale pour que le livre puisse être lu parmi la masse publiée. Une écologie de l'attention³⁹ (Citton, 2014) du livre se construit sur les best-sellers, l'auteur édité et les classiques. Il existe également les long-sellers, ces succès de librairie construits sur le long terme. Ces livres sont parfois associés à la construction de l'histoire d'une nation, comme *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* d'Harper Lee ou *Le Mec de la tombe d'à côté* de la suédoise Katarina Mazetti. Ils ne verront pourtant leur succès n'arriver qu'avec l'édition format poche en France. Mais comment trouver le bon livre ? Nous effectuons ainsi également un état des lieux de l'évolution du passage de l'imprimé au numérique dans la recommandation. Rentrons au cœur de cette évaluation, de la construction de cette évaluation entre des libraires, des bibliothécaires et des lecteurs.

Construire une évaluation coopérative

Nous sommes un mardi matin de novembre brumeux et, comme tous les premiers mardis des mois d'octobre à juin depuis de nombreuses années, Amélie arrive dans les locaux de la bibliothèque départementale d'Ille-et-Vilaine avec son carton rempli de livres. Amélie, 37 ans, est gérante de la librairie *La Courte*

39. Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2014, 320 p.

Échelle, à Rennes. Elle vient animer un comité de lecture entre sa librairie et des bibliothécaires de communes d'Ille-et-Vilaine afin d'échanger des avis sur les livres. Amélie prête donc gratuitement des livres que les lecteurs testent soit dans ses propres locaux, soit dans différentes bibliothèques grâce à l'intermédiaire des bibliothécaires présentes à ce comité. La bibliothécaire, son équipe, voire des comités de lecteurs enfants vont donc lire le livre.

La fois suivante, les bibliothécaires reviennent avec les livres pour parler, raconter l'histoire et dire ce qu'elles en ont pensé afin de les sélectionner. La sélection se fait en fonction de la qualité du livre, de l'écriture, de la tranche d'âge et de l'intérêt du sujet, aussi. Ce comité-là a un coût pour nous, car malgré les précautions, les livres sont un peu cornés, on voit qu'ils ont été lus. Si les livres sont trop abîmés ou manquants, je demande de les payer. Mais il a un véritable intérêt, dans le sens où on a d'autres avis professionnels, on a plein de lectures sur des livres qu'on n'aurait pas forcément ouverts parce qu'on manque de temps, etc.

Prêter des livres aux lecteurs pour qu'ils les testent a un coût pour sa librairie. Est-ce vraiment pérenne ? L'intérêt est à chercher ailleurs. L'objectif est simple : en démultipliant les avis sur les livres, la recommandation en sera d'autant meilleure ensuite dans sa librairie. Et l'avis le plus recherché est celui des enfants dans les mains desquels les livres sont passés.

Dans cette orientation issue de multiples avis, j'ai constaté ce matin-là que pour recommander un livre, le consensus entre les personnes présentes était difficile à trouver. Les adultes hésitent sur l'âge de lecture d'un ouvrage.

Tout à l'heure, celui proposé à 7 ans, au niveau de la longueur du texte, de la taille des caractères, moi, je voyais plus 8 ans. En CP, les enfants de 6-7 ans ont des niveaux très inégaux face à la lecture, et en CE1, ils ont plutôt 7-8 ans. Et je trouvais que, comme cette sélection de livres est envoyée par mail, les bibliothécaires n'ont pas l'avis ou le conseil verbal qui va leur permettre de temporiser cette notion d'âge. Ils vont le proposer à un enfant de 7 ans. Mais si cet enfant ne sait pas encore bien lire, qu'il déchiffre

encore, ce livre est trop compliqué. Cette discussion de mettre plutôt 7-8 ans va permettre à la bibliothécaire d'élargir un peu son offre.

Toutes les recommandations enrichissent la médiation, mais le support écrit de restitution amenuise la finesse de la recommandation verbale qui entre en relation avec la demande du lecteur. Pour tomber juste, la recommandation collective et débattue s'avère nécessaire.

La liste des coups de cœur

La richesse des échanges de ce comité se réduit donc à une liste de résultats qui circule sur le web, *via* une *mailing list*. Pour pallier une mauvaise expérience de la part du lecteur, la libraire choisit donc d'élargir la tranche d'âge de lecture. Dans cette liste, diffusée une fois par an, les livres, dans ce processus de redocumentarisation (Pédaque, 2007), sont décrits selon 6 métadonnées : le titre ; l'éditeur ; l'auteur ; un âge compris entre 6 et 12 ans ; l'avis ; le thème (Chine, Aventure, Fantastique, Policier, Peur de l'eau par exemple). Les avis sont des émojis papier. Il se décompose en <3 <3 <3 : Coup de cœur, «il faut l'acheter, c'est génial», <3 <3 : «c'est vraiment intéressant, mais si on n'a pas le budget, on peut s'en passer», <3 : à acheter;-) : «c'est intéressant, mais avec des défauts». Tous les échanges se résument à une liste de 5 pages et toute la richesse des échanges verbaux se résume à une échelle de formalisation de l'avis en 4 degrés pour ajouter ou diminuer la valeur d'un cœur. Nous noterons que, bien avant que le cœur ne devienne l'emoji de l'année en 2014, nous avons rencontré dans le cadre de nos observations énormément de cœurs ou de coups de cœur, dans les paroles, sur un post-it, sur une liste, sur un site web, etc. Ici, les avis négatifs ne sont pas conservés, ne pas être cité est déjà un critère de sélection. Les cœurs vont également prendre en compte le budget jeunesse de la bibliothèque. Donner 3 cœurs à un livre à 17 euros qui ne sera pas emprunté ennuie Amélie, surtout pour un budget annuel jeunesse qui tourne autour de 200 euros. Le but de la recommandation n'est

pas l'achat, mais l'emprunt du livre. Parfois, Amélie demande si le livre a vraiment besoin de la recommandation de ce comité. Les enfants ne vont-ils pas le demander à leurs parents qui l'achèteront ? Les questions de ce comité sont donc multiples, car la recommandation vise une lecture publique. Le cœur a donc une valeur variable selon ces critères. Le but de cette liste est de retenir des livres en dehors de la focalisation de l'attention. Le livre marketé n'a nul besoin de sélection de ces comités de lecture pour être lu. L'orientation, qu'elle soit construite par des professionnels ou des comités de lecture associatifs, informels, va donc offrir une autre vie aux livres et à d'autres types de livres.

Livre des villes, livre des champs

Cette orientation s'inscrit dans le contexte de la médiation en bibliothèque avec des zones géographiques parfois très contrastées. Les bibliothécaires souhaitent élargir leur offre et, en même temps, le public se distingue entre livres des villes et livres des champs. Le nombre de lecteurs étant plus important en ville, il est plus aisé d'avoir des bons lecteurs. Dans les zones rurales, ces bons lecteurs sont moins nombreux, or une bibliothèque se doit de répondre aux divers niveaux de compétences en lecture. Pour Amélie,

il faut élargir un petit peu et « abaisser », entre guillemets, le niveau d'âge pour pouvoir permettre à des enfants de ne pas se confronter à des choses trop difficiles tout de suite et d'arrêter de lire. Il vaut mieux proposer un livre un peu trop facile au départ, quitte à ce que l'enfant dise « c'est trop petit, je ne suis pas un bébé » et qu'on lui propose autre chose. Des personnes trouvent qu'on abaisse trop le niveau de la lecture et qu'il faut être plus exigeant avec les enfants. Mon expérience est qu'il y a déjà peu de lecteurs en France, donc si on pouvait ne pas les dégoûter...

L'orientation se déroule sur un fil tendu entre le budget, l'âge du lecteur, sa maîtrise de la lecture et la volonté de lui procurer

un plaisir de lecture, une envie de lire. Lire, c'est orienter. Mais est-ce si facile d'être sûr de son choix ? Tout lecteur qui offre un livre a parfois la déconvenue de ne pas satisfaire la personne à qui le livre est destiné. Louise, bibliothécaire bénévole qui reçoit cette liste, nous confie choisir au feeling. *« Ce n'est pas évident de toute façon. On lit le résumé, mais il peut y avoir des surprises. »* Elle regarde par rapport aux thèmes abordés à l'école pour toucher les enfants. *« Il faut qu'il ait un éventail, même si cela ne m'accroche pas. Nos lecteurs, ils sont roman, bricolage, policier plus qu'articles philosophiques. Parfois un de nos lecteurs nous dit : "Ah mais vous n'avez rien sur ça ou ça !" Si on n'est pas loin d'aller faire des échanges de livres, on le note quelque part et on va essayer de leur en mettre. »* Car les bibliothèques en milieu rural voient passer régulièrement des bibliobus, dans lesquels les bibliothécaires et les bénévoles viennent choisir les livres, et il faut alors prendre en compte la disponibilité de l'ouvrage. Nous pourrions donc imaginer une géographie des livres en fonction des goûts, des loisirs, des niveaux de lecture qui influent sur la recommandation et où les algorithmes des plateformes pourraient montrer toute leur pertinence dans l'analyse des données.

Comment partager l'évaluation ?

Une fois lu par une ou plusieurs personnes, les lecteurs qui évaluent sont-ils si facilement d'accord ? En cas de doute, une autre lecture s'impose dans le comité animé par Amélie.

Souvent quand les livres sont un peu particuliers, ou le sujet écrit différemment de d'habitude. Je me souviens d'un livre qui s'appelait Je ne pense qu'à ça, sur les questions de sexualité. La personne qui l'avait lu avait été vraiment choquée, et je ne comprenais pas, sans l'avoir lu, pourquoi on ne pouvait pas parler de sexualité. Là, il fallait un deuxième avis. D'ailleurs finalement, on l'a gardé.

Le désaccord oblige à se battre pour un livre, à prendre position au-delà de la taille et des caractères.

Il y a eu des débats sur un livre pour l'âge du public (préados ou 9-10 ans), un ouvrage de Rue du Monde qui est pour les 9-10 ans maximum, 11 ans quand ils sont un peu durs. Il ne fallait pas rater le public sur ce livre, qui avait un sujet qui changeait. La discussion devient houleuse quand on touche aux croyances, aux ressentis de chacun.

L'évaluation collective se transforme en une confrontation des points de vue, où l'écoute entre les lecteurs pour des sujets peu habituels devient indispensable. Cette évaluation n'est pas formelle, elle rend compte de la sensibilité de chacun sur différents sujets, des ressentis que cherchent à capter de plus en plus de plateformes.

Les comités de lecteurs en bibliothèque ne sont pas les seuls sur lesquels s'appuie cette librairie. Elle fait lire également dans ses murs des enfants et des adolescents. Le principe demeure. On lit, on échange et finalement on conseille, on oriente les autres lecteurs. Les livres sont prêtés, et « toutes les 4 ou 5 semaines, les enfants viennent nous en parler, nous raconter l'histoire, nous dire pourquoi ils ont aimé ou pourquoi ils n'ont pas aimé. C'est toujours de bons lecteurs, donc la représentativité est à relativiser, mais au moins ils ont tel âge. » La recommandation s'affine : comité romans ados avec des bibliothécaires ; romans 3^e ; lycées professionnels avec des documentalistes ; crèche ; albums avec des parents, des instits, pour lire des livres devant des enfants, etc. « Tout avis est intéressant à partir du moment où la personne est vraiment investie dans ce qu'elle fait. Il y a des professionnels qui sont parfois incapables de lire un livre, parce que le sujet ou le genre ne les intéressent pas, et puis, à côté, des bénévoles vont avoir un vrai avis littéraire. »

Ainsi dans cette librairie spécialisée jeunesse et adolescents qui existe depuis 26 ans, les acheteurs s'y rendent, car, après toutes ces lectures, la prescription devient plus précise, plus personnalisée. Pour arriver à ce conseil, la librairie accepte de faire circuler les livres dans des cercles de lecteurs qui échangent des avis. Elle en retire des listes de recommandation et également des arguments pour accompagner l'achat. Et quand la librairie se remplit trop, à Noël par exemple, ces échanges et conseils deviennent des petits papiers placés sur le livre à l'aide d'un trombone. À ce

point de la recommandation, la librairie s'interroge : un site web ne serait-il pas mieux, mais que deviendrait son métier ? Ce récit nous montre bien que lire, ce n'est pas imposer une lecture tout en assumant un rôle d'orientation pour les autres lecteurs. On ne lit pas que pour soi.

La librairie : un lieu de conseil et de déambulation

Dans ce jeu de pistes, l'orientation des libraires repose sur des degrés de formalisation variables : la mise en rayon, la parole, le post-it sur le livre développant un avis ou simplement un cœur, et puis la liste de coups de cœur diffusée par mail ou dans un magazine autoédité. La matérialité de cette orientation s'avère multiple.

La première orientation reste le professionnel et le lieu de vente. Amélie, libraire jeunesse, décentralise les lieux d'avis pour que les acheteurs viennent ensuite dans sa librairie. Plus nomades, les bouquinistes sont des professionnels spécialisés dans un domaine et les lecteurs savent apprécier cette spécialisation, car elle réduit leur champ de recherche. Les librairies du coin vont être appréciées pour leur proximité géographique, leur professionnalisme qui repose sur le conseil qui peut remédier à l'absence de stock. Laurence, lilloise, achète régulièrement des livres d'occasion. La librairie dont elle parle de la manière la plus enjouée se situe à Toulouse : Ombres Blanches où le conseil reste le meilleur selon ses propos. Elle n'ira pas sur Amazon, car, question d'habitude, elle y achète complètement autre chose. Elle va à la FNAC depuis ses années universitaires. *« Enfin c'est plus du tout ce que c'était. Par chance, on tombe sur quelqu'un de compétent. Parfois on tombe sur des jeunes vendeurs qui sont là parce qu'ils ne vendent pas de chaussures. »* Elle va donc faire varier son envie d'aller dans une librairie en fonction du temps de déplacement, de l'offre disponible et du conseil donné.

La librairie est un lieu où l'on flâne, où l'on traîne. Sophie, lycéenne, choisit ses livres sur le web et en « traînant » à la FNAC à la pause de midi, entre les rayons livres et DVD. Alix, présente

sur Babelio, nous raconte ses déambulations, munie ou non de sa «LAL» (Liste-à-lire). *«En librairie, j'adore traîner. Pas au Furet, car on n'a pas de conseil, mais si on va dans des vraies librairies à Roubaix, si on discute, le libraire dit "qu'est-ce que vous avez lu dernièrement, tenez, prenez ça", on a un vrai conseil.»* Parfois, la configuration du lieu peut éloigner le lecteur. Entre une petite librairie surchargée en livres et les rayons d'un supermarché, Stéphanie, ebayiste, n'hésite pas. *«C'est bizarre, mais dans une petite boutique j'ai toujours l'impression d'être pressée, alors que normalement le supermarché c'est l'endroit par excellence où on se presse. Mais là, les rayons livres ne sont pas submergés et j'ai l'impression d'être plus tranquille, c'est aussi une solution de facilité.»* En effet, les rayonnages du supermarché ne demandent pas de se déplacer dans un lieu précis en plus de celui où l'on se rend pour remplir le réfrigérateur de la famille. Ici, le lieu s'adapte au parcours du lecteur.

Choisir un livre, c'est donc choisir un lieu qui va permettre de faire un choix dans les meilleures conditions, soit en déambulant dans des rayonnages garnis et en étant séduit, attiré par la page et la quatrième de couverture, par le titre, soit en discutant avec le libraire. L'orientation est double, entre vue et ouïe. Cette première orientation est donc dépendante de la vue, rôle des éditeurs de focaliser l'attention sur une «couv'», mais l'orientation orale demeure tout aussi importante.

Le conseil par la conversation

Dans une bibliothèque, finalement ce n'est pas un «savoir parler» des livres qui intéresse les lecteurs, mais un «savoir me parler» des livres.

Autrefois, dans une de mes bibliothèques fétiches à Bruxelles, où je connaissais bien les gens et où j'avais régulièrement des discussions avec l'un ou l'autre des bibliothécaires, elle me mettait de côté un livre, parce qu'elle savait que j'aimais ce genre de bouquins, et qu'en plus j'allais en parler. Donc que ça faisait de la pub pour le bouquin qu'eux-mêmes avaient aimé.

Les bibliothécaires recommandaient le livre à Patrick, 50 ans, qui rédigeait dans les années 2000 des articles sur le site web Critiqueslibres et qui rédige dorénavant des critiques sur Babelio. La conversation dans le lieu et sur le web formate cette recommandation personnalisée. Le lieu et la rencontre avec le professionnel sont là pour lever le doute de celui qui veut offrir un livre. *«C'est toujours intéressant quand on a des vrais libraires, c'est super parce que les types connaissent tout, te conseillent sur les trucs qu'ils aiment bien, il y a un côté très humain.»* Le libraire, le bibliothécaire est une personnalité, une personne avec des goûts qui vont «matcher» avec ceux d'un lecteur. Le lieu doit donc permettre d'accéder au livre, mais, que ce soit en bibliothèque ou en librairie, soit la quantité désorientante soit l'attitude du prescripteur rebute.

Parfois les lecteurs ne font pas le lien entre un lieu et le conseil qu'offre, par exemple Agnès, gérante d'un café-livres à Lille. Les lecteurs ne font pas le rapprochement entre sa capacité à pouvoir les orienter et le fait qu'elle soit gérante d'un bar.

On m'a proposé d'intervenir dans l'émission de Gérard Klein, où ils interviewent des libraires sur leurs choix de lecture. Des clients ont été surpris parce qu'avec eux je n'avais jamais parlé de livres alors qu'ils venaient ici en acheter régulièrement. Là en plus, j'avais pris un livre d'un auteur écossais, de la poésie, des choix par rapport à mes goûts, mais aussi qu'on voit un peu la particularité du lieu. J'ai l'impression que, pour certains, ça a changé leur regard et ça a fait de moi une libraire.

La chasse au trésor dans les livres d'occasion

Un samedi matin, dans la banlieue de Lille, nous parcourons les allées d'une bourse aux livres. La différence entre deux types de stands est assez frappante :

- les bouquinistes possèdent des boîtes avec des plaques de séparation annotées par genre littéraire et les livres posés sur la table sont systématiquement sous pochette plastifiée ;
- les particuliers disposent la plupart du temps les livres à même la table en classant par format les livres plutôt que par genre littéraire (BD, poches, grand format, livres cartonnés, petits livres pour enfants et grand format pour enfant), sauf si, par exemple, ils ne vendent que des polars. Sous les tables, on voit apparaître des caisses remplies de livres mis en vrac.

Traîner dans ces lieux est une angoisse pour des lecteurs, un plaisir de flâner pour d'autres. Mais peu de lecteurs nous expliquent jusqu'ici la manière dont est organisé ce parcours dans le lieu, dans les rayonnages. La sérendipité face à la matérialité de l'objet-livre nous mène alors vers une comparaison avec la sérendipité de la recherche web.

Ainsi, Cécile, blogueuse, accepte de déambuler dans un marché au livre situé au parc Jean Jaurès à deux pas de chez elle. Elle aime cet endroit et s'y rend régulièrement le week-end. Mais son parcours y est très orienté. Le choix se limite aux livres format poche et à deux euros maximum. Il serait aisé d'imaginer que le marché est inorganisé pour un lecteur si on le compare au web. Pourtant, Cécile n'achète que très rarement sur eBay ou Amazon. *« Je n'aime pas, ça n'est pas ludique. J'aime le côté tactile quand j'achète quelque chose, j'aime le fait de fouiller dans une librairie d'occasion, ça n'est pas classé, on a l'impression d'une chasse au trésor, qu'on va faire la découverte du siècle. »*

Le processus de gamification de type « chasse au trésor » a été évoqué dans le bookcrossing, mais paraît absent dans les plateformes d'accès au livre numérique. Et tous les lecteurs n'apprécient pas cette chasse au trésor livresque. Jeanne, donatrice Oxfam⁴⁰, préfère, quant à elle, acheter du neuf que de se tordre le cou à passer en revue les livres chez les bouquinistes. *« Ce n'est pas classé généralement et ça me gonfle. Je ne supporte pas de piocher longtemps dans des livres. J'ai des problèmes de nuque, alors chercher comme ça ! »*

40. Oxfam est une organisation non gouvernementale internationale fondée à Oxford en 1942, qui mène des actions contre la pauvreté et la famine.

Chaque lieu ou chaque site web de vente a son propre aménagement, son scénario de navigation et un lecteur souhaitera ou non le parcourir, selon les avantages ou les désavantages qu'il y trouve.

L'orientation par référence/expérience passée : la «transitivité»

Le lecteur peut également privilégier les auteurs qu'il a bien aimés. Dans les rayonnages, il regarde, demande s'il y a d'autres livres de ce même auteur. Lire les livres d'un même auteur, c'est le mettre dans un même ensemble, établir un lien entre eux, tel l'ami d'un ami peut devenir mon ami par transitivité⁴¹. Il faut vous l'avouer, c'est un lecteur, Arnaud, mathématicien de formation, qui nous a donné ce terme.

Ou, tout simplement, souvent par transitivité. Je lis un livre, ça me donne envie d'en lire d'autres. Par exemple Le Bonheur des petits poissons, c'est un ensemble de chroniques d'aspect littéraire, et dedans j'ai vu un truc que je voulais lire sur la mer. Le livre dit que c'est génial donc je me suis dit : « Banco ! » Donc, souvent, c'est ça, ce qui est cité dans un livre au détour d'une note. C'est surtout pour les essais et pas pour la fiction.

Le détour que l'auteur fait dans le texte m'amène à lire un autre livre, dans une note pour un essai, mais d'autres lecteurs mentionnent également qu'un auteur peut encourager à découvrir un autre livre. Une lecture scientifique, pourrait-on dire. Pourtant il s'agit bien d'une lecture-plaisir, celle d'une sensation, d'une émotion et celle d'une obligation ou d'une référence, d'une autorité : l'auteur qui guide le lecteur dans ses futures lectures. C'est la trace de son inspiration, d'une référence de l'auteur qui guide alors le lecteur.

41. Guillaumin Jean, «Transitivité de la mémoire», *Revue française de psychanalyse*, n°4, 1979.

L'auteur peut donc aussi orienter le lecteur, non seulement sur ses propres œuvres, mais sur d'autres auteurs. Parfois sa production en ligne sur son blog peut contribuer à produire des liens hypertextes en quantité vers d'autres œuvres et constituer un écosystème qui va guider un lecteur qui lui fait confiance.

Quelle transitivity sur les plateformes d'accès au livre numérique ?

Un site web n'est pas un lieu⁴². L'organisation de la navigation sur une plateforme participe-t-elle à l'orientation du lecteur, face à un dédale de fichiers, de listes ? La suggestion de livres du même auteur, la transitivity demeure un système d'orientation aisément dupliqué, la suggestion de livres du même genre littéraire également. À ces recommandations formalisables, des recommandations sociales par rapport aux consultations, à l'évaluation et aux achats d'autres utilisateurs des plateformes apparaissent *via* des algorithmes au fonctionnement « en boîte noire ». D'autres formes de navigation pour trouver des ouvrages à partir de la fiche d'un livre sont également proposées : le plus souvent, il s'agit de liens hypertextes à partir de différentes métadonnées associées à l'ouvrage consulté par l'utilisateur. Ainsi, les noms d'auteurs, les noms d'éditeurs et les catégories thématiques ou mots-clés associés à un ouvrage intègrent des fonctions hypertextes qui permettent aux utilisateurs d'effectuer une recherche. La déambulation et le conseil personnalisé disparaissent complètement ici, où ils sont délégués aux autres lecteurs, ce qui n'est pas sans poser quelques difficultés de sélection au lecteur.

42. Mariannig Le Bêhec, *Territoire et communication politique sur le "web régional breton"*, Thèse de doctorat, Université de Rennes, 2010.

Les activités en ligne de critique, la recommandation manuelle

Les sites web de libraires, quant à eux, associent conseils de professionnels et commentaires de lecteurs. Les lecteurs peuvent chercher à les distinguer, mais également à les évaluer.

Je vais très souvent sur le site d'Amazon ou de la FNAC pour lire le résumé et le commentaire des vendeurs et, moins, les commentaires des gens. Je vais sur le site de la Bibliothèque orange pour lire les commentaires sur le forum. Je cherche toujours un commentaire objectif. J'ai travaillé dix ans en agence de pub et je connais le marketing. Sur le site de la FNAC, je couple les commentaires avec ceux des gens d'Amazon pour avoir une impression d'objectivité. Sinon, je me dis que la copine de la copine du copain de l'auteur a laissé 3 ou 4 messages dithyrambiques et je n'ai pas confiance. (Catherine)

La démarche de cette lectrice diffère selon l'objectif de la lecture. Le site web de la Bibliothèque orange l'aide à savoir si elle a envie ou non de lire le livre qu'elle a entre les mains, tandis qu'Amazon et la FNAC vont servir à l'acte d'achat. Elle aime bien la librairie La Griffe noire et Libellule pour ses enfants. «*Le problème de ces sites de critiques, c'est qu'il faut lire dix critiques pour avoir un avis objectif et il faut beaucoup de temps. Alors que, quand je me suis rendu compte que la Griffe noire correspond à ce que mon mari aime, cela prend moins de temps, puisqu'on ne lit qu'une critique pour un livre.*» La lecture prend du temps comme la lecture des recommandations. Si choisir un livre prend plus de temps que de le lire, les sites de recommandation n'ont pas fait leur travail. Les lecteurs mentionnent également les newsletters, mais cette mention reste rare, sachant que leur taux d'ouverture se situerait seulement entre 15 et 30 %.

Analyser les liens personnels pour mieux recommander

Avec le numérique, la transitivity pourrait ne plus venir de l'auteur ou du texte, de l'intérêt lors de la lecture par le lecteur, mais de ses habitudes de connexion, d'achat voire de pratiques de lecture.

De la même manière que sur les sites de e-commerce sur le web, les clients des plateformes doivent s'identifier dès la page d'accueil. Certaines liseuses exigent la création d'un compte au préalable sur le site web lié au service ou sur l'interface de démarrage de la liseuse. Les plateformes qui proposent d'autres biens culturels (Amazon, Fnac, Apple) obligent à la détention d'un compte client pour l'ensemble du site e-commerce. Le compte Facebook est également proposé comme compte utilisateur : en contrepartie d'un gain de temps pour l'utilisateur, des données personnelles sont cédées. De manière moins systématique, lors de la création du compte d'utilisateur, certains services demandent une validation des CGU (conditions générales d'utilisation) ou proposent de s'inscrire à la newsletter de la librairie pour rester informé de l'actualité de la plateforme. La même démarche est proposée sur les liseuses, Bookeen exceptée.

Les modes d'orientation sur ces plateformes peuvent se faire *via* les moteurs de recherche des libraires, les filtres et les comparateurs de prix. Les autres modes d'accès reposent davantage sur une navigation par hyperliens issus des sites d'actualité, des réseaux sociaux numériques ou insérés dans des mails. Cette différenciation est intéressante, car elle montre deux types de parcours pour accéder aux livres numériques : un premier basé sur une recherche précise d'une information déjà connue qui s'appuie sur des fonctions techniques d'aide à la recherche, et un second centré sur des formes de navigation plus opportunistes ou sociales qui s'appuient sur des réseaux d'informations variés, jouant un rôle de prescription et de point d'accès. Cette opposition dessine donc plusieurs modes d'orientation et de parcours, qui distinguent les personnes qui recherchent des livres numériques de manière précise et outillée, et celles qui se reposent plutôt sur une forme de navigation sociale ou de sérendipité.

Cette seconde méthode s'appuie sur les sollicitations du réseau en ligne et sur des flux d'information pour accéder aux catalogues des libraires. Comme les lecteurs dans une librairie, le moteur de recherche et le site web de la librairie aident à préciser ou à répondre à une demande, tandis que les sites d'actualité ou de réseaux sociaux numériques accompagnent une logique parcourante de découverte que l'on retrouve également dans les librairies : je viens flâner.

L'orientation par les blogs et les réseaux sociolittéraires pour sortir de la contrainte

Il serait aisé de qualifier les blogueurs de « *leaders d'opinion*⁴³ », ou bien suivant la littérature en marketing, les désigner comme des « ambassadeurs de marques ». Selon nous, ils jouent un rôle d'accélérateur de la circulation d'avis sur le livre, mais en se situant dans un réseau de pairs, où leur propre sélection d'ouvrages, ou ceux qui leur sont suggérés à la lecture, entraînent des avis partagés. Car les lecteurs donnent un avis favorable ou non en fonction de leur propre lecture ou ressenti. Là est l'une des subtilités de ce bien. Les critères de recommandation sont intimement liés au ressenti du lecteur. L'orientation pourrait se limiter au blog de Cécile et pour elle-même, par exemple. Mais sa propre lecture, ses commentaires sur les autres lecteurs, sont retranscrits dans un billet de blog qui va lui-même circuler ensuite. « *Souvent on lit "suite à une critique chez untel j'ai acheté le bouquin et je ne le regrette pas, c'est génial" ou "je ne partage pas la critique lue". Il y a un vrai rôle de prescription dans les blogs.* »

Cette blogueuse nous montre que sa lecture s'oriente selon un mécanisme de sélection constitué d'autres lecteurs, dont elle-même rend compte dans sa lecture, qui amène une autre lecture et un autre avis, commentaire posté sur son blog ou sur d'autres réseaux sociolittéraires. Le contenu n'est pas dupliqué, mais enrichi, combiné entre l'avis sur le texte et sa propre expérience

43. Elihu Katz, Paul L. Lazarsfeld, *Influence personnelle*, Paris, Armand Colin et INA, 2008, 416 p.

de lecture, et il se propage sur le web. « *Mais il faut rester conscient que nous sommes des prescripteurs dans un microcosme, mais je pense que des auteurs connus ou peu connus ont pu multiplier leurs ventes par 2 ou 3 ou 10 du fait d'avoir été relayés par les blogs. Il est évident que certains auteurs doivent la totalité de leurs ventes aux blogs.* »

Nous n'avons pas de chiffres à communiquer sur cette possible dépendance des ventes liées à une restitution de lecture des blogueurs, mais cette blogueuse en semble convaincue. Cécile joue alors le rôle d'un « *agent facilitateur*⁴⁴ » dans la circulation des contenus auprès d'un collectif restreint et volatile de lecteurs, défini par Camille Alloing dans son analyse des profils de clients de marques sur le web.

Navigation sociale et marketing : un blogueur doit-il être neutre ?

Si les lecteurs remettent en cause la véracité des prix littéraires, des critiques professionnelles, les blogs ou les profils des lecteurs sur les réseaux sociolittéraires semblent incarner la parole retrouvée du lecteur. Mais des controverses sur un échange de bons procédés que l'on pourrait résumer en une critique contre un livre offert remettent en cause également la légitimité de ces blogueurs-prescripteurs.

Alix fait systématiquement une critique même négative des livres envoyés par les auteurs ou les éditeurs.

Il faut que j'en fasse une. L'auteur m'a envoyé le bouquin, ce qui est toujours un peu délicat. En plus, j'ai lu une critique négative chez un ami blogueur. C'était bien tourné, c'était respectueux, etc. sauf que l'auteur est venu argumenter sur ses commentaires de façon assez véhémence. Cela m'a amusée, l'argumentation, et la contre-argumentation des blogueurs, chacun y est allé de ses petits arguments, et puis l'auteur disait un peu : « Oui, mais bon, les journalistes ont dit que c'était bien... » Et j'ai laissé un commentaire disant : « Vu la polémique, ça m'amuserait de le lire. » Et

44. Camille Alloing, *[E]réputation*, Paris, CNRS éditions, 2016, 282 p.

l'auteur me l'a envoyé. Pendant un mois, il m'a envoyé un mail par jour en me demandant si je l'avais lu. Et le bide ! Le gros naze ! Mal écrit, en plus avec des coquilles partout. Je ne sais pas qui est cet éditeur, mais déjà ça partait en vrille, des coquilles et des fautes, mais genre : « J'ai manger » ! Il y en avait trois ou quatre dans le bouquin ! C'était tellement mauvais que ça m'a fait rire.

Les auteurs demandent cette évaluation par les lecteurs pour venir soutenir la critique favorable de la presse. Le web vient ici relayer, dans une sphère qui paraît différente, la qualité du texte, voire la notoriété de son auteur, qui réagit si l'avis est défavorable.

Le web amplifie cette parole j'aime/je n'aime pas, reprise par les plateformes comme Facebook. Le web offre une prise directe entre l'émetteur et le récepteur. Le web autorise des internautes à écrire en dehors des impératifs professionnels, d'un métalangage des critiques. Ce n'est pas plus vrai ici pour l'auteur que pour le politicien. Cette blogueuse l'explique bien, elle n'est pas une critique littéraire, autrement dit, une journaliste à la plume feutrée. Elle dit respectueusement j'aime/je n'aime pas, car c'est là le reflet du ressenti de lecteurs et de leurs pratiques de lecture. Donner un livre à un autre lecteur, comme nous l'avons précédemment évoqué, c'est dire à cet autre lecteur : « Je l'ai lu et je pense que tu vas l'aimer, toi aussi. » Parfois également, c'est : « Je l'ai lu, je l'ai testé, je n'ai pas trop aimé, mais je te le donne, je te le prête, tu te feras ton avis. » La lecture est une expérience intime. Or précédemment, cette expérience se diffusait dans des réseaux de proche en proche ; désormais, le web multiplie les possibilités de propagation de cet avis, positif ou négatif et leur visibilité. Si Amélie uniformisait le jugement dans une liste, sur le web tous les avis contraires se propagent aisément, rendant le travail d'orientation du lecteur d'autant plus complexe.

Négociation en vue pour un jugement du lecteur

Les éditeurs construisent des partenariats avec les blogueurs. Alix a un partenariat avec Le Livre de Poche qui lui fait des envois tous les mois. Ils échangent par mail.

Parfois je leur envoie un petit mail en disant : « Ma critique est en ligne, j'ai détesté ! Je suis désolée. » Mais ils savent que le bouquin d'après, je l'aimerai bien. Donc, à chaque fois, je les remercie de m'avoir fait découvrir un auteur, même si j'ai détesté. Cela n'engage que moi ! Il y a un livre que vous pouvez adorer et que je peux détester, et vice versa, ce n'est pas pour ça que le livre est bon ou mauvais !

Le blogueur pourrait donc s'inscrire dans une convention durable avec l'éditeur.

« Autrefois, l'enseignant, le critique littéraire, le libraire, le bibliothécaire, les pairs informaient et orientaient les choix des lecteurs. Aujourd'hui, ce sont d'abord les pairs qui sont les nouveaux prescripteurs et, ensuite, les médias, les groupes de discussion et les forums sur le net⁴⁵. » En 2017, l'orientation n'est plus l'apanage des professionnels, mais les demandes d'orientation restent toujours aussi fortes, car le livre est un « *bien d'expérience*⁴⁶ » qu'il faut avoir lu pour savoir si on a eu raison de l'acheter, ce qui crée une situation d'incertitude propre à ces marchés des biens culturels. On cherche donc à l'évaluer, on partage ses coups de cœur, on le commente, non selon l'écriture, le style, mais selon ses émotions, son ressenti, et cela peut aider les autres lecteurs à réduire leur incertitude dans la prolifération des offres. Un même livre sera évalué une fois « super déçue » et l'autre fois « drôle » sur Babelio. Tous ces jugements parfois contradictoires aideront à s'orienter

45. Alain Van Cuyck, Claire Bélisle, « Pratique de lecture et livre numérique », in *La Lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*, Villeurbanne, Presses ENSIB, 2004, p. 92.

46. Olivier Bomsel, *L'économie immatérielle : industries et marchés d'expériences*, Paris, Gallimard, 2010, 288 p.

face à des biens qui ne peuvent pas relever d'indicateurs formels de qualité *a priori*. Lire demande du temps et chacun voulant réduire les risques de déception aimerait faire confiance aux autres lecteurs. Mais voilà, sur le web, ces procédures d'évaluation ne sont pas très uniformisées, contrairement à la presse.

L'intérêt, c'est de voir comment un livre peut être perçu différemment. Ce que je trouve d'émotions, d'intéressant et d'autres non. Et la confrontation des idées, je trouve ça intéressant. Mais, ça ne change pas mon avis. C'est intéressant de voir comment un livre chemine. Il y a des livres qui démarrent lentement, par le bouche-à-oreille, les amis des amis des amis. Je me demande si les blogs favorables ne jouent pas dans l'évolution de la popularité d'un livre. (Catherine).

Lire c'est donc s'affilier à un réseau de goûts, en fonction de son expérience intérieure. « Moi, je trouve que c'est un art difficile, parce qu'il faut à la fois donner aux gens l'envie de lire et sans pour autant raconter l'histoire. Il faut savoir le faire. » Lire c'est donc savoir décrire, exprimer, formaliser son ressenti également.

Un bien d'expérience

Cette orientation problématique confirme bien que le livre est un bien culturel, un bien d'expérience. Ce que les avis sur les livres par les lecteurs et les succès de librairie confirment régulièrement : les long-sellers ne proviennent pas uniquement de la focalisation de l'attention par l'intermédiaire des médias sur un titre. La vie d'un livre vient de cette relation auteur-éditeur-lecteur. Il devient désormais essentiel de tirer avantage de ces recommandations, véhiculées par le web, Facebook et les autres réseaux sociaux numériques littéraires comme babelio.com.

Le jeu en vaut-il la chandelle ? Notamment pour cette conversation non uniformisée.

Il y a une prise de risque, mais au même titre qu'un livre qui sort peut-être aimé par le critique littéraire du Monde et détesté

par celui du Nouvel Obs ! Le risque est toujours là ! Il y a certains bouquins qui sont encensés et d'autres qui sont descendus en flèche par tout le monde, mais en général, c'est plutôt mitigé. Le Houellebecq, il a eu le Goncourt, mais il y a des tas de gens qui le détestent, il y en a d'autres qui disent que c'est extraordinaire. Je pense que c'est un moyen de faire de la pub très efficace, de faire du buzz.

Voilà l'avis d'une blogueuse qui est invitée par les éditeurs à participer à des remises de prix littéraire en librairie, ici Cultura à Paris. La chaîne d'orientation s'enrichit ainsi : d'«auteur-éditeur-lecteur», elle se transforme en «auteur-éditeur-journaliste-lecteur» ou «auteur-éditeur-prix-journaliste-lecteur» ou «auteur-éditeur-blogueur-prix-lecteur», etc.

Le web contribue donc à étendre cette chaîne des orientations en créant un écosystème du livre plus complexe. Mais il rend aussi visibles toutes ces microcirculations que la chaîne du livre a pu ignorer jusqu'ici, mais qui sont désormais accessibles *via* les traces numériques qu'elles laissent. Amazon met en scène cette recommandation à l'aide d'étoiles, de commentaires. Les blogs offrent une personnalisation de cette recommandation, ils offrent des échanges entre lecteur et éditeur, entre lecteur et auteur, entre lecteurs. C'est donc une pluralité d'échanges personnalisés dont rendent compte la blogosphère et les réseaux sociolittéraires.

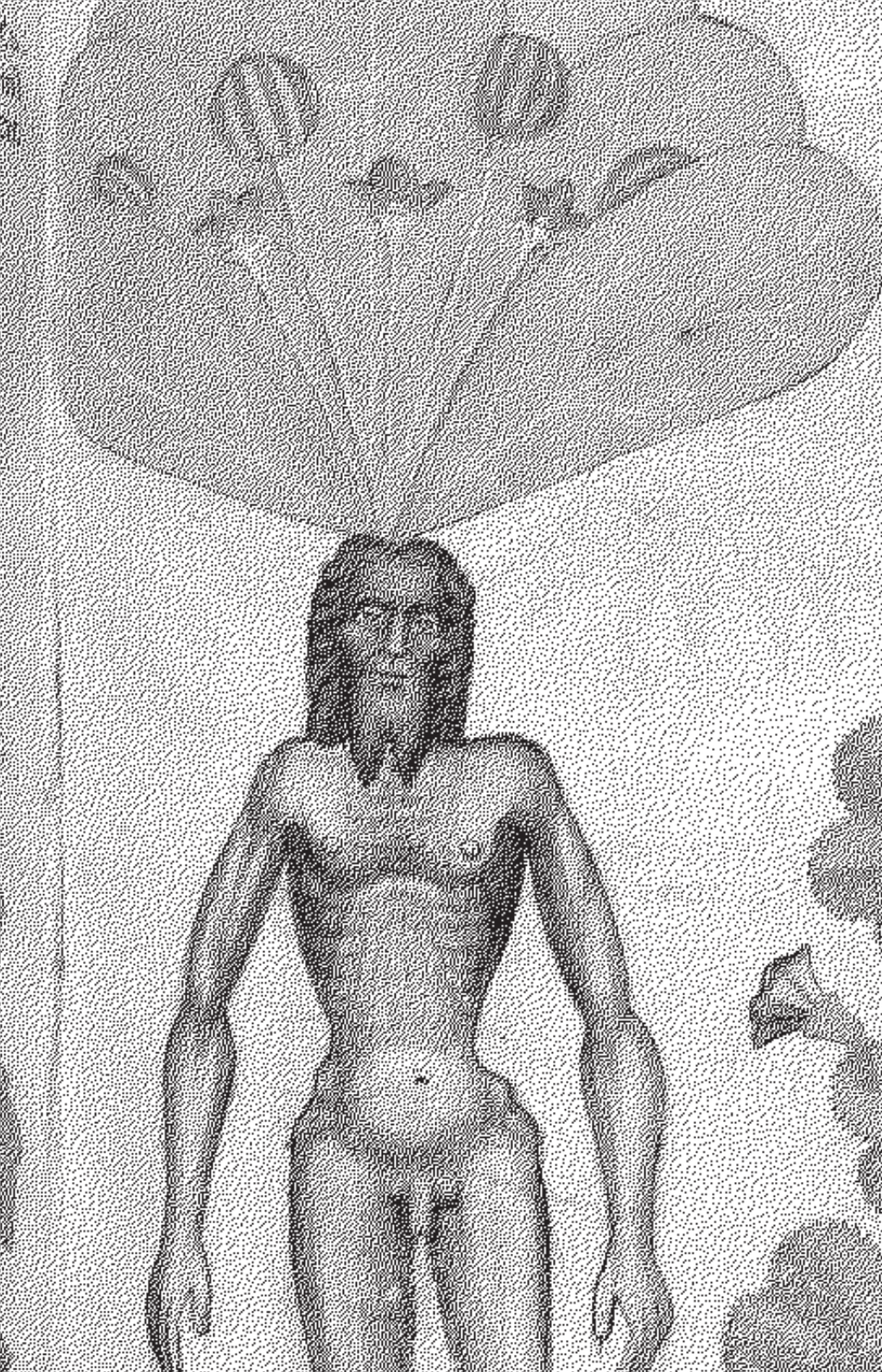
Le rôle des médias traditionnels demeure-t-il ?

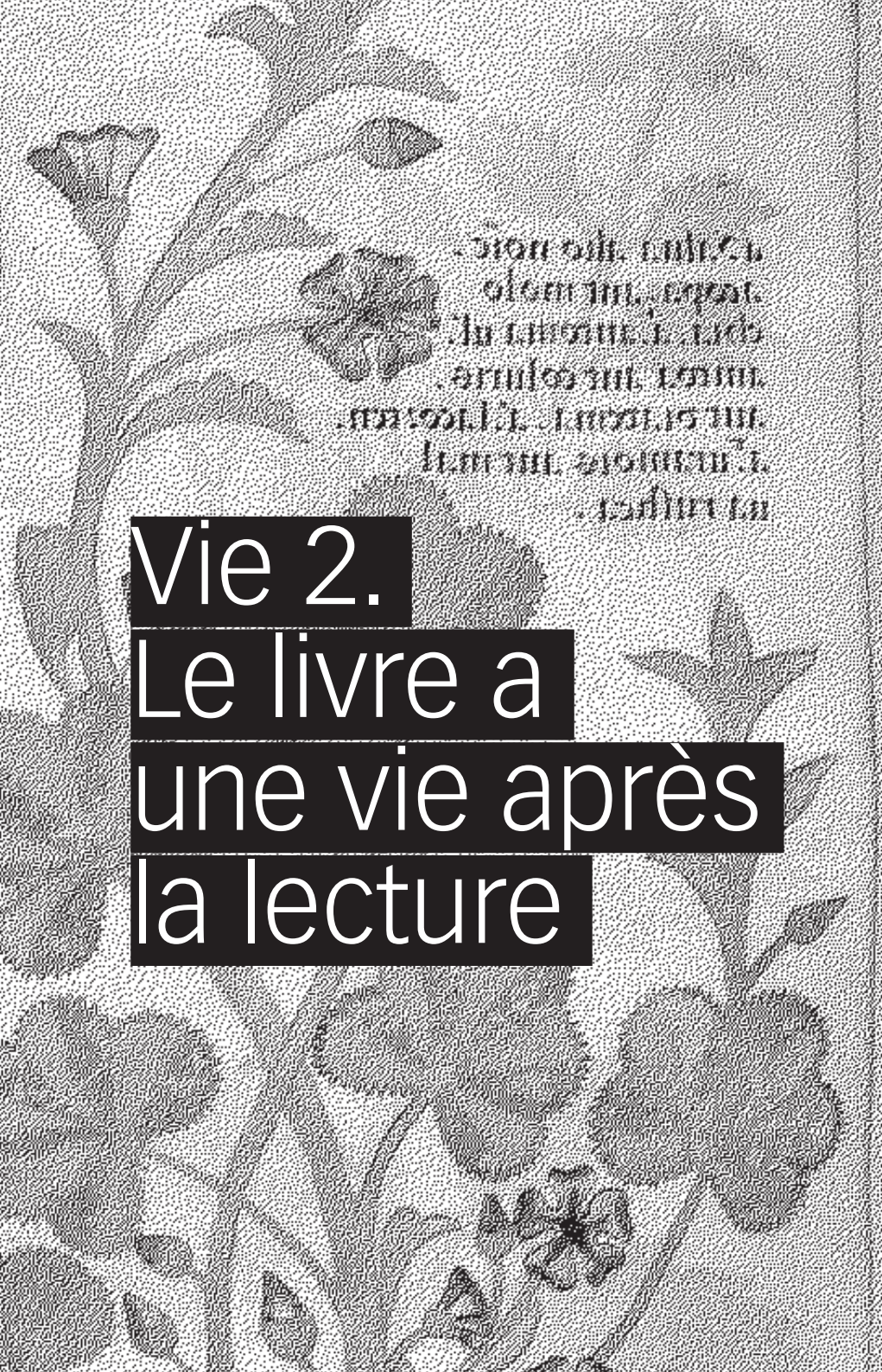
Si nous avons commencé par évoquer les nouvelles médiations issues du web dit «social» pour les comparer aux médiations traditionnelles que sont les libraires, nous avons aussi rencontré dans les entretiens des expressions du rôle que continuent à jouer les critiques, les annonces dans les médias traditionnels, presse, radio, télé. Il ne faudrait pas négliger cette dimension, car la recommandation y est certes moins personnalisée, mais elle joue un rôle d'alerte, de signalement d'une nouveauté

et d'attraction de l'attention qui est le point de départ essentiel pour une recherche d'avis plus argumenté. Yochaï Benkler⁴⁷ a bien démontré comment les blogs, par exemple, étaient en fait connectés aux médias traditionnels à travers ce qu'il appelle une « *attention backbone* » (ossature de l'attention), qui permet notamment aux médias traditionnels de bénéficier du travail d'exploration et de création réalisé par les blogs pour les amplifier. On peut déjà observer un autre circuit dans le cas du livre, qui consisterait à faire porter le travail d'alerte et d'annonce sur les médias classiques pour inciter ensuite le lecteur à aller chercher des avis sur les réseaux sociaux pour pouvoir s'orienter.

Il existe ainsi des postures assez bien établies selon les médiations privilégiées avec une opposition tendancielle entre les médiations personnelles et celles qui sont généralistes (les médias généralistes) d'un côté et entre celles qui reposent sur le web et celles qui privilégient l'accès physique en librairies. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas dans la pratique des combinaisons, mais les lecteurs-clients se répartissent de façon assez marquée dans des dispositions différentes. Nous employons le concept de disposition ici, car il est probable que certaines attitudes se sont ainsi déjà cristallisées de façon assez robuste pour formater *a priori* tous les comportements, malgré leur combinaison possible.

47. Yochaï Benkler, *La Richesse des réseaux*, op. cit.

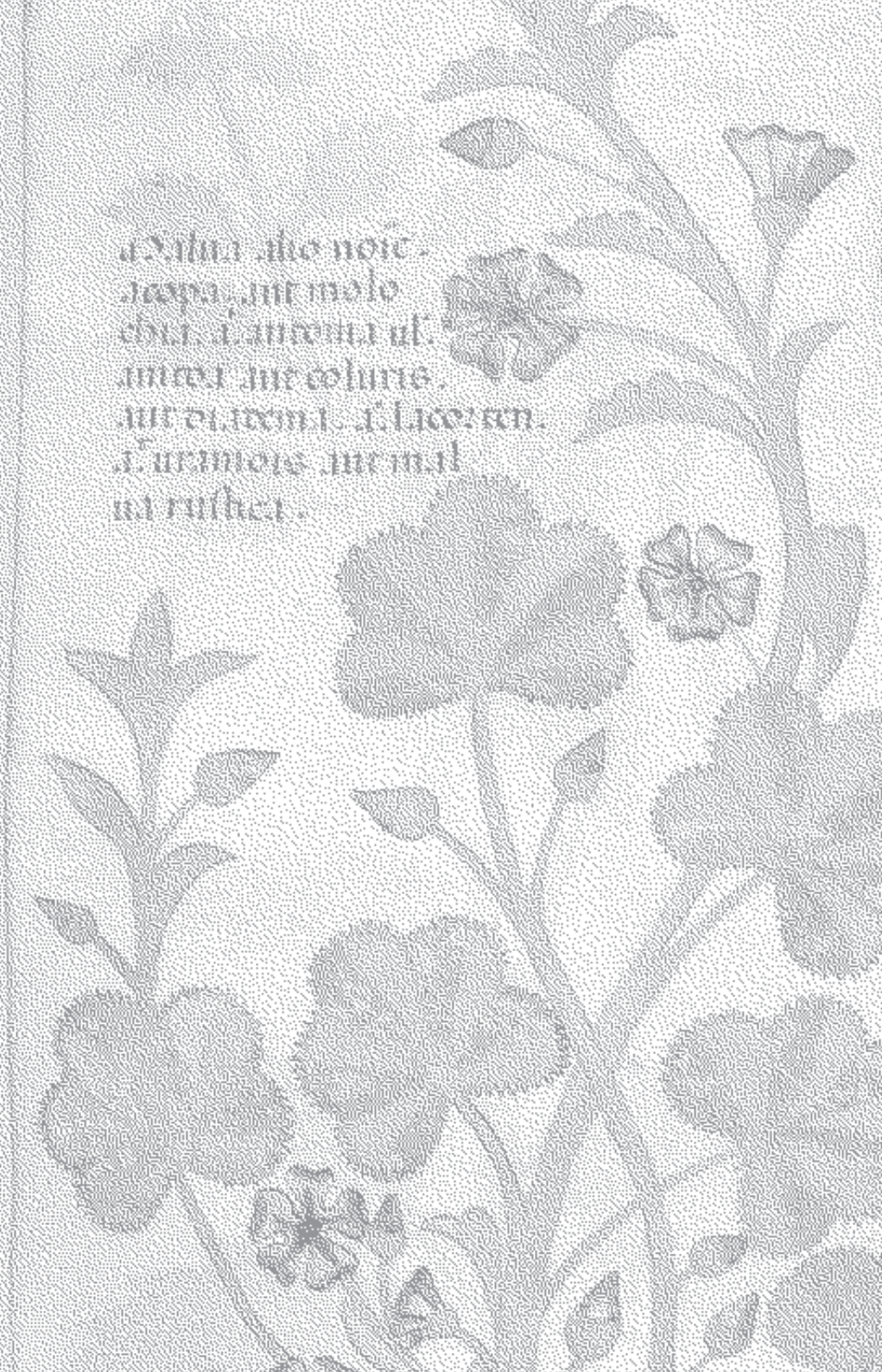




non est, non est
non est, non est
non est, non est
non est, non est
non est, non est
non est, non est
non est, non est

Vie 2.

Le livre a
une vie après
la lecture



ad illud alio noct.
acopa. aut malo
coba. d. antea ut.
antea aut coluris.
aut coluris. d. lace: ren.
d. uramors aut mal
na rufica.

Le poids du livre imprimé et l'insoutenable légèreté du livre numérique

*J'ai une bibliothèque énorme chez moi, je me demande
si je les relirai un jour, c'est dommage d'ailleurs.
Je ne pense pas que je vais tous les revendre, parce que
c'est un acquis, c'est ma culture entre guillemets.
Je pense que je vais les garder.*

Margaux, PriceMinister

LA MATÉRIALITÉ du livre imprimé a souvent été mise en avant par les lecteurs rencontrés, car elle constitue une forme d'attachement à la lecture qui ne peut être sous-estimée et qui ne disparaîtra pas avec le livre numérique. Avoir du poids, cela veut dire certes peser sur des rayonnages que l'on encombre (et le stockage a lui aussi ses limites, qui expliquent une bonne part des pratiques de vente d'occasion par les particuliers). Mais c'est aussi avoir une histoire, une influence par sa matérialité même qui le distingue d'un autre livre et qui en fait un bien toujours singulier au premier coup d'œil. La

circulation du livre peut être ralentie ou stoppée dans un esprit de conservation (avoir le livre), en raison d'un programme d'action associé à l'objet (le relire ou le collectionner), d'un jugement esthétique (je le mets sur mes étagères). Mais quand le nombre de livres devient trop important par rapport à la surface habitable, le livre reprend sa circulation par des systèmes de revente, de don ou de prêt. Le livre a donc des valeurs.

Le livre numérique peut, à l'inverse, se retrouver victime d'une forme «d'insoutenable légèreté» qui le banaliserait et aboutirait, comme on le voit dans les processus de téléchargement massif, à une indifférenciation croissante sans limitation de capacité de stockage.

Le livre et l'espace domestique

Le lecteur peut être un grand lecteur, mais ne pas posséder de livres, car les livres, à force de stockage et d'empilement, finissent par encombrer l'espace domestique. *«J'habite un petit appartement, ce serait plein à craquer et je n'ai pas envie. Donc j'achète vraiment le livre qui m'a plu dans l'année et je vais acheter 2 ou 3 BD alors que j'en ai lu 80 peut-être ou 100 en 1 an. Je n'ai pas envie de les acquérir.»* Richard, grand lecteur, membre de cercle de lecture, habitué des bibliothèques, lit des livres sans les acquérir. Lire un livre, ce n'est pas donc pas le posséder. La raison n'est pas le coût d'achat, mais la place qu'il occupe pour son stockage. *«Je ne peux plus en acheter, pas pour des raisons économiques, mais de place. Je n'arrive pas à m'en débarrasser. Je suis incapable de les donner, de les jeter, de les vendre. Ils sont là, et certains je ne les relirai jamais, mais bon, j'ai une bibliothèque pleine.»* Acquérir un livre induit obligatoirement une conservation pour un lecteur qui n'arrive pas à s'en «débarrasser». Ce choix de ne pas posséder et stocker des livres devient une motivation du lecteur pour participer à des cercles de lecture. Les livres ont une valeur après la lecture qui fait que l'on va en conserver certains exemplaires et en évacuer d'autres. Nous ne proposons pas ici une méthode anthropologique d'analyse de l'espace domestique et de la place du livre

dans cet espace, développée par Desjeux⁴⁸. Le livre fait partie également de l'espace intime ou aux frontières de l'intime. La chaîne traditionnelle induit de focaliser l'attention sur un nombre limité de livres avec le développement de techniques, or le livre n'est pas uniquement un bien culturel que l'on consomme.

J'ai pu visiter la bibliothèque de Strasbourg, et l'odeur qu'il y a là-dedans, c'est dingue. Avec des bouquins anciens où tu dois mettre des gants blancs pour pouvoir les feuilleter, avec encore des nerfs de bœuf pour la reliure. Tu échanges comme avec une personne. Ce n'est pas juste un truc que tu prends, tu jettes. Ça va au-delà de ça. (Florentin).

Les lecteurs attachent un ensemble de sens et de jugements dans leur relation aux livres imprimés, notamment quand ils les conservent dans l'espace domestique. Ce poids du livre, celui des gestes, des habitudes dans l'espace domestique coexiste avec le poids du livre en voyage, en mobilité.

Entre livre statique et livre mobile : les saisons

Le livre de poche a induit une baisse de coût et son format portatif a permis de sortir le livre de l'espace domestique pour être lu en déplacement sans peur de le dégrader (Olivier Martin⁴⁹).

En général, pendant l'été, je lis des livres de poche, et pendant l'hiver, je lis des livres plutôt grand format. Pour des raisons pratiques. L'été on est souvent dehors, on s'en va en vacances. C'est beaucoup plus pratique à emporter, de même que le livre que j'ai toujours dans mon sac à main, c'est un livre de poche. L'hiver, on est plus chez soi, donc on peut lire des plus grands formats, surtout

48. Dominique Desjeux, in Isabelle Garabau-Moussaoui, Dominique Desjeux (dir.), *Objet banal, objet social*, Paris, L'Harmattan, 2000, 256 p. ; voir également <http://www.argonautes.fr/>.

49. Olivier Martin, chap. 2 in *Objet banal, objet social*, op. cit.

si on a vraiment hâte de lire un auteur, dont on a suivi les personnages récurrents d'un roman à l'autre, et dont on attend le dernier. (Muriel, membre PocheTroc).

Description amusante du livre de poche, quand un des premiers arguments en faveur du livre numérique est son usage en mobilité. Le livre a des saisons et des formats, léger en été, imposant en hiver. Outre les petits formats pour la lecture en mobilité, le livre peut s'épaissir en vieillissant. Alix, membre de Babelio, adore les livres de poche pour leur petite taille qui les fait tenir dans un sac de fille et leur faible coût, permettant de les abîmer sans regret dans ce mode de transport.

C'est pratique à trimballer, j'ai horreur des gros bouquins, des gros Flammarion qui pèsent. Sauf que je vieillis et que je vois de moins en moins. Il y a certaines collections où je commence à avoir dû mal à lire, donc, de temps en temps, je me dis que les gros livres c'est pas mal, c'est écrit gros pour les vieilles !

Cette vieille dame oscille entre livre statique et livre mobile, dans son choix de formats selon la taille des caractères, la mobilité et les belles couvertures, elle «adore Actes Sud» pour ses couvertures. Les petits formats sont cachés dans les étagères du haut de sa bibliothèque, mais si elle les aime, la vieillesse la ramène vers des formats plus imposants avec une taille de caractères plus importante. Le numérique peut alors devenir une solution pour cette lectrice.

La circulation entre espaces domestiques

Face à ces alignements de livres dans les logements, des circuits de livre vont se mettre en place en fonction de la taille des logements. La maison parentale devient par exemple un lieu de stockage. Louise nous raconte que son fils vient chez elle et dépose ses livres, ce dont elle se réjouit finalement. «*Avant, il ne lisait pas. Et son amie lit, elle lui a prêté des livres, et il s'est mis à lire. Il ramène les livres chez elle, donc elle les lit. Et ainsi de suite.*» Le

livre circule ici entre le logement parental et celui des enfants et amis en raison des effets d'encombrement et de prêt. Un lecteur peut donc acheter le livre, ne pas pouvoir le stocker, le déposer dans un autre logement où il pourra être lu par un autre lecteur, voire être prêté ou emprunté par un autre lecteur. Cette circulation filiale et amicale du livre peut s'étendre afin d'évacuer les livres, ce que nous raconte Arnaud. *« Tous les livres que j'avais quand j'étais chez ma mère, je crois qu'ils sont partis dans les limbes. Beaucoup de classiques ont été donnés à des enfants de collège et lycée. C'est bien pour évacuer. Sinon je ne jette pas, j'ai trop de respect pour les livres. »* Ils encombrent l'espace domestique, mais il est difficile de les jeter : le don permet ainsi d'évacuer les livres du logement. Les lecteurs dans leur don accordent une valeur à qui les collecte, les revend ou les redistribue. Oxfam est une association qui lutte contre la pauvreté, et elle offre aux personnes la possibilité de « donner une nouvelle vie aux objets ! » D'autres circuits de livre vont alors se mettre en place et répondre à cette nécessité d'évacuer les livres du logement soit par le don soit par la revente, en fonction de la rapidité de cette évacuation ; le temps du don étant plus court que celui de la revente et moins complexe du point de vue de la logistique. Ce don d'évacuation, pour faire le vide, fait dorénavant partie de la stratégie d'entreprises comme RecycLivre.

Les livres timbrés

Le poids physique du livre peut réduire sa capacité à circuler et sa vitesse de circulation. En effet, dans le système de PochéTroc, les vendeurs envoient le livre par courrier. Et le prix du timbre peut devenir un critère de sélection des livres mis en circulation. Les livres d'occasion sont le plus généralement vendus moitié prix, soit, pour des formats poche, 90 centimes d'euros. Et les mots de ce lecteur expriment particulièrement bien les tracas logistiques de cette pratique.

J'ai revendu beaucoup de bouquins à 90 centimes d'euros ! Je me suis fait chier pour aller jusqu'à La Poste pour gagner 80 centimes d'euros, puisque t'as une commission du site. Mais mine de rien,

un euro plus un euro, j'en suis arrivé à pas mal. Mais maintenant je ne le fais plus. Avant, quand tu envoyais un bouquin, tu pouvais l'affranchir au tarif lettre. Maintenant, tu es obligé d'affranchir au tarif colis. Trois euros de frais de port, laisse tomber, il n'y a aucun intérêt quand tu vends un bouquin à un euro. À l'époque où je vendais à quelqu'un un bouquin à 1,50 €, le timbre coûtait 50 centimes, donc je gagnais un euro. Voilà pourquoi je ne vends plus.

Le livre a donc du poids, du volume que les lecteurs vont accepter ou non de conserver à leur domicile ou de le mettre en circulation. Différents facteurs d'encombrement, de transmission, de valeur du contenu vont intervenir dans le choix de le conserver, de le mettre à la revente ou d'en faire un don. Le coût en temps et en timbres de cette mise en circulation, par exemple, influe sur les pratiques des lecteurs dans ce circuit de revente. On comprend alors aisément le développement de certaines entreprises, comme RecycLivre, qui vont collecter les livres directement chez les particuliers pour les revendre ensuite. Leur principe est de venir au plus près du donneur pour lui éviter du temps de déplacement ou de logistique.

Donner et garder, un choix lié au contenu

Tous les lecteurs n'ont pas le même attachement à l'objet. Ils peuvent l'acquérir ou non, le conserver ou non, le revendre ou non, en fonction de son poids, de son contenu ou des valeurs accordées à cet objet particulier. Les espaces de stockage se multiplient dans les logements, allant parfois jusqu'aux toilettes, ou s'étendant dans les maisons de vacances pour les plus chanceux. Jeanne donne ses livres, après avoir démultiplié les espaces de stockage. Toutefois, face aux relatives facilités du don, certains livres restent dans l'espace domestique.

Il y a aussi des livres que l'on garde et d'autres que je donne à Oxfam. Par exemple les classiques, les Pagnol, les Colette, je les ai gardés. J'avais du mal à les donner parce que, quand même, c'est

des livres de référence. La Bicyclette bleue, j'ai la série, je l'ai gardée, soit parce que c'est des classiques soit parce que quand je les prends, je me dis : « ça, c'est quand même un super bouquin. » On donne les polars ou les livres qui ont été divertissants, mais sans plus. (Jeanne).

Le poids du livre ne se mesure pas au nombre de pages, mais au contenu des pages. Mais, accumulés au fil de la vie, ces livres interrogent les lecteurs les plus âgés quant à leur conservation.

Transmettre ses livres, un poids

La lecture pour les seniors pose une difficulté. Ces lecteurs préfèrent laisser partir les livres, car ils n'encombrent pas uniquement leur logement, ils encombreront très certainement leurs héritiers.

À mon âge, je n'attache plus d'importance à l'objet livre en lui-même. Je ne constitue pas une bibliothèque, alors que j'ai longtemps eu des étagères de livres. Là, je suis dans la dernière partie de ma vie où je ne garde plus les livres ; je n'attache plus d'importance à faire une bibliothèque. Je les prête sans savoir ce qu'ils deviennent. Si on ne me les rend pas, cela n'a aucune importance. Et comme mes filles sont rentrées dans la vie active et ne lisent plus, je ne pense pas que cela leur fera plaisir comme héritage.

Pour Catherine, membre du cercle de lecture de Dinan, la circulation filiale des livres, où le logement parental devient un espace de stockage, ne peut s'inverser. Hériter de livres est un poids. Nous avons rencontré de nombreux lecteurs qui ne stockaient plus de livres en raison de la taille de leur logement et en raison du faible intérêt de leurs descendants, voire de la charge qu'ils leur laisseraient avec ces étagères de livres. Que faire d'une bibliothèque en héritage ? Margaux nous raconte qu'elle va recevoir une bibliothèque de plus de sept cents livres de ses grands-parents qui vivent dans le Pas-de-Calais. *« Je ne sais pas trop comment je vais faire, si je vais les prêter, continuer ce qu'ils faisaient.*

C'était une bibliothèque gratuite où les gens du village allaient toute la semaine prendre les livres et les ramener. C'est un peu compliqué, c'est assez loin ! » Étudiante à Paris, Margaux voit un intérêt dans cette bibliothèque remplie de ces souvenirs d'enfance. Elle peut y emprunter des livres gratuitement. Mais cette bibliothèque qui rend service est un poids, 700 livres est une bibliothèque imposante pour un particulier. Margaux confère à ces livres une valeur sentimentale et patrimoniale. Elle mentionne également que ce sont des livres d'occasion qui acquièrent une valeur par le choix de ces propriétaires de les prêter aux autres. Que fera-t-elle le jour où elle héritera de tous ces livres ? Elle ne sait pas.

Les indices de sa reconnaissance dans un stock

Regardons maintenant comment le lecteur organise ce stockage de livres.

Le livre, une fois arrivé dans le logement, se range, se classe. Les adolescents sont les plus aptes à nous raconter cette organisation de leur espace. Le rangement des livres, dans l'espace domestique, se situe sur des étagères dans leur chambre. Dans la vie d'un lecteur, les livres passeront ensuite vers le salon, le bureau ou un couloir. En devenant un point immobile dans une bibliothèque, le livre acquiert du sens et côtoie d'autres objets, comme sur les étagères de Chloé. *« En fait, sur ma bibliothèque, j'ai une étagère pour mes livres de collection, une étagère pour mes gros livres fantastiques, et la grosse étagère du bas, j'ai mis des peluches dessus, et sur le côté, j'ai mis des bandes dessinées. »* Chloé n'aime pas trop les BD, elles se retrouvent donc avec les peluches. Plus tard, ce seront peut-être les bibelots, les souvenirs de vacances, les instruments de musique, etc. qui viendront côtoyer les livres. L'évaluation du contenu se fait par une répartition verticale du contenant, allant des plus aimés en haut aux moins aimés en bas, avec les peluches.

Pourquoi les livres des lecteurs sont-ils exposés ? La possession de livres est *« révélateur de l'identité ou de la personnalité de*

*l'autre*⁵⁰». Les livres ont donc également un autre usage que celui de la lecture du texte.

*L'usage des objets, dans l'univers quotidien par exemple, est un acte social. En effet, les actions, gestes, manipulations, de l'objet entrent dans un contexte social, temporel et local, et possèdent des buts sociaux. De plus, l'objet est le réceptacle de significations, de représentations, de mémoire, de souvenirs, de sentiments, d'affectivité, mais seulement quand l'acteur social les place, métaphoriquement, dans l'objet. Ces analyses permettent de montrer que les fonctions de l'objet ne s'épuisent pas dans celles qui sont définies a priori, par les concepteurs, mais qu'ils sont investis de fonctions plurielles, voire contradictoires, par les personnes qui les manipulent, qui sont en contact avec eux*⁵¹.

Si les livres sont rangés sur l'étagère, ils peuvent subir un autre sort quand ils s'en éloignent. «*Par moments, je peux avoir des effets de maniaquerie, je vais rassembler par auteurs, sur l'étagère. Là, je garde les livres que j'ai achetés ces trois dernières années, sinon j'en ai à la cave. D'ailleurs, là, forcément, à la cave, ce n'est pas rangé.*» (Arnaud) Quand les livres ne sont plus regardés, le classement se délite. Enfermé dans un carton, le livre perd de ses extériorités qui font sens.

L'attachement au format

Outre le classement par nom d'auteur, l'esthétique serait-elle un facteur pour classer les livres ?

Faut-il que tous les livres du même auteur soient de la même collection et du même éditeur, dans le même format et le même style de couverture ? Chez Jacques, les livres sont vaguement classés par collection, rendant cet alignement plus agréable à regarder. La couleur de la couverture peut être un critère pour acheter les livres. «*En brocante, par exemple, j'achète les livres*

50. Olivier Martin, chap. 2 in *Objet banal, objet social*, op. cit., p. 78.

51. Dominique Desjeux, in *Objet banal, objet social*, op. cit., p. 15.

d'Agatha Christie avec couverture jaune de façon à ce que ça soit cohérent dans ma bibliothèque.» (Sylvie). Cet aspect extérieur du livre peut amener à rechercher de vieilles collections pour Stéphanie, qui n'aime que les livres neufs qu'elle conserve même si elle ne les relira jamais. Stéphanie n'aime pas que les livres aient été manipulés par une autre personne. Mais elle a reçu un héritage particulier, une « *vieille bibliothèque verte, les éditions tissées de 1950* », qui l'a incitée à acheter des livres d'occasion en brocante. Ce n'est donc ni le contenu, ni l'état du livre, mais l'objet de collection reçu en héritage qui peut amener le lecteur à acquérir des livres d'occasion. Dans la collection ou non, les livres disposés sur les étagères ont un classement esthétique qui peut pousser à l'achat de biens précis. Les beaux livres sont l'exemple privilégié d'attachement aux formats, aux attributs matériels de l'objet-livre, ils ont même été conçus dans ce but, pour déclencher ce type d'attraction et d'attachement. Ils deviennent alors dans l'espace domestique un élément de la personnalité, un constituant de l'habiter, bien plus qu'un simple décor. Le format poche, quant à lui, ne donne pas de belles couvertures permettant la collection et surtout l'exposition aux yeux des visiteurs du logement.

Les beaux livres, la collection, l'éditeur sont des critères pour garder un livre, le ranger, le classer, le montrer sur l'étagère de sa bibliothèque. La belle édition, le beau livre deviennent alors un format de conservation, voire de transmission. « *Les livres de collection, c'est extraordinaire. Le contact avec un livre. Un beau papier, quelque chose d'agréable à voir, c'est important. Je ne vois pas ça pour un livre numérique, sur écran, pourquoi pas, mais, pour moi, ça ne sera jamais un livre.* » (Catherine) Le beau livre se voit, se touche. Le rapport aux sens se trouve dans la matérialité et les extériorités de sens du livre.

La transposition au numérique

Ces pratiques de rangement deviennent plus élaborées dans les bibliothèques numériques personnelles. Les lecteurs ne mettent

pas de cote⁵² dans leur bibliothèque personnelle, sur leur étagère. Les pratiques semblent être plus inspirées de l'indexation avec le numérique.

Quand on les enregistre, on peut associer des mots-clés, des tags. Moi j'avais taggé tout ce qui était science-fiction, fantaisie, jeunesse, poésie, BD. Et ça me permet de savoir quantitativement combien j'ai de chaque genre, ce que je ne vois pas forcément du premier coup d'œil quand je suis dans ma bibliothèque. Et c'est plus intuitif et convivial qu'un logiciel de bibliothèque. Il y a aussi le fait que tous les livres référencés permettent d'accéder à une fiche où il y aura tous les avis des autres personnes, des notations. Donc c'est complété par d'autres personnes aussi, il y a un côté collaboratif.

Angel est bibliothécaire et il dispose d'un compte sur Babelio pour sa bibliothèque, qu'il fréquente peu. Le numérique lui apporte une pratique de gestion de stock plus élaborée avec des tags et des descriptifs enrichis. Cette *folksonomie*⁵³ pour décrire les livres n'est pas vouée à être partagée avec d'autres lecteurs, la classification peut demeurer personnelle.

Avec le numérique, le contenu sert de base pour le classement. Avec l'objet-livre, les lecteurs classent les livres par couleur, auteur, série, collection, ce qui suppose souvent une même couverture, des petits livres ou, au contraire, des beaux livres. Il existe donc des attachements à certains formats. La notion d'attachement est reprise de Latour qui la pense comme un « *faire-agir* »⁵⁴. Et les attributs extérieurs d'un livre peuvent faire agir le lecteur, pour compléter une série, aligner des séries différentes ou favoriser certains regroupements plus que d'autres et dans une certaine

52. « La cote est un code qui détermine l'adresse d'un document parmi les rayonnages d'une bibliothèque. Elle est constituée d'un ensemble de symboles (lettres, chiffres, signes, pictogrammes) reportés sur le document lui-même et sur sa fiche exemplaire. » Définition consultable sur <http://www.enssib.fr/le-dictionnaire/cote>.

53. Dominique Boullier, Maxime Crépel « La raison du nuage de tags : format graphique pour le régime de l'exploration », *Communication et langages*, n° 160, 2009.

54. Bruno Latour, « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », in André Micoud, Michel Peroni (dir.), *Ce qui nous relie*, op. cit., p. 204.

topographie de la bibliothèque personnelle : l'écologie du livre prend en compte les contraintes propres à l'espace domestique (dont sa taille), mais le livre et l'attachement au livre lui imposent aussi ses contraintes en retour. L'espace personnel se façonne réciproquement pour produire un habitat dont les livres peuvent constituer parfois un pilier.

[Note : demande par mail, voir la réponse pour la maquette finale : mettre ici quelque chose sur «shelfie»]

Le travail de l'éditeur

Les lecteurs parlent des couvertures jaunes d'Agatha Christie, des couvertures d'Actes Sud, des formats poches aimés ou détestés. Le travail de l'éditeur se retrouve mentionné une nouvelle fois par Arnaud. «*Là, un ami m'avait recommandé Le Paris insolite de Jean-Paul Clébert aux éditions Attila, et depuis j'ai lu d'autres livres qui sont publiés aux éditions Attila. J'aime bien aussi les éditions Bayard, par exemple. Ils font des petits livres assez bien foutus, des traductions d'auteurs étrangers plutôt intéressants.*» L'éditeur est reconnu en associant autant l'objet que le contenu de qualité. Tous les lecteurs ne sont pas aussi enthousiastes. L'évocation de l'éditeur se fait plus dans l'évocation du contact avec le papier, du travail bien fait sur certaines collections de la part de petits éditeurs dont peu de lecteurs se souviennent du nom.

«*Je trouve que le livre c'est aussi un objet, qui peut avoir une superbe reliure, les livres anciens, les livres d'art, et par la qualité de l'impression, la qualité du glaçage papier. Certains livres sont des petits chefs-d'œuvre en soit, à titre d'objet.*» Cette expérience, ce rapport au beau se retrouve chez Michèle qui évoquera les livres d'art de Gallimard mais aussi le vague souvenir d'un membre du cercle de lecture qui a créé sa propre maison d'édition. Le plaisir se trouve ailleurs que dans le nom, Jacques aime le toucher, le contact avec le papier. «*Ce matin, je feuilletais un livre édité par la Bibliothèque nationale. C'est extraordinaire. Reliure en cuir, beau papier. Il y a un contact physique qui est important. C'est beau. Des livres de poche, il y en a des centaines et des centaines chez moi, mais un beau livre bien relié, c'est superbe.*»

Comment le travail de l'éditeur sera-t-il transposé en numérique ? Ce travail sera-t-il toujours pris en compte par les lecteurs ? Ou ce support rendra-t-il ces lettres de noblesse au livre imprimé en le transformant définitivement en objet de collection ? Car lire sur un téléphone portable entraînera d'autres pratiques de lecture : en effet, on peut écouter de la musique et lire en mobilité.

Dans le métro, au lieu de sortir mon livre, je sors mon téléphone, j'écoute de la musique et en même temps je suis en train de lire. Moi, je préfère, mais c'est parce que c'est plus rapide. Les quatorze livres, j'avais fini, « hop, ça, c'est fait, j'en prends un autre », c'est vrai que ce n'est pas le même « monde » j'ai envie de dire. C'est juste les mêmes mots. (Hugo, lycéen).

Le rituel de lecture, de se mettre au calme, de prendre le temps de lire, disparaît. Les mots restent, mais la pratique de lecture change. La matérialité du livre perd ici de la valeur.

La passion d'un geek pour les livres et pour les livres numériques

Le livre numérique est un fichier que le lecteur peut modifier selon ses propres attentes, contrairement au livre imprimé. Stéphane, afin d'améliorer son confort de lecture, modifie ce fichier. Il fait ainsi la démonstration de son autonomie, voire de son esprit critique ou de sa volonté d'améliorer le service. Dans le monde des jeux vidéo, on appelle « mods » les pratiques de modification d'un jeu original. Le but est d'améliorer l'expérience selon ses objectifs propres de joueur, ou si le joueur juge que le travail du développeur ne répond pas à sa demande. Dans le cas de Stéphane, les développeurs n'ont pas été capables d'offrir des fonctionnalités de confort pourtant considérées comme essentielles, comme la typographie.

Il y a un truc qui m'exaspère, c'est les apostrophes droites, les apostrophes d'informatique. Ce n'est pas des apostrophes littéraires, les

apostrophes littéraires, c'est arrondi. Quand je lis ça dans un livre, ça me hérise le poil. Et quand c'est dans un livre commercial, en plus, qui est censé avoir été fait par la maison d'édition, ça me met en boule. Donc c'est l'affaire d'un rechercher/remplacer dans le logiciel, et en trente secondes, c'est réglé ! Un autre truc qui m'énerve, c'est les blancs entre les paragraphes. Quand il y a un blanc quand on change de personnage ou de situation, c'est normal, mais il y en a, ils font comme dans Word ou dans Open Office, ils mettent un blanc à tous les paragraphes, c'est nul ! Ça prend de la place à l'écran ! Et puis ça casse le rythme de la lecture ! Alors je corrige ! Et quand je partage avec des amis, je partage la version améliorée, bien sûr. On ne va pas mettre en circulation des trucs mal faits.

Ce qui entrave l'usage et le confort de lecture se voit donc modifié avec, en prime, la satisfaction d'avoir relevé un petit défi technique. Avant de modifier la typographie du livre numérique, Stéphane a quand même effectué un travail important de sélection du format. Il ne dispose pas de Kindle, car cela l'empêcherait d'acheter sur PC. Mais Stéphane peut modifier jusqu'au format du fichier.

Le format numérique des Kindle, la maquette des Kindle, c'est nul, c'est moche, c'est vieux, c'est dégueulasse. Dans Kindle, c'est du vieux html3, et les mises en page, elles sont horribles. Alors que dans ePub, c'est du html4 – du html5, bientôt – c'est CSS2, maintenant c'est CSS3, voilà, ça fait des belles mises en page.

De la nostalgie de l'imprimé au numérique

Les lecteurs peuvent être également nostalgiques dans leur évocation du papier, notamment à travers les souvenirs de guerre.

C'était à Oran, en Algérie, pendant la guerre. On avait un mal fou à avoir des livres, y compris les livres de classe. Il fallait courir pour avoir les livres. Le livre pour moi, c'est devenu un truc très

rare. Mes livres de jeunesse, les Jules Verne et chose comme ça, je ne les ai jamais eus à moi, personnellement. Après, au début des années 1950, on en a trouvé à acheter. Jusqu'en 1950, il n'y avait pas de papier. (Jacques).

L'attachement au *format* prend en compte les cadres de perception du document, et, ici, de l'objet-livre. Par exemple, dans l'enquête sur les conditions de lecture sur le web en 2003, Ghitalla et Boullier s'intéressent aux cadres nécessaires pour percevoir un document. La lecture reposerait sur deux conditions : la maîtrise des formats et l'inscription de la lecture dans des conventions. Les auteurs proposent de mobiliser le concept de format. « *Le terme de "format" [...] renvoie non seulement à la dimension de l'activité chez l'usager, mais aussi à la façon dont, au cours de l'histoire, cadres sémiotique et technique se sont conditionnés mutuellement et dont nous avons hérité de formes canoniques (le roman au format de poche, le slogan et l'affiche, titraisons et presse)*⁵⁵. » Le format que nous avons déjà évoqué est celui du livre de poche, celui de l'usage. Quand le lecteur s'interroge sur la conservation, la transmission avec le numérique, c'est l'histoire de ce cadre technique qui lui pose problème.

L'histoire d'un livre

Comme toujours, les lecteurs comparent alors avec leur propre expérience de lecture. « *Je pense d'ailleurs que le livre papier a de bons jours devant lui et que les trucs électroniques, ça va peut-être marcher, mais ça ne remplacera jamais.* » (Maïté).

Toutes ces pratiques en font un objet résultant de principes de sélection, de constitution de bibliothèques personnelles, que nous nommons « attachement émotionnel » aux livres. Il provoque parfois une forme de déchirement ou de rejet pour le lecteur qui doit s'en séparer.

55. Dominique Boullier, Franck Ghitalla, « Le web ou l'utopie d'un espace documentaire : information, interaction, intelligence », *Revue I3. - Information Interaction Intelligence* vol. 4, n° 1, 2004, p. 175. https://hal.archives-ouvertes.fr/sic_00001022/.

Les lecteurs peuvent donc être pris dans la tourmente face aux livres numériques qui semblent s'imposer et qui changent par la même occasion leurs pratiques.

Je trouve ça à chier. Un livre, il faut qu'il y ait un support papier, que tu le touches, que tu tournes les pages. Un livre, c'est vivant. J'aime bien voir que des pages ont été cornées, voir où la personne s'est arrêtée dans sa lecture. Mais, forcément, on y viendra tous. Je me souviens, à 17 ans, c'était hors de question pour moi d'avoir un téléphone portable et aujourd'hui je peux passer des heures à le regarder. Donc pour les bouquins, j'ai vraiment du mal à concevoir d'arriver à ça, et, en même temps, je suis un peu fataliste là-dessus. Il y a une BD que j'aime bien et l'auteure l'a mise en ligne. Je suis donc déjà allée sur son blog pour lire quelques planches plutôt que d'aller acheter sa BD. (Maïté).

Le livre est donc une enveloppe, qui peut parfois perdre de sa valeur ou disparaître avec le livre numérique qui offre alors d'autres avantages. Le lecteur accepte ce passage au numérique en trouvant lui-même ces avantages en lien avec ses propres pratiques et convictions.

Le numérique n'aurait-il aucun poids ?

Stéphane adore les gadgets, il aime les nouveautés. Il dispose de six liseuses différentes et d'un iPad, pour changer. Il maîtrise l'évolution technique de ces différents terminaux qui transforment l'objet-livre.

Il y a un truc qui est lassant dans la lecture électronique, c'est qu'on a toujours le même appareil dans les mains ! C'est un peu comme si on lisait toujours le même livre ! Donc, quelquefois, on a envie de changer de machine. Un peu comme quand on change de livre on change de couverture, de papier, de couleur, de forme, de tout... Donc je m'amuse à changer les fonts, pour avoir l'impression de changer de bouquin, ce que je peux faire sur les Bookeen,

ce qu'il est plus difficile de faire sur les Sony. Mais ça ne suffit pas, donc je change parfois de machine.

Comme on le voit, le goût pour l'innovation se transforme en une forme d'esthétisme de l'exploration, pour voir : « J'aime bien changer. »

Avec le numérique, les pratiques de collection qui existent pour le livre imprimé, comme les livres jaunes d'Agatha Christie, n'ont plus de sens. Paul, de son côté, a beau être un geek-bidouilleur, il n'en garde pas moins une certaine sensibilité au toucher, à la vue d'un livre imprimé. Le livre numérique reste certes homothétique au livre imprimé dans la plupart des offres, mais il perd en réalité la plupart des propriétés sémiotiques de l'objet-livre et change profondément la nature de l'expérience vécue par le lecteur-utilisateur. Pourtant, certains lecteurs font tout pour maintenir ces qualités propres à l'expérience du support imprimé.

La bibliothèque portative

Il est parfois supposé que des lecteurs qui aimeraient tellement un ebook en achèteraient la version imprimée. Mais cette hypothèse est invalidée par toutes nos observations. « *Par exemple, aux éditions le Belial, on peut acheter le livre papier, et, pour deux euros de plus, on a la version numérique; mais apparemment je suis le seul que ça intéresse parce qu'on n'en a vendu qu'un.* » (Ys).

Si la bible en version *codex* est devenue un « dieu portatif » (Debray, 1991), le numérique permet, quant à lui, de rendre portative sa bibliothèque de lecteur. Les effets d'encombrement laissent place à la portabilité et à un espace de stockage élargi, voire indéfini. Cette portabilité va bien au-delà du caractère mobile d'un livre de poche. Transporter des livres numériques devient d'une légèreté très soutenable. Pourtant, Laurence n'est pas venue seule à l'ebook, elle a débuté grâce au prêt d'une amie. L'absence de conventions de lecture, de pratiques en général l'effrayait. Une activité aussi naturelle que la lecture, aussi *taken-for-granted*, « qui va de soi », redevenait problématique, avec un coût cognitif et social non négligeable.

J'étais très effrayée au départ, je trouvais que c'était ridicule. Et finalement, c'était comme un vrai livre, ça m'avait étonnée d'ailleurs, car je trouve que c'était confortable de le lire, et plaisant. On pouvait tourner les pages en appuyant sur des boutons, alors, ce qui est extrêmement pénible dans mon cas, c'est que pour revenir 4 pages en arrière il faut attendre longtemps. On pouvait mettre un marque-page.

Au début de nos entretiens en 2010, le développement de la lecture de livre en numérique était encore balbutiant. Les lecteurs parlaient donc de leur découverte. Suite à cet essai, cette lectrice changera d'avis et trouvera une utilité à cet objet de lecture qui a ses avantages et ses désavantages. *«J'ai changé un peu d'avis, je ne vais pas dire que j'en achèterai un, mais je pense que, quand on voyage, il y a un côté vraiment pratique. Avoir 200 volumes dans un microtruc, c'est génial. En revanche, il n'y a pas beaucoup de choses à charger, ce n'est pas encore très riche au niveau de l'offre.»*

Les livres gratuits issus de l'offre légale (domaine public) ou illégale constituent le stock de livres acquis, et il semble qu'il existe une pratique de stockage de livres plus importante que la pratique de lecture sur support numérique effective. En associant les livres achetés et ceux acquis gratuitement, on peut supposer que les répondants se constituent des bibliothèques numériques sans pour autant lire systématiquement les livres qu'ils ont téléchargés, comme avec la musique.

L'insoutenable légèreté du livre numérique

Du point de vue des professionnels du livre, la légèreté du livre numérique est insoutenable. Les Digital Rights Management (DRM), outils de gestion et de contrôle de droits numériques, limitent l'usage de la copie sur différents supports; en outre, la nature juridique du livre numérique implique, en tant que bien immatériel et dans l'état actuel du droit, qu'un achat en autorise seulement une licence d'accès. Ce qu'ont expérimenté les lecteurs, avec le retrait de titres de leur Kindle par Amazon en fonction de contentieux juridiques avec les ayants droit postérieurs

à l'acquisition. Aussi, la difficulté à donner un cadre précis de compréhension à ce nouveau statut juridique, alors que par ailleurs tout est calqué directement sur l'organisation sociale de l'imprimé⁵⁶, crée une dissonance cognitive qui génère un frein et/ou de la critique.

La circulation des livres numériques n'est possible qu'au prix d'une importante maîtrise technique qui passe, le plus souvent, par une connaissance fine des logiciels qui permettent de supprimer les DRM, de convertir les formats de fichier, de maîtriser les protocoles de transfert entre terminaux, d'accéder à des URL de téléchargement. Les usagers rencontrent donc des difficultés sur les plateformes.

Les fonctions techniques de personnalisation du texte, d'annotation, de navigation hypertexte, etc. sont de manière générale assez peu utilisées, à l'exception de la modification de la taille du texte adaptée pour le confort de lecture. Les difficultés se concentrent autour de quatre points :

la recherche d'information et de livres sur certaines plateformes ;
les difficultés de transfert et de téléchargement des livres achetés en ligne ;

les difficultés liées à la mise en forme du texte ;

la compatibilité des fichiers téléchargés sur les terminaux dédiés.

Ainsi, Stéphane souhaite garder ses pratiques de lecture sur imprimé. Dans sa famille, dans son cercle amical, on se prête, on se donne des livres. Les DRM des fichiers numériques sont retirés afin de pouvoir continuer à les échanger. Pour y parvenir, l'achat des ebooks se fait sur PC, ce qui est plus pratique pour pouvoir retirer les DRM.

Comme ça, je n'ai pas de problème pour les transférer. Ce qui est normal, puisque je l'ai acheté. Je connais deux logiciels pour les enlever, ou trois, en un double-clic on enlève le fichier. C'est n'importe quoi, leur chiffrement de DRM, ce n'est pas une vraie protection. Même les bouquins achetés sur Apple, sur l'iBook Store, on peut les enlever assez facilement.

56. Brigitte Juanals, « Le livre et le numérique : la tentation de la métaphore », in *Communications et langages*, n° 145, 3^e trimestre, 2005, p. 81-93.

Stéphane ne supporte pas «l'immobilisme» qui se manifeste dans les DRM. Il doit mobiliser sa compétence technique sans considérer un seul instant qu'il entre dans une quelconque logique de contrefaçon ou de mésusage de ses droits d'accès. Selon lui, il n'achète pas un «accès au livre», mais bien un fichier qu'il peut utiliser selon son bon vouloir. Par sa maîtrise et son goût pour la technique, Stéphane estime avoir une longueur d'avance, une forme de maîtrise de son environnement technique, grâce à une expertise obtenue à la fois par une formation informatique et par une immersion-familiarisation.

Au-delà de cette brève présentation des difficultés techniques rencontrées, relatives aux terminaux de lecture et aux plateformes de vente de livres numériques, ainsi qu'au mode de transfert et de transformation des fichiers, ces questions sur la maîtrise technique ont surtout été l'occasion de comprendre dans quelle mesure cette forme de dépendance ou d'autonomie technique peut influencer sur les pratiques de lecture et d'achat des utilisateurs, sorte de poids, de freins à la circulation des livres numériques.

Le livre est appropriable et a des valeurs

*Je trouve que le papier a une chaleur comme le bois,
tu peux écrire dessus.
Une fois que tu l'as fini, tu peux le donner.
Il y a tout un univers autour du livre papier
que tu ne trouves pas autour du livre numérique,
et qui peut être quelque chose de complémentaire.*

Patrick

La valeur écologique du livre

Les lecteurs évoquent les principes de sélection et de constitution des bibliothèques personnelles, leur classement, la « valeur patrimoniale » du livre. Mais ils évoquent également une valeur commerciale, qui permet au livre, après une première lecture, d'acquérir de nouvelles valeurs ou de se dégrader dans cette échelle de valeurs. Il existe une « chronologie du média » livre en relation avec ce statut. Le droit inscrit dans le support renforce ce caractère décisif de la matérialité. Les modalités d'expression des valeurs se retrouvent dans les monnaies ou les mesures de l'échange selon les réseaux sociaux étudiés. Ici, elle est écologique.

Sarah est *community manager* du compte Twitter, @RecycLivre. Tous les jours, elle poste des tweets aux plus de 2 000 abonnés de ce compte, appelant à offrir une seconde vie aux livres. RecycLivre collecte les livres auprès de différentes sources.

D'abord, les particuliers, auxquels elle offre un service gratuit de collecte à domicile sur Paris, la proche banlieue et quelques villes de province. Ensuite, les entreprises, comme GME, Generali, Orange, Total, chez qui elle place des collecteurs de livres. Ces entreprises achètent alors l'image associée à RecycLivre basée sur 3 concepts, comme nous le raconte son PDG, David Lorrain :

- 1. Le développement durable, avec l'idée de remettre en circulation ce qui a déjà été produit, sachant qu'on se déplace aussi en véhicule électrique, on fait une compensation carbone tous les ans;*
- 2. la solidarité, car 10% du chiffre d'affaires qu'on génère est versé à des associations qui combattent l'illettrisme. Aujourd'hui, c'est plus de 18 000 euros qui ont déjà été versés, alors que RecycLivre n'a pas encore 2 ans d'existence; tout ce qui est stockage et réexpédition, on le sous-traite à une entreprise de réinsertion par le travail;*
- 3. la mise en place de containers à livres, comme il y a des containers à vêtements ou à bouteilles.*

Les entreprises trouvent ainsi une idée pour leur département Développement Durable que RecycLivre leur propose clés en main. Elle leur dit : « Vous nous envoyez votre logo, on vous envoie la fiche, vous n'avez plus qu'à l'imprimer et l'afficher dans votre cafétéria, on vous apporte la caisse pour que les salariés puissent déposer le truc. » Les entreprises s'achètent une bonne action à cause des 10% versés à des associations, une bonne image auprès de leurs salariés liée au développement durable, car RecycLivre remet en circulation des biens déjà produits. à l'issue des collectes pérennes ou ponctuelles, les livres sont enregistrés dans une base de données, ce qui permet d'envoyer un rapport tous les trimestres, signalant le nombre de livres vendus, le montant de la collecte, ce qui a permis d'économiser tant sur les arbres, l'eau, etc. Les entreprises étant friandes de ces *dashboards*, cette solution leur convient. Les entreprises peuvent alors faire de la communication en interne auprès de leurs salariés, et, pour RecycLivre, il est intéressant de toucher 70 000 personnes, potentiels futurs clients donateurs. RecycLivre offre donc une valeur écologique à

ce livre, sorte de nouvelle valeur du livre imprimé. Pour tous les livres qui ont une marge trop faible ou inexistante, les livres sont donnés aux réseaux de l'entreprise. Son PDG poste également des annonces sur donnons.org ou recup.net, et des personnes viennent les récupérer. Cette chaîne du livre semble infinie. Chaque acteur trouvera ainsi une valeur à ajouter à cet objet. Ce discours autour de la communication durable en 2010 deviendra celui de l'économie sociale et solidaire en 2016⁵⁷. Notons que des associations participant à la lutte contre la pauvreté comme Oxfam alimentaient déjà leur action grâce aux dons de livres, ce que cette entreprise reproduit en s'associant à une association d'insertion, Ares, et à une association contre l'illettrisme, Lire et faire lire⁵⁸.

Vers la dégradation des valeurs

Cette circulation du livre montre que cet objet acquiert d'autres valeurs dans l'usage, que définit Hervé Defalvard⁵⁹, en soulignant qu'il ne s'agit pas de recyclage. Après le premier usage ou la première lecture, le livre peut acquérir de la valeur en devenant rare (un livre de collection) ou en perdre. En perdant de la valeur aux yeux des lecteurs, il est évacué vers des associations comme Oxfam qui filtre ces dons dans un souci de revente, comme nous l'explique Mai, responsable à Lille. Comme pour Circul'livre, une typologie du degré de circulation d'un livre existe.

Le premier critère de filtrage et de revente pour Oxfam est ce qui ne se vend pas ou très peu : les revues ; les encyclopédies et les guides annuels ; les manuels scolaires et les livres de club de lectures (France Loisirs, etc.). Ainsi, une encyclopédie de 1984

57. Florian Bardou, « De l'occasion au troc, les mille et une vies du livre », *Libération*, 10 septembre 2016 http://next.liberation.fr/livres/2016/09/10/de-l-occasion-au-troc-les-mille-et-une-vies-du-livre_1491085.

58. Emmanuel Moreau, « Le libraire qui agit contre l'illettrisme », France Inter, 14 septembre 2016 <https://www.franceinter.fr/emissions/l-esprit-d-initiative/l-esprit-d-initiative-14-septembre-2016>.

59. Hervé Defalvard, *La Révolution de l'économie en 10 leçons*, Ivry-sur-Seine, Les éditions de l'Atelier, 2015.

en 23 volumes peut avoir un intérêt historique, mais elle ne se vendra pas. *«C'est un commerce malgré tout. On essaie d'avoir une démarche professionnelle, même en travaillant avec des bénévoles. On a des notions de logique commerciale, ça ne sert à rien de mettre en rayon si on ne vend pas.»* Oxfam collecte ce qui se vend le plus en chiffre d'affaires, c'est-à-dire les livres de poche et les romans vendus entre 1 et 3 euros. Les grands formats se vendent moins bien en raison de leur prix par rapport aux livres de poche. *«Au départ, les grands formats, on les mettait entre 5 et 8 euros, et on ne les vendait pas. Alors on s'est dit : – "On va baisser un peu en dessous d'un tiers du prix." Et finalement, s'il est en poche au bout d'un an et qu'il vaut moins cher en poche, les gens ne vont pas l'acheter. Donc on les met en prix unique de 3 euros.»* Outre le prix, le best-seller ne se revend pas si facilement. *«Les gros best-sellers, les gens les ont déjà achetés. Par exemple des DaVinci Code, on en a des milliards. On pourrait en offrir un à chaque client. Et, à l'inverse, on ne vend pas non plus les trucs trop confidentiels. Un premier roman d'un auteur inconnu qui est sorti il y a 8 ans, on ne va pas le vendre. Les gens achètent plus des poches, des choses intermédiaires.»*

Et là encore le prix laisse place au format du livre.

C'est surtout parce qu'on peut le mettre plus facilement dans son sac, même dans une librairie de neuf, on n'achète le grand format que si c'est de la nouveauté. Il y a une question de prix aussi, mais c'est surtout que ça n'existe pas en poche, on ne veut pas attendre et le lire tout de suite. Les grands formats de clubs de lecture, les grands formats cartonnés, pas brochés se vendent encore moins bien.

Le second critère pour Oxfam est la «condition physique du livre» : livres abîmés (très subjectif – *«Qu'est-ce que l'on considère comme un livre abîmé ? ça change selon les personnes.»*) ; la tranche est illisible en rayon ; les pages se désolidarisent et/ou sont chiffonnées ; les livres surlignés au Stabilo, surtout les livres universitaires (sauf crayon à papier). Les livres annotés sont rares dans les dons. Outre les best-sellers, les dons comportent de nombreux livres jaunis, les livres des années soixante-dix ou quatre-vingt, des classiques de la littérature et les grandes stars des années

écoulées. Autant la matérialité de l'objet que le contenu peuvent donc être des critères de déstockage des livres. Les livres que le lecteur ne relira jamais se retrouvent ici catégorisés.

Ou la révélation de nouvelles

Il y a des choses que l'on va vendre plus cher, comme des livres anciens, ou des choses qui sont épuisées, qui n'ont même plus de prix de référence. Par exemple, en vitrine, on a un catalogue d'exposition qui a eu lieu en 1992, catalogue édité par la RMN-GP et devenu indisponible. Cet éditeur fait des jolis catalogues disponibles pendant l'exposition et qui ne sont plus édités après. Du coup, il n'y a que le prix de référence, genre 390 francs de 1990. Donc on fait une recherche pour tout ce qui n'est plus en circuit. On se renseigne un peu sur le cours des prix sur Amazon, Abebooks. On peut trouver des prix du simple au décuple. On regarde à quel prix ils le proposent. On se dit : « Lui veut le vendre 90 euros, il est peut-être un peu ambitieux. » Après, on peut avoir une idée aussi du prix auquel on peut le vendre, et les attentes des utilisateurs. Parfois, on n'a même pas d'idée de combien on peut le vendre.

Mai différencie bien les livres. L'enveloppe, si elle est abîmée, peut déprécier complètement la valeur commerciale du livre. Le best-seller laisse donc place au long-seller dans ce marché de l'occasion. Et parfois, pour un contenu ou une maison d'édition spécifique, les prix passent de 1 euro à 90 euros.

C'est un peu le hasard. Cette semaine, une dame nous a ramené deux petits sacs de livres. Il y avait 30 livres : du poche, des grands formats... Un joli don, mais pas énorme. Et dedans, il y avait un ouvrage sur les primitifs flamands, en édition grand format. On l'a tarifié comme il venait d'arriver. Et on a un client qui est un prof, qui vient souvent et achète régulièrement pour la bibliothèque de son lycée. Ce monsieur était dans le magasin, il l'a vu et il l'a pris tout de suite. Il est resté une minute, il l'aurait acheté, mais c'était le hasard qu'il soit là ce jour-là. Les choses comme ça

qui se vendent très vite, ce n'est pas des choses rares, mais c'est de choses dont les gens ne se débarrassent pas toujours facilement. C'est des choses en arts, en sciences humaines, en littérature, des textes et des essais un peu plus recherchés, de la philo, mais c'est des choses que l'on ne collecte pas si fréquemment.

L'édition rare donne une valeur à cet objet-livre alors que les best-sellers *Da Vinci Code*, *Le Journal de Bridget Jones*, Gavalda ou Martin Winckler arrivent en flots continus.

Le livre est un bien d'expérience intime, une immersion qui amène une focalisation de l'attention au-delà de sa couverture et de l'acte d'achat. Mais il a une chronologie, une «chronodégradation», de l'édition grand format au poche dans la chaîne traditionnelle du livre. Et il existe une chronodégradation dans ses usages par une altération de l'objet, bien qu'après une première lecture, sa vie semble demeurer infinie, tout en gardant une valeur monétaire, aussi infime soit-elle.

L'enveloppe du livre, un bien d'expérience intime

Les livres reçus en héritage montrent que le livre est un objet de distinction sociale bien étudié par l'historien Roger Chartier. Un tel livre se veut être également un bien d'expérience intime, qui lui confère un sens particulier pour le lecteur qui peut rester attaché aux matérialités propres aux livres imprimés : le sentir, feuilleter les pages, le mettre dans son sac. Et là, le livre se déchire entre cet objet sacré que l'on ne peut corner, froisser, briser et cet objet de la vie courante, posé sur la table de la cuisine en attendant que la tarte soit cuite.

Le livre en tant que bien d'expérience est évalué après usage, mais pour certains lecteurs cet usage doit être respectueux de l'objet. La lecture du contenu ne va pas en déprécier le sens, mais les manipulations du lecteur pendant la lecture de l'objet-livre peuvent remettre en cause son contenu.

Jacques nous explique pourquoi il ne prête plus de livre. *«J'essaie de ne pas les prêter à n'importe qui, je déteste les gens qui*

plient la page pour marquer l'endroit où ils en sont rendus. Ça me hérisse le poil. Là, le dernier qu'on m'a rendu, c'était ça. Je l'ai balancé. Je n'aime pas jeter un bouquin, c'est comme couper un arbre, mais il faut ça.» La solution est donc radicale, le livre est jeté. Il existe des règles, de ne pas écrire, ne pas corner, ne pas casser la tranche même pour les lecteurs de livres d'occasion ou de cercle de lecture.

Il est donc aisé de comprendre que l'aspect extérieur a son importance dans l'acte d'achat neuf, car, pour de nombreux lecteurs, cette enveloppe extérieure confère une valeur au contenu avant ou après usage. Aimer le neuf, aimer l'usagé, les deux pratiques se côtoient aisément. *«J'adore les livres neufs, parce que c'est un bonheur d'ouvrir un livre et de se dire qu'on est le premier à s'y plonger, mais j'aime aussi les livres déjà utilisés parce qu'ils ont vécu, ils ont une histoire, ils ont été aimés ou détestés par d'autres lecteurs.»*

Certains lecteurs préfèrent les livres ayant un vécu, une relation avec un précédent lecteur. Pour d'autres lecteurs, l'inverse est tout aussi vrai. Agnès vend des livres d'occasion, et une de ces clientes lui a répondu un jour : *«Vous vous rendez compte, je les lis dans mon lit !»* Ce livre est donc rejeté parce qu'une personne l'a touché avant, une personne que l'on ne connaît pas. Est-ce par hygiène ou parce que cela touche à l'intimité ? *«Il y en a qui reniflent le livre avant de l'acheter, surtout quand il est neuf, il y en a d'autres qui aiment bien quand les pages sont cornées. Moi, ça m'énerve quand je vois quelqu'un qui prend un livre comme neuf et qui commence par le casser. Vous ne l'appropriez pas avant de l'avoir acheté, pour moi, le modifier, c'est se l'approprier avant de l'acheter !»* Les extériorités comptent autant que le contenu et dans ce cas, les pratiques des autres lecteurs sont jugées sévèrement.

Le désherbage

Un livre gribouillé par un enfant voit ses jours comptés sur les rayonnages d'une bibliothèque. Les annotations sur un livre sont un des critères de «désherbage», ce travail d'élimination que mènent régulièrement les bibliothécaires. Outre la quantité d'annotations, il existe une classification des annotations dites

«importantes» que sont les remarques, les surlignages, qui font entrer le livre directement dans les critères de désherbage. Que deviennent alors ces livres ?

Le sujet est sensible comme nous l'explique Sophie, responsable de la bibliothèque départementale d'Ille-et-Vilaine.

Le problème n'est pas plus dans les bibliothèques qu'au domicile des personnes. En plus, c'est validé par les élus, à l'origine. On a une délibération au niveau des élus qui nous permet de jeter les livres. C'est complètement inclus dans le cycle normal. Et c'est ce qui nous permet de pouvoir en racheter. Et puis, nous n'avons pas de mission de conservation. On a une mission de lecture publique, donc on est dans le renouvellement des collections.

Jeter les livres permet de faire de la place pour en acquérir de nouveaux. Les livres peuvent être alors donnés, mais pas n'importe comment.

On les donne d'abord à des associations. On a un service «Europe et relations internationales» qui travaille principalement avec Madagascar et le Mali. Mais on connaît les dégâts des dons là-bas. On retrouve des livres en catalan au fin fond du Mali. Et puis, ça tue leur propre circuit sur place. Donc on donne à des associations locales, Secours populaire, etc. Et puis, après, on donne à des associations qui partent au Maroc, mais, eux, viennent choisir. On délègue la responsabilité. Et, on envisage également de leur faire signer la charte du don, pour qu'ils s'engagent à ne pas faire n'importe quoi. Après le don, c'est la destruction, parce que nos livres à nous ne peuvent pas intéresser des bibliothèques d'autres pays. Les trois quarts sont des romans du terroir. Il n'y a pas d'intérêt et cela a un coût d'envoyer là-bas. On donne beaucoup aux prisons. On prête également des outils de formation.

La charte du don oblige à ne pas envoyer des livres dans des pays où la production locale serait affectée et où les sujets n'auraient pas de sens. Et pour comprendre ce qu'est la lecture de livre du terroir à l'étranger, vous pouvez parcourir l'histoire de ce

héros du roman de Trevanian qui apprend la langue basque dans une prison japonaise⁶⁰.

Sophie, responsable de bibliothèque départementale, voit également ces critères de désherbage comme quelque chose de bloquant.

C'est un livre que l'on va jeter. D'où l'avantage du livre numérique. Nous, on n'est pas des vecteurs de remarques ou de commentaires. Pour le coup, on est des vrais bloquants. On le voit sur les catalogues de bibliothèques en ligne, on a de plus en plus les commentaires des lecteurs qui ont emprunté le livre, qui sont capables de faire une note, de dire s'ils ont aimé ou non, ou si c'est dans la même veine que quelque chose d'autre qu'ils ont lu. On voit que cela se développe. Il y a aussi des ranking. Ce sont des choses que l'on commence à s'approprier au niveau des bibliothèques.

Nous sommes alors en 2010, mais force est de constater que ces pratiques sont toujours loin d'être ordinaires dans les bibliothèques de lecture publique. Mais ce qui, sur le livre imprimé, était une perte de valeur peut devenir une nouvelle valeur avec le numérique, du fait de son caractère amovible.

Les politiques de l'occasion et de l'annotation

Ce critère discriminatoire dans le cas du livre de bibliothèque est-il appliqué pour les livres en vente d'occasion ? Nous avons vu qu'Oxfam les refuse, mais qu'en est-il des professionnels ? Bruno, propriétaire de la librairie d'occasions Le lieu bleu, nous le précise. Le critère est quantitatif, 4 ou 5 annotations et le livre est mis en vente ; quand un livre est complètement annoté, il ne le met pas en vente. Un livre annoté va être en « qualité acceptable » ou « bon état », jamais au-dessus, même si d'extérieur il est en très bon état. Donc il n'applique pas de modification de prix

60. Trevanian, *Shibumi*, Gallmeister (original en anglais 1979, traduction nouvelle édition 2016).

dans cette catégorie. Un livre annoté est dévalorisé, il est moins cher, sauf si les annotations sont au crayon gris.

Pour un autre libraire, Scylla, ce n'est pas un problème ni pour lui ni pour ses clients, sachant que certains n'achèteront jamais un livre annoté, même si c'est une dédicace de l'auteur à quelqu'un d'autre. Tous les cas de figure d'acceptabilité paraissent alors envisageables.

La dédicace n'a pas une valeur ajoutée, car cette dédicace est une trace de lecture intime. Scylla peut vendre un peu plus cher. Mais la science-fiction est un marché tout petit et il faudrait avoir un exemplaire dédicacé de Lovecraft, par exemple, pour avoir réellement de la valeur ajoutée. En revanche, des annotations de particuliers enlèvent de la valeur au livre.

Florentin, bookcrosseur qui vend régulièrement des livres, a fait l'amère expérience d'une mauvaise évaluation sur une vente en ligne en raison d'annotations. *«Je n'avais pas regardé à l'intérieur, il était plein d'annotations. Le mec a été surpris. C'était un bouquin de sociologie, je crois. Il a dit ce n'est pas normal d'envoyer un bouquin comme ça, ça n'empêche pas la lecture, mais ça peut être désagréable.»*

Pour d'autres lecteurs, ces annotations n'empêchent pas la lecture. L'acquérir à un coût moindre reste le critère de choix. Les livres en librairie et neufs sont considérés comme hors de prix. Le lecteur n'accorde alors pas une grande importance à cet état neuf, à la propreté. Pour Margaux, *«un livre ce n'est pas quelque chose de sacré, ce n'est pas très important. C'est vrai que c'est bien aussi d'aller acheter des livres, mais on n'a pas vraiment le choix en tant qu'étudiant»*. Cette deuxième vie du livre peut devenir une forme de prescription.

C'est assez naïf et paradoxal, c'est que j'aime l'idée que le livre que je lis a déjà été lu par quelqu'un d'autre, qu'il a eu une vie antérieure et que quelqu'un d'autre l'a aimé. C'est complètement paradoxal, car si je le trouve chez un bouquiniste, c'est que finalement la personne ne l'a pas aimé tant que ça, sinon il ne s'en serait pas débarrassé. Mais oui et non, car moi, par exemple, je fais circuler des bouquins d'occasion et pas forcément ceux que je n'ai pas aimés. De plus, le bouquin d'occasion est pour moi déjà une

prescription, il a été lu, utilisé, corné, donc c'est une transmission en fait. (Cécile, blogueuse).

Que deviennent alors ces livres que l'on ne peut pas vendre, qui ne trouvent pas lecteur en raison des annotations ? Le livre peut se vendre au prix du papier. Devant chez Gibert Jeune à Paris, un monsieur achète au prix du papier, pour recycler le papier, suppose cette lectrice. Afin de ne pas jeter les livres, elle les oublie délibérément dans une rame de métro, pour qu'une personne les récupère et les lise.

Les modalités d'expression des valeurs : les monnaies ou mesures de l'échange selon les réseaux sociaux

Les prix sont fixés selon des systèmes de cotation, mais également selon les lieux où se déroulent les échanges, qu'ils soient professionnels, associatifs, amicaux ou de connaissance. Les livres acquièrent un prix affectif, en rapport à l'objet et à son contenu.

Les brocantes, braderies et vide-greniers présentent ce même caractère d'anonymat et de faible production d'avis et de critique entre acheteurs et vendeurs, mais n'offrent pas cette possibilité d'effectuer de recherche précise. L'orientation est plus proche dans ces réseaux d'une logique de sérendipité, du fait de la saisonnalité des ventes et du caractère aléatoire et désordonné des livres mis en vente. Cette forme de navigation plus aléatoire que sur les réseaux de vente en ligne est en partie contrebalancée par la possibilité d'acheter des livres à très bas coût (jamais plus de 2 euros), autorisant les acheteurs à se tromper dans leur choix sans subir d'importantes conséquences sur le plan économique, comme c'est le cas également dans le cas des sites web de troc par point et les SEL qui utilisent des monnaies alternatives. Parfois, les bonnes surprises arrivent.

Dans une braderie, je vais dépenser 10 euros et je vais repartir avec un sac de fringues et 6 ou 7 bouquins. Je ne cherche jamais

un livre, je lis de tout, je n'ai pas un style de prédilection. À part à la fac, je n'ai jamais cherché un livre. Dans les braderies, quand je cherche, j'évacue les romans de base, les livres de régime, les Arlequins. Il y a beaucoup de merdes, donc je fais un tri rapide. Et des fois, on trouve des gens qui ont des bons bouquins, qui ont les mêmes goûts que toi. (acheteuse en braderie).

La sélection se fait à vue, selon différents mécanismes de sélection quelque peu binaires : j'aime/je n'aime pas ; j'ai envie/je n'ai pas envie.

Les réseaux alternatifs et les systèmes de troc

- *T'as lu Le Mec de la tombe d'à côté ?*
- *Non, mais une amie m'en a parlé.*
- *Ah, c'est dommage, je te l'aurai bien prêté, mais ma fille est partie avec.*
- *Ne t'inquiète pas, il y a un libraire qui vend de l'occasion pas très loin de chez moi. À mon avis, je vais le trouver facilement. Au pire, je lui demanderai de me le mettre de côté. Il est sorti en poche, non ? Sinon je ferai un tour sur PriceMinister ou PocheTroc.*
- *PocheTroc ?*
- *Oui, c'est un site où tu échanges des poches. Attends, je regarde sur mon téléphone, c'est bon il y est. Ah zut, il va falloir que j'attende un peu, je vais le mettre dans ma PAL, j'irai voir plus tard.*
- *Fais voir.*
- *Regarde, sur PocheTroc, comme c'est simplement de l'échange, il suffit de dire : je propose ce livre. Une fois qu'on a saisi le code-barres, on l'ajoute à son stock et voilà, ça rentre tout seul. Sur PriceMinister c'est pareil, on peut inscrire son livre en saisissant l'ISBN. On peut ajouter un livre qui n'est pas dans la base de données, mais cela ne m'est jamais arrivé. Là, on a déjà toutes les données : l'éditeur, l'auteur, etc. Une photo de la couverture. À partir de là, on définit simplement le prix qu'on souhaite pour PriceMinister, son état. Je crois qu'il y a quatre niveaux : « comme*

neuf»; «très bon état»; «bon état»; «état correct». On a l'information des livres qui sont déjà en vente pour voir quel est son prix en fonction.

Pour Marion, membre de PocheTroc et qui revend sur PriceMinister, le livre est une marchandise.

Les ouvrages qui ne sont pas jugés rentables à la vente sur les sites web de vente, du fait du système de commission des plateformes et des frais de port, sont généralement proposés sur les sites d'échange en ligne par ceux qui en sont membres. Le réseau web de troc en ligne apparaît comme un réseau de circulation alternatif pour les ouvrages à très faible valeur marchande. Le troc permet, comme dans le cas des braderies, de «tester» à coût faible un ouvrage et s'apparente davantage à une sorte de bibliothèque dans laquelle les utilisateurs vont piocher des livres, et une fois lus, les remettre en circulation dans le réseau d'échanges. Les utilisateurs doivent s'acquitter d'un abonnement annuel, d'une valeur de 20 euros environ, qui leur apporte quelques points et leur donne un droit d'accès au service. Après avoir mis en ligne une série d'articles à échanger (livres de poche sur PocheTroc, livres en tout genre sur Booktroc, et différents biens culturels, dont une majorité de livres, sur TrocTribu), les utilisateurs envoient les livres demandés par d'autres membres en payant les frais de port contre un ensemble de points (le nombre de points récolté est lié au poids de l'ouvrage, calculé automatiquement par l'ISBN). Ces points leur permettent ensuite de demander d'autres livres disponibles sur le site pour lesquels les membres devront à leur tour payer les frais postaux pour les acheminer.

Les SEL du livre

Les Systèmes d'Échange Locaux se démarquent de ces réseaux, car ils sont avant tout des réseaux d'échange de services, même si des biens y circulent fréquemment. Cependant, si tous les membres de SEL interrogés ont échangé quelques livres par ces systèmes, ces échanges ne représentent qu'une infime partie de ce qui est en circulation. Les possibilités offertes par les systèmes

d'annonces, d'offres et de demandes sur des sites web dédiés ne sont que très peu utilisées pour signaler de manière précise les livres comme biens à échanger (liste d'ouvrages ou d'auteurs disponibles). À l'inverse, lors des réunions ou des rencontres informelles entre les membres du SEL, nombreux sont les conseils de lecture, les formes de recommandation ou les avis sur les lectures qui s'échangent.

Les réseaux d'échanges que constituent les SEL diffèrent des modèles précédents, car ils se basent sur un système de monnaie locale. De manière générale, même si le nom de la monnaie varie d'un SEL à l'autre (grains, sel, feuilles, merlin, etc.), une heure de service équivaut le plus généralement à 60 unités. La valeur d'un bien est fixée entre les participants de manière ponctuelle lorsqu'ils échangent. Alors que, dans les autres systèmes observés, le prix du livre est fixé à partir de critères objectifs, tels que son état ou son poids, et se voit régulé en partie par le marché (cote indiquée sur PriceMinister, les prix appliqués sur les étals des brocanteurs, les points attribués selon le poids des ouvrages sur les sites de troc), la fixation du nombre d'unités pour un échange de livres dans un SEL est en grande partie liée à une valeur affective attribuée par les membres qui échangent. Le nombre d'unités peut varier de 5 à 50 unités (soit quasiment la valeur d'une heure de service).

Lors de la dernière bourse d'échange, j'avais plein de petits livres en carton pour les mêmes. Il y en avait vingt en tout dans la maison et il y en avait que je n'aimais pas, donc je les ai pris discrètement pour les refiler à la bourse d'échange. Et une nana les a pris pour ses enfants, environ cinq grains par bouquin, car ils étaient un peu abîmés. Sinon, dans la rubrique « Cuisine », il y a les sous-rubriques « Prêt » puis « Prêt de livres de cuisine ». J'en ai prêté plein pour une durée déterminée et pour un nombre de grains défini. (Maïté).

Il n'est pas rare que le nombre d'unités demandé par le donateur soit ré-estimée à la hausse par le receveur, ou que, dans le cas d'un simple prêt, le demandeur propose une caution en donnant des unités supplémentaires pour rassurer le prêteur. Ce système

d'échange diffère des échanges entre amis, car la monnaie locale utilisée permet aux membres d'échanger des biens et services avec des personnes avec lesquelles elles n'ont pas nécessairement d'affinités au sein du SEL. Les SEL disposent de sites web ou de systèmes papier afin de référencer l'ensemble des échanges qui s'y effectuent, permettant de garder une trace des transactions et d'effectuer une comptabilité. Les membres doivent parfois s'acquitter d'une cotisation, mais tous ne demandent pas nécessairement à payer une inscription annuelle. La participation des membres peut être très variable, mais des limites de surplus ou de dettes d'unités sont préconisées pour éviter les membres qui profiteraient du système ou qui seraient uniquement en position de donateur et deviendraient indispensables au bon fonctionnement du SEL.

Conversion au numérique et attachement au papier

Le livre numérique possède d'autres qualités à faire valoir dans cette comparaison des valeurs, et l'attachement qu'il génère, mais ce qui fait sa valeur, sera de nature bien différente. Les personnes interrogées lors de notre enquête en ligne peuvent être qualifiées en majorité de «grands lecteurs» et sont assez bien équipées en terminaux de lecture numérique. La moitié des livres qu'elles lisent sont au format numérique, bien qu'elles déclarent, pour 38,8 % d'entre elles, être «très attachées» au livre imprimé et, pour 33,1 % d'entre elles, «assez attachées». Seulement 28,1 % se disent «assez peu» ou «très peu» attachées au livre en format imprimé. Si les personnes interrogées déclarent en majorité avoir un fort attachement au format imprimé, il semble intéressant de comprendre les raisons pour lesquelles elles ont fait le choix d'acquérir des terminaux de lecture numérique et se sont converties, pour une partie de leur pratique de lecture, au format numérique. Les trois avantages les plus cités concernant le livre numérique sont la capacité de stockage des terminaux (80,4 %), la portabilité d'une bibliothèque de livres (80,3 %) et la possibilité d'accéder à des livres à tout moment et rapidement (58 %).

Dans une moindre mesure, viennent ensuite deux autres avantages présentés par le livre numérique, que sont le prix des livres numériques (37,6%) et l'argument écologique (22,2%). Les avantages principaux du livre numérique cités sont identiques à ceux évoqués dans l'étude Opinionway (novembre 2012).

Au-delà des avantages associés au livre numérique, si l'on s'intéresse aux moyens par lesquels ils ont découvert le livre numérique, les deux principaux moyens de découverte et d'adoption du livre numérique sont le fait d'avoir effectué une première expérience de lecture sur support tablette ou liseuse (43,7%) ou le fait d'avoir lu un article sur le livre numérique dans la presse imprimée ou web (39,7%). Si les conseils de proches, les offres promotionnelles des libraires et des fabricants ne semblent pas décisifs dans l'adoption du livre numérique, le résultat important (36,3%) de la catégorie «autres» montre que d'autres sources de découverte et d'adoption du livre numérique n'ont pas été anticipées dans le questionnaire et mériteraient d'être explorées plus en détail.

Il faut noter également que les terminaux mobiles permettent d'intégrer des documents personnels à la bibliothèque en ligne, mais que seul le service de Kindle permet de le faire également sur le web.

Le livre a des vies après la lecture

*C'est tout récent, parce qu'avant j'étais incapable de me séparer de mes livres.
En fait, c'est mon mari qui a commencé à pousser un coup de gueule, il en avait un peu marre et je ne pouvais pas en racheter, donc c'est ça qui m'a décidée.
Mais avant j'étais incapable de m'en séparer, alors que maintenant je me rends compte que voilà, certains, je ne relirai jamais.*

Alix

La désorientation par l'absence de classification

Marc, pour s'orienter, a décidé de simplifier le processus de production d'un livre numérique : prendre un livre ; le scanner ; le transformer en PDF et le transformer en ebook. Et il décide alors de télécharger des logiciels en voyant apparaître des ebooks à la vente sur [amazon.fr](https://www.amazon.fr).

Mais le problème, c'est qu'ils ont plusieurs formats. Et je me suis aperçu que ce n'était pas si facile puisqu'il y a plusieurs liseuses, plusieurs versions de liseuses, et je ne savais pas quelle version c'était.

Marc est volontaire ; même démunie techniquement, il cherche encore (ou malgré tout) à garder son autonomie vis-à-vis des grandes plateformes ou des mondes uniques. Ce lecteur-là

veut croire dans le discours d'autonomie qui a accompagné l'histoire de l'internet et accepte de vivre dans l'incertitude, en naviguant dans plusieurs mondes, c'est-à-dire dans plusieurs offres commerciales, des plus grandes aux plus petites, des plus officielles aux plus officieuses. Ces lecteurs demeurent souvent désorientés dans l'offre malgré cette bonne volonté, mais une maîtrise assez faible des processus techniques.

Une fois passé le stade de l'achat, des formats, des versions, Marc remplit sa bibliothèque et s'aperçoit que la classification des ouvrages ne renvoie pas à ses pratiques. *«J'ai pris la Kobo, elle marche bien, mais c'est galère, car l'indexation se fait par chapitre. La navigation entre les bouquins ne se fait pas si facilement que ça. Et il ne faut pas utiliser le logiciel qu'ils vous proposent avec, car ça sert à rien. Moi, je mets tout en vrac dans le répertoire racine et le système d'exploitation se débrouille avec.»*

La capacité d'exploration de Marc se maintient malgré les échecs ou les obstacles. Les capacités de stockage et d'indexation s'entremêlent pour lui et les occasions d'être désorienté se multiplient. *«Ce qui m'embête, c'est quand on part en vacances, avec sa petite carte SD avec tous les livres dessus, et si jamais la liseuse fonctionne plus, on se rachète une liseuse, et ça prend beaucoup de temps. Donc c'est compliqué de ne pas avoir un portable ou un ordi à proximité, honnêtement.»* Son départ en vacances devient complexe en raison de son stockage sur son PC, du transfert par carte mémoire et de sa lecture sur liseuse. La mobilité oblige ce lecteur à multiplier les supports pour assurer la continuité de sa lecture en cas de panne. La matérialité de l'objet entre son stockage et son usage devient également complexe en raison de l'absence de cohérence dans la classification. *«C'est compliqué, car il y en a qui mettent le prénom de l'auteur avant le nom, et d'autres qui font l'inverse. Donc, pour l'instant, j'ai tout mis en vrac, et j'essaye de trouver ce qui m'intéresse, mais j'ai un peu de mal.»* Même numérique, la bibliothèque se doit d'être rangée selon une classification propre aux lecteurs que nous avons déjà évoquée dans cet ouvrage au sujet du livre imprimé. Celui-ci demandait une logistique et de l'espace de stockage au domicile du lecteur; dorénavant le livre numérique requiert des compétences liées à la médiation, propres aux métiers du livre et des bibliothèques. Il semble dans

cet exemple que le logiciel ne permette pas à l'utilisateur d'y inclure ses propres modèles de classification.

Dès lors que ces difficultés techniques se combinent avec une volonté de garder le choix entre plusieurs offres commerciales, il devient nécessaire de s'appuyer aussi sur les autres internautes (les geeks) pour trouver des tuyaux. Ainsi, il existe des logiciels qui convertissent des livres achetés sur Amazon à destination d'une liseuse Kindle, en ePub, compatible avec la liseuse possédée – une Kobo dans le cas de Marc. Puis Marc va télécharger à partir de *torrents* ce qu'il ne peut finalement pas trouver. Marc est donc désorienté, mais assisté par les autres lecteurs plus experts que lui.

La fluidité de l'expérience utilisateur vers un « monomonde »⁶¹

Une figure assez voisine de celle du geek est celle que nous avons appelée « l'immergé volontaire ». En effet, il possède des compétences techniques qui peuvent être aussi élevées que celles du geek, mais il n'en est pas de même sur l'axe de la dépendance commerciale, puisque l'immergé volontaire choisit d'être pris en charge par une plateforme, de vivre dans un seul monde, en acceptant d'ailleurs un argument de vente puissant, basé sur la fluidité de l'expérience depuis la tablette ou la liseuse jusqu'à la plateforme d'achat, l'indexation et toute autre activité associée. Dès lors, un lecteur capté au moment de l'achat d'un livre imprimé sur une plateforme, par exemple, hérite d'une expérience positive qui peut être transposée sans difficulté vers la lecture numérique, comme l'a très bien compris Amazon.

Jean appréciait le *marketplace* d'Amazon et cette entreprise bien avant son arrivée en France. Il la compare avec la Fnac, dont il a une faible opinion. Il admet avoir volontairement acquis un terminal de cette entreprise et il en décline les modèles.

61. Les personnes considérées comme « monomondes » sont celles qui sont équipées d'au moins une tablette ou une liseuse et qui ont déclaré se procurer des livres parmi deux enseignes maximum au sein des grands opérateurs et surfaces culturelles.

Celui-là, ce n'est pas le Kindle digital qui vient de sortir, ce n'est pas le Kindle Fire, qui est un produit rétroéclairé comme la tablette iPad, mais qu'on trouve seulement aux États-Unis. Regardez, enfin, vous avez déjà eu ça entre les mains, c'est formidable ! C'est extrêmement léger, et puis surtout quand vous achetez un livre sur Amazon, il y en a pour une seconde ! Généralement, c'est sur ma table de nuit, le temps que j'aille dans ma chambre, le livre y est déjà ! Et puis je dois reconnaître que les livres, parlons de Madame de Staël, de Michel Winock, il est impeccable ! Enfin, pas tout à fait impeccable, il y a des retours chariot, comme on disait, qui ne sont pas toujours bien faits, mais enfin c'est très correct.

Jean n'ira donc pas modifier le fichier.

Le choix de n'appartenir qu'à un seul monde ne doit plus, dès lors, être considéré comme une forme d'impuissance ou de dépendance, mais comme un choix délibéré en faveur d'un confort pour restituer la continuité de l'expérience. On finit ainsi par habiter le monde d'Apple ou celui d'Amazon, et le gain cognitif obtenu vaut bien la perte de la liberté d'exploration dans un monde trop instable. Cette population-là, encore une fois non réfractaire, peut en fait préfigurer la demande pour des « conventions » que l'on peut traduire par des pratiques ordinaires, nécessaires. Ces dernières permettent de gagner un public élargi, selon l'économie des conventions. La phase de diversité des standards est certes en cours d'épuisement à travers la domination d'ePub, mais, sur tous les autres segments de la chaîne technique, la messe est loin d'être dite. Dans ce sens, il conviendra d'écouter ces lecteurs qui ont l'expérience d'un monde qu'ils peuvent habiter, c'est-à-dire transformer selon leurs préférences pour faire émerger un couplage quasi naturel. Ils ont la compétence technique pour recréer de la continuité dans leur expérience de lecteur. Il faut que l'offre suive pour rendre effective cette expérience.

La maîtrise technique permet même d'aller chercher d'autres documents parfois, pour les rapatrier dans son monde unique d'élection, en convertissant les livres numériques au format qui convient. *« J'ai fait un essai l'autre jour. J'ai acheté un livre de Stéphane Hessel. Alors, il était au format ePub. Je l'ai acheté sur*

Numilog, je l'ai transformé via le Calibre, un logiciel libre et je l'ai transféré sur mon Kindle.» Même si les plateformes souhaitent «enfermer» les lecteurs dans un monde technique, tout un ensemble de pratiques liées au logiciel libre permettent d'assurer une interopérabilité des fichiers et de laisser une marge de liberté technique aux lecteurs.

Le poids des expériences déjà faites dans le numérique

Si l'on veut éviter de dépendre trop vite des solutions existantes, il est sans doute plus judicieux de tenter de mesurer cette expertise à partir des activités déjà pratiquées dans le numérique, car les transferts de compétences issues de l'expérience sont des procédures essentielles pour parvenir à maîtriser tout nouveau domaine. Certains des maillons peuvent se ressembler, et on peut ainsi faire l'hypothèse que quelqu'un ayant l'habitude de télécharger de la musique mobilisera certaines de ses routines dans le contexte du livre numérique, parfois à mauvais escient, d'ailleurs, car l'analogie a ses limites.

Certains comportements se banalisent (lire, envoyer des messages et effectuer des achats) par comparaison à d'autres, moins répandus. Acheter en ligne est une habitude importante pour notre domaine, mais ne constitue pas une pratique clivante. Il existe une variation intéressante au sein de la population dans le degré d'engagement sur le web puisque toutes les activités (téléchargement, *streaming*, usages des flux RSS) nécessitent une pratique nettement plus active.

Une opposition dans les usages rend compte du clivage entre des populations autonomes dans les choix des fournisseurs de contenus (celles qui téléchargent) et celles qui suivent les offres dominantes du marché. Le *streaming* indique bien une acceptation de la dépendance à une offre commerciale, certes souvent plus aisée à maîtriser techniquement, par opposition à l'activité autonome nécessaire pour télécharger (même si, là encore, des pratiques individuelles sur une seule plateforme peuvent en fait correspondre à une dépendance commerciale).

La vie sociale du livre

Le livre laisse une trace auprès du lecteur, mais peut également se déployer au-delà de l'acte d'achat ou de lecture. Le marché de l'occasion est incontournable dans la compréhension de cette circulation et nous verrons que les intermédiaires en charge de ce marché sont nombreux et très différents, alors même que le marché de l'occasion est sous-estimé dans l'évaluation du succès d'un livre et dans les stratégies des éditeurs.

Cette place importante du livre d'occasion rappelle que le livre possède, comme le disent Arjun Appadurai et Igor Kopytoff (1986)⁶² des objets en général, une «vie sociale». Ils incorporent une valeur qui peut être monétaire, affective ou sociale tout au long de cette vie, et plusieurs marchés différents permettent de gérer les transactions où se révèle cette valeur.

Les échanges économiques créent de la valeur. La valeur est incorporée dans les marchandises qui sont échangées. En se concentrant sur les formes ou les fonctions de l'échange, on peut affirmer que ce qui crée le lien entre l'échange et la valeur, est politique au sens large. Cet argument [...] justifie la prétention selon laquelle les produits de base, comme les personnes, ont une vie sociale. (Appadurai 1986:3).

Les entretiens menés auprès des lecteurs nous ont permis de relever un entrelacement des réseaux physiques de circulation des livres, schématisé ci-dessous, qui permet de mesurer la multiplicité des acteurs concernés, bien au-delà de la chaîne traditionnelle de la vente en librairie. Dans ces réseaux de vente d'occasion, le parcours du lecteur n'est pas linéaire : les brocantes, les braderies, les petits salons où le plaisir est celui de fouiner dans les bacs. Et, à Paris, chez Gibert Joseph ou au parc Georges Brassens, le dimanche matin. Le parcours varie entre le neuf et l'occasion, car le plaisir n'est pas le même. Le libraire Gibert Joseph est donc une référence dans ce dédale de l'occasion, prisé

62. Arjun Appadurai (dir.), *The Social Life of Things*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

des étudiants, qui y gardent des habitudes d'achat et de vente. Ensuite, les livres peuvent être proposés au don.

Le poids d'Amazon

Faisons cependant un aparté pour signaler que l'entrelacement avec le numérique se fait très rapidement dans ce monde de l'occasion : Amazon joue en effet un rôle de centre de gravité, une « autorité » dans le langage théorique des réseaux que nous allons utiliser.

Les lecteurs sont en recherche d'informations, dans des cercles de connaissances plus ou moins proches. Comme nous l'avons vu, lire, c'est orienter, en organisant son parcours de lecteur auprès de référenceurs de livres où Amazon n'a pas obligatoirement la primauté. Lors des échanges avec les lecteurs, Amazon n'est cité que dans 19 entretiens. Or, avec notre cartographie du web du livre en France (2010-2011), Amazon prédomine comme une autorité (au sens des graphes) vers qui tous les sites web pointent, même les plus alternatifs ! Ce sont donc les professionnels du livre qui nous amènent à commenter la place d'Amazon dans cette « économie du livre-échange », car ils sont les premiers à lui donner ce statut, puisque Amazon agrège des offres qui comportent notamment beaucoup d'offres d'occasion.

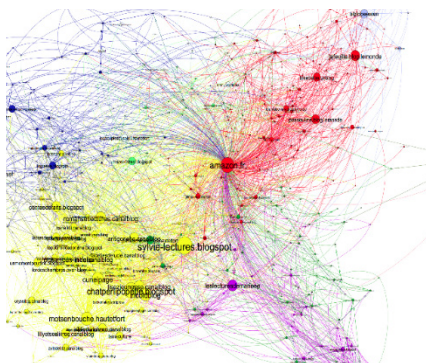


Figure 5. Graphe égo-centré sur Amazon.fr (Gephi, 2011).

Cette pratique commerciale d'Amazon se constate sur la figure 5, qui représente sous forme de graphe le web du livre en France en 2011, mais tous les indices nous font penser que cela n'a guère évolué pour ce que nous voulons montrer.

Amazon y apparaît comme une autorité. Nous devons ici prendre quelques précautions, en raison des choix méthodologiques que nous avons faits pour construire la base de données à l'origine de ce graphe, selon la logique des attachements préférentiels, classique en topologie. Mais nos échanges avec les libraires qui utilisent le *marketplace* d'Amazon nous expliquent comment amazon.fr est devenu le site web avec le plus fort score de citations dans notre graphe. En effet, chacun des blogueurs, des plateformes de réseaux sociolittéraires, des libraires qui n'ont pas les moyens d'attirer sur leur site web les potentiels acheteurs trouvent sur le *marketplace* une zone de chalandise beaucoup plus vaste, mentionnée simplement par un lien hypertexte : amazon.fr. Il semblerait donc que, malgré la diversité des pratiques que nous observons, des sites web opèrent des pivots entre tous les acteurs présents en ligne autour du livre. Ce ne sont donc pas les acteurs institutionnels du livre ni les acteurs commerciaux de la chaîne du livre (éditeurs, libraires) qui organisent la circulation du bien matériel ou de la conversation-livre, mais un acteur issu de la Silicon Valley.

Ce seraient donc les choix de ces consommateurs qui vont sur Amazon qui tueraient le petit commerce de proximité, entend-on souvent. Mais notre observation montre qu'Amazon assure un rôle de levier, d'accélérateur de la circulation des livres d'occasion, avec une forte présence des libraires qui assurent le stockage des livres, le fonds et qui le proposent à la vente en ligne. Philippe Pignarre, éditeur, nous l'explique aisément.

La vente par le web augmente de plus en plus vite, notamment avec Amazon. En sciences humaines, « le fonds » est important. Ce qu'on appelle le fonds, ce sont les livres qui ont plus d'un an. Or, en sciences humaines, les livres ne se démodent pas tout de suite et le fond est de plus en plus pris en charge par les libraires sur le web. Et, dans le même temps, les libraires en physique ont de

moins en moins de fonds alors que l'on a de plus en plus de livres qui sortent. Tous les ans, ça augmente de plus de 10%.

Amazon renforce ainsi son référencement et la coordination des versions des ouvrages, sans assurer cependant, dans ce cas particulier, cette partie de la logistique. D'autres plateformes numériques du livre n'ont pas cette capacité.

Le cas de RecycLivre dans cette vie après la lecture

Ce sont bien les libraires qui assurent en effet le fonds d'Amazon dans le livre d'occasion. Ainsi, RecycLivre, qui veut donner une seconde vie au livre des particuliers en les récupérant par des dons, les vend sur Amazon. Ce libraire d'occasion se met à la vente sur le web et adopte des stratégies qui vont s'appuyer sur les services d'Amazon et sur sa capacité à identifier les marchés potentiels.

Une fois les livres récupérés par le don, ils sont triés. Tous ceux édités après 1980 et munis d'un code-barres sont scannés, et un programme permet de récupérer toutes les informations types (auteur, poids du livre) et les informations concernant le prix de la concurrence. Son gérant interroge alors les bases de données qui se trouvent sur Amazon afin de savoir si le livre a un intérêt économique à la vente. Si sa valeur commerciale sur le marché de l'occasion n'intéresse pas l'entreprise, il est donné à d'autres associations.

Une fois que les livres sont référencés, ils partent toutes les semaines chez un logisticien qui s'occupe du stockage et de l'expédition.

En 2010, RecycLivre était le 8^e meilleur vendeur sur Amazon France, que ce soit pour les CD, les DVD ou les livres, et 3^e français pour les livres exclusivement, derrière, notamment, Chapitre. Chapitre a commencé par vendre du neuf, puis ce libraire a fédéré des librairies autour de sa marque pour vendre de l'occasion. L'idée était d'avoir un maximum de surface, un maximum de livres en stock. La chaîne reste cependant complexe : la

commande du livre arrive à Chapitre, qui la transmet au libraire qui a le livre. Cependant, si le libraire est parti en vacances, ou s'il n'a pas mis à jour ses stocks sur Chapitre, le client pourra attendre ou ne jamais recevoir son livre. À cet égard, le *market-place* d'Amazon s'avère plus performant.

Pour RecycLivre, les livres les mieux vendus en occasion sont les mêmes qu'en neuf, selon le classement que lui fournit Amazon. « *Un livre classé entre 0 et 10 000 va mettre 22 jours à se vendre, et un qui est classé entre 500 000 et 1 000 000 va mettre 3 mois à se vendre. Nous, on cherche à faire du flux. On n'est pas du tout dans une politique d'achat, vu qu'on nous donne les livres.* » Amazon orchestre donc ce marché de l'occasion en n'ayant pas de fonds, de stocks. Il assure le référencement du produit et la mise en paiement avec le client, référencé ensuite dans sa propre base.

Amazon, de ce point de vue, serait le meilleur site web de vente en développant

des routines automatiques pour les vendeurs professionnels : pouvoir interroger des bases de données, aligner les prix en fonction des concurrents. Amazon laisse des possibilités de le faire avec des web services et des API ouvertes. Sur PriceMinister, c'est compliqué, et le prix est bien inférieur. Je fixe le prix de vente en fonction des concurrents. Je me mets 1 centime en dessous de l'offre la moins chère.

Les conventions techniques deviennent structurantes sur ce marché, la tactique assurant le reste.

J'ai développé une matrice qui va me mettre le prix en fonction de tous ces critères-là, en fonction de l'indice de confiance aussi. Quelqu'un qui a 90 % de taux de confiance par rapport à un autre qui aura 97 %, j'imagine que l'acheteur ira plutôt vers celui-là, même s'il doit payer 2 ou 5 ou 10 centimes de plus. Donc le taux de confiance compte, ainsi que le nombre de commentaires qu'il a.

Le prix du livre est donc fixé en fonction de la cote du livre, des prix des concurrents, de l'état du livre et de la confiance supposée de l'acheteur envers le vendeur.

Chez Amazon, vous ne payez pas les frais de port⁶³. Quand vous achetez un livre d'occasion, il y a déjà 2,99 euros pour le port, donc si vous le vendez 3 euros, à choisir, le client va acheter le neuf. Il faut appliquer une décote, le mettre à 1 euro par exemple, pour qu'il y ait 2 euros d'écart. Quand vous avez retiré la TVA (5,5%, soit 20 centimes), la commission d'Amazon (15% donc 60 centimes), l'emballage (15 centimes), on est déjà à 95 centimes. Donc on gagne 5 centimes. Ce qu'on vend rapidement, c'est effectivement du roman. En revanche, ce qu'on vend le plus cher, ce sont des livres qui ne sont plus édités. Il y aura toujours un marché pour ces livres-là, et je ne suis pas sûr qu'il y ait des plans pour les numériser. Mais le jour où il y aura une machine capable de scanner très rapidement les livres, je pense qu'on en fera l'acquisition. Un livre qu'on est seuls à avoir, on pourra le scanner et le vendre en numérique.

On peut alors s'interroger sur le rôle de la BnF et sur la légalité de cette pratique vis-à-vis des ayants droit. Mais les livres qui ne sont plus édités sont fortement demandés. Le temps de commercialisation ne coïncide pas avec le temps de lecture.

Le livre a donc bien une valeur monétaire, affective et sociale. Sa valeur monétaire varie en fonction du degré d'attente, de la précision de la demande du lecteur, de sa rareté sur le marché et de la confiance dans le vendeur. RecycLivre base son modèle sur le don des lecteurs, facilité pour le lecteur, car il ne se déplace même plus.

63. Ce qui n'est plus exactement le cas en France depuis la loi n° 2014-779 du 8 juillet 2014. Toutefois Amazon se permet de facturer des frais de port à quelques centimes d'euros. voir. Sophie Gindensperger, « Les frais de port d'Amazon passent de gratuit à... 0,01 euro », *Libération*, 10 juillet 2014 http://next.liberation.fr/culture/2014/07/10/les-frais-de-port-d-amazon-passent-de-gratuit-a-001-euro_1061212.

Approvisionnement pour constituer un stock

Par leurs dons, les lecteurs font aussi vivre des commerces de leur quartier, comme ici, au Café-livres à Lille.

Au tout début, je me suis constitué un stock supérieur à ce que je pouvais mettre en rayon. J'ai des amis qui m'en ont donné et j'avais ramené plein de caisses, notamment des livres anglais de mon séjour à Glasgow. Puis des gens me donnent des livres. Je n'avais pas encore ouvert le café et, en fait, ils étaient contents de savoir que ça aller recirculer, de pouvoir participer à la création d'un lieu et d'un emploi, je pense. Depuis que j'ai ouvert, des clients réguliers m'en donnent ou des gens m'appellent pour savoir si j'ai besoin de livres. Je leur dis que je n'en ai pas besoin, mais qu'ils peuvent me les donner ou à Oxfam. Il y en a qui donnent des deux côtés.

Les stocks du café-livres d'occasion d'Agnès proviennent des clients, habitants du quartier ou de la région lilloise. Si elle avait le sentiment que ces personnes le faisaient par charité, elle comprend rapidement que ces lecteurs ne peuvent pas tous les stocker et ne veulent pas les jeter. «*Il y a des gens qui, comme moi, pensent que jeter un livre, c'est une aberration. Et comme ça ne leur coûte rien, ils sont bien contents de me les donner, même s'ils savent que je les revendrai. Je pense aussi qu'ils savent que je les revends à des prix assez corrects.*» Faire fonctionner un lieu atypique à travers un don de livres, de vaisselle, de plantes... Le don de livres est ici enrichi.

Il serait aisé de croire que ce principe de récupération des livres par RecycLivre ou le Café Livre n'est pas un usage correct. Des éditeurs finissent donc par indiquer sur la première page que les livres ne peuvent pas être prêtés. Pourquoi tant d'affolement ? Les livres font partie des successions et des éditions rares n'ont pas vocation à être détruites. Les lecteurs ne souhaitent pas jeter cet objet-livre et ne peuvent pas le conserver. Une date de pré-emption n'existant pas sur un livre et son contenu, ils continuent

de circuler. Les lecteurs auront-ils le même attachement et les mêmes pratiques avec un livre numérique ?

Dans ces multiples réseaux de circulation, l'objet-livre peut changer de direction et les réseaux peuvent s'entrecroiser. *«Parfois, cela arrive que l'on retrouve des livres du bookcrossing chez des bouquinistes. On va signaler au bouquiniste que ce n'est pas un livre qu'il faut revendre, c'est un livre qui doit voyager gratuitement. Généralement, ils sont d'accord, ils les relâchent.»* (Andreas). Dans cette vie après la lecture, les lecteurs vont donc choisir le statut de l'objet-livre et sa fonction rémunératrice ou sa fonction «loisir». Les professionnels multiplient les sources. Le libraire, le bouquiniste s'approvisionnent dans les braderies, les salles de ventes où il y a des bibliothèques entières de particuliers (journalistes, professeurs d'université en fin de carrière) vendues aux enchères par exemple dans le cadre de successions.

Je deviens «ebayiste» ou «PriceMinister» et je développe mes compétences numériques

Si les professionnels organisaient cette seconde vie commerciale du livre, les particuliers ont développé, *via* le web, des pratiques de revente de leurs livres devenus encombrants. Nous ne parlons plus ici de pratique communautaire comme nous avons pu le présenter autour de l'orientation ou du don. Les pratiques des lecteurs sont ici commerciales. Le but est de vendre, pour de faibles rendements, mais bien de vendre ce bien, cet objet-livre.

Sur ces plateformes, comme eBay, le lecteur finit par développer les compétences diverses du libraire. Paulette a 69 ans et, un jour, ses enfants sont arrivés avec un ordinateur en cadeau.

Je les ai regardés en disant : « mon Dieu », c'est comme si mon mari m'avait ramené un aspirateur. Je savais en plus qu'il ne s'y mettrait pas, car il ne voulait pas entendre parler d'informatique. Je me suis dit : « C'est moi qui vais être de corvée. » Après, je me suis vengée, car je les ai embêtés tous les jours. Il m'est arrivé les

pires ennuis. Mon fils me disait : « Ce n'est pas possible, il n'y a qu'à toi que ça arrive », et aussitôt que j'avais un truc qui n'allait pas je les appelais. Un cadeau empoisonné. Maintenant, je commence à m'y mettre gentiment. Je ne peux pas dire que j'en raffole. Ils m'envoient des photos de mes petits-enfants, mais je n'ai même plus le droit aux photos papier. J'ai un appareil photo aussi à la maison. Mais je suis contente d'en avoir 1 000 sur ordinateur parce que, pour faire du eBay, il faut aussi faire des photos et apprendre l'informatique.

La tâche de Paulette n'est pas aisée : elle doit prendre des photos, rédiger ses annonces, faire les envois, se remettre à l'anglais si les personnes écrivent de l'étranger. *« C'est tout un travail, c'est une mini entreprise ! »*, précise-t-elle. Paulette fixe ses propres règles d'envoi. Quand les prix sont bas, entre 1 et 3 euros, elle se décharge de toute responsabilité en cas de perte par l'envoi postal. Et pour les beaux livres, elle exige le Colissimo, mais les 7,75 euros sont à la charge de l'acquéreur. Parfois, les personnes se déplacent et elle fait alors de la remise en mains propres. Mais dans ce cas, Paulette estime avoir affaire à des collectionneurs, comme les livres qu'elle a vendus sur la sténographie alors que cela ne se fait plus, ou ceux qui sont amateurs de vieux livres en papier, un peu papier buvard. Si les personnes se déplacent, c'est que ces vieux livres pourraient s'abîmer lors du transport et parce que les frais d'envoi deviennent prohibitifs passés les 10 euros. La plateforme eBay comme Amazon assure un service de mise en relation des clients et de paiement, mais pas de livraison.

La recherche ciblée et l'heureux hasard

Ces revendeurs de livres nous indiquent rencontrer des collectionneurs. Ces collectionneurs sont également ceux qui conservent le plus de livres dans leur logement comme nous avons pu le montrer précédemment. Le web permet de faciliter cet achat ciblé. Un autre lecteur nous le confirme : *« J'achète sur eBay. Je cherche le Lagarde et Michard sur le Moyen-Âge, et celui-là, si je le trouve, je l'achète. »* (Jacques). Les lecteurs vont donc

rechercher ici à vendre et répondent ainsi à des souhaits ciblés des acquéreurs. Dans ces parcours du livre d'occasion, parfois, l'occasion fait le larron, dans une logique de sérendipité. Mais parfois aussi, comme on le voit, la recherche est ciblée et vient pallier au neuf.

Chez Emmaüs, on se promène et on voit si on trouve quelque chose. Là, par exemple, on a trouvé un dictionnaire en biologie de 1929, avec de super belles planches et gravures. On n'en cherchait pas un en entrant, mais on est tombé dessus et ça a été un peu un coup de cœur. Ça peut être des BD, ou des livres grand format intéressants – pas forcément des vieilleries. En revanche, si on va chez Boulinier ou chez Gibert, là, c'est plutôt des choses qu'on cherche, on veut vérifier qu'ils ne sont pas dans ces réseaux-là avant de les acheter en neuf. (Angel, Babelio).

Marie-Noëlle nous explique que ses pratiques sur PriceMinister ont été initiées par son éditeur.

Sur PriceMinister, ils m'ont fidélisée avec mon compte. Je ne débourse plus rien, entre guillemets, puisque j'ai toujours entre 100 et 120 € chez eux qui me permettent de faire mes achats en un clic le soir à 11 heures, quand je suis tranquille et que les gamins sont couchés. J'ai déjà acheté un jeu et un DVD, mais 99 % des achats, c'est du livre. Et c'est tellement facile de vendre. Il n'y a même pas besoin de mettre de photo. Il suffit de taper le code ISBN et c'est fait. C'est mon éditeur qui m'en a parlé quand on a commencé à faire des recherches ensemble. Je trouve que c'est d'une puissance extraordinaire. Je suis arrivée sur une histoire où je devais parler d'un cinéaste bordelais qui est mort dans les années 1960. Je suis remontée jusqu'à un gars qui avait fait un mémoire de maîtrise dessus, il y a une vingtaine d'années. Ce gars travaille chez un éditeur à Paris. Il m'a donné plusieurs références bibliographiques. Il m'a indiqué une revue de cinéma datant des années soixante-dix, me disant que je la trouverais dans une librairie spécialisée à Toulouse. Le soir, je la trouvais sur Price et, deux jours après, je l'avais à la maison. À partir du moment où c'est ciblé, il n'y a pas photo.

PriceMinister n'est pas Le bon coin pour cette lectrice. On n'y vend pas la même chose. Marie-Noëlle a donc commencé sur PriceMinister pour ses recherches et a fini par l'utiliser pour vendre et acquérir des livres pour sa famille grâce à son compte fidélité.

Pas de communication interpersonnelle et de réseaux de sociabilité sur eBay

Dans la logique commerciale de revente, le but n'est pas de créer des liens, car la personne qui achète est rarement rencontrée une seconde fois. Sur eBay, tout se passe sur la plateforme, sans coups de téléphone ou d'emails intempestifs. Tous les échanges s'effectuent sur le site web, les paiements se font par chèque ou par PayPal, mais, dans ce cas, les frais augmentent.

Les lecteurs ne recherchent pas l'avis, la recommandation. Le livre est un objet décrit précisément pour sa matérialité, et le vendeur lui-même est décrit selon les attributs définis par la plateforme. Paulette ajoute tout de même des résumés, des catégories reflétant le genre. Car il lui arrive de vendre des livres qu'elle a récupérés et, lorsqu'elle inscrit le résumé, elle se décide parfois à le lire avant de le mettre en vente. Si elle l'a déjà lu, sous la présentation du livre, il existe un espace blanc où elle indique dans un petit commentaire si elle a apprécié le livre. Mais, attention, ce n'est pas une critique du livre, mais bien un argumentaire de vente : « *Quand on veut vendre on n'est pas obligé de dire que l'on a apprécié, mais si on a vraiment très apprécié, là on peut le mettre.* » Paulette ajoute ce résumé, car, pour elle, le titre ne lui paraît pas suffisant pour attirer le lecteur.

Je mets toujours le résumé, car, sinon, c'est invendable, car le titre ce n'est pas toujours parlant. Là, je vois, j'ai un bouquin, la Trilogie du gardien, le feu sacré. Cela ne me disait rien du tout. C'est Luc Besson qui a écrit ça, j'ai juste le résumé et le prix de vente par rapport au prix auquel j'ai mis en vente, et ça a marché, car les gens ont acheté.

Est-ce le prix ou le résumé qui a fait la différence dans la décision d'achat, nous ne le savons pas. Et, effectivement, la recommandation n'est pas toujours présente sur ces plateformes.

Les réseaux de revente d'occasion n'existent pas uniquement pour la valeur monétaire de l'objet-livre. Le déstockage de l'espace domestique sert au don, nous l'avons vu, mais il alimente également la vente d'occasion. Si l'échange n'aboutit pas, alors c'est la vente, et si la vente n'aboutit pas, alors c'est le don.

Car le système de revente sur le web n'est pas très favorable au vendeur. Au poids du livre, s'ajoutent les commissions des plateformes (20 % de commission et des forfaits sur les frais de port chez PriceMinister et des frais de transaction PayPal). Il paraît d'ailleurs étonnant que les banques ne favorisent pas ces microventes entre particuliers au profit de plateformes aux commissions importantes. Le numérique accélère la circulation en rémunérant un ensemble d'intermédiaires qui profitent de ces échanges non professionnels. Le livre d'occasion devient prétexte pour l'échange dans le cercle familial, amical ou plus impersonnel d'un SEL.

Le but des vendeurs est donc de trouver un équilibre dans leur porte-monnaie entre ce qu'ils vendent et ce qu'ils achètent. Et des lecteurs qui vendent leurs livres sont prêts à faire un petit effort sur la recommandation pour pouvoir vendre un peu plus cher leur livre. Alix, pour fixer le prix de ces livres à vendre sur PriceMinister, regarde la moyenne des prix proposés par le site et met toujours en vente un tout petit peu au-dessus, car elle ajoute un commentaire, soit un résumé, soit un texte de deux ou trois lignes.

Si eBay est intéressant pour se débarrasser de livres encombrants, il semblerait donc que le système de vente aux enchères sur eBay permette aux vendeurs de faire de bonnes affaires. Comme toute plateforme qui voit ses commissions indexées sur le montant de l'échange, elle a intérêt à voir le prix du livre augmenter. Ce qui semble avoir découragé des lecteurs d'acheter sur cette plateforme.

Les plateformes web de vente ont donc un intérêt à générer des ventes de livres anciens ou rares, ou des livres récents, en bon état, mais de poids assez léger pour améliorer leurs commissions.

Les livres qui ne passent pas par ce stade de sélection finissent dans d'autres circuits secondaires de voisinage et de réseau de connaissances, qui peuvent eux-mêmes les prêter, les revendre, les donner, etc.

Les multiples réseaux de circulation du livre d'occasion

Petit inventaire des motivations d'achat d'occasion que nous venons de voir, où il apparaît que le rôle des plateformes web est devenu central :

- le livre d'occasion, parce que c'est un choix écologique de réduction des déchets qui fonctionne bien, pour RecycLivre pour le don ou pour des plateformes d'échanges comme PocheTroc ou TrocTribu ;
- le livre d'occasion, parce qu'avec le web cela me coûte moins cher (pour de l'occasion type poche) ;
- le livre d'occasion, pour les livres récents, n'a aucun intérêt avec les frais de port à ajouter ; à l'inverse, des lecteurs nous précisent qu'ils n'iront plus acheter un livre neuf et essaient de traquer la version de revente la moins chère possible : le web leur permet donc d'acquérir du quasi neuf à prix réduit sur PriceMinister, même pour les nouveautés ;
- le livre d'occasion sur le web, car ça prend beaucoup moins de temps pour le trouver ;
- le livre d'occasion sur le web, car ça prend beaucoup moins de temps pour le vendre ;
- le livre d'occasion, parce qu'avec le web j'ai plus de choix, surtout pour des livres qui ne sont plus édités (donc plus disponibles en librairie) ;
- le livre d'occasion sur le web, car pour le livre neuf, la prescription en librairie, surtout pour l'édition jeunesse, reste irremplaçable ;
- le livre d'occasion sur le web, parce que je ne trouve pas ce que je veux dans les grandes librairies ;
- le livre neuf sur le web, car j'achète tous les livres de cet auteur ;

– le livre d'occasion sur le web, parce que je me suis lassé des bouquinistes.

La chaîne du livre n'est donc pas exclusivement celle du neuf, que ce soit avant ou avec le web. Les pratiques d'achat, d'emprunt, de don ou de revente existaient bien avant l'arrivée du web dans les années quatre-vingt-dix et les pratiques ordinaires des lecteurs s'y sont développées au cours des années deux mille. Mais le web permet un accès à un fonds plus vaste et mutualisé. Ce n'est plus le bouquiniste du coin de la rue qui pourrait avoir mon livre, c'est l'ensemble des bouquinistes de France, comme sur le site livre-rare-book.com que je peux interroger.

La temporalité du livre et sa valeur se déclinent en un temps long et en un temps court

Ces temps longs et ces temps courts ont une incidence sur la valeur monétaire du livre. Si le livre est neuf et qu'il vient de sortir, soit il est payé au prix neuf, car le lecteur veut l'offrir et, dans ce cas, il suppose que le récepteur gardera longtemps ce présent, soit il s'agit d'un livre pour sa lecture personnelle, et le lecteur va chercher à l'obtenir à un prix bas.

À l'inverse, pour les livres anciens, leur notoriété est telle que leur lecture, l'appréciation qu'en ont les lecteurs, leur citation, leur présence dans la mémoire de lecture font que leur prix va augmenter. Ce temps long du livre s'accompagne de la rareté. Le marché du livre ancien tire donc profit des temps longs du livre. Mais avant le livre ancien et rare, il y a le livre « tout de suite, maintenant ». Dans le marché du livre d'occasion, les lecteurs vont sur eBay ou PriceMinister pour revendre, les professionnels adoptent les fonctionnalités de la plateforme Amazon. Et des lecteurs troquent leur livre grâce à des sites web spécialisés comme TrocTribu. Le livre devient une entité circulante malgré sa matérialité. Il devient le centre de pratiques d'échanges dont le réseau des membres s'élargit avec le web, du cercle amical ou familial à un réseau plus vaste. Avec le « trocroulette », sur troctribu.com,

l'internaute peut passer d'un livre à un autre, valeur 1 point, tandis qu'un jeu vidéo en vaudra 5. L'occasion n'est pas une source de profit, mais une source d'échange de livres, valeur intrinsèque du livre.

Le livre numérique devient chronolithographié

Le livre numérique ne se revend pas, mais il récupère une valeur du livre imprimé. La valeur écologique se transpose du papier au numérique. Les valeurs patrimoniales et sentimentales, affectives, quant à elles, sont peu présentes. La gestion d'un historique d'achat comme principale convention technique montre que les plateformes n'ont pas pris en compte la plupart des valeurs associées au livre imprimé par les lecteurs. Les livres ont vocation à trouver un autre lecteur, même si les effets d'encombrement n'existent pas avec le numérique. Avec le numérique, l'achat du livre se réduit à l'achat de fichier. Ce fichier peut être découpé. La vente au chapitre du livre (Artelittera) ou à la page lue (Amazon, SNCF) sont des modèles économiques envisageables. Le livre était un tout, on ne pouvait pas vendre un livre au chapitre en version imprimée, mais, avec le numérique, ces dispositifs de vente sont envisageables, comme une page de pub pour accéder au contenu gratuitement. Le livre devient alors chronolithographié (ou chronolithographé). Le numérique autorise une autre forme de valeur, qui découpe le contenu en sous-unités élémentaires, qui permettent de nouvelles formes de monétisation. Les modèles économiques, dans le cas de la musique, ont déjà poussé vers l'élémentaire, au détriment de l'agrégat qu'était l'album, en raison du temps de lecture et de la captation de l'attention, mais aussi de la différence interne de valeur et de la facilité de circulation ainsi générée : pourrait-il en être de même pour le livre ? La valeur n'est plus dans l'appropriation du « bien exclusif », mais dans l'accès, calculé en temps de lecture, temps limité à 3 heures par semaine en moyenne pour les adolescents en 2016. Notons que les plateformes qui basent leur modèle économique sur le recyclage du livre ne pourront dupliquer ce modèle avec

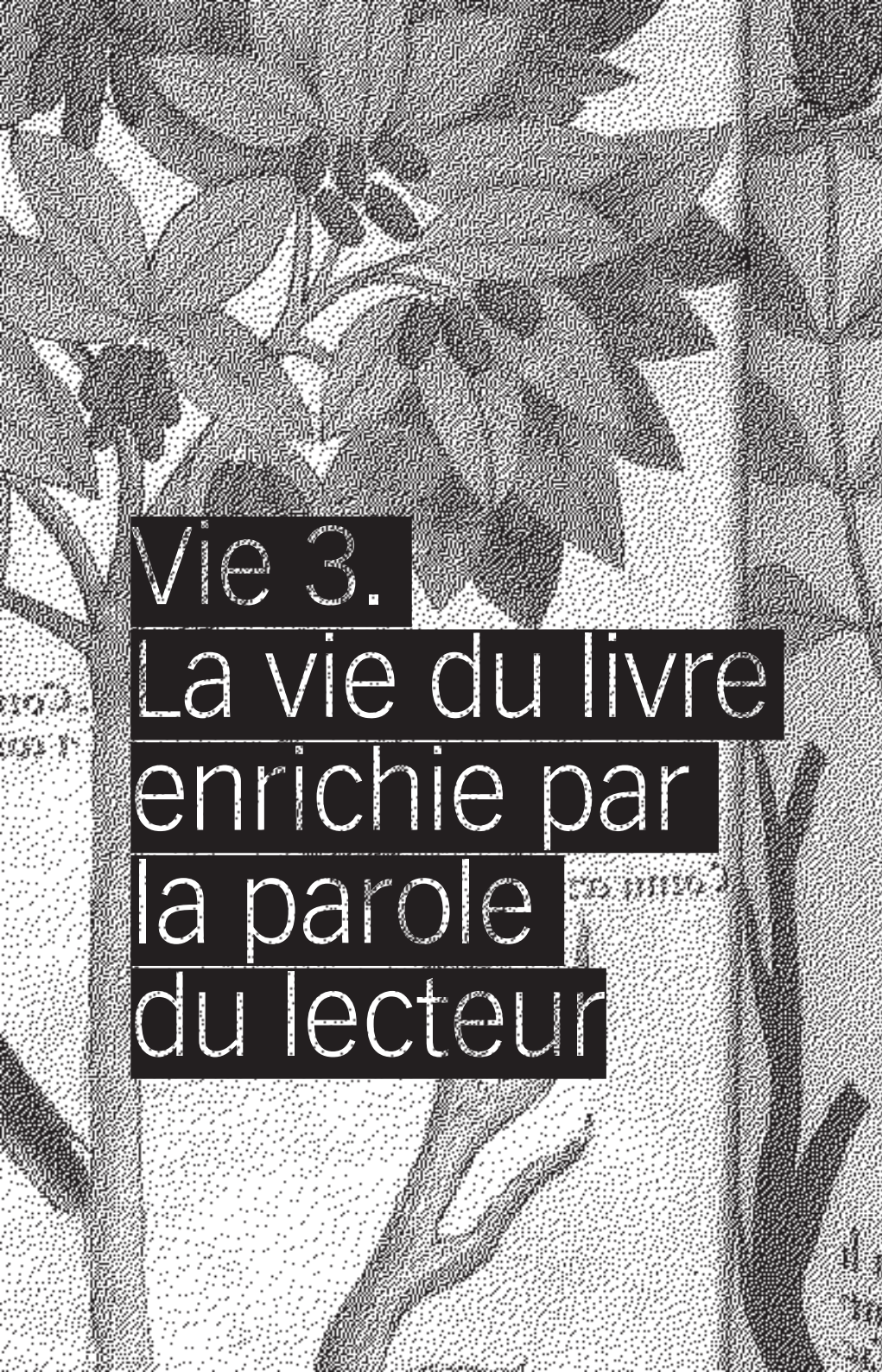
le numérique. Leur volonté de numériser les livres imprimés semble, quant à elle, envisageable, alors même que des techniques de numérisation sans ouvrir un livre sont développées au MIT Media Lab autour du projet Culture Camera⁶⁴.

64. Hervé Bienvault, « Livres anciens : la numérisation au cœur des pages », *Aldus*, 12 septembre 2016. http://aldus2006.typepad.fr/mon_weblog/2016/09/livres-anciens-la-numerisation-au-coeur-des-pages.html.



Column 1, row 1, col 1, row 1
Column 1, row 1, col 1, row 1
Column 1, row 1, col 1, row 1

Column 1, row 1, col 1, row 1
Column 1, row 1, col 1, row 1
Column 1, row 1, col 1, row 1



Vie 3.

La vie du livre
enrichie par
la parole
du lecteur



Comm. ann.

Comm.
100

L'attention spontanée

*la meilleure façon de faire partager une découverte,
c'est d'avoir la personne en face et de lui dire
pourquoi on a aimé.
Encore une fois, c'est le côté peu spontané de ce qui
est écrit qui me gêne :
d'abord je n'ai pas des facilités d'écriture.*

Jacques

LES LECTEURS ont lu le même livre, ou non. Ils en discutent, en débattent et attribuent également leur prix. Mais l'intérêt est de découvrir des livres que l'on n'aurait pas lus, d'avoir différents points de vue, issus d'une expérience intime ou d'une analyse stylistique, ou tout simplement de récupérer dans la parole de l'autre lecteur une envie de lire un livre. La conversation joue ainsi un rôle d'orientation, de motivation et d'ouverture vers d'autres lectures.

La conversation est le lieu où les protagonistes font preuve d'«attention spontanée», plus que dans tout autre rapport social (Gabriel Tarde, 1901). Or les conversations des lecteurs sont le plus souvent chargées d'émotions et se distinguent par là même

de la conversation télé⁶⁵, où parler d'une série télé est plus spontané et convoque moins l'intime.

Les lecteurs ressentent une envie de parler, même s'ils n'ont pas les bons mots, comme nous le raconte Jacques (lecteur à Dinan).

Les livres que j'ai beaucoup aimés, ou que j'ai beaucoup détestés, je peux en parler pendant longtemps. Ça ne me dérange pas trop de parler en public, dans ma profession j'ai été amené à parler devant des assemblées de 10 ou de 100 personnes, quoique, parler des livres, c'est un peu différent quand même. Je n'ai pas fait d'études littéraires, mais quand on a découvert un livre, c'est facile d'en parler, même si on n'a pas toujours les termes appropriés.

Cette envie de parler des livres lui vient de sa mère et il partage avec sa sœur «l'amour du livre». «Il y a aussi une kinésithérapeute qui est une amoureuse du livre. On se voyait deux heures par semaine pendant trois mois et on ne parlait que de lectures.» L'échange se prolonge et cette conversation spontanée n'a nul besoin d'une institution pour la porter. Affinités, expérience intime, conversation spontanée et ordinaire s'entremêlent pour alimenter la vie d'un livre.

Lire, c'est parler

Marie, 28 ans, doctorante, passe une soirée à Paris. Passionnée de lecture, elle a été invitée par une amie à se rendre à une soirée littéraire. Rendez-vous 20 heures, rue Oberkampf, librairie Imagigraphe. Après avoir déambulé entre les tables couvertes de livres, un escalier l'amène au sous-sol. Là, derrière une table, où le même livre est disposé en centaines d'exemplaires, trois jeunes femmes sont là pour l'accueillir, assises derrière des piles de livres. L'entrée à cette soirée littéraire est libre, mais si Marie veut prendre un des livres disposés sur la table, elle doit adhérer

65. Dominique Boullier, *La Télévision telle qu'on la parle*, Paris, L'Harmattan, 2003, 240 p.

à l'association Les Filles du loir, soit 60 euros environ à l'année. Marie discute avec Marine, présidente de l'association.

Au départ, Les Filles du loir est un groupe d'amies, qui s'est créé en 2000. On se voyait de manière très régulière dans un café qui se nomme «Le loir dans la théière», d'où le nom «Les Filles du loir». On se réunissait à raison d'une fois toutes les deux ou trois semaines pour échanger sur des lectures, des livres. Donc, on a constitué une espèce de base de données. Et on avait pas mal d'amis qui nous disaient : «Est-ce que tu peux me conseiller un livre ?»

Ces rencontres informelles, mais régulières d'amies dans un café pour échanger sur les livres vont se formaliser. L'association est créée en 2004, et ses adhérents ont droit à 5 livres, et autant de rencontres avec leur auteur. *«Le but est d'ouvrir au maximum notre champ. On ne veut pas faire que du roman, pas que de la bande dessinée. On veut représenter toutes les formes de littérature, avec comme point fixe de ne pas être tributaire d'une actualité de plus en plus rapide et, au contraire, de fonctionner un peu à contre-courant.»*

Les cinq réunions par an se déroulent de septembre à juin, le vendredi soir, de 20 heures à minuit, avec un potentiel public de 100 à 120 adhérents que compte l'association. En plus de ces rencontres à l'Imagigraphe, l'association organise deux animations en bibliothèque en partenariat avec Paris Bibliothèque, l'association qui réunit les bibliothèques de Paris. L'association est rémunérée et peut ainsi augmenter son budget livres. *«Cette année, on a deux autres partenariats, un avec “Le Studio d'à côté”, un cinéma d'art et essai qui sensibilise le jeune public, et un avec la “Maison de la poésie”, pour une rencontre avec une auteure poète.»* Et ce soir-là...

Maelys de Kérangal parle de Corniche Kennedy

Les Filles du loir, en tant qu'association de lecteurs, vise à favoriser la littérature française contemporaine autour de la rencontre entre un livre, un public et un auteur. Ce soir-là, Maelys

de Kérangal vient présenter *Corniche Kennedy*, peu de temps après avoir reçu le prix Médicis pour *Naissance d'un pont*. Voici le récit de cette rencontre agrémentée des paroles de lecteurs de plusieurs cercles de lecture. Les lecteurs dans la salle ont récupéré sur la table à l'entrée, dans les piles, le livre de l'auteur de la prochaine séance. Pour les absents, pas de souci, ils auront la surprise de le découvrir dans leur boîte aux lettres.

La séance commence, peu à peu le brouhaha cesse lorsque le programme de la soirée est introduit. Maelys de Kérangal est là. Marie écarquille les yeux, une auteure vue à la télé, se rappelant les paroles d'Hélène (65 ans, lectrice en bibliothèque et participant à des défis lecture) : « *C'est gai de mettre un visage sur un écrivain. Je trouve toujours ça intéressant de pouvoir coller un visage sur quelqu'un qui a écrit, qui m'a ému.* » Ou ce lycéen qui participe à des défis lectures, reprenant les mêmes mots au sujet de sa rencontre avec un auteur : « *On a pu coller une tête, alors que Voltaire* » Marie a donc pu « coller une tête » à Maelys de Kérangal. Mais son expérience de lectrice va plus loin dans cette rencontre :

Ça enrichit nos pratiques de lectures de les entendre développer, par rapport à télé, où c'est souvent assez court. On sent si la personne est sincère et profonde. On peut échanger, même deux ou trois mots sympathiques, faire une dédicace, etc. Ça rend ces auteurs plus humains, plus accessibles. On a envie de les faire connaître. On se dit : « Il est comme dans ses bouquins. Il est, il est un peu fêlé. » On le sent assez vite ! (Richard, féru du festival Les étonnants Voyageurs, à Saint-Malo).

Dans cette expérience unique, le lecteur attend une émotion en même temps qu'un apprentissage. Ainsi, 35 % des répondants de l'enquête de Martine Burgos⁶⁶ « évoquent le plaisir » de la rencontre avec l'écrivain qui permet de comprendre sa passion de l'écriture, de savoir pourquoi il a écrit. Nos lecteurs semblent plus intéressés ici par qui il est.

66. Martine Burgos, « La lecture à voix haute : un rituel de partage », in Christophe Evans (dir.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet*, Paris, éditions du Cercle de la librairie, 2011, p. 188.

La déferlante de coups de cœurs

Lors de cette soirée, dans le sous-sol de l'Imagigraphe, la libraire présente ses coups de cœur, les animatrices de l'association leurs coups de cœur, et quelques lecteurs membres de l'association leurs coups de cœur. La liste de coups de cœur est longue, et cette déferlante dure 30 minutes.

Les lecteurs adhérents sont loin d'être des lecteurs passifs. Si Marie assiste à une conversation de type « apprentissage », c'est également son expérience intime du lecteur qui est invitée à s'exprimer dans cette soirée.

Cela fait 7 ans que l'on existe, et on commence à avoir des affinités entre les adhérents. Je trouve que la dimension sociale est hyper importante, parce que derrière les livres, il y a plein de gens seuls. Les livres sont un formidable moyen de contrer cette solitude. On lit seul, on lit chacun dans notre coin. Et en même temps, quand ça nous touche — cela peut bouleverser une personne — c'est hyper important, à un moment, d'en parler, pas uniquement de l'argumenter, mais de partager des expériences très intimes de lecture. Et, en plus, de mettre les lecteurs dans le rôle d'acteurs, de partager une expérience.

Passant de l'oral à l'écrit, les adhérents partagent leur expérience en envoyant des textes de très bonne qualité par mail, qui sont mis soit dans les AOC (les Appellations d'Originalité Certifiée), glissées sous la couv' du livre de la prochaine rencontre, soit dans les Carnets du Loir, disponibles sur lesfillesdu-loir.com.

Entendre le texte

Après cette déferlante de coups de cœur, et afin de poursuivre dans cet élan d'émotions, une comédienne commence la lecture

d'extraits du livre⁶⁷. Attention du public, nouvelle découverte du texte qui résonne dans cette salle en sous-sol. Marie aperçoit les jeunes enfants qui sautent de leur corniche à travers les mots. Changement de décor, les quatre animatrices entrent en scène pour présenter durant 45 minutes toutes les œuvres de l'auteur et lui poser des questions. Le public pose également ses questions. Pour Arnaud,

c'est vrai que les échanges sur un livre permettent d'affirmer la vision qu'on peut en avoir, même si je parle régulièrement des livres que j'ai pu lire avec mes amis ou que mes amis me recommandent des livres. Et, même si la rencontre avec l'auteur n'est pas forcément une motivation au départ, le fait que l'auteur intervienne ajoute une forme de plus-value. Les divergences sont moins dirigées et affirmées à la fois. Là, au moins, on pose les questions à l'auteur et il va dire oui ou non. Et, pour le coup, ça oblige les organisateurs du cercle de lecture à aller un peu plus loin et à faire un travail de préparation qui est, je crois, assez important et intéressant pour les gens qui viennent discuter.

Lors de cette séance de questions, Maelys de Kérangal a conclu en lisant un extrait à voix haute. S'en est suivie une dédicace, des échanges autour d'un verre et de petits fours. Mais les lecteurs ne viennent pas que pour ces nourritures terrestres.

Je suis rentré dans ce cercle grâce à un ami, tout récemment. En général, je n'ai pas besoin de ça pour trouver des livres. En revanche ça peut m'ouvrir, et j'ai lu depuis des choses que je n'aurais pas lues sinon, comme la fiction, des choses contemporaines que je connais un peu moins. Je n'ai pas suffisamment de temps de lecture pour pouvoir piocher au hasard. J'essaie de faire confiance aux gens que je connais, ou aux descriptions qu'on peut donner

67. Peut-être verrons-nous un jour, ces pratiques faire l'objet d'une redevance : <https://www.actualitte.com/article/tribunes/la-lecture-publique-est-en-danger-monsieur-pennac-au-secours/86677>. La Société civile des Éditeurs de la langue française a en effet édité en 2018 les « conditions générales applicables pour la lecture et récitation publique des œuvres littéraires de langue française » : <http://lectures-publiques.scelf.fr/lectures-publiques.html>.

des livres. Le cercle de lecture, cela permet d'élargir un petit peu.
(Arnaud).

Ainsi, aller dans un cercle de lecture équivaut à bénéficier d'une sélection, donc d'une évaluation et d'une orientation dans des genres que le lecteur maîtrise moins.

Parler, c'est la vie du livre

L'ultime dialogue autour ou avec le texte est donc cette rencontre avec l'auteur. Savoir ce qui l'a amené à écrire, découvrir le texte dans sa bouche, rencontrer la personne, voir sa tête, les retours des lecteurs sont toujours enthousiastes : « C'est formidable », « des rencontres passionnantes » ! Contant toujours la petite anecdote qui les a marqués, même s'ils ont oublié le nom de l'auteur. Car les lecteurs peuvent parler d'un livre dont ils ont oublié le titre et/ou l'auteur. Hélène nous raconte qu'elle lit un ouvrage du concours organisé par sa bibliothèque, mais elle a oublié le titre. Elle recherche dans la liste accrochée sur le mur. Elle commence à raconter l'histoire pour que la bibliothécaire lui donne le titre. La bibliothécaire dit : « *Ah, mais je ne l'ai pas lu.* » La réponse d'Hélène est immédiate : « *Alors je ne raconte pas.* » Pour d'autres lecteurs, avec un livre ou un auteur dont ils nous précisent toujours le nom, c'est une lecture plus approfondie du texte qui est recherchée dans la rencontre avec l'auteur.

Dans tous ces cas, la présence d'un auteur est une manière de continuer son expérience de lecture, en passant d'une lecture seul face au texte à une lecture collective du texte. Umberto Eco le précise dans *Lector in fabula*⁶⁸. L'auteur laisse des non-dits pour deux raisons :

- « *un texte est un mécanisme paresseux (ou économique)* » qui vit sur le surplus de sens que lui attribue le lecteur ;
- « *un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative* », il veut que quelqu'un l'aide à fonctionner.

68. Umberto Eco, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

Et les lecteurs, dans un cercle de lecture, décident alors de confronter leurs interprétations ou leurs interrogations. *«J'ai vu parfois des livres que certaines personnes avaient lus, et elles n'avaient pas du tout compris la fin. Donc il y avait une différence. Et on se disait : "Mais qui a raison ?"»* Ainsi, dans la bibliothèque de Nicole, située à la Bosse-de-Bretagne, face à une fin énigmatique : *«On aurait bien écrit notre fin. On aurait pu, chacune, réécrire la fin.»* C'est également ce que recherchent ces lecteurs : *«Tous les gens qui ont lu le même livre ont un regard différent et nous éclairent. Et souvent, c'est assez surprenant de voir les réactions aussi différentes face à un livre.»* (Richard, Dinan).

La conversation accompagne la circulation de l'objet-livre

Ainsi, tous les lecteurs, sauf exception, parlent de livres en famille, entre amis, entre collègues. Cette conversation peut être touchante, jouant sur le registre de l'émotion, de l'expérience personnelle qui reprend souvent pour trame l'histoire du roman. Dans la rencontre avec l'auteur, ce registre du sensible est présent, mais s'y glisse également toute l'énigme de la fabrique de l'écrit. Au fond, qu'est-ce qu'être écrivain ? Qu'ont-ils de si particulier ? Parfois, à l'inverse, la rencontre deviendra élaborée, voire savante, en abordant par exemple la question du style de l'écriture. Et cette participation aux conversations combine toujours deux registres à la fois, offre et réception : je donne à découvrir ou j'attends que l'on me fasse découvrir un livre, un auteur, un genre. Cette orientation par la conversation fait partie de la vie du cercle de famille : *«Je demande à mon mari un bon polar.»* Michèle, de Dinan, parle des *J'aime lire* avec sa petite fille de 9 ans, car elle les a lus, elle aussi. La conversation accompagne ainsi le prêt de livre. *«Je prête beaucoup de livres, j'ai la chance d'avoir beaucoup d'éditions anciennes. Par exemple, j'ai pu prêter une histoire que Maupassant avait écrite dans une édition de 1948.»*

Cette conversation peut s'élargir dans un cercle d'amis, un cercle de lecture, un cercle de blogueuses ou dans un contexte plus marchand, comme un stand de festival ou un café. *«Une fois,*

un groupe est venu à 6. Ils ont commandé un coup à boire et il y en a un ou deux qui sont allés chercher des livres, piocher des livres et échanger entre eux autour des livres et de ce qu'ils racontaient. Ça peut aussi créer des liens, ce n'est pas seulement une activité solitaire. » (Agnès, café livres, Lille). Être dans son livre ou échanger autour d'un livre, les deux pratiques se côtoient aisément. La parole accompagne la circulation du livre entre les lecteurs, souvent dans l'interactivité, car les lecteurs progressent ensemble dans la découverte ou l'analyse du contenu.

Le jugement littéraire ou la conversation spontanée

Le jugement littéraire, quant à lui, ne peut se construire sans une forme d'apprentissage qui se déroule notamment dans des cercles de lecture dont la vitalité mérite ici d'être soulignée et que nous avons détaillée autour des prix littéraires. Les conversations sont plus formalisées et les formats de participation en cercle de lecture peuvent être variés. Les membres peuvent mêler une conversation ordinaire et une conversation sur le livre sans avoir lu le même. La conversation peut, au contraire, avoir une valeur didactique (lire pour apprendre), avec des éléments de bibliographie sur l'auteur, sur le style, etc. pour que le lecteur puisse aller vers une fonction ludique de la lecture (lire pour se divertir), une des 4 fonctions de la lecture selon Gérard Mauger, Claude Poliak, Bertrand Pudal (2010)⁶⁹.

Dans les cercles de lecture, la parole s'organise de deux manières : soit le lecteur est confronté à une offre proche de ses goûts et il souhaitera partager cette lecture, soit le lecteur se retrouve face à un livre ou à une manière de présenter un livre éloigné de ses goûts. Dans le premier modèle, que nous avons décrit précédemment, la lecture instructive (élément de bibliographie sur l'auteur, questions sur le style, etc.) côtoie parfois la lecture publique (une lecture à voix haute effectuée par l'auteur ou par une comédienne). Le commentaire y est majoritairement

69. Gérard Mauger, Claude Poliak, Bertrand Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit.

écrit. Cette demande émane des lecteurs qui souhaitent des analyses et non des discussions de café.

On ne va évidemment pas présenter un ouvrage pour le critiquer. Il s'agit de présenter un ouvrage que l'on a aimé, que l'on souhaite faire partager aux autres, et on va essayer de déceler les principales qualités. Donc ça suppose un travail personnel préalable, on ne va pas arriver pour discuter autour d'une tasse de thé, ça ne m'intéresserait absolument pas. (Michèle, 65 ans, enseignante à la retraite, membre du cercle de lecture de la bibliothèque de Dinan).

C'est ce manque de spontanéité qui peut éloigner des bloqueurs de ce type de conversation. Nombre d'entre eux ont été membres de cercles de lecture. Or, avec le blog, des rencontres moins formalisées s'organisent selon des temporalités plus variables : un dîner, un dessert de temps en temps ou un barbecue en fin d'année (littéraire) pour Alix.

Dans le cercle de lecture de la bibliothèque de Dinan, l'heure des douceurs n'a pas sonné. La présentation du texte a été publiée par la bibliothécaire dans un livret accessible aux personnes qui ne participent pas aux réunions, car le travail de présentation du texte est important, distinguant ainsi les participants qui n'ont pas le temps de le lire et de travailler ce texte chez eux.

Mon approche est généralement de type analytique. Je ne me contente pas d'une brève synthèse. J'aime bien entrer un peu dans les personnages ou dans les situations, les développer un petit peu. Par exemple, essayer de mettre en lumière ce qui peut être intéressant d'un point de vue littéraire. Je trouve que la lecture, c'est aussi la qualité de l'expression. Ce n'est pas seulement une jolie histoire, c'est surtout une qualité d'écriture. (Michèle).

Le jugement doit donc dépasser le « j'aime » / « je n'aime pas ». Dépasser cette première étape du jugement constitue en général le travail des professionnels du livre ou de l'enseignement, sans être recherché par tous les lecteurs.

« Quand on entend parler d'un livre,
ça donne envie de le lire ! »

Mais il est tout à fait possible pour de nombreux lecteurs de parler de livres qu'ils n'ont pas lus. C'est une deuxième version du cercle de lecture, où les membres sont actifs dans la conversation, une lecture plus ludique, en reprenant ici l'expression de Macé⁷⁰ : « *moitié lecture, moitié conversation* ». L'expression « j'aime »/« je n'aime pas » est au cœur de ces pratiques.

« *Si la personne nous dit : "oh non, ça vaut rien", on n'a pas envie de le lire. Donc c'est une ouverture, et c'est toujours intéressant de voir comment on ressent un livre et comment les autres personnes le ressentent aussi* », nous indique Espérance, membre du Petit Bouillon de Culture à Anthony. Et le ressenti masculin est particulièrement recherché dans ce cercle de lecture, dans ces échanges oraux. « *On vous a dit que j'étais le seul homme. C'est affreux. Je ne sais pas si j'ai un œil critique parce que je suis un homme, mais elles ont l'air de tenir beaucoup à mon avis* », nous confie Fernand, malicieusement. Un changement en fonction de l'âge et du sexe dans les choix de lecture ? Pas d'essais parce que « *ça fait mal à la tête* », nous indique Laurence, membre d'une « bibliothèque tournante » entre amies. « *Pas trop les romans où ça raconte des choses, plutôt des biographies ou des bouquins avec un peu plus de fond* », précise au contraire Fernand. Le genre se trouve ainsi mis en cause, car hommes et femmes ne semblent pas apprécier les mêmes... styles ou genres littéraires.

La conversation-livre, expression de soi sur les blogs

« *Souvent, les goûts se rapprochent. Je travaille à l'école de la commune d'à côté, où pas mal d'enfants font le concours. Dans la cour, souvent, il y a des échanges. Je les entends dire, entre gamines. Et puis, elles viennent me voir et me disent : "Et toi, tu l'as lu ? C'était comment ?"* »

70. Jean Macé in Richter Noë, « Aux origines du club de lecture », *Bulletin des bibliothèques de France* (BBF), n°4, 1977, p. 207-221.

On arrive à échanger pendant la récré.» (Nicole) Ces goûts partagés dans la cour de l'école se retrouvent en ligne. Les blogueurs littéraires sont des lecteurs réguliers, mais souvent sur des genres spécifiques (littérature étrangère, science-fiction, polar, jeunesse, etc.). La conversation-livre peut et même doit s'appuyer sur une expérience de lecture singulière et intime, c'est ce qui fait sa valeur. Sur les blogs, on ramène du «hors-livre» (son expérience de vie) dans le livre, c'est obligatoire. *«Quand on peut, on se rencontre. À chaque fois, c'est extraordinaire, parce qu'on se connaît sans se connaître. En même temps, on échange, et sur tout ce qui est littéraire, on peut avoir des échanges parfois très intimes et très profonds. C'est vraiment un microcosme, c'est une vraie communauté très solidaire.»* Il existe une interconnaissance dans la blogosphère littéraire francophone. Des liens d'amitié se tissent entre blogueurs actifs et de manière plus occasionnelle des rencontres en face à face sont organisées. La conversation entre les blogueurs se fait sur un registre de conversation libre et intime.

Le livre fait appel à une émotion, à un passé, à des choses qu'on a vécues, donc on peut réagir, parfois sur la maladie, sur le décès, une situation qu'on a trouvée dans un livre. On donne pas mal de soi dans ce qu'on écrit. Donc on connaît une facette des gens assez personnelle, mais en même temps on ne sait pas forcément s'ils ont un boulot, combien ils ont d'enfants. Il y a des gens qui sont passionnants, qui ont la même passion, qui vivent pour les mêmes choses, mais, dans la vie courante, je ne les aurais même pas regardés parce qu'ils sont de milieux différents. (Alix).

Le cercle des relations sociales s'élargit, tout en demeurant un microcosme. La pratique éditoriale adoptée par ces blogueurs le favorise, car elle se résume majoritairement à dupliquer sur des réseaux sociaux numériques littéraires tels que Babelio les avis préalablement publiés sur leur blog. Cette double diffusion leur permet de bénéficier d'une plus grande visibilité et amène

potentiellement du trafic sur leur blog, dans une logique (parfois non avouée) de recherche de notoriété⁷¹.

L'expression des blogueuses sur le web n'est pas considérée comme une « critique » au sens professionnel et ne porte donc pas sur « c'est bien », mais sur « j'aime », ce qui la distingue de la lecture-jugement littéraire. On peut ainsi distinguer une pratique (« ah oui, je l'ai lu »), d'un goût (« j'ai adoré ») et d'un jugement (« c'est super bien écrit »), quand bien même ils sont souvent mêlés dans une conversation ordinaire, partagée au sein d'un microcosme où la parole est travaillée.

Moi, mon blog, mon compte Twitter, Babelio et ma chaîne YouTube

Booktube, soit des vidéos ayant pour thème des livres sur YouTube, est une requête qui apparaît dans Google *trends* vers la fin 2006 et qui prend véritablement son importance en 2012, avec notamment des événements comme un « Booktube Awards ». Ces vidéos ont des durées qui varient entre 7 et 14 minutes, et se rapprochent des modes de présentation usités dans les vidéos sur YouTube, à savoir une personne face caméra, dans une pièce d'une maison, ici, le plus généralement, une chambre avec une bibliothèque ou un salon avec une bibliothèque en arrière-plan. Les booktubers y parlent de livres, plutôt de la littérature jeune adulte, mais également des classiques, de l'horreur, de SF, de fantastique ou des mangas. En parcourant rapidement les résultats de la requête « Booktube », et en nous limitant aux résultats français (donc ne prenant pas en compte les youtubeurs se présentant comme québécois ou algérien par exemple), nous arrivons à 66 résultats. Nous en présenterons uniquement 13 dans le tableau suivant.

71. Nicolas Auray, François Moreau, « Industries culturelles et Internet : les nouveaux instruments de la notoriété », *Réseaux*, vol. 5, n° 175, 2012.

Titre chaîne	Année de lancement	Nombre d'abonnés (07/17)	Site web/blog	Twitter	Facebook	Instagram	Google+	Goodreads	Autre
<i>Margaux Liseuse</i>	2007	51 324	oui	oui	oui	oui	oui		Suisse
<i>Les lectures de Nine</i>	2013	59 950	oui	oui	oui	oui	oui	oui	
<i>Lemon June</i>	2013	16 165					oui		
<i>Lili Bouquaine</i>	2010	23 106	oui	oui	oui	oui	oui	oui	Babelio, Livraddict
<i>Myriam — Un Jour. Un Livre.</i>	2012	10 486	oui	oui	oui	oui	oui	oui	Babelio, Pinterest, Snapchat
<i>Bulledop</i>	2012	51 602	oui	oui	oui	oui	oui		
<i>Patatras</i>	2014	4 685		oui	oui	oui	oui		Pinterest
<i>Moody take a book</i>	2014	22 324	oui	oui	oui	oui	oui	oui	
<i>Ellie livre</i>	2014	6 672		oui		oui	oui		
<i>Trekyl</i>	2014	2 769	oui	oui	oui	oui	oui		
<i>Le souffle des mots</i>	2013	38 722	oui	oui	oui	oui	oui		
<i>Broody Books</i>	2013	12 832	oui	oui	oui		oui		
<i>Fary Neverland</i>	2011	25 628	oui	oui	oui	oui	oui	oui	The Book Depository Affiliate

Tableau 2. Tableau de comparaison de présentation de booktubers.

Ces booktubers échangent énormément entre eux et se suivent réciproquement selon nos observations, créant ainsi un microcosme déjà observé au niveau des blogs, mais également des cercles de lecture. La différence vient ici du public touché, qui n'est pas adhérent à une association, *lurker*⁷² (suiveur), mais « abonné ». Karen Sorensen et Andrew Mara les qualifient de *Networked Knowledge Communities* (NKC)⁷³, car, au-delà des réseaux de sociabilité, les booktubers souhaitent transmettre des formes de savoirs sur les livres. Acquérir une notoriété sur un réseau social ne serait pas l'objectif premier. Ces booktubers souhaitent avant tout parler des livres afin de sortir de l'actualité littéraire, de parler de genres peu présents dans la critique professionnelle, voire de parler à des gens qui n'aiment pas lire, comme le mentionne Bulledop dans une émission de radio⁷⁴. Toutefois, YouTube comme dispositif sociotechnique oblige à l'interconnexion, bien évidemment à des échanges entre les booktubers et à une certaine recherche de notoriété, comme nous avons pu le constater sur les blogs. La professionnalisation des booktubers se traduit alors par une volonté d'acquérir des revenus dépendants d'une notoriété calculée en nombre de vues et nombre d'abonnés. Si les maisons d'édition françaises soulignent le peu d'intérêt pour les ventes, même si elles leur adressent des ouvrages, les éditeurs et les libraires d'outre-Atlantique payent les booktubers, qui semblent avoir un impact sur les ventes et s'apparentent donc au schéma des leaders d'opinion, tant recherché en marketing. Or, dans les interviews que nous avons lues, regardées ou écoutées, ces booktubers semblent

72. Julien Falgas, « Et si tous les fans ne laissaient pas de trace : le cas d'un feuilleton de bande dessinée numérique inspirée par les séries télévisées », *Études de communication*, n°47, 2016, p. 151-166.

73. Karen Sorensen, Mara Andrew, « BookTubers as a Networked Knowledge Community », *Emerging Pedagogies in the Networked Knowledge Society: Practices Integrating Social Media and Globalization*, Hershey, IGI Global, 2014, p. 87-99. <https://www.igi-global.com/gateway/chapter/96054> doi:10.4018/978-1-4666-4757-2.ch004.

74. Frédéric Martel, « Comprendre le phénomène des youtubeurs et des booktubers : nouvelles écritures et nouveaux auteurs », *Soft Power*, France Culture, 26/03/2017, <https://www.franceculture.fr/emissions/soft-power/comprendre-le-phenomene-des-youtubeurs-et-des-booktubers-nouvelles-ecritures>.

obtenir peu de revenus mensuels. Ils récupèrent quelques commissions au niveau des ventes et des partenariats d'édition. Parfois, ils contractent avec des agences qui négocient les droits avec la plateforme YouTube. En effet, si un youtubeur, comme *Les Lectures de Nine*, reprend des images des films d'Harry Potter, ses vidéos sont censurées par YouTube pour respecter les droits d'auteur. Les booktubeurs négocient donc des contrats avec des agences qui, elles-mêmes, négocient les droits avec la plateforme. Dans ce cas, chaque visionnage de la vidéo, et donc de la publicité, génère un revenu dont une quote-part revient à ces agences. Cette professionnalisation des booktubeurs, si elle se limite à cette seule plateforme, semble complexe. Parler des livres oscille sur YouTube entre une volonté de parler de genres peu présents sur d'autres médias et d'orienter des lecteurs occasionnels. Ces valeurs de partage sont, semble-t-il, inhérentes à toutes nos observations des cercles de lecture, du bookcrossing, des blogs et des plateformes.

Pourtant, les modes de conversation autour du livre diffèrent quelque peu ici. Si nous avons insisté sur le ressenti ou sur une lecture plus érudite, il existe ici toute une mise en scène qui sort de la critique ou de l'avis, et que nous avons observée sur les blogs. La *gamification* se met en scène par la vidéo beaucoup plus aisément.

Quiconque s'intéresse à ces présentations remarquera tout leur langage spécifique, ainsi que des formats répétitifs entre les vidéos. Les vidéos se construisent comme genre, tel que l'*unboxing*, soit le fait de débiller un carton de bouquins arrivé par courrier⁷⁵. Peu étudiés, ces vidéos et ce genre de vidéos se propagent aisément, comme débiller le carton de sa Nintendo, de son smartphone (première vidéo en 2006 sur ce sujet), ses cadeaux de Noël, etc. en exprimant joie, excitation ou déception. Nous retrouvons également les *swaps*, ce colis lecture-douceurs envoyé par une autre booktubeuse et filmé par celle qui le reçoit.

75. Un format repris par l'auteur François Bon sur YouTube dans sa série « services de presse » <https://www.youtube.com/playlist?list=PL35C2A138F3D89442>. Le booktubing va parfois largement au-delà de la littérature pour adolescents.

Le tableau suivant détaille quelques genres qui définissent les vidéos.

Terme	Définition
Book hauls ou look what I got	Butin de livres/ Regarde ce que j'ai
Public library haul	Butin de livres de bibliothèque
Unboxing	Déballage de colis de livres
Bookshelf tour	Une présentation de sa bibliothèque
Read-a-thon	Un marathon de lecture
Book-to-movie	Discussion sur l'adaptation d'un livre au cinéma
Pretty spines	Une sélection de livres selon leur couverture
Book tags	Sorte de même, ou de chaîne de lettres qui circule entre booktubers/ses.

Tableau 3. Table de définition de genres de vidéos de booktubers.

Le passage d'un blog écrit à ce format vidéo se traduit par une chronique plus rapide et moins travaillée qu'à l'écrit, mobilisant l'intime et l'émotion, ce qui génère plus aisément des vues, voire une certaine fidélité, provoquée par l'envie de revivre cette émotion de la part des lecteurs qui visionnent cette vidéo. Nous constatons donc une forme de professionnalisation de la « conversation-livre ».

L'expression littéraire égocentrée

Le web et les réseaux numériques amplifient les trois grandes fonctions de la conversation-livre : l'expression, l'apprentissage et l'orientation, à une échelle sans commune mesure avec les conversations en co-présence⁷⁶. Les réseaux numériques sont, de

76. Dominique Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007, 213 p.

ce point de vue, des machines à produire de la conversation qui s'organisent selon les modalités propres des plateformes de mise en relation, de publication et de diffusion. Elles permettent, au même titre que la conversation en co-présence, de générer des expériences riches.

L'activité conversationnelle autour du livre imprimé s'amplifie avec le numérique, car toute la vie du livre et le goût de la lecture sont appuyés sur des conversations, ces formes de circulation désormais équipées par le web et dont les traces sont ainsi accessibles par les outils de moissonnage. Dans *l'Atelier du livre* (BnF, 2010) intitulé la « crise de la lecture », Martine Burgos souligne que l'ebook a été au centre de tous les intérêts, mais que l'oralité a brillé par son absence.

*Mais, au moment où ces nouvelles pratiques s'universalisent, il aurait été utile de noter la réémergence concomitante de ces pratiques d'oralisation publique des textes qui, dans un contexte renouvelé par les technologies du numérique, prennent nécessairement une signification autre que celles qu'elles avaient avant la généralisation de l'écrit, dans les périodes où la compétence lecturale était minoritaire.*⁷⁷

Cette oralisation publique, pratique louée selon l'auteure, passe de plus en plus par des plateformes de type YouTube. Le seul moyen de garder une trace de ses échanges, de ses lectures était le texte écrit mis en ligne. Dorénavant, la pile à lire échangée entre blogueurs peut devenir une vidéo. La « pile à lire » veut dire que les livres ne sont pas lus par la booktubeuse, Margaud, 25 ans, libraire⁷⁸. Dans sa vidéo de la « pile à lire » de l'automne 2015, sont mentionnés durant 5'52" tout un ensemble d'ouvrages liés à *l'heroic fantasy*. Margaud y annonce une forme de programme de lecture, d'anticipation des lectures nécessaires. « *Celui-là, je dois*

77. Martine Burgos, « La lecture à voix haute : un rituel de partage », in Christophe Evans (dir.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet*, Paris, éditions du Cercle de la librairie, 2011, p. 186.

78. Margaud Liseuse, « Un renard, des livres, de l'amour et de l'humour », chaîne sur la plateforme YouTube, <https://www.YouTube.com/channel/UCP2X3cVGXP0r56gOGhiRDIA>.

le lire depuis deux ans», dit-elle en substance. Car le livre n'est pas un bien consommé instantanément. Les recommandations ou prescriptions sur le web portent sur des ouvrages acquis parfois à Emmaüs, non lus, et pour lesquels le lecteur ne trouvera peut-être jamais de temps pour le lire. Comment le livre numérique pourra-t-il accompagner ces multiples pratiques d'achat et de conversation ? Il semble très loin de s'inscrire dans ces pratiques sociales de lecture.

Des plateformes de conversation ?

Comment les plateformes, qui reposent principalement sur des algorithmes de recommandation, organisent-elles cette circulation, cette propagation de la conversation ? Le système de notation interne à une plateforme (notes ou étoiles) est utilisé par les usagers pour donner leur appréciation sur les livres disponibles dans les catalogues. Les plateformes observées en 2012 ne prenaient pas en compte les vies du livre telles que la conversation, que nous avons décrite. Ainsi, les réseaux sociaux numériques externes comme Facebook ont été utilisés afin de diffuser les fiches relatives à un livre sur le web par l'intégration de boutons de partage. Cette facilité du clic pour partager est largement plus utilisée que celle qui consiste à envoyer la référence d'un ouvrage par mail. On voit donc ici tout le succès des comptes sur les plateformes Babelio, Facebook, Twitter ou YouTube. Les plateformes d'accès au livre numérique, de leur côté, ont négligé toute la vie sociale des livres pour se focaliser sur la vente d'un bien exclusif. Déléguer les fonctions participatives aux utilisateurs de plateformes externes afin d'enrichir le catalogue, de guider les autres utilisateurs dans l'évaluation des livres mis en vente et de promouvoir les livres sur le web montre que les acteurs de la chaîne du livre numérique ne considèrent pas leur *business model* comme pertinent. S'il existe des programmes d'affiliation rémunérés pour des sites, blogs externes, chaînes YouTube animés par les libraires qui utiliseraient leur plateforme comme référence, il s'agit, d'une part, de reproduire la relation aux libraires telle qu'elle peut exister en magasin physique, et, d'autre part, de

s'ouvrir au reste du web (médias, blogs) et de s'y insérer par l'établissement d'hyperliens et de flux d'informations. L'ensemble de ces pratiques semble alors, de plus en plus, s'inscrire dans l'écologie du « livre-échange », mais loin des éditeurs eux-mêmes. Reposer sur la capacité de propagation de ces plateformes oblige également à se soumettre à leur mode de rémunération ou à leur politique éditoriale, loin de faire consensus ou de promouvoir les mêmes libertés que permet une édition imprimée en droit français.

Trois modèles utilisateurs de plateformes d'accès aux livres numériques

Sans qu'il soit aisé de définir des utilisateurs modèles bien caractérisés selon les plateformes, on observe que plusieurs orientations se combinent et s'affrontent de manière plus ou moins marquée entre les plateformes :

- un utilisateur « acheteur/client », pour lequel on valorise principalement une offre prolifique et attractive en termes de prix ;
- un utilisateur « lecteur », pour lequel on tente de recréer une relation avec le libraire (blog du libraire, coups de cœur, sélection du libraire, profil lecteur, etc.) ;
- un utilisateur « internaute », pour lequel on s'efforce d'améliorer la connectivité entre l'espace de la plateforme de vente de livres et le reste du web, dont il est potentiellement utilisateur (sites des médias généralistes et spécialisés, web communautaire, blogs, réseaux sociaux).

Ces trois figures se mêlent sur les différentes plateformes de manière inégale, mais la figure dominante reste celle de l'utilisateur « acheteur/client », avec, pour certaines plateformes, des tentatives plus ou moins marquées de développer des fonctions orientées vers les deux autres profils, ceux de l'utilisateur lecteur et de l'utilisateur internaute. Ces choix ne favorisent guère la construction de communautés ou de conversations avec les lecteurs et, d'une certaine façon, délèguent à d'autres plateformes ces vies du livre faites d'expressions et d'échanges.

Lire, c'est écouter et regarder

*Je lis toujours un livre avant d'aller au cinéma
parce que j'ai envie d'avoir mon propre imaginaire.*

Martine

La modalité de lecture centrée sur le texte écrit constitue un élément dominant de toute activité de lecture, mais de nombreux marchés spécifiques propres à une population (littérature pour enfants) ou à un genre (mangas) s'appuient sur des modalités sémiotiques plus complexes, dont les livres à écouter (pas seulement pour les mal voyants) ou à animer. Les exemples sont encore rares, mais le support numérique peut constituer une offre de nouveaux genres. Autant, pour les adultes ayant pratiqué le livre imprimé, l'expérience peut paraître inutile, autant l'interactivité envisageable avec le numérique peut amener à la découverte de la lecture. Si la littérature scientifique ne semble pas unanime sur les potentialités de la lecture numérique chez les tout-petits, notamment dans l'acquisition du langage, un ensemble de projets d'ebooks multimédias et interactifs se développe.

Lire sur les genoux

Nous sommes mercredi, il est 15 heures, Delphine, 35 ans, et ses trois enfants, Lucie, Paul et Romain, rentrent par la rue de la Concorde dans la Médiathèque Émile Bernard, à Asnières. Romain, le plus petit, âgé de 18 mois, est de la sortie. Il vient

ici découvrir le plaisir de la lecture sur les genoux de sa maman. Delphine lit tous les jours avec ses enfants, même le plus petit s'y est mis. Romain met des livres sur ses genoux, il tourne les pages, il réagit à ce qu'il voit. *« C'est ça qui est extraordinaire, nous dit Delphine, dès qu'ils sont petits, ils aiment bien. »* Elle lit beaucoup de contes et tout un tas de choses très intéressantes pour les petits.

Comme on les guide à l'oral, cela a vraiment une autre dimension. C'est vraiment super chouette. C'est vraiment une attention de sa part, au rythme de la phrase, sur la résonance des mots. J'aime bien partager ce moment avec mon aînée aussi. C'est un grand plaisir, car elle est très demandeuse. Et puis maintenant, elle veut, comme ils nous voient lire aussi. Ce sont des enfants. Donc elle lit un peu toute seule. Elle fait la grande.

La petite fille imite les gestes de sa maman, grande lectrice, membre d'un cercle de lecture où elle anime des soirées littéraires. Au fur et à mesure de notre échange, Delphine prend en compte finalement cette lecture avec ses enfants, cette lecture sans mots sur les pages.

Ce ne sont pas toujours des livres, enfin, ce n'est pas toujours de la lecture parce qu'il y a aussi des livres illustrés. Ils y sont un peu moins sensibles, mais j'accompagne les enfants dans cette démarche-là, parce qu'intellectuellement ça les stimule et ils adorent. Ils n'ont pas forcément besoin du parent, je les laisse un peu se débrouiller. C'est important l'accompagnement dans les échanges avec les enfants. L'attention de lecture, c'est-à-dire comment on lit le livre. C'est physique.

Dans cet exemple, la lecture d'une mère à ses enfants ne se limite pas à entendre sa voix. Il s'agit pour ses enfants de 1 à 4 ans de regarder la page, les illustrations, de regarder le livre, les pages du livre avant même de savoir lire. L'objet-livre est manipulé par les plus petits et ils acquièrent déjà la posture du lecteur, un livre sur les genoux dont ils tournent les pages, dont ils regardent le contenu. L'histoire se découvre en images.

L'expérience intime de lecture se partage, comme nous le raconte si bien cette mère au travers du moment de complicité et de contact physique quand elle lit une histoire à son enfant dans ses bras. Lire un livre, ce n'est pas uniquement parcourir un texte avec les yeux. C'est également l'entendre, le regarder. Lire, c'est écouter et regarder.

Pour de Certeau, lire est un braconnage, dans le sens où « finalement, un système de signes verbaux ou iconiques est une réserve de formes qui attendent du lecteur leur sens⁷⁹ ». L'heure du conte à la bibliothèque, ou la lecture d'un conte à un enfant, nous montre que le livre est un objet d'expérience visuelle, auditive et de toucher.

La page de couverture survit entre papier et numérique

L'acte d'achat lui-même passe par la vue avant la découverte du texte, et le premier regard se pose alors sur la couverture du livre. Amélie, propriétaire de la librairie jeunesse La Courte échelle, à Rennes, nous le mentionne ainsi quand nous l'interrogeons sur des livres restés au fond d'un carton lors d'une séance de lecture avec des bibliothécaires.

Pour moi, c'est du même ordre, c'est-à-dire que pour les adultes, c'est comme pour les enfants : ils ont envie de prendre un livre d'après la couverture, ce qu'on leur en a dit, etc. Du coup, je trouve que quand un livre n'a pas été emprunté, c'est aussi un signe : soit l'éditeur n'a pas fait son travail (couv'), soit le sujet ne les intéresse pas, soit il y a déjà des tonnes de choses sur le même sujet donc ils vont privilégier d'autres lectures. Pour moi, c'est un signe et un critère pour ne pas garder un livre.

79. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien : arts de faire*, t. 1, Paris, Gallimard, 1990, p. 244.

L'avis s'associe à la couverture de ce bien. Une des premières sélections est donc la non-sélection : laissé dans le fond du carton, le livre a subi sa première sélection, il n'est pas retenu.

Cette focalisation de l'attention par la page de couverture se retrouve sur le web. C'est l'une des duplications du livre imprimé vers le livre numérique des plus frappantes. En observant la présentation des ouvrages sur les plateformes web, les sites web de librairies, les applications mobiles ou *via* des terminaux mobiles dédiés à la lecture, nous constatons une très forte standardisation de la structure et du contenu des pages. À titre d'exemple, il est assez frappant d'observer la manière dont Izneo (izneo.com) et Nabbu (créée en 2011 et fermée quelques mois plus tard) valorisent largement les aspects visuels, par une prolifération de couvertures sur la page d'accueil et une limitation des parties textuelles, alors que des grandes enseignes (Kindle, Fnac) se positionnent davantage vers un design web plus proche des grands sites d'e-commerce, proposant beaucoup d'articles différents sur des pages d'accueil très longues et occupant toute la largeur de l'écran pour mettre en avant un nombre important de produits. Toutes les plateformes web proposent donc cette convention de visualiser de manière systématique les couvertures des livres à partir de page d'accueil et y associent généralement des informations, telles que le titre, le prix ou l'auteur des ouvrages.

L'éditeur dispose d'un savoir-faire dans la confection de cette page de couverture. La maison d'édition alternative – comme se définit édilivre – propose de publier gratuitement des livres au format imprimé et numérique. Dans les services professionnels payants, outre la relecture ou l'aide à l'écriture, se place également la couverture. L'option gratuite est un design épuré, sobre, avec le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage et la collection. Entre 99 euros et 299 euros, plusieurs choix s'offrent à l'auteur : soit il fournit l'image de couv', soit il accède à une banque d'images, soit il recourt au service d'un illustrateur professionnel. Cette couverture pourra ensuite être enrichie par une bande-annonce de 45 secondes, des référencements sur des sites web communautaires de lecteurs, des bases de données professionnelles et les principales plateformes d'accès au livre numérique (iBooks d'Apple, Kindle d'Amazon, Kobo by Fnac, Bookeen, Chapitre.

com, Nolim et Feedbooks). Les services éditoriaux incluent ici la couverture et la promotion du livre.

Lire l'enveloppe extérieure du livre

L'exemple de l'enfant qui ne sait pas lire, mais qui découvre le livre met en évidence le matériau visuel qui compose le livre, et le plus accessible demeure la page de couverture. Selon Régis Debray, le livre a un éditeur, un titre, une typographie, une photographie de couverture et une collection. « *Sans cette médiation à la fois économique et sociale, ce texte ne serait pas aujourd'hui sur les présentoirs*⁸⁰. » Nous ajoutons à cette médiation économique et sociale la médiation sémiotique, qui fait passer le livre du présentoir au domicile, à la table de chevet. Regarder un livre, c'est le choisir. Jules, un lecteur adolescent, nous raconte regarder la couverture et lire le résumé. « *Je choisis les livres selon la couverture et la 4e de couverture, si l'histoire, il y a de l'aventure. Si l'image sur la couverture, c'est plutôt un truc d'aventure, je prends le livre. Souvent, la couverture, quand elle est bien faite, c'est un bon livre. Mais pas tout le temps.* » L'objet perçu de l'extérieur détermine la valeur de son contenu. Le trop court, pour Soline, c'est moins de 100 pages et le trop long, c'est plus de 1 500 pages. Le livre est une forme qui permet de juger de son contenu en produisant des anticipations et donc des paris, comme pour tous les biens d'expérience. La couverture plaît, accroche, correspond à l'attente du lecteur et, ensuite, le résumé finit de décider le lecteur. Le *packaging* fait le produit. Ce sont les deux éléments du livre qui conduisent à sa sélection : la couverture et le résumé. Avant même la lecture du texte, lire, c'est écouter ce qu'en disent les autres lecteurs et regarder l'objet-livre. Nathalie commence par lire le résumé dans un magazine, puis elle note la référence sur une feuille de papier. Une fois en librairie, elle prendra sa décision en fonction de cette enveloppe. « *Je regarde le livre, je le parcours, et, s'il me plaît, je l'achète. J'attends de le voir en vrai. Si l'objet ne me plaît pas, en général, je ne vais pas l'acheter. Quand je ne suis pas sûre, c'est l'objet*

80. Régis Debray, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, 2000, p. 38.

qui va me convaincre d'acheter.» Outre la couverture, nous avons vu que l'on peut découvrir un livre en écoutant le texte, notamment chez les plus petits.

Lire, c'est écouter

Dans nos entretiens avec les adolescentes, la version cinéma des livres, comme la série best-seller *Twilight* déclinée au cinéma, est citée en exemple. Les adolescentes lisent les ouvrages et vont ensuite au cinéma entre copines. Une sortie permet de discuter des personnages, bien évidemment dirons-nous, et également du livre dans sa version cinématographique. Il n'existe pas de sens unidirectionnel du livre au cinéma ou du cinéma au livre. Mais entendre parler d'un livre dans les médias peut amener à la lecture, comme écouter un livre peut amener à un autre livre imprimé ou numérique. Parfois, en effet, le livre rencontre sa version cinématographique par la volonté d'un lecteur qui laisse volontairement l'exemplaire dans la salle de cinéma, dans la cadre du bookcrossing.

Une convention s'impose sur les sites web de ventes d'ebook : la présence plus ou moins importante sur l'ensemble des plateformes de livres audio et de livres dits « enrichis » ou « multimédias ». Mais, pour les lecteurs de livres numériques, cette lecture et son marketing ne correspondent pas à leur attente.

Ce n'est pas mon truc. Je conçois que ça puisse avoir une utilité pour les gens qui n'arrivent pas à lire. C'est encore un autre univers de la littérature qui se partage différemment. Mais, pour moi, ça ressemble au théâtre. Si on me dit : « Tu peux écouter un Audiolib en faisant du repassage » (je ne connais que ceux de Hachette), je dis : « non ». Parce que si j'écoute un livre, je ne fais que ça. Au théâtre, je ne fais pas mon repassage. C'est pareil. Donc, à la limite, pourquoi je ne pourrais pas le lire ? L'écouter si j'étais aveugle, oui, si j'avais une cataracte, oui, mais là, non. (Céline, Bookeen).

La lecture demeure une mono-activité, même si elle mobilise plusieurs sens chez le lecteur. Des lecteurs n'apprécient pas le mélange sémiotique offert par une liseuse, comme écouter de la musique et lire.

Les lecteurs savent que le format existe sans le considérer comme une expérience de lecture. Car la mauvaise voix du «lecteur-performeur» rebute le «lecteur-auditeur»⁸¹. Nous n'avons pas d'éléments pour l'étayer, car très peu de lecteurs ont écouté des livres. Mais en prenant en compte cette substance visuelle et auditive du livre, nous dépassons le cadre de l'objet-livre pour entrer dans l'interprétation de l'œuvre qu'effectue le lecteur.

Parler à haute voix, c'est raconter une histoire à quelqu'un. Ce mode de circulation conversationnelle du livre est une forme orale qui construit un échange plus complexe que la conversation à propos du livre.

Le livre sonore et illustré numérique : un fichier ?

Le livre sonore serait apparu en 1931 aux États-Unis. Suivant les évolutions techniques des supports, il est passé du vinyle à la cassette, puis au CD, pour devenir un fichier. Les lecteurs les plus jeunes se remémorent avoir eu des pochettes contenant des CD, avec des activités et des histoires, mais sans plus de précision.

Hélène a une amie lectrice qui est devenue aveugle. Son seul moyen de lui offrir des livres a été de se tourner vers les livres audio. Elle les a écoutés avant de les lui donner. *«Ce n'est pas mal, mais c'est comme quand tu écoutes un truc à la radio. Ça ne m'a pas donné envie de continuer à écouter des livres. Mais c'est gai, quand même, quand un bon acteur lit un livre, quand il a une belle voix. Mais ce n'est pas comme la lecture.»* Le livre audio vient accompagner une cécité due à l'âge. Les Blouses Roses⁸², une

81. Geneviève Gendron et Bertrand Gervais, «Quand lire, c'est écouter. Le livre sonore et ses enjeux lecturaux», *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. 1, n°2, aut. 2010.

82. <http://www.lesblousesroses.asso.fr/>.

association loi 1901 créée en 1944 à Grenoble, intervient auprès des malades dans les maisons de retraite, les hôpitaux, pour proposer des activités ludiques, créatives ou artistiques. L'association propose aux malades des lectures, soit 4700 bénévoles intervenus dans 597 établissements auprès de 821 000 bénéficiaires en 2015. Des lecteurs ont indiqué qu'ils envisageaient de participer à ces lectures à voix haute. Des sites web, comme audiocite.net, proposent gratuitement des livres du domaine public en mp3. Les livres sont lus par des bénévoles, et les commentaires postés jugent la qualité de cette lecture, principalement l'émotion suscitée par la voix du lecteur.

Ces récits de lecteurs nous le suggèrent, parler à voix haute, c'est écouter, par exemple, un auteur qui lit son texte. Les professionnels considèrent cette écoute comme un moyen d'animer les lieux d'accès aux livres. Les heures du conte se développent d'ailleurs très nettement en bibliothèque comme pratique de médiation.

La lecture à voix haute permet d'écouter une belle voix, un acteur qui lit le texte. Cette substance visuelle et auditive du livre apparaît, comme nous l'avons déjà souligné, dans la relation familiale, du parent à l'enfant. C'est un moment «partagé», un temps synchronisé d'écoute, *en live* comme un concert, ce qui diffère de la lecture par les yeux, la lecture par les oreilles est un temps synchronisé à plusieurs. Lire, ce n'est pas uniquement déchiffrer des caractères imprimés. Lire un livre, pour le lecteur, c'est suivre un récit organisé dans le temps sous des formes sémiotiques variées. Les illustrations et le son peuvent faire partie de ces formes sémiotiques variées, au point de se transformer en cinéma, pourrait-on dire !

Le livre numérique, une pâle copie du papier

La dimension visuelle et auditive du livre se découvre ou se redécouvre avec le numérique. Les possibilités d'agréger dans un fichier du son, de l'image dynamique et du texte sont facilitées avec le numérique. Le livre numérique offre la possibilité

d'envisager des genres « multimédias », avec l'exemple d'*Alice aux pays des merveilles* sur iPad, utilisant vidéos et accéléromètres. Des essais sont déjà proposés, mais les lecteurs restent en attente de véritables scénarios.

Là, dernièrement, il y en a un qui est sorti. Je ne l'ai pas encore acheté. Mais je pense que je vais le faire, qui s'appelle vendredi 13 ou chapitre XIII, quelque chose comme ça : on est obligés par moments de se connecter à Internet pour avoir la suite. Il y a une interactivité entre le livre et le site. Oui, ou de résoudre soi-même l'énigme sur internet, je ne sais pas trop. J'ai vu ça à Cultura, il n'y a pas longtemps, je me suis dit : « C'est pas forcément bien, mais au moins ça se démarque de la production. » Il y en a beaucoup qui copient Harlan Coben qui marche à fond la caisse. C'est toujours la même structure : il y a quelqu'un qui disparaît d'un coup, qui ne donne plus de nouvelles et réapparaît vingt ans plus tard sur une photo. Toujours la même structure qui est pas mal copiée. (Remy, membre de PocheTroc).

Les lecteurs critiquent alors ces scénarios, voire *gameplay* répétitifs.

Le livre enrichi

La possibilité d'enrichir le livre, non par des formes écrites, mais par des lectures à haute voix, ou des vidéos, des illustrations sont des perspectives crédibles pour le livre numérique, en particulier parce que le livre imprimé est déjà porteur de ces pratiques et de ces recompositions. Le livre dans l'exemple de Rémy repose sur un scénario dont l'intrigue se déroule selon des modalités proches du « pointer et cliquer » (*point-and-click* en anglais) des jeux vidéo, où la progression du joueur dépend de la résolution de l'énigme du tableau qu'il parcourt.

Les éditeurs ont la responsabilité d'inventer le nouveau livre numérique « multimédia ». Le succès du numérique ne se résume pas seulement à l'accès (à travers des plateformes désormais opérationnelles), mais il dépend aussi de l'offre. Or, pour l'instant, le

livre numérique est le plus souvent un PDF, homothétique (qui duplique les formes du livre imprimé), ni enrichi, ni multimédia. Sur le sujet de la communication politique⁸³, nous avons montré que dupliquer des stratégies de communication du « territoire physique » au web aboutit parfois au rejet de la part des citoyens ou à une absence de circulation des contenus sur le web. Le constat demeure avec la chaîne du livre, qui n'admet pas la transposition des pratiques des lecteurs, donc leur adaptation dans un environnement numérique, ainsi que de nouvelles modalités de circulation des biens qu'elle produit. En dehors de quelques expériences, les professionnels de la chaîne traditionnelle du livre ou de la médiation s'étonnent de la faiblesse de l'offre du livre enrichi.

Sur le numérique, nous, les bibliothèques, on patauge totalement. Et tout le monde réfléchit dans son coin. On a l'impression que l'on va mettre encore vingt ans à se mettre d'accord, ou s'apercevoir que l'on fait tous la même chose, comme cela a été pour le catalogage. Ces expérimentations ne donnent rien. Cela mériterait d'être coordonné à un niveau plus haut. Les collègues des Champs Libres (médiathèque de Rennes Métropole) le disent, ce n'est pas visible. Ils en reviennent à mettre des fantômes dans les collections. Une fois passé l'effet de curiosité, où l'on vient chercher ses codes d'accès, les statistiques de connexion rechutent au bout de 2 ou 3 mois. Est-ce que c'est parce qu'il n'y a pas encore assez d'offre ? Est-ce que c'est un manque de visibilité ? Est-ce que ce sont de mauvais choix de contenus ? Le livre numérique reste un livre papier numérisé. On n'est pas sur du multimédia, on va dire. Cela tâtonne sur le numérique et cela coûte cher. (Cécile).

Dans les études sur le livre numérique en bibliothèque, hors de l'université, la problématique majeure demeure souvent le prêt de liseuse, et comment accéder à ces fichiers pour les usagers, et, encore plus problématique, comment les acquérir pour les bibliothèques. Il est alors beaucoup question de jetons

83. Mariannig Le Béhec, Dominique Boullier, « Communautés imaginées et signes transposables sur un "web territorial" », *Études de communication*, n°42, 2014.

d'accès au fichier et de questions juridiques liées aux données personnelles des lecteurs. Mais la question du contenu multimédia proposé demeure moins mentionnée, voire absente des débats, même s'il est facilement admis chez les professionnels rencontrés que l'accès au livre numérique ne correspond pas aux pratiques ni aux attentes des usagers⁸⁴. Comme le souligne au sujet du livre numérique Mathias Malzieu, chanteur du groupe Dionysos et auteur de *L'Homme Volcan* : « *Ce ne doit pas être un gadget, mais amener un plus à la construction narrative. J'ai pu réaliser avec L'Homme Volcan des choses que je n'aurais pas pu faire avec un vrai livre papier. Bien sûr, je perds l'objet livre, mais je ne l'abandonne pas [...] Sur ce format très court de L'Homme Volcan, j'ai pu rajouter de la musique, des images, des ambiances. Entre le film, le livre, le disque, le concert, il reste encore des choses à explorer pour créer de la surprise. Mais ce n'est pas l'un à la place de l'autre.* »⁸⁵ Outre le contenu attrayant et procurant une véritable expérience de lecture remplie de surprises, il convient que le fichier soit facilement lisible.

Le livre numérique enrichi a-t-il un marché ? Oui, si le fichier est bien fait !

L'écoute de livres permet toutefois de découvrir une autre langue ou de s'améliorer. « *J'irai plus volontiers vers un livre enregistré, en audio. Je n'ai pas acheté, mais j'ai déjà écouté. Justement sur iTunes, il y a des livres audio. Ce sont souvent des livres anglais, mais justement, ça me permet de travailler mon anglais.* » (Muriel, PocheTroc). Le livre enrichi peut accompagner la redécouverte des langues, comme l'expérience du concours régional de nouvelles organisé avec l'Alliance française à Madagascar. Chaque nouvelle en créole fera l'objet d'une diffusion radiophonique. Le livre audio

84. Hélène Bert, « Dispositif de prêt de livre numérique/Retour d'expérience d'une BDP bretonne », 31/08/2016, <https://dlis.hypotheses.org/671>.

85. Gilles Médioni et Joséfa Lopez (vidéo), Mathias Malzieu : « Le livre numérique ne doit pas être un gadget », *L'express*, 14 juillet 2013. https://www.lexpress.fr/culture/mathias-malzieu-le-livre-numerique-ne-doit-pas-etre-un-gadget_1266289.html.

numérique devient un livre de travail, d'apprentissage d'une langue.

Le livre numérique a donc cet avantage de s'accompagner du son et donc des autres langues. Ce qui pouvait être un obstacle peut devenir un jeu, comme pour le livre *Un mot de chinois par jour*. Le livre est accompagné d'une édition audio, car la prononciation est importante. Mais le lecteur qui nous a parlé de cette trouvaille s'est vite ravisé.

Et puis, j'ai vu avec horreur qu'il y avait 365 fichiers à charger. Donc je les ai chargés, mais alors, évidemment, pour les écouter, il faut aller sur un chemin d'accès, etc. C'est très long. Il faut que je prenne un logiciel spécial, maintenant, pour coller tout ça. Peut-être pas les 365 mis bout à bout, mais au moins une dizaine. J'ai un peu râlé en disant : « Vous n'avez pas l'esprit pratique, quand même, parce que quelle idée d'envoyer 365 fichiers. Vous ne vous rendez pas compte du boulot qu'il nous reste à faire après. Si vous voulez être convivial et puis encourager les gens à apprendre, changez de méthode. » (Paul).

Ce lecteur se retrouve donc contraint de composer lui-même son fichier livre. Un vrai travail de consommateur, selon les travaux de Marie-Anne Dujarier⁸⁶. Le lecteur vient ici réparer l'erreur de conception de l'éditeur ou de l'imprimeur, pourtant est-il autorisé à recomposer son fichier-livre ?

Malgré les potentialités du livre numérique et les critiques envers le livre numérique homothétique, les attentes des lecteurs semblent ici se limiter à une lecture monosensible et non multimédia. Quelques types de lectures, comme celle de documentaires, trouvent leur intérêt, mais chaque terminal finit par établir sa spécificité de lecture. Principalement, les lecteurs restent dubitatifs face au travail de l'éditeur.

J'écoute Au cœur de l'histoire, une émission historique sur Europe. La biographie de Steve Jobs, je l'ai trouvée comme ça. Justement, avec le bouquin papier, ils offraient aussi un CD avec

86. Marie-Anne Dujarier, *Le Travail du consommateur*, Paris, La Découverte, 2014.

d'autres histoires. Ce sont des petits récits très variés. Donc j'ai envoyé un mail à l'éditeur numérique, je lui ai dit : « Mais au fait, l'édition papier est livrée avec un CD. Moi, je ne peux pas télécharger le CD ? » « Je ne sais pas. On va demander à l'éditeur. » Je n'ai pas de nouvelles, mais dans un mois je relance. (Pierre).

Ce n'est plus la couv' qui intéresse, c'est l'expérience de lecture, dont les usages sont parfois mal appréhendés par certains éditeurs. Christel Le Coq Bony, fondatrice de la start-up E.Sensory a, quant à elle, décidé de favoriser cette expérience de lecture en connectant un sextoy féminin (un œuf vibrant nommé *little bird*) à une application permettant de lire des fictions érotiques⁸⁷. Une caresse sur l'écran lors de la lecture permet de déclencher des vibrations. Lire, c'est vibrer !

Le livre numérique coûte cher à produire et à reproduire

Même si les livres coûtent moins cher sur [b-sensory.com](https://www.b-sensory.com) que le sextoy, soit entre 0,99 et 6 euros le livre numérique contre 100 euros pour le sextoy « synchronisé », un imprimeur explique ces difficultés à produire un livre numérique enrichi. Le livre enrichi s'avère plus complexe, techniquement parlant, et cela surprend parfois, tant il est admis que le coût de reproduction numérique est quasi nul, voire nul, ce qui explique peut-être la déception de Paul. Cyril Bechemin, directeur général délégué de l'entreprise Ingénierie Graphisme Services – Charente Photogravure, le précise. Pour un imprimeur, le PDF devient un fichier XML et ePub de manière automatique. Pour le livre enrichi, l'interopérabilité et la pérennité des formats semblent moins évidentes en fonction des terminaux de lecture.

Le plus problématique, dans l'immédiat, est que les formats propriétaires et la mise en page doivent s'adapter pour être recomposables au niveau des terminaux de lecture. Un format ePub devient sur une liseuse Kobo un format kepub, car le

87. <https://www.b-sensory.com/>.

format inclut alors les DRM, la gestion des droits numériques et quelques métadonnées supplémentaires. En agrégeant du son, de l'image et du texte, alors que les formats évoluent et que les terminaux sont standardisés, l'image peut se désynchroniser du son ou du texte, et le livre numérique devenir illisible. Un peu comme le décalage des sous-titres par rapport aux paroles de l'acteur dans un film. Dans le cadre du livre numérique enrichi, l'ensemble des éléments doit se combiner pour fournir une cohésion interprétable pour le lecteur. Le travail de l'imprimeur doit également se retrouver dans le code source du fichier, notamment avec sa typographie incluse dans le fichier, alors que la musique dépend d'un autre acteur et d'un autre droit. Le livre numérique enrichi se rapproche, dans ce cas, du droit lié aux jeux vidéo. Encore ne s'agit-il ici que du livre numérique sur liseuse ou tablettes, car le livre application (API) complexifie encore ce constat lié au livre fichier offrant des accès linéaires ou non linéaires, recomposables à l'ouvrage. Le numérique offre ainsi d'énormes potentialités créatives, qui demeurent cependant complexes à rendre accessibles à tous les lecteurs, techniquement et juridiquement. Richard Stallman prône ainsi un droit du lecteur de lire en numérique sans *copyright* et sans traçage⁸⁸.

Le livre enrichi coûte cher à produire et à reproduire pour son caractère unique et pour sa distribution, non plus dans l'espace, mais dans le temps. L'évolution des formats et des normes pose problème pour la pérennité d'un livre numérique dans le temps. Pourra-t-on encore lire un fichier de livre numérique datant de 2018 en 2028 ? Ce changement de support n'est pas neutre dans la transmission des savoirs, et il paraît peu à même d'être le support de l'ensemble des vies du livre que nous détaillons dans cet ouvrage.

88. Richard Stallman, « Le droit de lire », *Communications of the ACM*, vol. 40, n° 2, 1997, <http://www.gnu.org/philosophy/right-to-read.fr.html>.

Les dimensions multimédias des livres qui ne seront plus des livres

Lire, c'est écouter et regarder dès le plus jeune âge, bien avant l'acquisition de la lecture, et, en fin de vie, quand la vue décline. Les livres sonores, étudiés pour cette voix qui porte le texte, se multiplient sur le web, lus par des anonymes, des bénévoles et librement téléchargeables en mp3. Les propriétés sémiotiques du livre peuvent être enrichies par l'interaction permise par les terminaux de lecture numérique. Le livre devient alors de plus en plus une application dont le lecteur coproduit l'histoire, selon des schémas narratifs préconstruits. Véritable objet multimédia, reprenant les codes du jeu vidéo (ambiance sonore, musique, *roleplay*), c'est leur mode de distribution par plateformes qui finit par interroger autant les professionnels du livre que les lecteurs. Les livres sont principalement distribués pour iPad et iPhone, ou Android, les environnements type Linux restent exceptionnels.

Prenons l'exemple d'une application, *Il était des fois*. Ce n'est pas une, mais des histoires, avec un dragon, une princesse et un chevalier, que le lecteur peut explorer. Cette application permettrait de découvrir les structures narratives et de s'amuser avec les mots.



Figure 6: capture d'écran iletaitunefois.fr.

L'application est vendue à travers une vidéo et un site web dédié, iletaitdesfois.fr. Le livre perd alors son enveloppe extérieure. Tout le travail d'accompagnement que nous avons évoqué dans notre partie « Lire, c'est orienter », notamment dans le secteur de la littérature jeunesse, est donc délégué ici aux concepteurs du livre, à travers une vidéo épurée. De plus, les choix algorithmiques des plateformes de distribution, ici l'App Store, vont considérablement modifier cette évaluation coopérative que nous avons décrite. Ce que montre cet exemple, c'est le poids des plateformes dans une écologie du livre-échange devenue numérique.

La marque et la plateforme

La captation du public par une plateforme, grâce à la garantie de clôture et de prise en charge de l'univers de lecture, correspond bien à cette plateformesation du web que décrit Anne Helmond (2015)⁸⁹. Elle repose sur une prise en charge technique, qui s'étend à tous les terminaux, dont le mobile. Elle rencontre l'attente d'une catégorie de clients qui souhaitent rester en permanence dans le même univers, grâce aux applications des plateformes présentes sur les smartphones. Kate, par exemple, est passée à la lecture sur iPhone. Auparavant, elle emportait son Kindle, mais elle trouve plus simple de lire sur l'iPhone. Avec quelques appréhensions sur la lecture sur un iPhone et un premier test en vacances réussi, Kate conclut « *c'est l'histoire qui compte, le support n'importe pas* ». Le Kindle, la liseuse, finit par perdre sa mobilité et devient un objet statique. La synchronisation entre son Kindle et son iPhone lui permet de changer de terminal de lecture. « *Je ne laisse pas le Kindle sur le wifi à la maison, parce que ça prend de la charge, mais je le mets sur wifi de temps en temps, comme ça l'iPhone sait où j'en suis dans ma lecture,*

89. Anne Helmond, « The Platformization of the web: Making web Data Platform Ready », *Social Media + Society*, juillet 2015, <http://journals.sagepub.com/doi/10.1177/2056305115603080> – DOI :10.1177/2056305115603080.

ça synchronise les pages, parce que si j'ai lu 50 pages, il faut les tourner, c'est long.»

Le mobile n'est plus uniquement un objet de mobilité et de portabilité. La principale affordance⁹⁰ (Norman, 1987) du mobile⁹¹ (Bucher, Helmond, 2017) est d'être devenu le terminal de toutes les situations de la vie ordinaire et, ici, des pratiques culturelles. Ce terminal mobile s'inscrit de plus en plus dans une logique de plateformatisation : iOS, Android, Windows (arrêté en 2016) sont les trois systèmes d'exploitation les plus répandus sur le marché du smartphone⁹². Mais la prédominance d'App Store et Google Play dans l'accès au livre numérique emporte tout et conquiert les publics. Kate raconte bien cette captivité progressive dans le monde d'Apple, commencée avec les premiers équipements et étendue progressivement à tous les services associés désormais fournis par Apple. La puissance de la marque produit ainsi un halo d'influence sur tous les comportements, dans ce cas précis, pour une lectrice qui admet n'avoir aucune compétence technique, au point d'être parfois mise en difficulté par les transferts entre machines de la même marque, qui ne sont en effet pas aussi triviaux qu'on veut bien le dire parfois.

J'ai un Mac, j'ai un iPod, j'ai un iPhone et je me suis dit : « Bon, ben, il semble qu'il faut que j'aie un iPad. » Je l'ai lancé comme ça, et mon ami me l'a offert. Mais il savait que c'était aussi pour lire. Il savait qu'il en existait d'autres. Mais comme il s'est dit que j'avais déjà tout Apple et que j'aimais bien cette marque, c'est lui qui a choisi, et je crois que je ne suis pas déçue.

Les difficultés techniques sont bien perçues et considérées comme un frein à la lecture sous format numérique, contrainte technique qui peut parfois se limiter à la taille de l'écran, qui ne

90. Donald Norman, *The Psychology of Everyday Things*, New York City, Basic Books, 1988.

91. Taina Bucher, Anne Helmond, «The affordances of social media platforms», in Jean Burgess, Thomas Poell et Alice Marwick (dir.), *The SAGE Handbook of Social Media*, Thousand Oaks, SAGE Publications Ltd, 2017.

92. Nous donnons ici les appellations connues du grand public de ces systèmes d'exploitation.

permet pas de reconstituer une expérience homothétique. C'est d'ailleurs l'un des arguments essentiels des tablettes et liseuses, pour justifier leur statut de terminal distinct du smartphone, qui grandit pourtant en taille et qui a tendance à accaparer toutes les fonctions.

Les formats du livre numérique : un dédale

Malgré l'appartenance à un seul monde qui devrait générer du standard et de la tranquillité d'esprit, la diversité des formats refait surface dès lors que le lecteur cherche à accéder à des fichiers non directement fournis par la plateforme, car l'interopérabilité annoncée est rarement au rendez-vous. Nous avons déjà évoqué ces formats et la difficulté de produire des livres enrichis (multimédias) en raison de leur instabilité technique dans le temps. Pour le lecteur, une expérience satisfaisante présuppose une disponibilité du livre au bon moment, au bon endroit et sous le format souhaité. Avec une plateforme, les livres semblent trouver leur place automatiquement, en fonction de leurs formats et des chemins définis par défaut. De l'achat au rangement en passant par l'affichage pour la lecture, tout devrait donc être pris en charge. Pourtant, l'expérience relatée avec un simple PDF montre bien le sentiment de perte de qualité de l'expérience dès qu'on s'aventure hors des sentiers balisés par la plateforme. Kate nous assure cependant qu'avec la bibliothèque d'Apple (iBooks), la procédure est simple. Elle ne connaît pas le format du fichier, mais elle a enregistré une expérience utilisateur concluante. « *Sur ce livre, ce qui m'a beaucoup plu, c'est que j'ai juste eu à cliquer pour ouvrir la pièce jointe et ça demandait automatiquement "ouvrir dans iBooks". Il s'est mis là tout seul.* »

L'objet semble ainsi avoir un pouvoir d'agir, une *agency*⁹³, qui lui est propre, et les utilisateurs ne lui contestent pas ce pouvoir dans ce cas. Il se place là où il le faut, comme il le faut, et cela produit un confort, une prise en charge rassurante, la fin du

93. Janet Hoskins, « Agency, Biography and Objects », in Chris Tilley, et al., (dir.), *Handbook of Material Culture*, Londres, Sage, 2006.

souci technique, si présente dans toutes les interactions avec les machines numériques. Kate s'étonne aussi de la non-chronodégradabilité de son livre. *« Apparemment, il n'en bougera pas, je peux le lire tant que je veux. Je pensais qu'il disparaîtrait. Comme le prêt, en fait, pour le papier. »* Sans interroger le format et ses propriétés, Kate entre dans une forme de réflexion sur le statut ontologique de ce fichier livre inédit.

Kate souhaite ainsi télécharger 1984 en PDF, puisqu'il est dans le domaine public.

En fait, dans Google, j'ai tapé le nom du livre que je voulais et « ebooks gratuits ». Je ne suis pas très à l'aise, je connais pas du tout, en fait, les plateformes vraiment fiables, bien faites. J'ai vu plusieurs formats, j'en ai essayé plusieurs, et, à chaque fois, on me disait que je pouvais l'ouvrir sur l'iPad. Cela devrait être un e-reader. Ce doit être pour une autre tablette. Je suis un peu nulle. Il y avait « mobi-pocket », des formats qui ne me disaient rien. Donc j'ai tout testé, mais, à chaque fois, ça ne marchait pas pour X raisons. Et donc j'ai pris PDF, et ça s'ouvre pareil, dans l'application iBooks mais dans la partie « PDF ». J'avais déjà d'autres PDF, mais ce ne sont pas des livres, mais des fichiers, des documents administratifs.

Le format est alors associé à une expérience de lecture particulière. Sur la tablette, le fichier PDF ne s'affiche pas comme un livre, mais dans un répertoire composé de documents administratifs qu'elle a stockés. Kate teste des configurations d'affichage, sur une page, sur deux pages, *« histoire d'avoir un semblant de livre »*. Kate finit par considérer le document PDF comme un document brut, c'est-à-dire une page scannée, ce qui la déçoit. *« Je sais que j'aime beaucoup le livre, j'aime beaucoup le papier. Je voulais un peu que ça y ressemble. Donc là, je suis un peu déçue parce que du coup, je le prends en format vertical, je peux grossir comme ça, mais bon, il faut que je voie quand même l'ensemble. »*

Cet entretien permet de se dissocier de l'idée reçue qui voudrait que les personnes « dépendantes », sur le plan technique notamment, soient incapables d'initiative et « par nature » assistées, au point qu'elles constitueraient un public peu intéressant

ou très secondaire, celui qu'on trouve plus souvent dans la majorité tardive ou les retardataires (*laggards*, dans la terminologie établie par Everett Rogers⁹⁴), manifestant ainsi un biais défavorable à l'innovation. Ce n'est pas du tout le cas ici, rappelons-le encore, car tous ces utilisateurs sont des adopteurs précoces, et, dès lors, intéressés, actifs et prêts à explorer.

Nous voulons seulement montrer ici comment certains récits d'expérience forts nous ont conduits à produire ces hypothèses, où la désorientation technique s'est traduite par un repli commercial sur une plateforme unique, sur un seul monde, alors même que des tentatives avaient été faites pour explorer tous les possibles. C'est dire à quel point l'offre actuelle peut difficilement capter ces lecteurs pourtant favorables a priori à la lecture numérique. On comprend mieux sur quels mécanismes les grandes plateformes ont pu prospérer, rassurant ces utilisateurs en les prenant en charge dans un monde standardisé, de fait.

94. Everett Rogers, *Diffusion of Innovations*, Free Press, 1995.

Les controverses autour du livre numérique

NOTRE travail de recherche sur le livre numérique, notamment sur le prêt public d'œuvres numériques, nous montre que toutes ces vies enrichies du livre ne se transposent pas, à quelques rares exceptions près (nous osons l'espérer), vers le livre numérique. Nous tenterons donc de conclure sur ce point en nous focalisant sur les controverses autour du livre numérique. Face à la vie sociale riche que le livre a pu procurer au lecteur depuis sa forme codex, et que les lecteurs ont réussi à amplifier avec les réseaux numériques, il demeure une interrogation sur les potentialités du livre numérique.

Tous les lecteurs que nous avons rencontrés nous ont fait part de leurs pratiques, de leurs habitudes et de leurs préférences, et nous les avons largement encouragés à justifier ces pratiques à leur façon. Ils ont donc eu la possibilité de s'étendre sur le sujet, en fournissant un discours argumenté sur les raisons de leurs habitudes. Et il est apparu que la plupart des lecteurs rencontrés ont des opinions particulièrement tranchées sur les débats qui animent l'espace social d'innovation sur le livre numérique. Le livre numérique fait l'objet de conflits entre acteurs, de controverses, de discours médiatiques, de plans d'action politique, et les lecteurs ordinaires ne sortent pas indemnes de ce champ de conflits. Ils se sont même souvent forgé des opinions assez définitives sur telle plateforme, tel acteur, telle modalité technique, qu'ils vont défendre en justifiant leurs pratiques, ou en trouvant une justification à des pratiques qui ne sont pas toujours, d'un

point de vue général, en accord avec leurs valeurs. Ce ne sont pas seulement des opinions, car elles tendent à se cristalliser en attitudes durables, en «dispositions» selon Bourdieu, des mix d'opinions et de pratiques. Ces repères sont importants, dans un monde particulièrement instable et soumis en permanence à de nouvelles offres, car ils permettent d'éviter une forme de désorientation politique du client-lecteur, dont une partie a choisi son camp. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'évoluera pas, mais sa capacité de justification lui permet de sédimenter des choix pratiques quotidiens.

Il se trouve que les entretiens en face-à-face sont propices à de telles expressions et qu'une validation statistique n'aurait, selon nous, pas grand sens. C'est pourquoi nous nous contentons de relater ici en détail les propriétés des expressions recueillies lors des entretiens.

La méthode de la boussole de justifications

La méthode de la boussole que nous adoptons ici mérite quelques explications, au-delà de l'usage qui en avait été fait à l'origine⁹⁵ (Boullier, 2003).

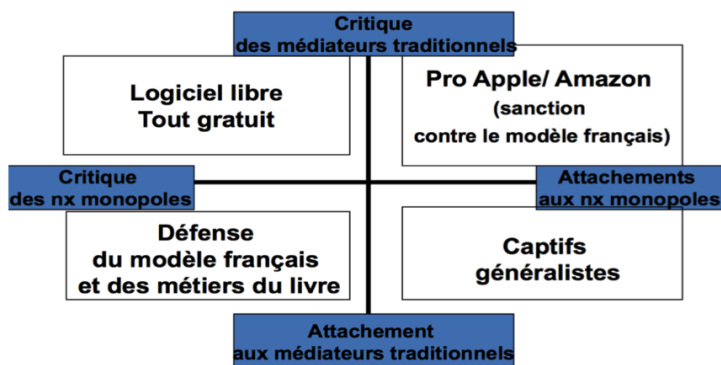


Figure 7. Boussole.

95. Dominique Boullier. «Débousolés de tous les pays ! Une boussole écodémocrate pour rénover la gauche et l'écologie politique», *Cosmopolitiques*, p. 224, 2003, <https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01025301> <hal-01025301>.

Nous proposons ainsi une visualisation synthétique des tensions qui organisent les pratiques de lecture numérique selon plusieurs points de vue. La visualisation s'inspire très classiquement du carré sémiotique, largement utilisé notamment depuis Algirdas Julien Greimas. Elle comporte pourtant une visée sociologique systématique qui va au-delà de l'exigence de formalisme logique qui était celle de Greimas⁹⁶. Nous pourrions trouver aussi une parenté avec l'exercice des sociostyles de Bernard Cathelat⁹⁷, ou toute autre forme de visualisation de typologie désormais couramment pratiquée dans le marketing. Cependant, elle n'a pas de prétention statistique ni descriptive du même type, car il s'agit bien de reconstituer avant tout des dynamiques internes aux pratiques. Certes les items sélectionnés dans nos boussoles doivent avoir une existence empirique au moins embryonnaire, mais, parfois, cette méthode permet aussi de faire émerger des positions qui n'existent qu'à l'état de « signaux faibles ». De plus, il est indispensable de préciser que cette méthode est une méthode d'exploration d'un domaine qui ne se limite pas à décrire des groupes sociaux, des catégories ou des pratiques, mais qui oblige à examiner chacun des items pour voir comment, en son sein, d'autres tensions du même type se manifestent. La méthode est ainsi dite « fractale », puisque chaque quadrant peut donner lieu à une nouvelle décomposition en quadrants, et cela sans limite préétablie.

Les pôles qui organisent la boussole sont constitués à partir de deux approches théoriques complémentaires. L'axe attachement/détachement provient des travaux de Bruno Latour⁹⁸ dans son anthropologie des modernes. Le terme « attachement » est délibérément vague, mais permet surtout de comprendre le processus à l'œuvre dans toute la saga moderniste, qui a consisté à émanciper les Occidentaux, puis toute la planète, des attachements dans lesquels les traditions les tenaient « asservis » : attachements à la

96. Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 2002.

97. Bernard Cathelat, *Socio-styles-système : les styles de vie, théorie, méthodes, applications*, Paris, Éditions d'Organisation, 1990, 560 p.

98. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 2006, 206 p.

nature, aux traditions, aux croyances, etc. Ce mouvement d'émancipation n'a pas de fin, et les sciences en général sont le vecteur essentiel de cette capacité de maîtrise sur le monde, instrumentée par la technique, devenue toute-puissante. Ce conflit entre ceux qui veulent récupérer ou maintenir leurs attachements et ceux qui veulent continuer un processus d'émancipation permanent est transversal à tous les choix effectués en politique ou dans les techniques, mais aussi à toute pratique, même ordinaire.

La question est cependant plus complexe, puisque le progrès vanté par le modernisme pouvait s'appuyer sur un socle de certitudes forgées notamment par les sciences et les techniques, comme substituts aux certitudes proposées par les traditions et les diverses croyances. Pourtant, comme Isabelle Stengers⁹⁹ l'a montré, l'incertitude est désormais admise au cœur même des pratiques scientifiques et, par extension, à tout notre monde. Certains l'acceptent volontiers et sont prêts à encourager encore cette incertitude pour profiter de toutes les opportunités qu'elle offre, alors que d'autres souhaitent systématiquement la combattre pour revenir à des certitudes, pour ancrer leurs décisions ou leurs pratiques dans des références plus stables. Ces débats traversent, là encore, tous les champs, et produisent des positionnements que l'on peut qualifier de politiques dans tous les domaines.

De fait, ce sont toutes les pratiques les plus individuelles qui sont soumises à ces tensions. L'intérêt principal d'une telle méthode n'est pas de réduire tous les phénomènes à quelques variables préétablies qui auraient valeur explicative, car il n'y a aucune explication intrinsèque à cette approche. L'enjeu est avant tout la réintroduction du pluralisme des positions, des choix, des pratiques, permettant de redonner droit de cité à toute position, de la plus traditionnelle à la plus relativiste, de façon à comprendre comment les débats et les pratiques sont en tension autour de plusieurs pôles. Le travail ne consiste donc pas à forcer la réalité à entrer dans ces cadres, mais à exploiter ce

99. Isabelle Stengers, *La Guerre des sciences aura-t-elle lieu ?*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001.

cadre conceptuel méthodologique pour s'obliger à explorer un domaine dans une vision pluraliste et dynamique.

Les pratiques de lecture numérique sont irriguées par des attachements forts pour certains, comme ont pu le révéler les entretiens, et par l'inquiétude de perte de repères, alors que d'autres, dans le même temps, sont enthousiastes *a priori* pour des changements qui permettent d'explorer un monde nouveau et de gagner une nouvelle autonomie, quitte à abandonner des traditions et des modèles qui ont «fait leur temps». Nous ne décrivons pas des «dispositions» au sens de Bourdieu, dispositions qui seraient toutes explicables par (et rabattues sur) quelques propriétés sociales héritées (les capitaux divers). Nous décrivons pour chaque domaine (et un par un) des positions possibles, souvent observées dans les entretiens, et qui traversent de façon dynamique les pratiques, sans chercher ni à expliquer ni à rendre permanentes ces oppositions. Objectif plus modeste, qui a cependant l'avantage de nous obliger à questionner les dynamiques internes, à rechercher les pratiques parfois plus discrètes, pour leur donner une visibilité au moins théorique.

L'hypothèse des «mono» et «pluri-mondes» selon la dépendance technique

Le modèle de comportement que l'on prétend souvent associer aux internautes valorise la liberté maximale, proche du libertarisme, qui peut trouver ses racines dans l'origine académique de l'internet et dans la prétention des premiers utilisateurs de la micro-informatique à devenir maître de leur destin... grâce à leur clavier¹⁰⁰. La revendication d'émancipation, d'autonomie et la capacité collective à contester les institutions composent cet ensemble qui se trouve flatté par l'innovation, quelle qu'elle soit. L'attraction pour l'innovation technique *a priori* peut se porter pour cette raison sur les liseuses, tablettes et autres dispositifs de lecture numérique. Les entretiens ont fait apparaître la figure du

100. Parfaitement restituée par Gabriella Coleman, *Anonymous*, Paris, Lux, 2016, 520 p.

bidouilleur, qui vante son autonomie technique pour le plaisir de l'exploration, de la découverte et qui ne craint pas d'essayer les plâtres. La compétence technique peut être réelle ou prétendue; en tout cas, elle donne confiance et audace pour affronter le nouveau, l'innovation. Dès lors, elle peut se combiner avec une capacité à affronter la diversité des dispositifs techniques, mais aussi commerciaux. Ces usagers seront qualifiés de «pluri-mondes». Mais le lecteur/client est pris dans cette tension entre la certitude que peut lui fournir l'appartenance à un monde unique et intégré, qu'il va pouvoir équiper de routines pour le rendre naturel, et son impératif d'exploration et d'autonomie que lui permet sa compétence technique, sa «littératie numérique». Amazon joue plutôt la carte de la certitude, du monde intégré, puisque le terminal de lecture dédié, d'achat, la plateforme et le catalogue, y compris pour l'imprimé, sont créés en synergie pour assurer cette évidence d'un univers. Ces utilisateurs seront alors dits «mono-mondes».

Les indicateurs qui serviront à construire ce pôle seront la pratique déclarée de terminaux et de plateformes issus du même univers (Amazon/Kindle, Apple/iPad, Fnac/Kobo, Bookeen/Bookeen store, par exemple), par opposition à ceux qui utilisent un assemblage de services non pré-organisés. Nous identifions ici le rôle essentiel dans l'économie numérique de l'intermédiation et de sa recomposition permanente : face à la prolifération des offres de tous types et à chaque maillon du service, des prétendants à la prise en charge globale se présentent et cherchent à remonter la chaîne à partir de leur métier d'origine, afin de capter totalement la clientèle tout en lui fournissant une expérience intégrée. Or une partie de la clientèle refuse précisément des effets de captivité et veut pouvoir garder le choix des offres de service. Ce qui peut se révéler très gratifiant, à condition toutefois, et c'est là où les deux axes se croisent, d'avoir aussi les capacités à traiter le défaut d'interopérabilité. La situation dans laquelle se trouve actuellement le livre numérique est intéressante pour le suivi de l'innovation, car l'alignement de médiations¹⁰¹ gagnant

101. Au sens d'Antoine Hennion, *La Passion musicale*, Paris, Éditions Métailié, 2007, 416 p.

n'a pas encore été trouvé, tandis que les lecteurs sont en attente de conventions¹⁰².

Position 1 : Logiciel libre, tout gratuit

Les justifications en faveur du tout gratuit et du libre ne sont pas seulement des discours à visée polémique dans une controverse. Elles viennent ici à l'appui d'une pratique, parfois issue de l'activité professionnelle et des courants en faveur du logiciel libre, parfois d'un refus des modèles économiques actuels, qui, du coup, ne s'embarrasse pas de la légalité ou l'illégalité des pratiques. On peut voir certaines nuances dans l'appui des arguments plus techniques ou plus économiques, mais, dans tous les cas, ces positions apparaissent déjà construites ailleurs dans un rapport conflictuel avec la politique de fermeture de la circulation des œuvres. Notre objet de recherche n'était pas d'amener les personnes à expliquer comment elles pourraient financer la création, mais il est clair que cette question peut, dans leur esprit et dans les discours de justification qu'elles tiennent, être totalement déconnectée de celle de l'accès aux œuvres, et pas seulement aux œuvres universitaires, par exemple, où l'auteur est supposé rémunéré par l'État pour sa publication.

Passer d'un environnement à un autre

Paul, informaticien, nous fournit la dimension la plus technique de l'argument et indique bien que pour passer à la pratique sur une telle base, il faut posséder une compétence technique certaine. Paul indique sa sensibilité aux logiciels libres, aux « problématiques de fermeture », et, pour se faire, travaille sous environnement Linux¹⁰³.

102. André Orléan (dir.), *Analyse économique des conventions*, 2^e édition, Paris, PUF, 2004.

103. Nicolas Auray, « Le travail en réseau : de Linux à Wikipédia », in Christian Licoppe (dir.), *L'évolution des cultures numériques*, Limoges, Fyp éditions, 2009, p. 124-134.

Je sais ce que ça veut dire d'être sous un système ouvert par rapport à tous les autres qui sont fermés, et les galères que ça entraîne. Donc le premier truc que j'avais refusé (et pourtant je pense honnêtement que techniquement leur machine est la plus aboutie et même leur système est le plus facile d'utilisation), c'est Amazon, parce qu'on est obligés de passer par Amazon, d'acheter les outils d'Amazon pour mettre des choses dessus. (Laurent).

La liseuse d'Amazon peut être techniquement la plus aboutie, mais son système fermé et le « mono-monde » de lecture qu'elle impose rebutent ce lecteur. Ce système dit « propriétaire » gêne un lecteur habitué du logiciel libre.

Là, j'ai un MacBook Air sous Linux. À l'époque, il y a deux ans, quand je l'ai acheté, techniquement c'était la meilleure machine. Bon, ça m'a fait chier, parce que j'ai dû payer la licence Mac OS, et après je passe sur mon système. Mais aujourd'hui, sur les liseuses, on ne peut pas. Il n'y a pas de logiciel qui permet d'acheter la bonne machine. D'ailleurs, il y a tout un tas de problèmes sur les ventes liées entre machines et OS, y'a pas de raison que ça ne se reproduise pas sur les liseuses. (Laurent).

C'est donc la liberté même du consommateur qui est remise en question. Quelle est la compatibilité entre mon ordinateur et ma liseuse ? Le lecteur reconnaît la qualité technique et ergonomique, et comprend comment certains peuvent basculer vers le soutien à ces plateformes, alors même qu'ils auraient aimé avoir des solutions ouvertes. Cela permet d'expliquer la position de force d'Amazon, puisque même ses opposants farouches sont obligés de reconnaître son excellence !

La circulation libre, mais une rémunération juste

Après la justification par principe en faveur du logiciel libre et celle par la valeur du travail requis ou non pour formater l'offre, nous passons à la critique très répandue des DRM. Ce n'est plus le logiciel en général qui doit être libre, mais les œuvres, et en

particulier les livres qui doivent, non pas être gratuits, mais avoir la possibilité de circuler librement. Amazon est alors une cible privilégiée, là encore malgré la reconnaissance de la qualité de l'offre fournie ! Le lecteur a arrêté ses achats avec Amazon en raison d'une position d'oligopole sur le marché. L'oligopole est la détention d'un marché par un petit nombre d'acteurs qui ont donc des possibilités d'ententes restrictives sur les prix, le partage de territoire ou les conditions d'entrée sur le marché, par exemple. Cette position des lecteurs est assez juste, même si la cible l'est un peu moins. En 2012, aux États-Unis, le Département américain de la Justice et, en Europe, la Commission européenne ont accusé Apple et des éditeurs de livres électroniques, dont Hachette Livre, Harper Collins, Simon & Schusters, Penguin et Verlagsgruppe Georg von Holtzbrinc, d'entente illicite sur les prix de vente des livres numériques. Ces acteurs étaient accusés de s'être mis d'accord sur une politique de prix pour contrer la politique de vente à bas prix de livres numériques sur Amazon. Pourtant, pour ce lecteur, Amazon mérite cette position dominante, car elle a insufflé une meilleure politique de vente des livres numériques.

Par contre, ils ont une politique qui ne me convient pas, avec un format de fichier qui n'est pas le même que tout le monde. On ne sait pas si les livres ont des DRM ou non, alors que les éditeurs ou les auteurs ont le droit de mettre des DRM ou pas. Quand j'achète, je privilégie les auteurs ou éditeurs qui n'ont pas de DRM. Pour autant, je ne m'interdis pas d'acheter des livres avec DRM, mais dans ce cas-là, les DRM, je les fais sauter avant d'intégrer les fichiers dans ma bibliothèque. Je ne rentrerai pas dans les détails techniques, mais ce n'est pas compliqué. (John).

La justification présentée ici est assez élaborée, puisqu'il est admis que les DRM pourraient à la rigueur servir pour les prêts de bibliothèque.

Il n'y a qu'un cas où je trouve que ce serait normal d'avoir des DRM, c'est sur les livres en prêt dans les bibliothèques. Après, ce que je considérerais anormal, c'est que les versions sauvegardées en

bibliothèque soient cryptées, parce que je pense que c'est important pour la pérennité à long terme ou à très long terme de l'œuvre que le livre en lui-même soit disséminé le plus possible dans les bibliothèques et que, la bibliothèque, c'est un endroit de conservation important. (John).

La pérennité des collections en bibliothèque est ici évoquée. L'enjeu actuel de l'accès aux livres numériques est complexe. Les contrats des bibliothèques de lecture publique sont d'une telle complexité et instabilité que nous ne pouvons nous engager à les évoquer ou à les résumer ici. Une analyse textuelle des commentaires postés sur le site web de la médiathèque Les Champs libres de Rennes a montré que les lecteurs s'inquiétaient de voir disparaître certains titres dans l'offre de lecture. Les bibliothécaires leur expliquaient alors les changements de distribution voulus par les éditeurs, suscitant l'incompréhension des lecteurs.

L'abonnement annuel

La justification en faveur de la circulation des œuvres n'est pas monolithique et ne peut pas être résumée à une position «tout gratuit». L'entretien qui suit propose ainsi un soutien (quasi militant cependant) à un autre modèle économique, celui fondé sur un abonnement annuel. On voit ainsi que la controverse peut inventer des formes de composition entre les différentes offres existantes et permettre à divers acteurs de trouver des appuis stratégiques divers, sans enfermer les critiques des modèles marchands classiques dans une position unique.

C'est pas sur une bibliothèque numérique que je me suis inscrit, mais il y a un éditeur numérique, la librairie immateriel.fr, donc Immatériel c'est aussi un redistributeur, un agrégateur de contenu qui, après, les dispatche dans un certain nombre de boutiques, mais ils ont aussi leur librairie interne, et, chez eux, il y a entre autres un éditeur qui vend un abonnement toute l'année. Je me suis abonné il y a un mois chez eux, pour avoir accès à tous leurs livres pendant un an pour 80 €. L'année dernière, j'ai dû acheter

une quinzaine de leurs livres et je devais être à 60 € au total. Cette année, je ne sais pas s'ils publieront autant de choses et s'il y aura autant de choses qui m'intéresseront, mais c'est aussi un acte de soutien. (Diamant).

Les métadonnées dans le téléchargement illégal

Le paradoxe de la justification des pratiques du libre, du gratuit ou du téléchargement (dont nous avons déjà pointé les nuances), c'est qu'elle s'appuie sur une forme d'évaluation comparative de la qualité des offres qui donne parfois avantage à l'offre illégale, dans une attitude de consumérisme qui tendrait à se présenter comme dépourvue d'arguments idéologiques, non seulement sur les avantages évidents de la gratuité, mais aussi sur le formatage des œuvres proposées.

Quand on le télécharge, on récupère le livre en 4 ou 5 formats différents, PDF, ePub, Mobi, peut-être en html, je ne sais plus trop. Enfin, je récupère les ePub et je supprime les autres. Il est vraiment très bien fait, et les livres sont de très bonne qualité. Ce qui est également super-agréable, c'est que la majorité des métadonnées sont déjà saisies, donc quand on les intègre, il y a tout qui est déjà prêt. (Hervé).

Une nouvelle fois, les métadonnées sont évoquées et jugées indispensables pour le catalogage des livres.

Cependant, la plupart de ceux qui pratiquent le téléchargement illégal de livres numériques ne s'embarrassent guère de justifications et montrent seulement à quel point c'est pratique, même si, à l'évidence, il faut un minimum d'aisance technique pour en faire une activité de routine. Soulignons que ce lecteur, Christophe, admet accéder à des ouvrages scientifiques sur des plateformes comme RapidShare ou DepositFile ou FileShare, tout en accédant à d'autres ouvrages *via* la plateforme cairn.info. Mais, alors qu'en téléchargeant, il accède à un fichier qu'il pourra transformer *via* le logiciel Calibre pour le lire sur le terminal de son choix, sur cairn.info, les livres sont accessibles en *streaming*. Ce

mode de lecture en ligne entraîne généralement des problèmes de défilement, de *scrolling*. Notons que, pour le prêt numérique en bibliothèque, les éditeurs ont inventé des solutions de lecture du livre numérique en *streaming in situ*. L'offre est souvent dénoncée avec humour par les bibliothécaires eux-mêmes. Cette lecture statique paraît déconnectée des pratiques. Dans nos entretiens, aucun lecteur ne nous a indiqué aller lire un livre complet en bibliothèque, même si nos observations dans les rayons BD nous permettent de dire que cette pratique existe.

Position 2 : Pro Apple / Amazon, la critique du modèle français

Il est assez aisé de rencontrer le discours de justification de la domination des grandes plateformes américaines (Apple et Amazon) qui se trouve être immédiatement un discours critique des modèles des éditeurs français. Cela renvoie à des pratiques réelles, à des avantages identifiés, certes, mais ce qui nous intéresse ici, ce sont précisément ces justifications, qui, elles, vont reprendre un type de discours critique sur l'incapacité de la France à se doter de plateformes à la hauteur de leurs concurrents. Car ces discours se retrouvent à peu près dans tous les secteurs, au même titre que celui sur le logiciel libre. Une part de la controverse est donc largement alimentée par des positions prédéfinies, ce qui, pour autant, ne permet pas d'invalider les critiques, mais tend à consolider les discours comme un clivage déjà bien installé. Or nous savons que pour faire avancer toute controverse, il convient d'inventer des positions nouvelles, de composer une porte de sortie à partir de positions éloignées au départ. Nous verrons d'ailleurs, comme ce fut le cas dans la partie précédente, que certains, malgré leur adhésion au modèle des grandes plateformes, ont conscience de leurs limites et des effets de captivité qu'elles créent. Une attention précise à ces ambivalences permettrait sans doute de faire émerger des stratégies de reconquête intéressantes à explorer.

Je vais dire beaucoup de mal des éditeurs français et de la filière livre en France, mais, aux États-Unis, c'est quand même nettement moins cher d'acheter sous forme numérique. J'ai lu dans Les Échos, qu'en moyenne, le prix du numérique aux États-Unis, c'était moins 50 % par rapport à son prix en librairie, et qu'en France c'était moins 20 % seulement. (Éric).

Ce lecteur va donc réaliser un test en achetant la biographie de Steve Jobs en version française et comparer le prix en version anglaise.

Ce lecteur explique la position des éditeurs français par une position intellectuelle anti-américaine :

Non seulement ils ont vu le problème trop tard, mais ensuite il y a eu un réflexe de la part des éditeurs, de la classe intellectuelle française. Je ne veux pas tenir un discours anti-élitiste. Mais ils ont eu un réflexe de vieux fond d'anti-américanisme : on n'aura plus la maîtrise, ne laissons pas rentrer le Cheval de Troie de Google ou d'Amazon. (Éric).

Éric rappelle effectivement la position française et européenne par rapport à l'arrivée de Google sur le domaine du livre.

Le livre le plus significatif dans ce domaine-là, c'est le combat de Jean-Noël Jeanneney, ex-directeur de la Bibliothèque nationale contre Google, par exemple. Et heureusement, Bruno Racine, qui dirige maintenant la BnF, est plus intelligent que lui, il a compris qu'il fallait dealer avec... Donc les éditeurs français, les intellectuels français, dans un premier temps, 1. on est attachés à la sacralisation du livre papier, 2. ça vient des États-Unis, 3. on est incapables de se mettre d'accord entre nous pour essayer éventuellement de créer une plateforme en France qui permettrait de jouer notre partition, en tout cas pour les gens qui lisent en français, pour le monde francophone. Ce n'est pas un discours général que je tiens, c'est un discours d'usager. Il y a toutes sortes de sites français : 1 001 libraires; Eden; Numilog. J'ai le sentiment d'une réponse à cette question-là à la fois tardive, brouillonne, et qui ne tient pas compte des attentes des early adopters, c'est-à-dire qu'ils

ont quand même sous les yeux le modèle Kindle qui fonctionne parfaitement.

Les difficultés de l'achat du livre numérique proviennent de la coordination des acteurs, notamment pour l'accès des libraires au fonds numérique des éditeurs et de l'absence d'une stratégie clairement affichée. Les lecteurs y voient une offre brouillonne, peu lisible et préfèrent adhérer à des offres structurées.

Une incompréhension de l'offre

Le tableau classique du morcellement de l'offre et de sa faible interopérabilité pointe aisément les faiblesses des plateformes françaises et finit par valoriser le tout intégré offert par Kindle. Mais le format Mobi pose problème. Voyant le fonctionnement de Kindle, le lecteur suivant décide de passer par la plateforme française Numilog.

Ce livre-là, quand j'ai voulu le transformer en format ePub, quand j'ai voulu le convertir en format compatible avec Kindle, on m'a dit : « non, il y a des DRM. » Il y a des verrous informatiques. Après ça, je me suis dit : « comme j'ai acheté sur Numilog, je vais le trouver là-dessus, sur l'application Numilog sur iPhone. » Et bien pas du tout, parce que ça ne fait pas partie des livres dont Numilog a décidé qu'ils pourraient être lus sur iPhone et iPad, en format ePub. Alors ils disent que c'est les éditeurs qui leur imposent ça. Donc ce livre que j'ai acheté, il se trouve que c'est moi qui l'ai écrit, mais ça pourrait être n'importe quel autre, je ne peux ni l'utiliser sur ma tablette Kindle, je ne peux pas le lire sur mon iPhone non plus. (Judith).

Comprenons bien qu'effectivement Numilog ne peut pas vendre certains ouvrages, alors même que les lecteurs peuvent les trouver sur l'App Store. Nous ne détaillerons pas ici la complexité numérique de la diffusion des œuvres, mais le lecteur, lui, ne la comprend pas, même en étant auteur de l'ouvrage numérique acheté. Face à une véritable plateformesation de l'accès aux livres

numériques, des éditeurs souhaitent même sortir de cette distribution du livre numérique dominée par les stores d'Apple et de Google. Les « cartes à lire » des éditions L'Apprimerie ou la plateforme d'E-fractions imaginent ainsi d'autres modèles de distribution, basés sur des cartes postales ou des livres sans DRM.

Ce discours renforce l'attachement déclaré à Kindle, mais ce type de lecteur qui a adopté une plateforme, non par désorientation, mais par confort ou par dépit vis-à-vis de l'offre existante, n'est en fait pas loin de basculer aisément vers une posture du libre, en adoptant un logiciel qui retire les DRM. Ce point est important, car il montre comment un obstacle aussi mal compris que les DRM est considéré comme contraire à toutes les habitudes d'échange et de propriétés attachées à un bien matériel (je fais ce que je veux du bien que j'ai acheté) et il peut conduire des acheteurs/lecteurs dans les bras des réfractaires à tout obstacle à la circulation et, de là, à la position du tout ouvert, voire du tout gratuit. Les lecteurs traduisent cette forme de vente avec DRM comme le fait d'acheter un livre imprimé et de ne pas pouvoir l'emporter ailleurs qu'à Paris, ou à l'extérieur du département où vous l'avez acheté.

Si la censure s'appliquait sur l'impression des livres, cette censure se situe aujourd'hui sur la vente et la consommation des livres.

C'est véritablement une escroquerie. Ils ne se rendent pas compte de la déception des clients et des usages que ça induit, y compris déjà moi, c'est-à-dire qu'il y a un certain nombre de livres, encore une fois, je vais me laisser guider par le catalogue Kindle ! Vous savez, il y a eu un moment, au tout début de la numérisation de la musique, où les CD étaient piégés par des verrous informatiques comme ça, des DRM. Vous achetiez un CD à la Fnac, vous pouviez le passer sur un appareil, mais quand vous vouliez le mettre sur votre autoradio, ça ne marchait pas, ils avaient verrouillé le truc. C'est le même genre d'escroquerie. Alors, ce que je vais faire, un de ces jours, dès que je pourrai, je vais m'adresser à un geek de mes amis, je vais trouver ça et je vais faire sauter mes DRM ! Ce n'est pas normal ! (Éric).

Les lecteurs dénoncent une atteinte à leur liberté tout en vantant l'expérience utilisateur générée par ces systèmes captifs.

Une liberté de lecture entravée et tracée

L'adhésion par dépit ou même enthousiaste à des plateformes peut cependant rester éclairée et lucide sur les limites, voire les effets pervers de ces dernières, comme nous le raconte cet auteur au sujet d'iTunes.

Sur iTunes, pour avoir un compte, il faut avoir une carte bleue, on vous demande le numéro. Donc cela veut dire que mes filles ne pourront pas avoir leur autonomie à ce niveau-là avant d'avoir leur autonomie bancaire ! Je comprends le principe économique, mais au niveau de ma liberté. Ce n'est pas facile, parce que je n'aurais pas demandé à mes parents, qui étaient très conservateurs, de me payer des bouquins de Bakounine ou autre ! Et maintenant, mes filles vont devoir me demander, et moi je vais avoir leur historique. C'est une entrave à la liberté. Alors elles se débrouilleront, elles téléchargeront ailleurs. (Marguerite).

Étonnant discours, donc, d'un client d'iTunes qui perçoit bien la captivité qui est la sienne, tout en vantant la fluidité offerte. Une ambivalence complète qui ouvre des pistes de recomposition des publics et de leurs formes d'adhésion aux modèles culturels actuels. Qui dit, en effet, que la fluidité de l'expérience vantée ici nécessite la forme de clôture et de captation qui semble insupportable à des lecteurs qui possèdent d'importantes capacités d'orientation sur le web ? Les lecteurs vont jusqu'à soulever une atteinte à leur liberté tout en vantant l'expérience utilisateur générée par ces systèmes captifs.

Position 3 : Défense du modèle français

Radicalement à l'opposé de ce que nous venons de voir, se trouvent ceux qui défendent les médiations traditionnelles en

général et qui critiquent dans le même temps toute tentative d'établissement de nouveaux monopoles. Ils prennent alors la défense du modèle français qui reste atypique dans le monde, puisque, avec des mesures comme le prix unique du livre, il a permis la survie d'une grande diversité de médiateurs que sont les libraires, alors qu'on sait comment ils ont disparu et continuent de disparaître aux États-Unis, par exemple. La transposition de ce modèle sur les réseaux sociaux numériques n'est cependant pas évidente, car l'avantage territorial de la proximité peine à trouver son équivalent. Il est intéressant de voir alors comment les lecteurs peuvent concilier leur usage intensif des réseaux sociaux numériques pour la lecture avec la défense des médiateurs classiques.

Une posture classique consiste à refuser de jouer sur tous les tableaux, en profitant de façon cynique des conseils et de l'exploration permise par les libraires tout en allant acheter chez Amazon parce que ce serait moins cher. La position du consommateur responsable ou moral ne peut sans doute pas convaincre toute une population qui restera sensible au critère unique du prix, mais qui peut représenter un vivier d'alliés intéressants dans une controverse.

Certains reconnaissent, comme dans l'extrait qui suit, qu'il s'agit là de militantisme, comme on l'a vu pour les défenseurs du libre, car ils peinent à décrire avec clarté les avantages qu'ils y trouvent, et même à expliquer clairement le statut des plateformes et leurs relations avec les libraires. Un point qui mérite sans doute d'être pris en compte lorsque l'on veut concurrencer le modèle intégré de Amazon/Kindle, par exemple : quelle est la lisibilité du schéma que l'on propose au client/lecteur ?

Numilog, la filiale numérique de chapitre.com dont je ne connais pas le nom, et 1001 libraires, qui est le portail de vente papier des libraires indépendants, donc il a ouvert il y a un an et demi, quelque chose comme ça, qui a du mal à fonctionner, et il y a possibilité d'acheter des livres numériques, sachant que je le fais un peu par militantisme pour la librairie indépendante. Mais, pour autant, je ne sais absolument pas où ça me renvoie, parce que c'est pas des libraires qui vendent le numérique, donc je

sais absolument pas qui fournit le numérique de 1001 libraires. (Judith).

Défendre la position des éditeurs français ne peut donc pas être qualifié trop rapidement de lobbying mais peut être assimilé parfois à des formes de militantisme chez certains lecteurs.

Position 4 : Captifs généralistes

Cette dernière position est plus difficile à tenir en termes de justification : elle consiste à ne critiquer personne et à prendre tout ce qui est bon à prendre dans chacun des modèles, les médiations traditionnelles pour leur proximité et leurs qualités relationnelles et les grandes plateformes pour leur efficacité et leur coût.

Dans les pratiques, ce ne sont pas les moins répandues, car un grand nombre de ceux qui pourraient tenir un discours clair ou radical dans l'absolu sont bien souvent adeptes d'un pragmatisme beaucoup plus grand, parfois dépendant des circonstances. Nous touchons ici aux limites de l'exercice de la justification : certains ne souhaitent pratiquement pas entrer dans le débat, et prennent tout ce qui leur convient.

A : Pour revenir au Steve Jobs, vous l'avez acheté sur quelle plateforme ?

B : Je crois que c'est... Je passe souvent par chapitre.com, je trouve que c'est plus simple.

A : Pour avoir une application qui est sur iPad ?

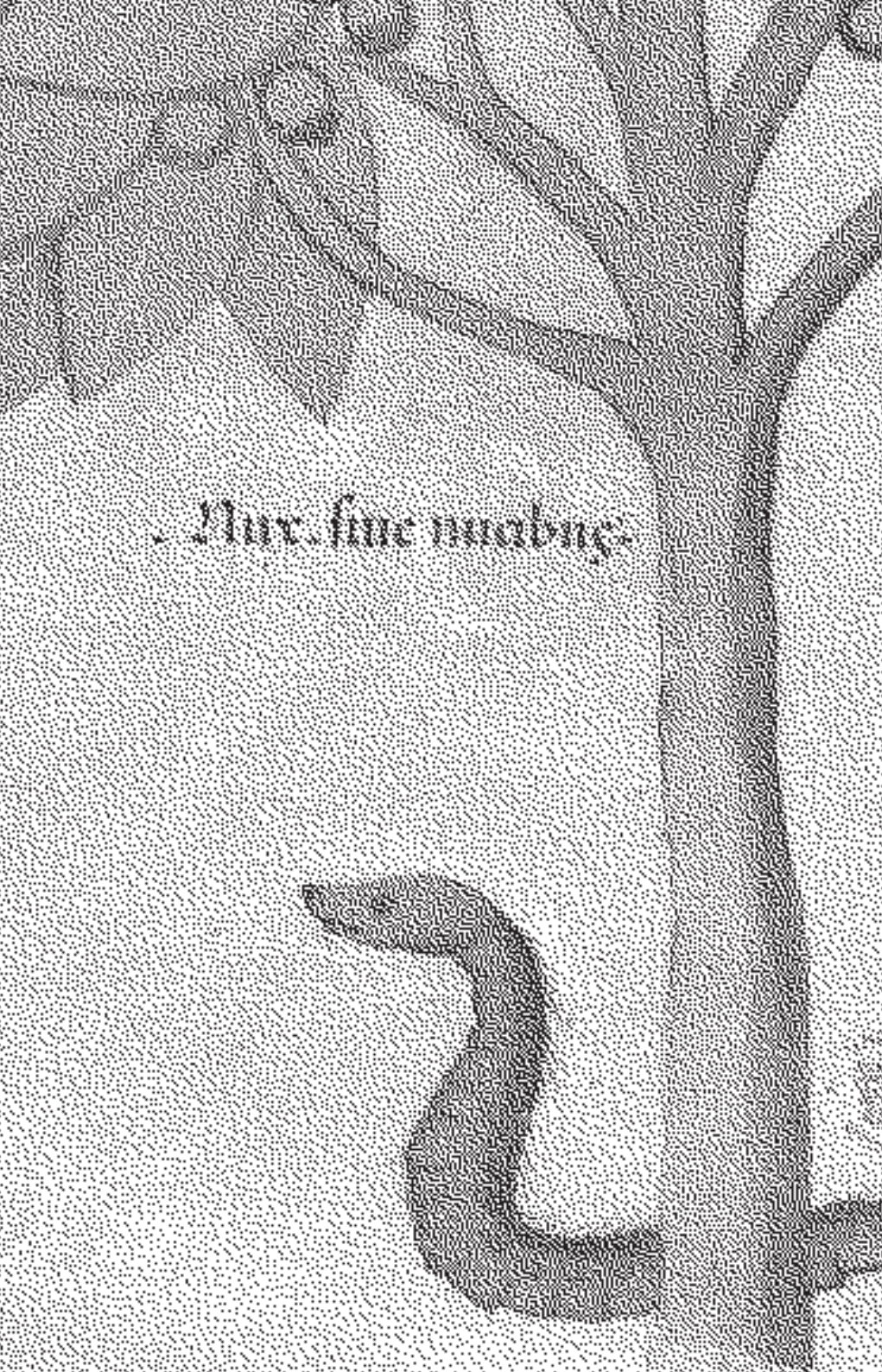
B : J'en ai peut-être acheté un ou deux par la fnac.com aussi. Et puis, j'en ai d'autres aussi. Qu'est-ce que j'ai eu, là, récemment ? À chaque fois, c'est un système différent. C'est ça que je déplore un peu.

A : Entre les applications des différents libraires ?

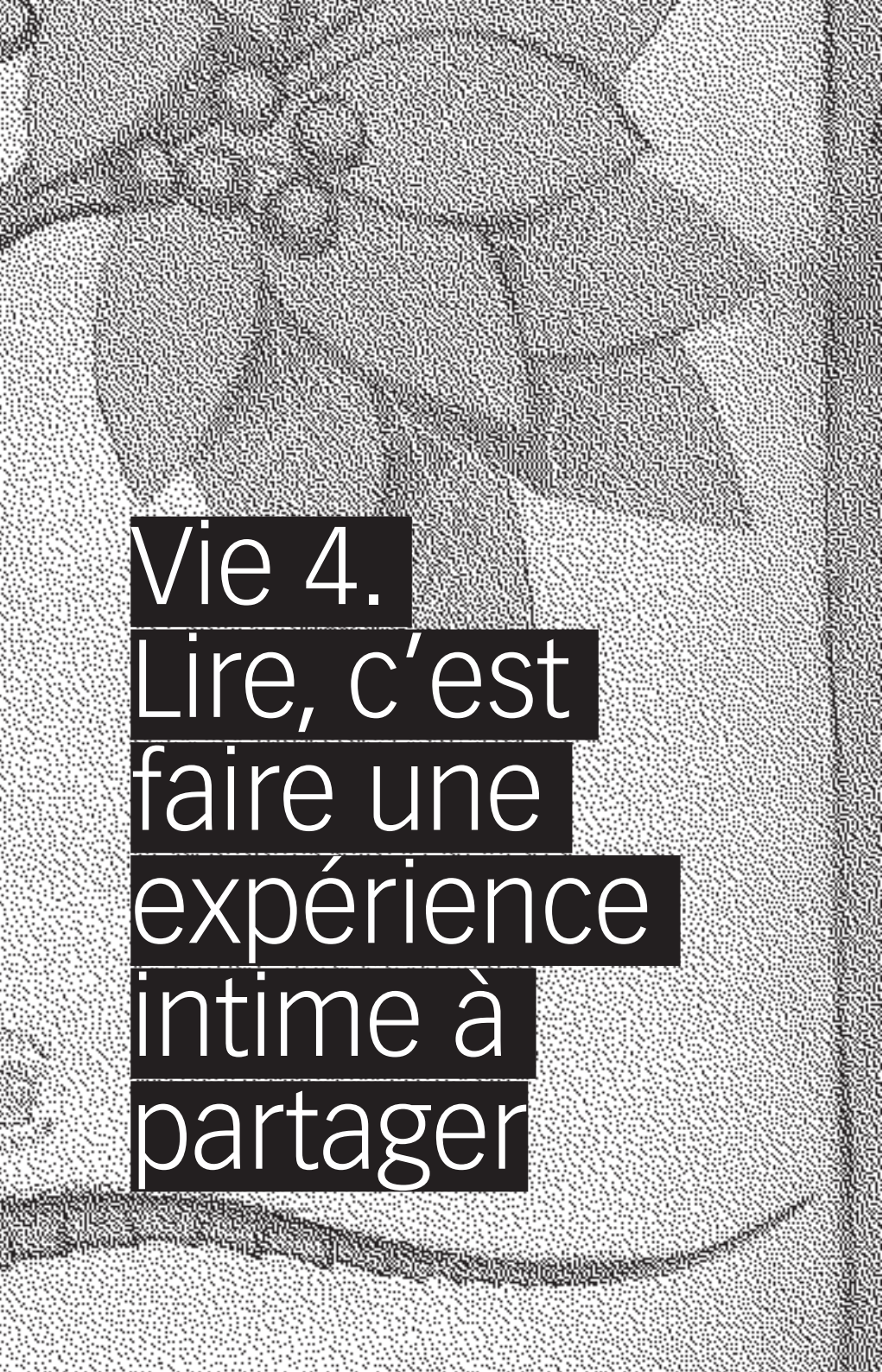
B : Oui. Alors, il y a Numilog. Il y a aussi iBooks store. Là, j'ai Une petite histoire de la Chine et Les Derniers Jours de Pékin. Un bouquin sur une Japonaise qui est mariée avec un Français, qui a fait un petit bouquin sur le choc culturel quand elle est arrivée

en France, comparée au Japon. On en prend plein la figure ! Il y a des bouquins qui sont gratuits aussi. (Noël).

La multiplicité des modes d'accès utilisés afin de se procurer des livres numériques démontre que cette posture plus ouverte est assez fréquente en pratique. Cependant, les discours de justification font apparaître également les contradictions qui peuvent exister entre des positions idéologiques et une attitude pragmatique qui nécessite une certaine forme d'adaptation à l'offre existante, valorisée selon les circonstances pour des raisons économiques, de facilité technique ou de disponibilité des œuvres.



Mux. sine macula.



Vie 4.

Lire, c'est
faire une
expérience
intime à
partager



*Je me dis que je n'ai pas été le seul à le lire,
on a été au moins deux
à avoir partagé les mêmes choses.
Alors, je ne sais pas si on les a subies
ou supportées de la même façon, mais bon...
J'aime bien les livres anciens aussi,
j'aime bien le contact physique du bouquin,
les pages un peu jaunies, l'odeur...
C'est plus que le plaisir de lecture,
il y a un plaisir de l'objet aussi.*

Patrick, Critiqueslibres.

ROLAND BARTHES¹⁰⁴ avait exprimé ses doutes sur la possibilité de produire une doctrine de la lecture. Questionnant les notions de pertinence et de refoulement, il reliait la lecture au désir d'écrire en définissant trois modes de plaisir dans la lecture : le plaisir des mots ; le plaisir du suspense ; le désir d'écrire.

Ce désir d'écrire se situait donc, pour lui, dans la continuité du plaisir de la lecture, et c'est ce que nous allons chercher à comprendre dans cette quatrième vie du livre. Roland Barthes donnait dix raisons d'écrire, parmi lesquelles le plaisir d'écrire, dont le plaisir d'écrire sur sa lecture.

104. Roland Barthes, « Sur la lecture », in *Œuvres complètes*, t. 4., Paris, Seuil, 2002, p. 933.

Lire, c'est annoter

L'annotation savante a son domaine de validité, mais n'est pas une règle, loin s'en faut. L'annotation a donc une valeur intellectuelle. De plus, certains lecteurs et acheteurs insistent sur un respect du livre dans son état original alors que d'autres apprécient le côté « livre qui a vécu ». L'annotation a simultanément une valeur économique, à tendance dépréciative et une valeur affective accompagnée, elle, d'un jugement positif. La dynamique de publications personnelles est cependant enclenchée et doit pouvoir être exploitée avec le numérique, à condition que les statuts des interventions soient bien distingués. Il apparaît ainsi que l'on peut différencier :

- les écrits d'orientation (résumés, critiques), qui sont utiles avant l'acquisition ;
- les écrits d'annotation en cours, qui peuvent constituer des éditions savantes ordinaires (écrites par tout le monde), mais aussi des livres subjectifs à plusieurs voix ;
- les écrits de publication dérivée, qui constituent une forme d'intertextualité ordinaire, proche des ateliers d'écriture, exploitant l'inspiration créée par les lectures de certains livres, pouvant aboutir à l'édition de nouveaux livres.

Le lecteur annoter un livre avec divers degrés d'altération (l'objet, le texte, la relation auteur-lecteur). Le lecteur peut interpréter un texte (droit), y trouver un aide-mémoire, apposer une émotion (« c'est beau ») ou y inscrire un programme d'action (« à retenir »). Différents degrés sont présents dans les formes de l'écriture, dans le destinataire (soi/les autres), dans le support (livre travail/plaisir), dans la matérialité (altération ou non de

l'objet, ajout de post-it ou autre). La réception de ces annotations demeure variable selon les lieux et les lecteurs.

Le rejet de l'annotation

Les lecteurs de bibliothèque municipale n'annotent pas les livres ; si cela arrive, celles-ci en font d'ailleurs un critère de désherbage.

Pour de nombreux lecteurs, le livre est un objet vivant que le lecteur ne veut pas dégrader, altérer, car l'annotation devient « *une manière de réécrire le livre* » (Marine). Jack Goody¹⁰⁵, au niveau des représentations sociales et symboliques, a montré qu'il existe des degrés d'acceptabilité variables en fonction des individus et des sociétés, et dans le temps. Le livre peut avoir une forme de vie à respecter. Respecter le contenant, c'est respecter le contenu. « *Le pire que je fasse est de mettre un marque-page.* » Annoter un livre peut tout simplement être inenvisageable, le livre révèle alors ses origines sacrées. « *Je n'écris jamais dans les livres ça a un côté un peu sacré, on n'écrit pas dans un livre, on écrit à côté, si nécessaire. Mais je ne le fais pas, car je n'en ai pas l'usage, ou très très rarement. Si je devais le faire, je n'écrirais pas dans le livre.* » (Marion, membre de PocheTroc). Cette référence au sacré, au presque sacré, se retrouve chez Jacques, qui, lui, distingue les annotations possibles en fonction du contenant. « *Pour moi le livre c'est pas un objet sacré, je n'irais pas jusque-là, quand même, mais c'est une forme de respect. Un livre de poche avec quelques pages cornées ne me dérange pas. Si le livre est abîmé parce qu'il a été lu, après tout, c'est mieux qu'un bouquin dont les pages ne sont pas coupées.* » Chaque lecteur construit donc son échelle des degrés d'acceptabilité des annotations en fonction des supports et de ses expériences passées.

Le livre se définit également comme un contenant à conserver, au-delà de la pratique même d'annoter. Le livre n'est pas un cahier de brouillon.

Ce serait comme annoter un dessin ou un tableau. Je le vois comme un bel objet. C'est pour ça que je peux avoir lu un livre

105. Jack Goody, *La Peur des représentations*, Paris, La Découverte, 2006, 309 p.

à la bibliothèque, l'acheter et le mettre dans ma bibliothèque et ne plus y toucher. C'est comme un bibelot. Simplement avoir la tranche du livre. C'est un peu fétiche. C'est un livre qui rappelle quelque chose, qui rappelle de bons souvenirs. (Richard).

Le livre, après l'usage en bibliothèque publique, devient un bibelot dans la bibliothèque personnelle. Ce bel objet se transforme en tranche au titre lisible, il est « bien fait », comme les fétiches de Latour¹⁰⁶, et il possède ainsi un pouvoir au-delà du moment de la lecture. Pour cela, l'objet doit être conservé intact.

Le livre annoté par d'autres n'est plus appropriable en seconde main dans ce cas, tandis que d'autres lecteurs vont aimer les livres d'occasion précisément pour cette vie du livre, son histoire, ce petit bout de vie des anciens lecteurs qu'il transporte.

Rencontrer ou refuser de rencontrer l'autre

Les lecteurs peuvent vouloir rencontrer un autre lecteur à travers l'annotation, lui laisser un message. À l'inverse, le lecteur actuel du livre peut être curieux envers celui qui a laissé cette trace. Cette annotation résiduelle devient alors l'appel à un mode de rencontre avec l'autre, avec le lecteur précédent qui a laissé une trace, une trace de son rapport intime entre lui et l'auteur, entre lui et le texte, voire une trace de sa vie. Ce rapport à l'intime peut expliquer le refus ou la tolérance envers les annotations. Cette annotation peut amener une réflexion sur le précédent lecteur, sur ses intérêts. Cependant, se former une image de la personne rien qu'en regardant les annotations, reconnaître ses valeurs, ses croyances, rentrer dans la vie de la personne peut engendrer le rejet chez d'autres lecteurs. Ainsi, un lecteur peut refuser d'annoter un livre, par peur de se découvrir, par peur du regard de l'autre sur soi. Car l'annotation permet d'avoir une empreinte du passé, du vécu du livre, une trace de vie, et non une boîte vide. L'annotation est une forme d'appropriation du livre, une trace

106. Bruno Latour, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n°4, 1994, p. 587-607.

laissée au lecteur suivant qui peut la refuser. Si le livre doit être revendu, il vaut mieux le laisser dans un état impersonnel ou personnalisable par le lecteur suivant. « *C'est comme si je rentrais chez quelqu'un* », nous précise Valérie, qui refuse de lire les livres de son conjoint ou que son conjoint lise ses livres en raison des annotations. Le numérique offre de nouvelles opportunités de partage de la relation intimiste du lecteur avec le texte. Mais rappelons qu'avec l'imprimé, personne ne sait qui en est l'auteur, ce qui encourage l'imagination de celui qui les découvre. Le numérique, quant à lui, par ses possibilités de traçage, pose le problème de l'identification de la personne, de la collecte de données personnelles, même si nos travaux d'extraction de données sur le web nous permettent de dire que ces systèmes de collecte sont faillibles.

Ma dédicace personnelle, elle me parle

La dédicace, que nous considérerons ici comme une forme d'annotation, valorise-t-elle ou dévalorise-t-elle la mise en circulation d'un livre ? Trouverai-je un lecteur prêt à acheter mon exemplaire plus cher que 0,90 euro en occasion ou plus que 8,50 euros moins 5 % de remise en neuf sur fnac.com ? Peut-être, mais rien n'est moins sûr. Le degré d'acceptabilité des annotations est variable d'un lecteur à l'autre. Nous l'avons déjà évoqué en expliquant que le livre est appropriable et a des valeurs de types différents, ce que nous raconte Assia, 35 ans, enseignante chercheuse à Paris. « *Certains bouquinistes sont réputés pour avoir des livres d'occasion qui viennent des auteurs eux-mêmes. Par exemple, il y en a un qui est près de l'Institut du Monde arabe, qui reçoit des ouvrages qui sont soit dédicacés, soit annotés par les auteurs. Mais pour moi, qu'un livre soit annoté par l'auteur ou pas, c'est pareil.* » Pour Assia, ces annotations peuvent déprécier la valeur commerciale du livre ou l'enflammer, mais il faudrait alors la signature d'un Nobel ou d'un auteur mort depuis cinq siècles.

Aux yeux du lecteur à qui cette « dédicace » est « dédiée », la valeur sentimentale est présente. Mais rien n'empêche alors le livre d'être remis en circulation.

Mais elle ne se revend pas

Maïté vend des livres sur eBay. Un jour, elle a eu un oubli. *«Je m'en suis voulu. J'ai vendu un bouquin qu'on m'avait offert et j'ai réalisé, après l'avoir envoyé, que ma copine avait mis un mot hyper mignon à la fin. J'avais vraiment oublié de le préciser, donc j'ai envoyé un message au mec en m'excusant.»* Maïté ne s'inquiète pas de l'acheteur qui va rentrer dans son intimité en lisant ce mot hyper mignon, elle s'inquiète ici de sa réputation en tant que vendeuse. *«Il faut vraiment être très précis sur l'état du livre. Je n'ai jamais eu de mauvaise critique. D'ailleurs je dois avoir 4,75 sur 5.»* La critique littéraire mue quelque peu. La critique du livre laisse place à la critique du lecteur-revendeur. Les étoiles ne qualifient pas le contenu, mais son vendeur. Les étoiles ne qualifient pas le bien, l'expérience partagée, mais une réputation au sein d'un système de vente de ce bien. Cet exemple montre également que les auteurs n'ont pas l'apanage de cette dédicace. L'annotation dans les premières pages d'un livre permet au lecteur de marquer sa propriété sur ce bien mis en circulation. Il peut indiquer son nom et son numéro de téléphone, afin de se rappeler à celui qui l'a emprunté. *«Mes bouquins ne sont pas annotés. Il y a juste mon nom pour pas qu'on m'en pique et Dieu sait qu'on m'en a piqué quand même.»* (Fernand) Cette annotation devient une marque de propriété et la prolonge auprès du lecteur suivant. L'annotation rentre également dans un rapport intimiste avec l'objet (le faire sien).

Ce qui est annoté : l'objet-livre, le texte, l'autre

Au-delà des cas de la dédicace et du refus, nous dirons que «lire, c'est annoter». Ce qui ne signifie pas recouvrir les pages d'un livre de coups de crayon ! Chez les lecteurs, il existe en effet des degrés dans le supportable, dans l'élaboration, dans le degré d'information complémentaire et dans l'entrée dans l'intimité de ce précédent lecteur qui a apposé ces annotations. Deux types d'annotations se distinguent : l'intime et l'érudit. L'annotation

numérique n'est donc pas uniquement une annotation savante ou « technique » au sens de métadonnées, mais également une « annotation sémantique et discursive¹⁰⁷ » (Seilles *et al.*, 2010).

Dans le registre de l'intime, l'annotation relève d'une manière d'être propre à chaque lecteur. Dans le registre de l'érudition, l'annotation pourrait atteindre le degré élevé de *marginalia* ou de glose. Marc Jahjah distingue dans ces travaux de thèse les *marginalia* imprimées et les *marginalia* de lecture, dont il propose quatre royaumes, allant de 1500 à 2012¹⁰⁸. Mais l'annotation « savante » dont nous parlons n'atteint pas ce degré élevé d'élaboration. Cette annotation qui accompagne le lecteur a-t-elle uniquement une valeur intellectuelle ? Pouvons-nous lui définir également une valeur économique et affective ? Que l'annotation soit refusée ou acceptée par le lecteur, tous les lecteurs que nous avons interrogés ont un avis sur le sujet, et les critères d'acceptabilité varient sur des points très précis.

Lire, c'est annoter, et donc écrire sur le texte ou à proximité du texte. Le chercheur pratique l'annotation couramment. Les adolescents la jugent scolaire. Les lecteurs de bibliothèque ne l'envisagent même pas, afin de ne pas altérer l'objet. Trop près du texte, cette annotation dérange la lecture, elle interfère dans la relation au texte. Parfois, elle donne lieu à interprétation. Elle renvoie l'impression de rentrer dans la relation entre un auteur et un lecteur, au point même de générer une posture voyeuriste, jouissant d'observer ces annotations d'un autre lecteur, comme si celui qui regardait observait ce qui ne doit pas se voir, l'intimité de la relation entre le lecteur, le texte et son auteur. À partir de ces traces, le détenteur du livre, ici Dominique Autié¹⁰⁹, imagine une vie à l'auteur des annotations : un homme veuf, retraité,

107. Antoine Seilles, et al., « L'annotation discursive et sémantique pour la pratique de débats 2.0 », *Revue des Sciences et Technologies de l'Information - Série Document Numérique*, Cachan, Lavoisier, 2010, n°13 (3), p. 153-177, <https://dn.revuesonline.com/article.jsp?articleId=15724> – DOI :10.3166/DN.13.3.153-177.

108. Marc Jahjah, « Les 4 royaumes de l'annotation (1500-2012) », 9 octobre 2013, https://marginalia.hypotheses.org/18186#identifiant_1_18186.

109. Dominique Autié, « 32 – Du soulignement comme fin de l'humanisme. À propos d'un Esprit des lois sur-marginé », 2007, http://blog-dominique.autie.intexte.net/blogs/index.php/2007/03/09/d_un_esprit_des_lois_sur_margine.

allant à l'université du temps libre, à la fin des années soixante. Certains lecteurs refusent les annotations sur les livres, d'autres aiment voir ce qui a intéressé le lecteur précédent ou l'imaginer.

Annoter le texte

L'annotation est aussi un paratexte, souvent déprécié, car il rompt la fluidité du parcours de la page, de l'appréciation de l'histoire, tant pour celui qui l'appose que pour celui qui la lira ensuite. Marie, une adolescence lectrice, n'écrit pas sur les livres, car elle est concentrée sur sa lecture : *« Je lis l'histoire et cela suit son cours. Cela ne me vient pas à l'idée d'écrire sur le livre. Quand je lis, je suis à fond dans le livre et si j'écris, ça me casse dans mon élan. »* Les lecteurs sont dans l'histoire, et ce paratexte peut empêcher la lecture, au-delà de son côté inesthétique.

Les lecteurs n'ont pas envie que ces annotations les obligent à regarder ce qu'ils n'auraient peut-être même pas relevé. *« C'est désagréable. On est attiré par un truc, qui, s'il n'était pas souligné, on ne l'aurait pas vu. Je trouve que c'est un petit peu forcer l'autre à... je ne sais pas, mais je ne suis pas d'accord pour le faire. »* (Louise). Le lecteur veut garder sa lecture personnelle et ne pas être obligé par la lecture précédente. L'annotation est une altération dans la compréhension du texte, dans l'activité solitaire de lecture, puisqu'elle signale l'irruption d'un tiers dans le texte. L'absence d'annotation permet de rester neutre, respectueux, sans altérer cette relation entre le lecteur, l'auteur et son texte. Comme le souligne Umberto Eco¹¹⁰, le texte est paresseux, l'activité du lecteur consiste à interpréter le texte, mais voir apparaître l'interprétation d'un autre lecteur peut venir troubler sa propre lecture. Les lecteurs veulent avoir toute liberté de voir ou de ne pas voir ces annotations.

Remarquons que les lecteurs citent principalement des romans. Le genre fait sans doute une grande différence dans l'acceptation de ces annotations.

110. Umberto Eco, *Lector in fabula* ou *la coopération interprétative dans les textes narratifs*, op. cit.

L'annotation peut en effet être un aide-mémoire sur ce qui est important : le contenu, le contexte ou l'histoire. «Toujours avec toi de Maria Ernestam, ça parle d'une île. Il y a plusieurs choses dans ce livre que j'aimerais aller voir. Pendant ma lecture, je mettais des petits post-it ou je m'écrivais des petites choses dans un coin, parce que je veux aller voir de plus près ce qu'est cette île. Je vais aller sur Google pour en lire un peu plus.» Pour Michèle, bookcrosseuse, l'annotation devient un programme d'action pour se souvenir, citer, aller voir. C'est une instruction pour l'action. Ensuite, Michèle libérera son livre avec ces annotations détachables. Pour Louise, l'annotation relève du registre de l'intimité, «*c'est personnel*». Quand elle parcourt un livre de médecine ou de développement personnel, elle prend une feuille à côté afin d'éviter qu'un lecteur de ses annotations n'entre dans son interprétation du texte, puisse voir ce qui la touche ou l'interpelle.

L'annotation est un rapport personnel, voire fétichiste, avec l'objet. Non tolérée quand le livre est prêté, car trop personnelle, elle est pratiquée quand elle sert d'aide-mémoire et qu'elle est amovible, même dans un environnement papier.

L'annotation de textes juridiques et historiques

Il existe en droit et en histoire des pratiques d'annotation où le code acquiert différentes valeurs.

La valeur du code augmentée par les commentaires des éditeurs

Parce que les Codes en ligne, sur Legifrance, sont les Codes tels qu'ils sont édictés par la loi, sans aucun commentaire, sans aucune doctrine, sans arrêt, sans article, sans jurisprudence... Là, il faut travailler, au lieu d'avoir un Code avec toutes les notes comme ceux que les éditeurs ont annotés. Chaque article a un petit commentaire en dessous. Il y a Dalloz pour les Codes, les bleus et les rouges. La plupart des personnes, en tout cas en amphi,

ont des Codes Dalloz parce qu'on est habitué à les utiliser. Ils vendent aussi des packs avec le Code papier et la version numérique. J'avais acheté ça en première année, ce n'est pas mal, c'est plus ludique, interactif. Maintenant, j'ai arrêté, parce que je ne vois pas forcément l'intérêt, ça sert à rien de payer 100 euros de plus pour avoir un Code numérique alors que c'est en téléchargement... (Dominique, étudiant en droit et présent sur Oboulo, plateforme de téléchargement de dissertation, devenue docs.school).

La valeur du code annoté par d'autres étudiants

La combinaison étudiante est donc d'annoter et de stabiloiser les codes, pratique pourtant interdite durant les examens.

La plupart du temps, c'est juste des annotations pour les examens. C'est théoriquement interdit, mais tout le monde va le faire et annoter dessus pour se rappeler que c'est l'arrêt que le prof avait donné au cours de l'année et que, s'il faut en mettre un, ce sera celui-là. Un petit coup de stabilo pour le faire apparaître directement.

Le code annoté permet de transcrire l'interprétation de l'enseignant, et en raison de leur coût, ils circulent entre étudiants. « Mes amis n'ont pas forcément l'argent pour le faire, et je leur prête pour les galops, les examens... Donc il y a un gros trafic souterrain de Codes à l'intérieur de la fac pour les différents galops et examens de chacun. La revente, pas énormément, mais l'échange gratuit pour un examen pour dépanner quelqu'un. »

Ces codes annotés ne sont pas obligatoirement valorisables pour cet étudiant, qui juge ici le système de rachat de la librairie Gibert Joseph. Le livre n'est pas repris s'il a trop d'annotations ou de stabilo.

Les livres qui sont dans un état très récent, Gibert va nous les racheter une misère sous le prétexte de l'occasion, mais il va très certainement les revendre en neuf. Parce que tous les livres

d'occasion qu'on trouve chez Gibert sont complètement détériorés, alors que la plupart des gens qui vont revendre des livres, ils sont en relatif bon état. Ils acceptent certains livres en occasion dont ils ont besoin, soit parce qu'ils sont en rupture de stock à certains moments de l'année, soit parce qu'ils ne sont plus imprimés.

Pour cet étudiant, le rachat de livres propres permet une revente en quasi neuf alors que les annotations rompent cette mise en circulation, sauf si les stocks sont insuffisants sur certains titres qui sont, de ce fait, vendus en occasion. Nous ne pouvons vérifier ces propos et ils ne sont mobilisés ici que pour souligner le jugement de lecteurs-revendeurs sur cette dévalorisation de la valeur de l'objet-livre.

L'annotation correctrice qui enrichit ma lecture

Outre les pratiques en droit, des lecteurs relèvent également les pratiques sur les livres d'histoire. L'interprétation devient une rectification du contenu. *« Il y a toujours des gens qui ne sont pas d'accord avec ce qui est écrit. Donc il faut qu'ils mettent leur grain de sel, en disant : "Non, non, je ne suis pas d'accord", ou alors : "Attention, la date n'est pas bonne" et ils rectifient les dates. Donc c'est essentiellement dans les livres d'histoire. »* Interprétation du contenu, voire correction de coquilles. *« Dernièrement, j'en ai lu un où c'était même très désagréable. Il y en a un qui s'est amusé à relever toutes les coquilles et toutes les fautes d'orthographe. Ce devait être un prof qui l'avait lu avant moi. Et comme, malheureusement, le bouquin, ça devait être une petite édition, il y avait quand même une quinzaine de fautes d'orthographe. »* Patrick (Critiqueslibres) qui voit ces annotations constate donc que le lecteur précédent fait un travail de correcteur, pas forcément nécessaire à son goût, ce qui le conduit à imaginer son métier, professeur. À l'inverse, il va juger très positivement des annotations d'un spécialiste qui enrichissent sa lecture.

Une fois j'avais lu un truc qui avait été souligné par... un spécialiste. L'auteur parlait d'un modèle de voiture qui en fait n'existait pas à l'époque où se situe l'action du roman. Ce spécialiste avait souligné en grand et avait mis « ce modèle n'a été commercialisé qu'à partir de telle année », alors que le roman était censé se passer trois ans avant. Comme je ne m'y connais pas beaucoup en voitures, je n'aurais jamais relevé ce genre d'anachronisme dans le bouquin, et finalement ça nous apprend des choses qu'on ne s'attendait pas à apprendre !

Cette annotation didactique par un spécialiste se trouve jugée beaucoup plus favorablement que l'annotation correctrice du texte. Une forme de Wikipédia papier !

Dans ces divers domaines, qui ont été soulignés par les lecteurs, la pratique de l'annotation vient enrichir le texte et les connaissances des lecteurs. Dans ces annotations, les lecteurs peuvent y voir également la trace de celui qui les a précédés, comme dans l'exemple précédent, où Patrick voit dans ces annotations l'œuvre d'un enseignant en mal de correction orthographique. Le jugement plutôt constructif vis-à-vis des annotations est contrarié par un système d'annotations certainement scolaires qui l'oblige à essayer de comprendre qui est l'autre à travers ces traces.

Annoter l'autre

Comment les lecteurs interprètent-ils cette présence de l'autre, du lecteur précédent ? Florentin, jeune étudiant, échange avec sa colocataire des livres qui comportent soulignements et papiers en marque-page. Ce sont des marques auxquelles il porte attention en se demandant pourquoi sa colocataire a noté ce passage, pourquoi il lui semble intéressant. Florentin réfléchit autant sur l'annotation que sur l'annotateur. Ces annotations l'amènent à s'arrêter et à penser à un autre ouvrage.

J'adore voir des annotations dans les livres, parce que c'est comme si on rentrait dans l'intimité de la personne qui l'a lu avant. On

se demande ce qu'elle a pu penser en lisant, en annotant. Et finalement, on arrive à se former une image de la personne rien qu'en regardant. Je reconnais ma colocataire avec ce qu'elle a surligné, je vois ce qui est important pour elle, je reconnais ses valeurs, et ce à quoi elle croit.

L'autre est découvert à travers les annotations, mais l'autre peut également faire découvrir un domaine, une compétence, un bout de vie par ses annotations offertes au lecteur suivant.

J'ai lu un roman où quelqu'un avait mis des annotations, et je crois que c'était quelqu'un qui avait dans son entourage ou sa famille un autiste. Il avait noté plein de termes médicaux à partir de ce que l'auteur écrivait de façon « vulgaire ». Et j'ai cherché sur Wikipédia. Ça éveille ma curiosité. Mais c'est aussi assez intrusif de les voir sur un livre, c'est hyper intime.

L'annotation éveille la curiosité et devient une incitation à l'action, à une curiosité sur un thème, tout en relevant de l'intimité du lecteur précédent.

L'annotation, un tracé d'émotion

L'annotation permet aussi d'exprimer une émotion. « *Soit je souligne une phrase qui me paraît complètement tordue, auquel cas je mets des points d'exclamation, ou quelque chose de très beau, et en général sur la 1re page blanche du livre je mets : "voir ceci page tant."* » (Laurence, cliente librairie d'occasion) L'annotation peut traduire une expérience, un état psychologique. Le lecteur renvoie par l'écrit un jugement (c'est bien écrit) ou une émotion (cela me touche). L'émotion provient également de la relation aux autres qui ont produit l'annotation, en voyant ce qui est intéressant pour l'autre, ce qui le touche, un autre point de vue, une histoire dans l'histoire.

« On trouve parfois dans les bouquins d'occasion des cartes postales. Et il m'est déjà arrivé de renvoyer une carte postale parce que l'on pouvait sentir le côté très familial et affectif dans la carte postale,

un rapport parent/enfant dans le texte.» Pourtant Cécile achète des livres, les fait dédicacer par l'auteur et les offre. Mais si le lecteur accepte de voir la relation du lecteur au texte, l'objet-livre ne doit pas être trop personnalisé. Le lecteur suivant doit pouvoir se l'approprier, le faire sien. L'émotion ressentie n'est pas transposable directement accolée au texte.

L'annotation partageable

La transitivité par la note de bas de page, une forme d'exégèse se retrouve dans les entretiens. Parfois ce sont les voisinages de significations qui «font penser à», même si le lecteur ne sait pas si l'auteur l'a suggéré. D'un côté, une navigation parallèle, d'un livre à un autre, s'accomplit grâce à l'auteur, à ses références, et, d'un autre côté, cette navigation se fait grâce à mes références, mes propres annotations. Différents effets de voisinage sur la page apparaissent : la différence entre la proximité visuelle (pollution de l'œil, du sens ; aide par une lecture d'écramage ; émotion ou curiosité) et la proximité conceptuelle (passer d'un livre à un autre ; d'une idée à une autre).

Cette annotation demeure individuelle. Or l'annotation par les commentaires libres des internautes interroge les lecteurs rencontrés. *«C'est un peu le danger d'internet. On ne sait pas qui annote, qui écrit, cela peut être n'importe qui. On peut complètement se fourvoyer. Il y a tellement d'erreurs, de bêtises. Mais des personnes bien identifiables, cela pourrait être intéressant. Du pro, mais pas trop d'amateurs.»* Richard est membre actif d'un cercle de lecture, spécialiste de l'histoire locale, il admet pouvoir annoter des choses avec pertinence sur ce sujet. Mais, étant autodidacte, sans formation universitaire, il ne conçoit pas dépasser ce domaine.

Il faut donc distinguer les annotations savantes des annotations ordinaires. Les annotations ordinaires permettent certes d'apercevoir l'autre, le fantôme du lecteur précédent, mais l'intérêt de l'information complémentaire demeure limité. Or l'annotation a un intérêt si elle est didactique pour tout un ensemble de lecteurs.

L'annotation ordinaire et numérique

Cette annotation ordinaire prend plutôt la forme d'un commentaire, d'un ajout, d'un pointage, toujours idiosyncrasique. Laurence le fait toujours sur la première page blanche du livre. Elle renvoie à un élément du texte sans en préciser la page, car, pour elle, se remémorer ces éléments est aisé. L'annotation fait office de mémo. Margaux peut s'arrêter dans sa lecture pour prendre une feuille et écrire. Elle annote en lisant, puis, en seconde lecture, elle reprendra sa feuille. Sa liste des annotations se compose de croix, d'astérisques, de mentions «c'est très important» avec un panneau «danger», ou d'autres mentions : «je ne comprends pas»; «faire des recherches» ou «à approfondir». Ces pratiques lui semblent obligatoires, car elle lit, relit, et relit encore un texte complexe, surtout dans les ouvrages universitaires. Ces annotations sont un véritable programme d'action pour la relecture. Elles révèlent la structure de l'ouvrage. De même, les annotations laissées par les autres lecteurs sur ces livres universitaires ou méthodologiques l'interrogent.

Les lecteurs peuvent donc surligner, «cocher» une page, de temps en temps, et ne jugent donc pas tous négativement cette trace du précédent lecteur, tant qu'elle ne les perturbe pas. La difficulté réside dans leur disposition sur la page, dans la marge, en haut de page, ce qui empêche de les ignorer. Le livre numérique présente alors un intérêt fonctionnel certain, puisqu'on peut les cacher selon son humeur.

Ce modèle d'exploitation des métadonnées «annotations» n'est cependant pas standardisé, et, au niveau des interfaces, les conventions restent encore à construire. Les technologies pour traiter ces annotations numériques existent, mais il existe peu de conventions d'usage qui permettraient de prendre des habitudes, même s'il existe des prescriptions.

Trois problèmes peuvent être soulignés dans ces annotations : leur acceptabilité par le lecteur et leur caractère amovible ; leur interopérabilité technique ; leur valeur juridique du point de vue du droit d'auteur, car cette modification de l'œuvre demanderait acceptation par l'auteur,

dès lors qu'elle viendrait à être à nouveau commercialisée dans une nouvelle version.

Pourtant, cette trace des lecteurs précédents est parfois indispensable au lecteur. Jeanne est donatrice à Oxfam, et elle juge insipide la « boîte à lire » comme elle nomme le livre numérique. *« Le côté un peu corné, abîmé, ça me plaît. J'aime bien, comme pour les sacs ou les vêtements qui ont un peu servi, qui sont un peu ramollis, qui ont une empreinte. C'est le côté vivant, le papier, ça vient des fibres végétales et c'est assez important. »* Un livre impeccable, sans trace de vie est inenvisageable pour Jeanne, qui s'autorise à lire celui qu'elle va offrir. Cette matérialité du vécu du livre n'est pas transposable avec le numérique.

L'annotation douceur et chocolatée

Les blogueurs appellent cette pratique le *swap* (échange) : un livre enrichi de sachets de thés, de gâteaux ou de chocolats. Dans un *swap* victorien avec des bouquins de Jane Austen, un DVD d'un film tiré d'un de ces romans a été ajouté dans le colis. Dans un *swap* intitulé « beaux gosses », la personne a reçu les livres avec des « mâles en couverture », des tee-shirts avec des photos de mannequins. Cette pratique provient des blogs de travaux d'aiguille et de couture, où le colis s'enrichit d'une écharpe ou de petits sacs. Cette forme d'échange et d'enrichissement des œuvres assez original n'existe pas exclusivement dans la blogosphère littéraire. Les *swap* reposent sur l'échange de colis entre une liste de participants recrutés *via* les blogs et portent sur une thématique précise (roman d'amour, vampires, Saint-Valentin, etc.). Chaque participant doit envoyer un colis à l'un des membres du *swap* tiré au hasard, les colis étant constitués de quelques livres, d'objets (marque-page, bougies, etc.) ou de nourriture (thé, chocolat, etc.) liés à la thématique. À la réception, les participants postent des photographies et décrivent ensuite sur leur blog le colis qu'ils ont reçu. Ce type d'échange peut se rapprocher de l'esprit du *haul* que nous avons déjà décrit dans cet ouvrage, et cette pratique se transpose aisément, car elle est reprise par les booktubers.

L'annotation petit mot

Moins chocolatée, l'annotation peut être minimaliste, sur un post-it par exemple. Le post-it est utilisé par les libraires pour signaler leur coup de cœur ; dans les échanges entre blogueuses, les livres reviennent chargés de petits mots. Alix tient un blog et organise des circuits de livres voyageurs.

Ceux que j'ai récupérés, ils sont bourrés de cartes postales, de marque-pages, de post-it, de petits textes, de petits mots, « oh super, merci », c'est vraiment sympa. Ce sont des remerciements plus que des avis. C'est très court. C'est plus : « J'ai adoré, merci pour cette lecture. » Les avis sont sur les blogs. Quand je décide de faire voyager des livres, on peut écrire dessus. Je dis : « Vous pourrez écrire sur le livre », parce que je sais que c'est un livre que je vais garder après, parce qu'il aura une connotation affective.

Les degrés d'élaboration de ces annotations sont très variables. Détachables, collées, inscrites sur le papier dans les swaps et les circuits de livres voyageurs, l'annotation a une autre matérialité que la trace et apporte à l'objet-livre une connotation mémorielle et affective.

Livre de travail et livre de lecture

Une des grandes distinctions faites par les lecteurs tient au support et à l'objectif de la lecture. Lire un roman, c'est du divertissement. Le lecteur n'interrompt pas sa lecture pour annoter. Même les blogueuses disent ne pas s'interrompre pour prendre des notes ou annoter. Leur plaisir, c'est la lecture. Au contraire, lire un ouvrage de travail, c'est capitaliser pour y revenir plus rapidement ensuite.

Quand je fais du travail pro, forcément. Je le fais au crayon de papier, parce que je respecte l'ouvrage. L'annotation se cantonne à souligner au crayon à papier et quelques références de pages sur la page du sommaire ou sur la page de préface. Si je devais le vendre,

je pense que j'essaierais de les enlever... Sinon, les livres que je lis pour mes loisirs, je ne les annote pas. (Marie-Noëlle).

Muriel, quant à elle, tient un double discours. L'annotation dégrade le livre et ne peut être tolérée qu'au crayon de bois ou sur un post-it. En milieu professionnel, il y aurait pour elle un intérêt à récupérer des annotations, notamment en offrant un travail « prémâché » par la lecture d'un collègue. La différence entre un document loisir et professionnel provient-elle de l'absence de couverture sur ce dernier ?

Les annotations sur ebook ?

Le site web Kindle se démarque par le nombre important d'informations fournies aux utilisateurs sur la fiche d'un livre. Il intègre deux autres fonctionnalités contributives à partir des métadonnées, que sont les *tags* produits par les utilisateurs et les passages les plus surlignés par les lecteurs.

Or c'est par la reprise des textes, leur traduction, leur réplique que le livre augmente sa circulation. Dès lors, on ne peut qu'être étonnés de voir la faiblesse de l'offre technique d'annotations et des possibles reprises de ces ajouts dans des réseaux sociaux numériques. Les tablettes, les liseuses, les ordinateurs et même les téléphones portables sur lesquels les lecteurs lisent désormais les livres numériques offrent certes des fonctionnalités d'annotation, mais elles restent localisées, difficilement publiables. « *En fait, je surligne, mais j'annote assez peu. Là, je recherche la bonne technique pour pouvoir garder mes notes et mes passages surlignés. J'ai toujours peur de les perdre.* » (Céline, lectrice de livres numériques).

D'après nos observations, et malgré les efforts d'Amazon et de Kobo, les plateformes n'ont pas réussi à rendre cette pratique plus courante et à la valoriser économiquement. La *gamification* de ces plateformes (Marc Jahjah, 2014) leur permet pourtant de collecter des données sur les livres, les lecteurs et leurs pratiques.

Les lecteurs de livres numériques rencontrés ne pratiquaient pas l'annotation du livre imprimé. Cette pratique ne se transpose

peut-être pas sur le numérique, comme nous avons pu le souligner, car elle n'est préalablement pas une pratique ordinaire. Tous les lecteurs ont un avis sur ces annotations, mais peu la pratiquent, alors même qu'ils la rencontrent couramment dans les ouvrages qu'ils empruntent ou achètent.

Lire-écrire sur le livre numérique

La liseuse Kobo, par exemple, permet aux auteurs de mettre des notes sur leur ouvrage, d'ouvrir des forums liés à un ouvrage, de partager des opinions, des avis de l'auteur sur certains passages de son livre. Le webmaster de liseur.com reste sceptique sur ce dispositif qui risque de brouiller la lecture. Selon lui, les citations sur Facebook ou le partage d'éléments surlignés ou marquants d'un ouvrage sont des fonctionnalités qui accompagnent naturellement la lecture numérique. Mais il avoue s'interroger sur ce que cela peut changer de la lecture, de l'approche du texte.

La critique numérisée permet en effet une quantification, un calcul de la production de critique, sous forme de nombre de vues et de commentaires. Dans les dispositifs numériques de lecture, la lecture elle-même se quantifie, sous forme de nombres de pages lues à l'heure, de temps de lecture d'un ouvrage et parfois même avec un système de rémunération de l'auteur à la page lue.

Les lecteurs utilisent encore des applications parfois peu stables ou sans interopérabilité, ce qui leur fait courir le risque de perdre leurs critiques dans le transfert d'un terminal à un autre, comme par exemple d'une tablette ou d'une liseuse à un ordinateur.

C'est vraiment super simple, en fait : vous êtes dans votre bibliothèque iTunes, vous allez brancher votre iPad et vous entrez dans l'onglet « application » et vous allez dans l'application « iAnnotate » et vous faites vraiment soit du drag and drop, soit vous allez chercher... C'est vraiment super simple. Si, par exemple j'ai envie de juste voir les notes ou les annotations, je peux voir le book marker, soit je fais défiler et je vois les petites notes qui

sont toujours présentes. Je ne le fais pas trop, en fait. Il faudrait quand même que je les repasse sur mon ordinateur, je ne l'ai pas fait encore. Les notes ne sont pas synchronisées automatiquement entre l'iPad et l'ordinateur. Il faut que je crée une sorte de serveur.

Au final, Jean-Christophe, doctorant et utilisateur expérimenté mobilisé sur plusieurs plateformes de lecture, ne semble pas sûr de cette interopérabilité. Nous observons également ses usages multiples : de Facebook, il file sur Twitter, Amazon Review, ou Sens Critique. La longévité de ces plateformes varie en fonction des concurrents qui se présentent sur le marché.

L'annotation pour quantifier l'activité de lecture

Si les lecteurs peuvent refuser l'annotation sur papier de peur d'être lu ou de peur d'altérer l'objet-livre, l'annotation numérique se trouve en pratique moins en lien avec le texte, qu'avec l'activité du lecteur. Tout un ensemble de traces d'usage peuvent être collectées par les plateformes de livres numériques pour modéliser cette activité de lecture dans un calcul et un résultat chiffré. Le premier repère dans la lecture numérique est le temps de lecture, depuis le début, jusqu'à la fin du chapitre par exemple. Toutes ces pratiques de lecture deviennent quantifiables et peuvent servir aux algorithmes et à leur recommandation de plus en plus personnalisée.

Lire, c'est écrire

Les pratiques que nous avons rencontrées chez les lecteurs sont des pratiques d'écriture que Roland Barthes aurait reliées au plaisir de la lecture et au désir d'écrire : « *Écrire n'est pas seulement une activité technique, c'est aussi une pratique corporelle de jouissance*¹¹¹. » Elle prend diverses formes lorsqu'elle accompagne la lecture ou résulte de la lecture. En partant du plus petit élément qui marque un temps d'arrêt dans la lecture pour modifier l'objet-livre, comme par exemple le fait de corner une page, nous avons parcouru toutes les formes de ce désir d'écrire qui finissent par être proches de celles de l'écrivain selon Barthes. Ces désirs, comme le disait Gabriel Tarde, ne sont pas binaires, ils sont faits de degrés, et chaque forme constitue un investissement supplémentaire.

« *Lire, c'est écrire* », disait Bernard Stiegler, car cette « attention rationnelle » permet au lecteur non seulement de déchiffrer, mais de produire du contenu. Roland Barthes, lui, distingue en 1964 l'écrivain de l'écrivant¹¹², en remarquant que tous les deux font usage de la parole, mais « *l'écrivain accomplit une fonction, l'écrivant une activité [...]*. » L'écrivain « *travaille sa parole* », tandis que l'écrivant utilise la parole comme moyen, comme instrument, comme véhicule. « *La parole n'est ni un instrument ni un véhicule : c'est une structure, on s'en doute de plus en plus ; mais l'écrivain est le seul, par définition, à perdre sa propre structure et celle du monde dans la structure de la parole.* » L'écrivain se soucie de « comment écrire », tandis que l'écrivant poursuit un but.

111. Roland Barthes, « Écrire », in *Œuvres complètes*, t. 4, Paris, Seuil, 2002, p. 983.

112. Roland Barthes, « Écrivains et écrivants », in *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 404.

*Les écrivains, eux, sont des hommes « transitifs » ; ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen ; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas. Voilà donc le langage ramené à la nature d'un instrument de communication, d'un véhicule de la « pensée ». La matière d'un côté, la parole de l'autre. Or, entre la volonté d'écrire et le fait d'écrire, un mixte apparaît au ^{xx} siècle, celui d'un type bâtard : l'écrivain-écrivain. Sa fonction ne peut être, elle-même, que paradoxale : il provoque et conjure à la fois ; formellement sa parole est libre, soustraite à l'institution du langage littéraire, et, cependant, enfermée dans cette liberté même, elle secrète ses propres règles, sous forme d'une écriture commune.*¹¹³

Dans cette parole commune des lecteurs autour du livre, apparaissent en effet des différences de degrés d'élaboration. Les différences portent principalement sur le ressenti (niveau le moins élevé ou le plus facile à atteindre) et l'argumentation, la réflexion. Leur but étant de s'exprimer, ils demeurent dans le statut d'écrivain.

Les degrés d'élaboration des écritures autour du livre

Nous pouvons distinguer six degrés d'écriture commune autour du livre, variables selon leur niveau d'élaboration entre l'intime et l'argumentation :

- les avis spontanés ;
- les commentaires-avis ;
- les notes de lectures ;
- les résumés (professionnels ou amateurs) ;
- les critiques (amateurs, professionnels) ;
- les fiches de lecture didactiques.

Les lecteurs ne privilégient pas nécessairement la critique la plus élaborée, la critique professionnelle, car les codes du méta-discours fonctionnent souvent comme repoussoir. En revanche,

113. Roland Barthes, « Écrivains et écrivains », in *Essais critiques*, op. cit.

la proximité des expériences entre critiques amateurs et lecteur ordinaire transparait à travers des formes langagières plus proches : la traduction est ainsi facilitée, car lire ou écrire sont toujours des exercices de traduction entre publics supposés. Cet exercice de traduction suppose de formuler, synthétiser, classer et représente un effort dont tous les lecteurs ne sont pas capables. Cependant, pour certains bloglecteurs ou lecteurs-écrivains, cette pratique devient une routine et une expertise.

Dorénavant, les bibliothèques, les lecteurs, les libraires ouvrent des comptes auteurs sur babelio.com par exemple. Et les éditeurs ne s'y trompent pas : l'opération « Masse critique : recevez un livre, publiez une critique » est organisée sur ce site web. La critique d'un livre offre le droit à un livre. Ce n'est plus la critique professionnelle, mais une critique marquée par la proximité sociale sous diverses formes : l'univers de référence, de goût. Des sites web se placent sur ce créneau et deviennent les passeurs entre publics, entre goûts, grâce à la proximité créée entre lecteurs.

L'activité d'écriture se diffuse parmi les lecteurs et le numérique la favorise. Les applications autour du livre mettent en avant un lecteur qui choisit son histoire, qui la construit. Ainsi, le salon « Le futur du livre, rencontres numériques », organisé en 2015 par l'école Esten Sup'Edition, une école multimédia spécialisée dans l'édition et la communication, et en partenariat avec IDBoox, mettait en valeur diverses applications de lecture-écriture réalisées par les diplômés. Dans ces formats, le lecteur devient un véritable actant de l'histoire, mais son action est fortement scénarisée et sa créativité très balisée. Comment ces livres seront-ils évalués et ressentis, dès lors que le lecteur aura lui-même participé à sa construction ? Comment le lecteur arrivera-t-il à enrichir cette expérience de sa propre émotion ? Verra-t-on des critiques de livres comme celle d'un jeu vidéo proposée par « Le joueur du grenier » ? Le lecteur, dans ce cas ne raconte pas véritablement l'histoire, ce qui l'a ému, mais les défauts de conception technique lui permettant de progresser dans le jeu ou, ici, la lecture.

Une plateforme bien faite

Patrick a rédigé sur critiqueslibres.com, vers 2000, un peu par hasard. Inscrit pour faire la promotion de ses activités de libraire plus que pour participer, il a finalement produit des critiques après avoir trouvé les personnes sympathiques. Le cercle restreint, uniquement des Belges et même des Bruxellois, s'est agrandi petit à petit. Sa « petite spécialité » à l'époque, comme il la nomme, était la littérature belge, dont il trouvait la présentation dans les médias assez faible. Le grand défaut des pages culturelles des journaux belges était de parler beaucoup de ce qui se faisait ailleurs, mais pratiquement pas de ce qui se faisait en Belgique. « *Les pauvres écrivains belges, pour avoir un papier dans le journal, c'était quelque chose.* » Critiqueslibres lui permet alors de promouvoir ces auteurs belges. Et, de fil en aiguille, Patrick se prend au jeu du « j'ai bien aimé tel bouquin et tel bouquin », passant ainsi à des auteurs qui n'étaient pas belges. Il teste ensuite Zazieweb, mais le dispositif lui paraît trop lourd et l'interface peu conviviale. Patrick publie également sur Lire.fr et d'autres forums, dont il a oublié les noms. Dorénavant, il a un peu délaissé ces pratiques de publication.

Professionnellement, c'était mon métier, et en même temps, c'était ma passion. Je vivais dans les livres. J'étais obligé de lire pour mon métier, ce qui est plutôt agréable. Il y avait les auteurs que je pouvais inviter et que je pouvais promouvoir de cette façon-là, en leur faisant rencontrer le public. Et puis, il y avait les auteurs que je n'avais pas l'occasion de faire venir, mais dont j'avais envie de parler quand même. Je crois qu'internet a servi un peu à ça, à l'époque, à parler d'auteurs comme Leo Perutz, par exemple, dont on ne parlait pas assez.

Critiqueslibres devient alors un réseau social numérique local et alternatif de critique littéraire.

Les critiqueurs et les fraudes

Pour devenir critique, il faut d'abord s'inscrire. Il est possible de publier deux types de critiques : les principales et les critiques éclair. *« Une critique éclair est une opinion sur un livre déjà critiqué sur notre site, une critique principale est la première opinion introduite sur un livre. »* Cette critique doit être originale et argumentée. Le site souhaite avoir l'avis du lecteur, son opinion, *« un rédactionnel contenant un avis personnel recherché et motivé »*, devant comporter 100 mots minimum. Les critiques se composent du titre de la critique, du contenu rédigé de la critique et de l'attribution d'étoiles. *« Dans les deux cas, le titre doit être explicite, la syntaxe correcte et la critique construite et argumentée. »* Il est fait mention d'un certain nombre de rappels sur l'orthographe et une typologie des fraudes a été établie :

- le plagiat : nous entendons par « plagiat » les avis copiés de quelque source que ce soit ;
- avis dupliqué : des avis dupliqués plusieurs fois (partiellement ou totalement) ;
- avis ne voulant rien dire : genre « blabla bla », « taratata boum » ou, mieux encore, « je vole avec une voiture », etc ;
- avis multiples sur un produit : plusieurs avis sur le même produit ;
- publicité : des membres ayant déposé dans leurs avis des liens vers des services commerciaux ou vers leurs sites personnels ;
- réseaux d'amis : les membres ayant sollicité d'autres membres pour évaluer leur avis « utile » ou « très utile », quelle que soit la qualité de leur avis ;
- spam : les membres ayant envoyé des messages non sollicités à d'autres personnes ou ayant fait la promotion non sollicitée des services de Critiqueslibres sur des chats, forums, liste de diffusion.

Le site web ne veut donc pas d'avis dupliqués ni d'hyperliens vers des sites personnels. Pour passer au travers des mailles du filet, les « critiqueurs » utilisent des services de réducteur d'URL pour renvoyer vers leur blog. L'attribution d'étoiles sur Critiqueslibres est obligatoire et est définie *« comme une sorte d'indice de plaisir »*. L'évaluation ne porte ni sur l'œuvre ni son auteur, mais sur un ressenti.

Les étoiles qu'un critiqueur donne à un livre ne sont pas là pour coter un auteur ou même un livre, de la manière dont on cote un devoir scolaire, mais pour indiquer si on a aimé un peu, beaucoup, vraiment peu, vraiment beaucoup ou pas du tout le livre lu. C'est une cote tout à fait subjective représentant le degré de plaisir tiré d'une lecture.

Le critique est ici avant tout un critiqueur qui exprime quantitativement (nombre d'étoiles) son plaisir.

Le passage de l'avis sur l'œuvre à l'œuvre des avis (publiés)

Le travail de production de critique peut prendre différentes formes, les degrés d'élaboration varient fortement d'un lecteur, d'une plateforme ou d'un livre à l'autre. La critique respectueuse d'un livre que l'on n'a pas aimé repose sur le même état d'esprit que la libération de livres détestés. Les blogueurs ou membres de réseaux sociaux numériques veulent faire découvrir ce qu'ils ont aimé où, à travers cette publication orientée vers l'autre, le lecteur revient sur ses propres lectures, dans un effet miroir qui reconstitue son propre cheminement de lecture et de vie en même temps. Mais Patrick a parfois fait des critiques éclair négatives sur Critiqueslibres lorsqu'il lisait d'autres critiques qui encensaient des livres qu'il avait peu appréciés.

Les avis sont dupliqués, complétés d'une plateforme à une autre, et se basent sur le ressenti, tandis que Patrick a commencé à produire des avis pour faire connaître un type de littérature et un type d'auteur. Cette volonté de faire connaître se retrouve être la même motivation que celle des booktubeurs que nous avons présentés précédemment.

Un réseau social numérique autour du livre

Muriel est inscrite sur Libfly pour donner son avis sur les livres qu'elle lit. Pour elle, ce site web constitue un réseau social centré

sur le livre. Le lecteur y place sa bibliothèque, tous les livres dont il a envie, et accompagne les livres lus d'un commentaire. La plateforme rémunère ce travail de critique des lecteurs. Pour chaque commentaire, Muriel gagne des points qui, ensuite, se transforment en bons d'achat. Pour obtenir ces points, Muriel doit publier un certain nombre de caractères. La plateforme va même jusqu'à localiser tous les propriétaires des livres. Muriel peut donc suivre qui publie dans son quartier, qui possède un livre. Elle suppose qu'elle peut demander à emprunter le livre.



Figure 8. <http://www.libfly.com>.

La publication sur ce type de plateforme propose donc une mesure de sa publication, voire de sa réputation, par le nombre de vues, toujours précisé, et le nombre de commentaires en réponse à sa critique.

Dans les six commentaires postés, les formes dialogales (Bakhtine¹¹⁴) du discours sont présentes. Les lecteurs se félicitent, se remercient, se répondent entre eux en se conseillant de nouvelles lectures.

Libfly répond donc aux caractéristiques d'un réseau social numérique. Pierre Mercklé en donne la définition suivante :

114. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, 496 p.

*Un réseau social [...] peut être [...] comme constitué d'un ensemble d'unités sociales et des relations que des unités sociales entretiennent les unes avec les autres, directement ou indirectement, à travers des chaînes de longueurs variables. Ces unités sociales peuvent être des individus, des groupes informels d'individus ou bien des organisations plus formelles, comme des associations, des entreprises, voire des pays. Les relations entre les éléments désignent des formes d'interactions sociales qui peuvent être elles aussi de natures extrêmement diverses : il peut s'agir de transactions monétaires, de transferts de biens ou d'échanges de services, de transmissions d'informations, de perceptions ou d'évaluations interindividuelles, d'ordres, de contacts physiques*¹¹⁵.

Dans ce réseau social numérique, les unités de base sont les lecteurs et les livres. Les relations sont constituées par les avis, les commentaires, les critiques et les recommandations. Les lecteurs se conseillent des livres, ils expliquent leur plaisir, à la fois perception et évaluation interindividuelle d'un genre.

La recommandation écrite, proche d'un réseau social numérique, dans ce cas, est différente de celle d'un blog tenu par une seule personne. Libfly est un réseau social de lecteurs, mis en ligne par Archimed, qui est un des logiciels de référence (SIGB) de gestion des ouvrages dans les lieux de lecture publics, tels que les bibliothèques municipales. Les attributs des lecteurs sont donc succincts sur la plateforme, on y trouve peu d'avatars, une seule ligne doit décrire ce que l'on veut proposer et quelques lignes peuvent renvoyer à d'autres supports, type Instagram, Twitter ou autre. Des liens étroits existent en effet entre l'activité de *blogging* et les réseaux sociaux littéraires. Nous avons déjà souligné que les blogueurs utilisent les réseaux sociaux littéraires pour diffuser la même critique présente sur leurs blogs, de même qu'ils fournissent des liens vers leurs listes de lectures référencées sur ces réseaux sociaux littéraires.

Ces « réseaux sociaux littéraires » permettent d'échanger et de communiquer à travers les systèmes de commentaires ou les messageries internes, mais également de référencer les lectures

115. Pierre Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2004, p. 4.

par un système de listes valorisées par les utilisateurs (liste de livres lus, en cours de lecture, à lire). Une forme de notoriété et d'audience de l'activité critique est ainsi recherchée sur ces plateformes : blogs ou chaînes YouTube. Les plateformes proposent généralement des systèmes d'évaluation des contributeurs par quantification automatique (statistiques d'activité) ou communautaire (vote des membres), ainsi que des statuts différenciés pour les contributeurs (lecteur, critique, critique expert, auteur, éditeur, libraire).

La publication comme épreuve

Il serait aisé de conclure que tous les lecteurs écrivent, expriment publiquement leur ressenti à la suite d'une lecture. Au fil de nos entretiens, nous avons rencontré cependant des lecteurs, membres de cercles de lecture ou présents sur des sites d'échanges de livres, pour qui cette formalisation par écrit de leur expérience n'est pas chose si aisée.

Pour Muriel, l'exercice de la critique est intéressant, mais difficile. *« C'est vrai que donner son avis sur un livre, d'autant plus qu'on a un certain nombre de caractères obligatoires, pas seulement deux phrases, il faut que ce soit quand même un petit peu fouillé, avec peut-être un résumé. »* Sonia, enseignante qui fait participer sa classe à des jurys de lecteurs, souligne qu'elle a dû encourager cette critique.

Au départ, c'était faire une fiche avec vraiment le minimum vital, vraiment de quoi ça parle, qui sont les personnages, et puis trois, quatre lignes sur l'avis, en essayant d'argumenter un peu. C'était un peu poussif. Après, je les ai pris pour essayer d'approfondir un peu leurs critiques. Et, ensuite, ils alternaient des moments où ils étaient en groupes, divisés, et des moments où ils étaient réunis pour pouvoir justement débattre. Et on leur a demandé de prendre la parole, de réfléchir à leur classement, quels seraient les trois romans qu'ils verraient bien récompensés par le Goncourt, les classer dans l'ordre et essayer de justifier un petit peu.

Passer du ressenti à l'argumentation demande un effort cognitif substantiel au lecteur.

La publication comme routine

Pour d'autres lecteurs, la production d'avis devient une routine. Alix, blogueuse et présente sur babelio.com, pense que son cerveau est formaté. Pendant sa lecture, elle sait déjà comment elle va la restituer, l'axe de son introduction, la façon dont elle va en parler. Cette facilité d'écriture ne vient pas de manière aussi spontanée pour tous les livres. Le principe, selon elle, est d'écrire directement.

Une critique que j'enregistre trois mois après n'est pas du tout la même que celle que j'aurais écrite une semaine après avoir fini le bouquin. Il y a certaines blogueuses qui sont beaucoup plus structurées, elles mettent l'histoire, ce qu'elles en ont pensé, des extraits. Moi, parfois, j'ai des extraits, parfois, je n'en ai pas... J'essaie de privilégier l'émotion, et je n'ai pas une critique qui ressemble à une autre. Il y en a où je raconte l'histoire et je pars ensuite sur des trucs personnels. C'est vraiment au feeling, selon le livre. Quand c'est un livre qui m'appartient et que je l'ai toujours, je retrouve mes post-it. Et, autrement, il suffit que je relise un ou deux résumés, une ou deux critiques et ça me revient assez vite. Je pense que le fait d'avoir l'habitude d'écrire, le cerveau enregistre. (Alix).

Alors que certains blogueurs ou utilisateurs des réseaux littéraires produisent leur critique de mémoire, une fois la lecture achevée, directement sur ordinateur, en survolant rapidement les pages qu'ils ont cornées ou marquées, d'autres se servent de manière plus systématique des annotations qu'ils ont laissées dans l'ouvrage, sur des fiches ou des cahiers au cours de leur lecture. Mais cette critique des lecteurs diffère-t-elle de celle des professionnels ?

Ce n'est pas du tout le même esprit. Un professionnel sur un livre de littérature ferait des annotations sur la structure du langage, la phrase, le style. L'amateur va commenter une phrase sous le coup d'une émotion, très souvent. Sa sensibilité va peut-être l'emporter sur un plan critique. Donc ça ne sera pas à lire de la même façon, ce n'est pas le même regard. Un amateur va lire un livre qui lui rappelle son propre deuil, par exemple, les émotions d'un voyage, il se reconnaît dans ce qui est décrit. Beaucoup de gens lisent pour les émotions que ça leur procure, il y a des jeux de transfert. (Michèle, membre d'un cercle de lecture).

Pour les lecteurs de cercles de lecture, il existe une certaine admiration envers ceux capables d'écrire des grands commentaires, mais aussi une forme d'agacement envers la parole enseignante. La production d'avis n'est pas une tâche aussi aisée qu'il y paraît, il convient de fournir un petit effort, un engagement.

La publication commerciale

Cette production constitue finalement une forme du travail digital (*digital labor*) qu'analysent Dominique Cardon et Antonio Casilli¹¹⁶, une économie de la contribution¹¹⁷. Cependant, la rémunération monétaire est faible par rapport à l'effort fourni. Le statut d'amateur est donc ambigu à mobiliser, car les lecteurs-écrivains demeurent derrière ce désir d'écrire et ce plaisir de la lecture. Leur désir et leur plaisir se commuent en véritable travail de production de contenu rémunérateur pour les plateformes qui ont les capacités de les héberger et d'accélérer leur circulation sur le web. Le style d'écriture peut être jugé amateur, mais nous allons voir qu'il peut également rentrer dans des logiques de microrémunérations. Il existe un domaine de production de

116. Dominique Cardon, Antonio Casilli, *Qu'est-ce que le Digital Labor ?*, Bry-sur-Marne, INA, 2015, 104 p.

117. Nicolas Auray, « Le travail en réseau : de Linux à Wikipédia » in Christian Licoppe (dir.), *L'évolution des cultures numériques*, Limoges, Fyp éditions, 2009, p. 124-134.

quasi-critiques ou de productions écrites amateurs qui est devenu rémunérateur : la vente de dissertations sur docs.school.

Les sites web de vente de documents scolaires ont pour objectif de fournir une base de données référençant le plus complètement possible des documents pour les étudiants, mais aussi pour les professionnels. Ces documents payants peuvent être des fiches de lecture, des dissertations, des rapports techniques, des notes de synthèse, des commentaires de textes ou d'articles, parfois même des chapitres de cours présentés sous forme de synthèse. Toutes les disciplines et spécialités sont acceptées, le système fonctionnant avec l'appui d'un comité de lecture formé d'experts devant évaluer la bonne qualité d'un document proposé à la vente.

Les documents mis en vente sont le plus souvent des écrits demandés dans le cadre de travaux universitaires et très rarement des productions personnelles spontanées. C'est une façon de valoriser de manière marchande un travail imposé. *« À chaque fois que c'était noté, et que c'était bien noté, parce que je n'ai pas forcément envie de le mettre sur internet quand j'ai une mauvaise note. Mais à partir du moment où j'ai la moyenne, où j'ai 12/20, voilà, je le poste. »* (Benoît, Utilisateur d'Oboulo).

Les vendeurs rencontrés sont très rarement des acheteurs de documents, et certains d'entre eux ont émis, en se basant sur leur expérience personnelle, des réserves importantes quant à la qualité des documents mis en ligne et à la capacité du comité de lecture à effectuer un travail approfondi de vérification. Le travail de validation concerne essentiellement une correction de la forme (taille minimale, orthographe, mise en page, structure type).

Ces systèmes fonctionnent sur l'anonymat et ne permettent donc pas aux membres d'entrer en relation. Si les vendeurs et les documents peuvent être évalués par les acheteurs sur les plateformes, cette fonctionnalité est très peu utilisée, ces derniers préférant acheter des documents le plus discrètement possible sans laisser de traces susceptibles de les identifier. Il s'agit donc davantage d'un système de base de données que d'échanges entre étudiants, comme il en existe sur des forums, des groupes sur des sites de réseaux sociaux numériques comme Facebook ou des

sites gratuits dédiés aux échanges et à l'entraide entre étudiants. Ici, ce sont les statistiques qui sont visées.

Il y a des étoiles. J'ai des documents, des statistiques, des graphiques : combien de documents sont achetés, combien ça me rapporte chaque mois, puis l'évolution du chiffre d'affaires avec un graphique. Je n'ai jamais su qui achetait mes documents. La valeur ajoutée, ça peut être de ne pas acheter le livre, c'est terrible de dire ça, ou de le prendre juste en bibliothèque. La valeur ajoutée, c'est justement l'analyse qui est derrière. On paye un service. (Benoît).

L'acceptabilité à payer pour une information vient du travail effectué par l'auteur de la fiche et reconnu par le lecteur quand il facilite la tâche du lecteur, attirant sa reconnaissance. Le lecteur-écrivain entre avec le numérique de plus en plus dans une forme de mise en statistiques de son désir et de son plaisir d'écrire qui créent une rationalisation du jugement littéraire et une instrumentalisation par les plateformes¹¹⁸. Les indicateurs créés par les plateformes s'éloignent alors de l'analyse stylistique d'une œuvre présente dans la critique professionnelle pour entrer dans un calcul de la performance de l'écriture ou de la « conversation-livre ». Leur capacité à générer une écologie du livre-échange doit donc être interrogée de notre point de vue.

118. Pierre Lascoumes, « La Gouvernamentalité : de la critique de l'État aux technologies du pouvoir », *Le Portique*, n° 13-14, 2004, <http://leportique.revues.org/625>.

Lire, c'est s'affilier à des mondes sociaux

*Généralement, j'explore des territoires
selon soit mes réflexions du moment, soit mes lubies.*
Patrick Varet, membre de Babelio.

L'écriture permet un passage de l'activité mémorielle de la lecture à la diffusion vers d'autres lecteurs. Les blogueurs évoluent dans des microcosmes, que nous avons formalisés à travers une analyse quantitative des liens hypertextes. Dorénavant, ces microcosmes s'organisent sur des plateformes où les modes de publication permettent une affiliation par des genres ou des goûts. L'écologie du livre-échange permet cette affiliation livresque et scripturale.

Lire, c'est faire une expérience intime et écrire un livre en forme d'escargot

Chloé est en 5^e, elle aime lire. Son dernier livre lu est *Les Âmes vagabondes* de Stéphanie Meyer, qui lui a été offert à son anniversaire par une amie. Elle aime offrir des livres, discuter des livres avec ses amies, aller sur des forums pour conseiller un livre ou discuter d'un livre. Elle n'aime pas écrire sur les livres, mais elle aime écrire la suite des livres et lire les suites écrites par d'autres lecteurs. Mais sur quels forums Chloé se rend-elle ? « *Je vais sur*

plein de forums, je ne sais pas trop. Parfois je fais des recherches de livres et je tombe sur des forums, et donc je discute un peu avec les gens. Je leur conseille des livres. On s'amuse à donner des notes à des livres qu'on a lus, on échange nos avis, nos impressions.» Mais les forums ne sont pas uniquement une source d'information, parfois ils peuvent remplacer le livre, temporairement, quand elle n'a plus rien à lire. *«Parfois quand je n'ai rien à lire, et que je cherche des livres ou que j'ai lu des livres et que je veux savoir la suite, je vais sur internet pour savoir si ça va être bien ou pas. Et parfois, je tombe sur des forums et je vais lire, quand je n'ai rien à faire.»* Lire est donc une expérience intime qui peut se partager et qui permet de s'affilier à des mondes sociaux sur le web, notamment par l'écriture.

L'un des forums cité par les adolescent(e)s est le forum de Pierre Bottero. Il ne s'agit plus de se renseigner sur un livre, mais de lire la suite du livre sur le site web de l'éditeur, dans ce cas, ou sur un blog. Cette suite du livre n'est pas obligatoirement écrite par l'auteur et encadrée par un éditeur. Chloé ne va pas trop sur Skyblog.

J'y allais à un moment, et j'avais vu des gens qui avaient écrit la suite d'un livre que j'avais lu. Ils avaient inventé une suite comme ça, et j'allais lire régulièrement quand ils sortaient de nouveaux chapitres. Parfois, je lis des choses que les gens ont écrites comme ça, mais qui n'ont pas été publiées. J'aime bien aussi aller sur des sites où des gens ont fait des poèmes, des choses comme ça.

Ces lecteurs aiment lire et ils aiment également continuer l'histoire à leur manière, inventer la suite, la publier pour échanger avec d'autres lecteurs.

Pour s'amuser avec une amie, on a écrit une histoire dans un cahier. On écrit en gros et après on étoffe. Par exemple, on part d'une scène où il y a machin qui est avec machin, et quelqu'un arrive et il se passe un truc, et on écrit à tour de rôle et on fait des commentaires sur ce que l'autre vient d'écrire. Par exemple, quand j'écris des trucs drôles. En fait, quand on recopie dans l'ordi, on n'écrit pas mot pour mot ce qui est dans le cahier.

Aimer lire, pour Chloé, c'est aimer écrire, aller voir ce qui est écrit par d'autres lecteurs pour comparer, pour s'inspirer.

J'aime bien écrire des poèmes, des choses comme ça, et, du coup, je vais voir sur internet, pas pour trouver l'inspiration, mais je compare un peu ce que je fais et ce que je trouve, et parfois ça me donne envie d'écrire aussi. Par exemple, en sixième, on devait écrire un poème et faire une forme (moi, j'avais fait un escargot). Après, on avait mis tous les dessins ensemble. Si je pouvais faire ça dans un livre numérique, je ferais des choses comme ça, ou alors j'écrirais ce qui me passe par la tête.

Le numérique permet de lire l'expérience de lecture d'autres lecteurs, d'écrire et de publier sa propre expérience ou la suite de l'histoire à sa manière. Cette pratique permet d'échanger avec d'autres lecteurs, de retrouver sur des forums des personnes qui ont les mêmes goûts.

La lecture collaborative

Cette expérience intime de la lecture et forme d'auctorialité numérique conduisent ainsi à participer à un monde social. La mise en commun de la lecture permet de se confronter à l'autre, d'être bousculé dans ses certitudes, car la lecture solitaire génère des réactions bien différentes. L'opposition aux expériences des autres renforce l'expérience intime.

L'écriture fonctionne alors comme supplément, en rapport à un cadre préexistant, qui constitue une contrainte qui devient pourtant créative. Nos observations ont mis en évidence d'autres formes plus originales d'enrichissement des œuvres, des « pratiques à la périphérie » (Jacques Perriault). Cette hybridation papier/ordinateur et lecture/écriture se retrouve dans les *fanfictions*¹¹⁹. Les *fanfictions* sont en général écrites par des adolescentes

119. Sébastien François, « Fanf(r)ictions. Tensions identitaires et relationnelles chez les auteurs de récits de fans », *Réseaux*, vol. 1, n° 153, 2009, p. 157-189, DOI 10.3917/res.153.0157 ou Léa Neveu, « Fanfictions slashes : quels publics, pratiques et

ou des jeunes femmes, qui créent une histoire dans un univers (*fandom*) dont elles sont fans, et dont elles peuvent éventuellement devenir un personnage. L'auteur original a créé un cadre, un univers, et, comme dans un jeu vidéo, il est possible d'évoluer dans cet univers soit en devenant un personnage, soit en modifiant son univers. Un fan peut écrire une histoire sur un univers ou un personnage, un *fandom*. Un univers, car les fan-fictions proviennent le plus généralement du genre fantastique. Développées à partir de la série *Star Trek* et des mangas, quand l'on vendait des fanzines dans le cadre de conventions, les fanfictions dans l'univers numérique ont débuté sur des blogs qui sont devenus des sites web de publication à part entière comme fanfiction.net. Dorénavant, *Harry Potter* a volé la vedette à *Star Trek*.

Il en existe différents types : *fics* sérieuses, univers alternatifs, les *self-insert* (où l'auteur devient un personnage) ou les romances. Et différentes indications sur l'âge sont proposées pour la consultation (*rating*) : T = adolescents, avec un peu de violence et des thèmes d'adultes, K = tout public, NC17 = lectorat majeur. La source d'inspiration peut être un livre, une série TV, un film, un jeu vidéo dont on est fan. Les lecteurs-écrivains reprennent les personnages pour prolonger leur vie, ou changer le lieu où se déroule l'action. Ces formes de participation sont plus ou moins tolérées par les auteurs, surtout quand les *fanfictions* finissent par être publiées. On atteint alors le seuil de tolérance des auteurs et des éditeurs, même si ce travail des fans peut être réapproprié par les producteurs¹²⁰. Un lecteur peut lire, conseiller, écrire des résumés, des critiques, donner un prix à un livre et toutes ces

.....

représentations ?», <https://lectecri.hypotheses.org/63>. La littérature sur les fans étant très dense depuis les travaux de Henry Jenkins, nous conseillons au lecteur de se reporter aux travaux de recherche français de Mélanie Bourdaa, par exemple : « Les fans studies en question : perspectives et enjeux », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n°7, 2015, <http://rfsic.revues.org/1644> ou au documentaire d'Emmanuelle Debats, « Fanfiction, ce que l'auteur a oublié d'écrire », La Gaptière Production/France 4, 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=FNCIPLvHRak&feature=youtu.be>.

120. Bourdaa, Mélanie, « La promotion par les créations des fans : une réappropriation du travail des fans par les producteurs », *Raisons politiques*, n°62, (2), 2016, p. 101-113, <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2016-2-page-101.htm> doi:10.3917/rai.062.0101.

formes de participation peuvent être valorisées dans la chaîne traditionnelle du livre, sans pour autant que ses acteurs acceptent que le lecteur puisse ré-écrire l'histoire en publiant son propre texte « inspiré de... », et non plus uniquement archivé sur le web.

Le lecteur ne se contente pas ici d'ajouter des annotations au ou dans le texte, mais devient un « auteur » d'une œuvre, en produisant une histoire parallèle à l'originale, et interroge par là même la « fonction-auteur »¹²¹ (Neeman *et al.*, 2012).

La contribution du lecteur à l'œuvre est une des formes ou de genre de discours qui prennent toute leur place sur le web, tout en restant reliés au livre imprimé. Dans l'univers du manga, nous avons observé une autre forme d'enrichissement, nommée *scantrad*, qui agit comme un réseau informel de diffusion des mangas japonais non commercialisés. Les lecteurs travaillent en collaboration pour scanner les pages, effacer le contenu des bulles et traduire le texte qui est ensuite intégré dans les bulles. Ces épisodes sont ensuite diffusés sur le web et généralement retirés lorsqu'un éditeur achète les droits de diffusion de l'ouvrage dans le pays concerné.

L'œuvre n'est jamais finie, on peut donc la réécrire et la publier (rendre publique sa propre version), ce qui diffère beaucoup des pratiques personnelles sur papier, où l'on écrivait pour soi ou pour quelques personnes. Sur le web, cette création personnelle peut être démultipliée et mise en circulation.

Wattpad, écrire et s'affilier à des genres

Depuis 1998, fanfiction.net est l'archive la plus importante des écrits numériques des lecteurs-écrivains. Il est possible de retrouver des *fanfictions* sur Tumblr également. Nous allons ici partir à la découverte de Wattpad.

121. Neeman Elsa, en collaboration avec Meizoz Jérôme et Clivaz Claire, « Culture numérique et auctorialité : réflexions sur un bouleversement. », *A contrario*, n° 17, 1/2012, p. 3-36.

Wattpad a été créé en 2006, à Toronto, par Allen Lau et Ivan Yuen, et se définit comme un site web où vous « lisez, écrivez et partagez des histoires sur Wattpad ».

Pour y accéder, *via* wattpad.com, le slogan est clair : « Peu importe ce que vous aimez, c'est gratuit sur Wattpad : la plus grande communauté au monde de lecteurs et écrivains. » Vous pouvez vous connecter *via* votre compte Facebook, Gmail ou créer un compte. Le format de lecture vertical montre que l'accès *via* mobile est le plus couramment utilisé. Wattpad est donc disponible sur Google Play, App Store et Windows Apps.

La création d'un compte conduit à rentrer dans un univers de goût. Pour y parvenir et se repérer dans les histoires déjà disponibles à la lecture, des choix s'offrent au lecteur-auteur, en 55 langues !

Longue hésitation ! Tentons : *Ne m'appellez pas Blanche Neige ; Liaison dangereuse avec l'enfer*, *Text sent : you're my crush* et *Princesse des ténèbres*. Nous allons donc observer *You're my crush*, comptant en juillet 2017 48 600 vues, 1 600 likes et 103 commentaires indiqués par des bulles sur le côté du texte.

L'histoire est celle d'un amour initié par un échange de SMS avec un inconnu, d'où l'insertion d'emoji, ces « *mots-image* ¹²² » dans le corps de texte. Les commentaires sont très présents autour de ce texte, sur une expérience passée ou partagée avec l'auteur, sur l'histoire ou sur une appréciation. Ces commentaires sont encouragés par la plateforme. Le code de conduite ¹²³ invite à « être généreux » en votant, en laissant des commentaires encourageants et en communiquant son plaisir de lire ces histoires.

Ce roman d'amour est donc largement partagé avec d'autres lecteurs qui le commentent finalement assez peu au fil de leur lecture, en publiant leur ressenti et non une critique stylistique. Les écrivains et lecteurs semblent être des collégiens qui communiquent sur leur préoccupation et selon des goûts précis. Tout un

122. Laurence Allard, « Emoji, le "mot-image" de la culture mobile ? Et si l'on regardait vers où pointe le doigt... », 2014, <http://imagesenbref.com/emoji-le-mot-image-de-la-culture-mobile-et-si-lon-regardait-vers-ou-pointe-le-doigt/>.

123. Consultable <https://support.wattpad.com/hc/en-us/articles/200774234-Code-of-Conduct>.

univers de goût est mis en scène sur ce site web : SF, Loup-garou, Mystère, Fanfiction, Romance, Aventure, Classique, Paranormal, Humour, Poésie, Historique, Vampire, etc. La plateforme organise des prix (Wattys), des concours d'écriture et dispose dorénavant d'une application d'écriture, « Tap » : *« Si vous pouvez envoyer un texto, vous pouvez écrire une histoire Tap. »*

C'est là l'intérêt de cette plateforme, écrire une histoire ou un commentaire en mode texto. *« On peut ne pas être bon en Français mais écrire pour le plaisir. On peut échanger directement avec les gens qui écrivent sur Wattpad pour leur donner des avis sur la suite de leur histoire, interagir sur l'histoire. C'est un peu comme si on était l'assistant de l'écrivain. C'est ça qui est bien ! »*¹²⁴ En étant « généreux », on devient non plus lecteur, écrivain mais assistant d'écrivain ! Un assistant bienveillant qui ne fait qu'encourager l'écrivain comme le code de conduite du site web le recommande.

Lire, c'est vivre dans plusieurs mondes

Pourquoi écrit-on sur sa propre lecture ? Sans doute parce que lire, c'est faire une expérience dans un espace initiatique qui se prolonge dans l'écriture. L'acte d'écriture permet de faire vivre cette expérience intime. De ce point de vue aussi, le livre n'est pas un bien comme les autres. Sa valeur se co-construit à travers l'expérience individuelle et intime qui mobilise de nombreuses références et qui laisse des traces bien des années après la lecture du livre. Ces expériences varient selon les âges de la vie (avec une spécificité de la littérature enfantine et adolescente). Cette expérience intime conduit ainsi à la participation à un monde social, à une publicisation de ses pensées et de son ressenti.

124. Interview de Elia Bernardinatti (élève de quatrième) et écrivain en herbe, par Mme Almayrac (professeur documentaliste) disponible sur <https://cdisttheo-dard82.wordpress.com/2016/01/26/si-je-publie-cest-pour-etre-lue-elia-utilisatrice-de-lapplication-wattpad/>.

L'écriture collaborative a fait l'objet de travaux de recherche, mais la lecture collaborative apparaît peu présente. Pourtant, même si la relation du lecteur au livre est individuelle, souvent intense, elle laisse place à une envie de communiquer, de sortir de sa proche lecture, de se confronter à l'autre en publiant en ligne.

Lire, c'est vivre dans plusieurs mondes. La force d'attraction d'un univers de fiction ou d'un auteur crée un autre monde et débouche sur de nouveaux mondes sociaux. Les goûts deviennent si bien mobilisés par tous les supports d'écriture, de commentaires, d'échanges, de publications dérivées, qu'ils parviennent à façonner des mondes sociaux à part entière, «institué», équipés, visibles et durables.

Observer les traces de lecture sur le web

La passion comme la pratique ordinaire de lecture conduisent à produire du contenu sur le web.

En effet, nous avons identifié sur le web des genres qualifiés de «communautés» de goût, au sens où ne s'y trouvent pas des médiateurs professionnels ou institutionnels de la lecture et du livre, mais des lecteurs qui, certes, peuvent être des professionnels, mais qui se présentent principalement comme des passionnés. Ce qui prévaut alors, ce n'est pas le métier, la catégorie socioprofessionnelle, mais la capacité à transmettre un univers de lecture à d'autres lecteurs. En France, cette catégorie d'amateurs se met en place au XVIII^e siècle autour des arts, suite à la création du titre d'«amateur honoraire» à l'Académie royale de peinture et de sculpture¹²⁵. Sur le web, elle montre une nouvelle fois une volonté de placer les activités culturelles dans une autre façon de penser la société. Avec elle, les modes de prescription de lecture divergent, les lecteurs recommandent aux lecteurs des lectures

125. Charlotte Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, éditions Champs Vallon, 2008.

ordinaires, ce que les plateformes ont réussi à amplifier¹²⁶. Mais existe-t-il un réel cloisonnement de genres chez les lecteurs ? Les propositions lors de l'inscription sur Wattpad présentent plusieurs univers de goût qui se juxtaposent. Il conviendrait alors de mieux comprendre le fonctionnement de chacun des genres sur la plateforme. Car, sur le web, les genres s'entrecroisent, et trouver des bordures nettes et précises de ces communautés de goûts devient alors complexe, tant du point de vue du contenu que des connexions entre les sites web. À partir d'une enquête du DEPS en 2008 sur les films préférés en fonction de la catégorie professionnelle, Hervé Glévarec¹²⁷ montre que les goûts culturels peuvent varier et ressemblent à des archipels plus qu'à une reconnaissance culturelle établie des genres. On peut ainsi aimer l'opéra et le rock, il s'agit d'une diversité des goûts, et non des goûts par classe, par CSP. Marie-Noëlle lit des nouvelles, elle se retrouverait donc catégorisée « littérature générale ». Depuis un ou deux mois, elle lit des polars suédois, dont *Millenium*, des nouvelles qui peuvent être francophones ou anglophones, mais toujours en français. Elle lit également la revue *XXI*. Elle glisse ici vers la littérature étrangère et le roman noir.

Sylvie, elle, a des goûts très variés : de l'*heroic fantasy*, des livres sur la psychologie, sur l'éducation des enfants, des romans, des thrillers. Avec sept livres lus par mois, la palette de goûts devient très large.

Plusieurs genres littéraires et plusieurs mondes sociaux d'attachement

La diversité des goûts et surtout leur combinaison est impressionnante, ce qui permet de comprendre comment un même lecteur peut se retrouver associé à plusieurs mondes sociaux

126. Thomas Stenger, « La prescription de l'action collective. Double stratégie d'exploitation de la participation sur les réseaux socionumériques », *Hermès, La Revue*, vol. 1, n° 59, 2011, p. 127-133, <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2011-1-page-127.htm>.

127. Hervé Glévarec, *La Culture à l'ère de la diversité : essai critique, trente ans après La Distinction*, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2013.

constitués par ses goûts et repérables dans les sites web spécialisés, les forums ou les blogs.

Les différences de genre apparaissent rapidement, au point de sembler stéréotypées : les hommes lisent des essais et des livres de société ou d'économie, les femmes lisent Katherine Pancol. Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ? Vision bourdieusienne de la lecture peut-être, où la reproduction des distinctions et des hiérarchies sociales ordonne les goûts individuels. Les écarts à ces classements sont intériorisés et considérés comme des transgressions. Une collègue chercheuse nous avoue un jour avoir lu « *un Musso* » dans le train. Penaude, elle aura cette réplique : « *C'est comme de manger un Mars, tu sais que ce n'est pas bien, mais, sur le moment, c'est super bon.* » Les mondes sociaux n'enferment pas, loin d'une « appartenance à », ces pratiques de lectures montrent des attachements au gré de la vie, qui vont revenir à un genre ou glisser d'un genre à un autre selon différents mécanismes de sélection.

La formation du goût de la lecture et des goûts en lecture se fait donc tout au long de la vie, amenant une envie de lire un genre puis, avec le temps, ne plus souhaiter y revenir. Dans le même temps, on peut se passionner pour un nouvel auteur et ne pas accepter une œuvre pourtant majeure d'un genre. Cette lecture amène à vivre dans plusieurs mondes, avec des univers distincts ou proches. Dans la cartographie du web du livre en France, distinguer les blogs qui parlent de littérature française et/ou étrangère est complexe, et les entretiens nous présentent alors des lecteurs avec des goûts et des mondes sociaux précis ou variables selon le moment de vie. Vouloir catégoriser des lecteurs sur le web par rapport à des traces (visibles et compréhensibles pour le chercheur) doit donc toujours se faire avec retenue.

Les traces observées sur le web constituent toutefois une visualisation remarquable des goûts en formation à travers la lecture. La distribution sociale des goûts est un classique de l'approche sociologique, comme Pierre Bourdieu l'a si bien montré dans *La Distinction*. Mais il cartographiait les goûts déjà formés, stabilisés, sans pouvoir repérer comment ils s'étaient constitués, si ce n'est à travers cette hypothèse forte de l'habitus. Notre observation du web rend compte des goûts en train de se faire, pour

utiliser une formule de Latour à propos de la science en train de se faire qu'il étudiait dans ses ethnographies de laboratoire, par opposition à la science déjà faite. L'analyse factorielle de correspondance que Pierre Bourdieu a publiée dans *La Distinction* serait ainsi la carte des goûts déjà formés (et distribués socialement), alors que la visualisation des traces serait plutôt la carte des goûts en train de se faire, même si, dans ce cas, une vue dynamique serait bien évidemment plus démonstrative. L'intérêt d'une analyse du web n'est plus de faire un état des lieux, des goûts, mais de rendre compte par la même occasion des vecteurs de circulation qui fabriquent les nouveaux goûts, leurs proximités, leurs distances et leur hybridation. Elle n'est pas un simple compte-rendu scientifique à distance, elle rend compte des espaces et des vecteurs de formation des goûts, en suivant la circulation et l'influence de certains sites, de certains auteurs, de certains blogueurs à partir de traces qu'il est possible d'extraire. Ici peuvent enfin être observées les médiations, directement liées à l'expérience des lecteurs-écrivains, et non plus seulement formalisées dans la boîte noire de l'habitus.

Le cas de la bande-dessinée et de la science-fiction

Cette carte des goûts en formation est particulièrement instructive dans le cas de la lecture enfantine et adolescente et de la lecture illustrée, que nous avons étudiées plus en détail. Appréciée ou dépréciée, la BD et les albums de Tintin sont souvent cités par les lecteurs, jeunes ou moins jeunes. Des lecteurs œuvrent notamment pour que la lecture de BD ne soit pas enfermée dans cette classification admise en France de littérature jeunesse. Richard, membre d'un club de lecture, a un rêve : faire découvrir des BD intéressantes en faisant des ponts entre littérature, romans et BD. Son principe est simple : demander à une personne ses goûts, un auteur allemand par exemple, et lui proposer une BD en lien avec cet auteur : « *Vous aimez Stefan Zweig ? Je vous propose de lire Les Derniers Jours de Stefan Zweig, de Laurent Seksik et Guillaume Sorel.* »

Richard souhaite amener les plus âgés à découvrir ce genre. D'autres adolescents, comme Chloé, ont au contraire des parcours très ciblés sur un genre. Le genre préféré des adolescents est le fantastique, à condition qu'il reste bien distinct de la science-fiction et qu'il se termine bien, si l'on peut résumer ici la demande générale. La littérature SF, quant à elle, a subi des transformations depuis quelques années pour s'adapter à cette demande. Un roman pour la jeunesse est un roman qui a la même forme et la même exigence que les romans pour adultes, mais dont les héros ont quinze ans, souligne ainsi un auteur rencontré. Le genre adulte du roman devient ainsi un genre adolescent. Les fans en parlent très bien. Rémy a lu à une certaine époque de sa vie uniquement de la science-fiction, soit environ 450 livres de la collection «J'ai lu» en science-fiction, qu'il a comptabilisés lors d'un déménagement. Mais, à un moment, ce genre ne lui correspondait plus. Dans les sous-genres de la SF, Rémy a bien aimé tout ce qu'il a lu, sauf *Le Seigneur des Anneaux*. Puis il a changé, ne gardant que les Philip K. Dick, parce que ses romans ont été adaptés au cinéma, les plus célèbres étant *Blade Runner* et *Total Recall*.

Toutefois, nos explorations automatiques et manuelles de ce «coin» du web littéraire nous amènent à une première remarque. Le web du livre n'est pas mondialisé. La langue joue encore un rôle décisif au milieu des années 2010 dans la constitution de ces mondes sociaux. La traduction est une production de marchés spécifiques et de cultures bien identifiables. Les communautés de goûts s'expliquent principalement en raison d'activités collectives plus aisément identifiables et formalisées avec les traces numériques. Les collectifs existants en dehors du web viennent se mixer sur le web. Les degrés de segmentation des affiliations et les degrés d'échange fonctionnent alors selon des effets de réputation que nous allons détailler dans l'exemple suivant.

Les librairies peuvent ainsi se retrouver fort bien connectées, dès lors qu'elles se spécialisent sur un domaine ou un genre précis. En général, les lecteurs mentionnent toujours une librairie de référence dans leur ville. Pour le livre numérique, la Fnac arrive en tête des citations.

Quand un libraire cherche à devenir la référence sur le web

Dans un environnement fortement concurrentiel, certaines librairies se spécialisent en « Science-Fiction, Fantasy, Fantastique ». C'est le cas de Scylla (connue à travers le blog *Charybde27*), depuis son ouverture en février 2004. Son choix stratégique consiste alors à devenir une référence dans un genre, face à tous les autres mécanismes de captation de l'attention et du public. Nous allons voir que cette librairie peut devenir un pivot dans cette communauté de goûts selon un cheminement progressif. Ce libraire passionné depuis l'adolescence par le genre SF et *fantasy* a démarré en vendant les 8 000 livres d'occasion qu'il avait acquis en chinant dans les grosses enseignes qui font de l'occasion et auprès de bouquinistes qui cédaient tout ou partie de leur stock. Cet investissement personnel pour démarrer son projet lui a permis de générer une trésorerie pour ouvrir des comptes chez les distributeurs et donc avoir du neuf. Dans sa librairie, le neuf et l'occasion se côtoient sans se concurrencer, même si ça n'a pas été le cas au tout départ.

Au début, j'étais bouquiniste, mais je me suis vite rendu compte que quand je parlais avec mes clients de livres que j'avais lus, mais que je n'avais pas en occasion, ils allaient l'acheter ailleurs. Au bout d'un moment, vous en avez assez de faire le boulot des autres. En fait, les deux métiers se contrebalancent bien, ça se mélange même tellement bien que je vérifie toujours, quand un client passe en caisse, que je n'ai pas la référence en occase, car lui paye moins cher et moi je fais plus de marge sur l'occasion, on est tous les deux gagnants.

En cherchant à devenir la référence auprès des fans, ce libraire devient une référence sur le web, relayée par les médias traditionnels, comme la radio. Une référence reconnue sur ce genre bien défini. Ainsi les bouquinistes qui récupèrent des bibliothèques entières de clients prennent contact avec le libraire. Il doit négocier avec eux, car les sites web de vente entre particuliers, comme PriceMinister ou eBay, le concurrencent. Sa stratégie est donc

d'acheter tous les ouvrages de particuliers pour ainsi entrer en concurrence avec eux. Le client choisit ainsi de vendre à moins cher, pour être sûr de vendre tout son stock, rapidement.

Dans le métier du livre, on leur apprend que quand on garde un livre un an en rayon, on n'a pas gagné d'argent, car il a pris la place d'un livre qui aurait eu une rotation plus forte. Pour moi, c'est une aberration, on est dans la culture, on ne vend pas des patates. Cette gestion des stocks est purement financière et stupide, inepte quand on parle de livres. Je vous donne un exemple : Terry Pratchett. Il a plus de 33 volumes disponibles à l'Atalante, je les ai tous. Il a 25 volumes (les mêmes) repris en poche chez Pocket, je les ai tous. Donc, intrinsèquement, ce n'est pas rentable, car je ne vends pas 30 livres de Pratchett par an, j'en vends 2 ou 3 maximum. Par contre, quelqu'un qui voit ça se dit : « Si je veux un livre de Pratchett, ou plus largement de l'Atalante, j'ai plus de chances de le trouver ici que partout ailleurs. » Cet impact-là, il est à long terme, il est commercial, il n'est pas financier.

Cette focalisation sur un genre attire dans sa librairie des passionnés, un marché de niche où la clientèle, certes restreinte, mais très investie, valide ici la théorie de la longue traîne (Anderson, 2006¹²⁸). Le panier moyen chez un libraire aux Champs Élysées est 30 euros maximum, mais, à la librairie Scylla, il est plutôt de 50 euros. Le lien entre le web et l'achat de livres imprimés passe donc par l'événementiel (les signatures) et le référencement auprès de lecteurs passionnés pour un genre. Ce marché de niche permet à ce libraire de stocker des livres plus longtemps, et de vendre du livre neuf ou d'occasion. Ces libraires peuvent être également recherchés par les maisons d'édition.

On peut discuter avec certains distributeurs et pas avec d'autres. Un livre est un produit commercial, s'il ne se vend pas au bout de deux ans, on le pilonne, on arrête. Pilonné ça veut dire détruit, donc on ne peut pas en avoir. Par contre, Gallimard a recours au pilon partiel. Il dit : « Bon, on vend 5 exemplaires de cette

128. Chris Anderson, *La Longue Traîne*, op. cit.

référence-là par an, on s'en laisse pour 10 ans, donc on va en garder 50.» Pour moi c'est plus sain.

Tous ces échanges finissent par être visibles sur le web à travers la présence d'hyperliens. La dynamique communautaire se met en place autour d'une communauté de goûts liée à ce genre.

Le passage vers le numérique

Cette dynamique communautaire autorise alors ce libraire attaché au livre imprimé et persuadé que le numérique fait partie de l'avenir à proposer aussi des livres numériques. Toutefois, les éditeurs les plus importants qui ont le pouvoir de mettre en place cette transition ne veulent pas vraiment franchir le pas pour des raisons financières. Nous allons suivre son raisonnement pour comprendre comment la focalisation de l'attention sur quelques best-sellers se combine avec les exigences de retour sur investissement à court terme et de gestion de stock qui devient critique en raison d'une forme de surproduction. Or le numérique, dans cette affaire, peut résoudre la question du coût des stocks, mais encourage, à l'inverse, la prolifération des publications. Selon ce libraire, les grands groupes d'édition, grâce à leurs filiales de diffusion et de distribution qui surproduisent, peuvent générer de la trésorerie au détriment des libraires. Ils ne sont donc pas prêts à supprimer le livre imprimé, car ils ne peuvent pas garantir que le numérique va remplacer ce système. D'ailleurs, si le livre en format poche peut être amené à disparaître, les beaux livres continueront quant à eux d'être offerts ou gardés dans une bibliothèque. La vente de livres numériques sur un site web dédié ne l'intéresse donc pas. En revanche, il a créé une association pour créer une plateforme numérique qui vend de très bons livres épuisés et qui n'ont plus de potentiel commercial pour un éditeur.

La librairie numérique

Il existe dès maintenant des indices d'exploitation par les libraires eux-mêmes, sur le web ou non, des possibilités offertes par les réseaux sociaux numériques. La combinaison évoquée précédemment peut également être une opportunité pour démultiplier la notoriété du libraire et son chiffre d'affaires. Sur 7switch.com, les lecteurs peuvent acheter et vendre des ouvrages avec une commission de 15%¹²⁹. « Vous pouvez aussi et surtout vendre en votre nom une grande partie des livres que vous recommanderiez naturellement à vos proches, à vos amis, ou à vos admirateurs sur le web et les réseaux sociaux. » est-il indiqué sur la page d'accueil de 7switch.com. Sur la capture d'écran suivante, vous pouvez donc voir l'interface de vente d'un ouvrage.

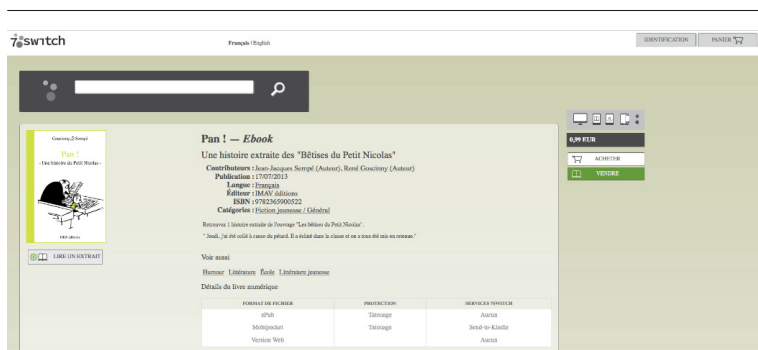


Figure 9. Capture d'écran sur 7switch.com.

Un éditeur, pour fêter les 100 000 ventes de livres numériques sur l'année précédente, a fait une opération pendant laquelle il vendait une centaine de livres différents à un euro chacun. Kate en a pris 10 après avoir vu l'annonce de cette opération sur Twitter. Car sur le web, entre Twitter et les blogs, Kate s'est créé un écosystème informationnel autour de l'activité du livre numérique, en France entre autres.

129. <https://www.7switch.com/fr/static/sale-with-7switch>.

Comme il est courant sur ce type de réseaux sociaux numériques, la contribution des lecteurs sert de ressource pour les autres, ce qui peut, là aussi, devenir un levier intéressant d'action stratégique pour les médiateurs et les acteurs du secteur, dès lors qu'ils sont capables de se connecter, voire de se coupler étroitement avec cette communauté, sinon avec leur « communauté »¹³⁰. Car les lecteurs commencent à affiner leurs modes de consommation du livre numérique. Yvan n'achète plus sur Amazon. Il achète sur Smashwords ou 7switch et, là, il fait l'effort d'ajouter un commentaire de quelques lignes. Yvan a également un blog.

En début d'année, il y a quelqu'un qui a lancé un défi, « Je lis en anglais », et, dans le cadre de ce défi, on lie vers sa page, et à chaque fois qu'on lit un blog concernant un livre, on met un lien. Il y a un lien bidirectionnel, on va dire. Et, dans ce cadre, je fais l'effort de mettre un billet sur ma lecture numérique. Je le fais aussi, du coup, en dehors, pour certains livres français, quand c'est des livres que j'aime bien, quand c'est des auteurs que j'aime bien.

Rentrer dans les bulles numériques de lecture

Le libraire nous présente ici sa stratégie pour créer son territoire numérique des livres et s'inscrire dans les scénarios d'usage des lecteurs :

On va les éditer en numérique, avec l'accord des auteurs et en les rétribuant. On est en train de monter cette association (2011). Elle s'appelle Dystopia, ses membres comprennent un critique du Cafard Cosmique, et Clément de la librairie Ys. À l'inverse des plateformes gigantesques type Amazon, où tout est noyé dans la masse, on va s'attacher à un petit pool d'auteurs qu'on défendra

130. Nous souhaitons mettre entre guillemets ce concept de communauté. Cette notion connote pour nous un imaginaire partagé par un collectif que nous reprenons à B. Anderson (1999), qui n'a pas été analysé à proprement parler dans ces études.

sur le format papier et le format numérique, on va proposer soit les deux, soit l'un avant l'autre, soit l'un après l'autre, soit seulement l'un quand la version papier reviendra trop cher à rééditer. Donc on va très peu publier, mais ce qu'on publiera on va l'accompagner sur le long terme. Aujourd'hui, il y a tellement de surproduction qu'on est en train d'éradiquer la possibilité de faire du « long seller ». Je m'explique : un livre culte comme Dune s'est vendu sur le long terme, il a mis des années à cartonner. Il arriverait sur le marché aujourd'hui, il ne marcherait pas, il disparaîtrait, parce que la chaîne de distribution du livre est malade de trop produire pour juste financer la trésorerie. Peu importe qu'un livre se vende à 500 exemplaires, pendant quelques mois il a généré de la trésorerie, quand il retourne, on le pilonne et on passe à autre chose. Pour moi, c'est une aberration, et aucun éditeur actuellement n'est capable de sortir de cette logique-là. Il faudrait qu'ils décident tous en même temps de réduire leur production. L'éditeur qui déciderait de réduire sa production serait à la merci de tous les autres qui produisent plus, parce qu'ils auraient plus de présence en librairie et il serait mangé. Pour moi, c'est une maladie auto-immune, parce que ce qui devrait faire fonctionner le livre et la structure du livre est en train de la tuer. Les libraires croulent sous les nouveautés, la rentrée littéraire a 600 titres en septembre, et ils nous font rebelote en janvier avec 400 titres.

Par chance, dans le genre de la SF, ce libraire n'est pas touché. En 2010, son choix de partir sur le numérique repose sur une volonté de produire ses propres livres numériques pour sortir de ce marché du livre, de cette chaîne du livre.

Le livre numérique, on le fait nous-mêmes avec Clément Bourgoïn, il y aura deux formats de base, PDF et ePub, sans DRM, parce que ça ne sert à rien et ça « emmerde » les clients. Les gens qui mettent des DRM n'ont pas écouté les premiers acheteurs. Ils n'ont rien compris, mais ils ne veulent rien comprendre. Le but du numérique est de vendre du producteur au consommateur en giclant tous les intermédiaires, sachant que les intermédiaires, c'est 40 % pour le libraire, 20 % pour la distribution. Donc la logique est là, mais ils ne le feront pas, parce que les gros éditeurs ont une

rentabilité via leurs filiales de distribution et de diffusion aussi. Quand je vois que Christian Bourgois fait un Tolkien à 25 euros en format papier, ils viennent de sortir un format numérique à 20 euros, alors que le poche à 12 euros existe, soit ils sont bêtes, soit ils ne veulent pas y aller. Pour moi, ils font ça pour dire : « Vous voyez, ça ne marche pas. » C'est malhonnête.

Le pari est osé quand on connaît les circuits d'accès au livre numérique. Ce que montre l'expérience de ce libraire, blogueur, éditeur est que les communautés de goût reposent sur des communautés de fans qui ne sont pas uniquement des lecteurs qui parlent et qui écrivent. Ces lecteurs deviennent également des entrepreneurs, créant ainsi une dynamique sur la production de biens numérisés, du référencement, de la logistique et du service en produisant du conseil. Ce libraire opère comme un filtre indispensable à une structuration de communautés de goûts sur le web pour les lecteurs qui sont des clients investis. La dynamique communautaire est créée. À cette dynamique viennent s'ajouter d'autres acteurs. Le web social ne semble pas provoquer de changements majeurs dans la relation entre les professionnels du livre et leurs lecteurs, à de rares exceptions près, comme celle des auteurs inscrits dans des genres ou thématiques. Dans le milieu de la science-fiction, en effet, deux auteurs participent activement aux forums et animent les discussions entre les internautes. L'un des auteurs possède son site web, sur lequel il répond aux questions de ses lecteurs. Un autre auteur a un profil et une page web sur la plateforme de Publibook. Chaque auteur a sa page « blog » sur le site, et les lecteurs peuvent y écrire leur critique. L'auteur considère dans ce cas que l'écriture n'est pas un exercice fermé sur soi, mais qu'elle doit être critiquable et enrichie. Lecteurs, auteurs, libraires, éditeurs créent ici, sur un genre, un microcosme de recommandation et de rémunération de livres imprimés et numériques.

Les lecteurs échangeaient des hyperliens selon des goûts, des affinités, bien avant l'arrivée des plateformes et de leurs algorithmes décriés. Puis les informaticiens sont venus renforcer ce qu'ils ont préalablement observé et qui, selon leur point de

vue quantitatif, fonctionne. Dorénavant, le pouvoir du clic peut amener un filtre numérique, une homothétie dans les échanges.

Conclusion

Les vies du livre sous la loupe du numérique

CET OUVRAGE, restitution de sept années d'observation du livre, des pratiques des lecteurs et des acteurs de la chaîne du livre, dans sa dimension traditionnelle et numérique, présente des expériences multiples. Lire, c'est donner à lire à des proches comme à des inconnus, et le numérique offre la possibilité de suivre la trace de l'objet qui circule. Donner à lire, c'est prêter, offrir et échanger, souvent dans l'intimité, dans un cercle proche, comme le propose la Bibliothèque orange, ou selon des échanges plus impersonnels, dont les sites web tels que PocheTroc, TrocTribu ou des applications en sont l'exemple. Car lire, c'est focaliser l'attention, ce que les professionnels du livre organisent autour du marché du livre. Un système de l'alerte, qui fonctionnait dans un marché de la rareté du livre qui permet d'attirer des lecteurs ponctuels, mais qui demeure éloigné des échanges d'avis et de biens si intenses. Cette focalisation de l'attention permet de fidéliser par la collection, l'auteur, la série également. Ce modèle de captation de l'attention est plus économique du point de vue de la chaîne du livre et, dans le même temps, offre au lecteur une valeur sûre sur le plan cognitif. Pourquoi ? Parce que lire demande du temps et que le lecteur, face à l'offre pléthorique actuelle, se retrouve quelque peu perdu. Elizabeth Eisenstein¹³¹ a souligné cette augmentation de la production de livres manuscrits lors du passage du manuscrit

131. Elizabeth Eisenstein, *La Révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne*, Paris, Hachette littératures, 2003.

à l'imprimé, que nous retrouvons dans l'édition imprimée ces dernières années. Alors, pour orienter le lecteur, tout un système d'évaluation coopérative avec des débats entre lecteurs circule par mail sous forme de liste, dans un ancien modèle pourrions-nous dire, tandis que des plateformes essaient de capter ces recommandations à l'aide de statistiques. Sur ces plateformes, l'avis matérialisé par le signe de l'étoile domine. Ce mode de classement et de notation qu'est l'étoile se retrouve éloigné des longs débats entre lecteurs qui, eux, finissent par devenir une liste de coups de cœur, véritables signes transposables¹³² qui rendent compte de cet attachement au livre, à la pratique de lecture, aux vies du livre et qui circulent aisément comme recommandation sur le web. En effet, les interminables listes de commentaires sous un livre sur une page web semblent plus désorienter les lecteurs qui doivent alors faire un véritable travail de recomposition pour choisir. La chaîne d'orientation se complexifie, mais ne s'enrichit pas face à un livre qui a du poids. L'achat d'un livre demande du temps pour le lire et de la place pour le conserver. Le livre a du poids dans l'espace domestique, où il requiert espace de rangement et de stockage. Les lecteurs nous parlent de leur attachement à certains formats de lecture, allant du poche aux beaux livres : en ce sens, le livre est un bien singulier. Et, à l'inverse, le livre numérique aurait de ce point de vue une insoutenable légèreté. L'attachement à des formats nous permet de souligner que le livre est appropriable et porte des valeurs. La valeur économique du bien se dégrade après usage, mais augmente quand son contenu ou son édition deviennent rares. Le marché du livre neuf est de plus en plus rapide, alors que le livre d'occasion emmène avec lui des valeurs patrimoniales, sentimentales et affectives. Dans cette accélération du marché du livre, le livre numérique est léger et segmentable, il devient chronolithographié, découpé non selon un nombre de pages, mais selon un temps de lecture. Pourtant, au-delà de l'espace domestique, le livre a une vie sociale et économique. Amazon, en mettant en place un système de revente entre particulier avec son marketplace a su mieux que d'autre se servir des

132. Mariannig Le Béhec, Dominique Boullier, « Communautés imaginées et signes transposables sur un "web territorial" », *Études de communication*, n°42, 2014.

opportunités offertes par les plateformes numériques. On trouve une approche comparable avec RecyclLivre qui récupère les dons de livres pour les revendre et s'installer dans l'économie sociale et solidaire. Ces acteurs ont su prendre en charge les temps longs du livre, même si dans leur modèle d'affaires ils retirent à des associations des sources de financement obtenues grâce à des dons de livres. La vie de ce bien se démultiplie par les circulations et la chaîne de valeur infinie qu'il offre, de sa couverture au papier qui composent l'objet. Ce qui accélère sa circulation, outre le travail de focalisation de l'attention, ce sont les relations entre les lecteurs qui se tissent à partir des avis sur ce bien. Les lecteurs communiquent aisément leur envie de lire et ont envie de partager cette lecture. Le plus aisé est de parler, pour exprimer un ressenti, pour l'apprentissage et pour l'orientation. Parler amène à communiquer sur ce que le lecteur aime ou n'aime pas, les chaînes YouTube de lecture où ses goûts se développent. Mais quand Margaux nous parle de livre, pour nous, lire, c'est écouter et regarder. Nous lisons des signes verbaux et iconiques de la couverture, qui se transposent aisément avec le livre numérique, et chaque bibliothèque numérique propose de conserver cette couverture, fruit du travail de l'éditeur qui demeure avec le numérique. Mais les entretiens nous ont rappelé que lire, c'est écouter quand on est petit ou en cas de cécité. De nombreux lecteurs s'enregistrent et postent leur lecture en mp3, ou lisent pour d'autres lecteurs avec ou sans la bonne voix. Et le numérique peut s'emparer de ces modes sémiotiques de la lecture, notamment grâce à l'interactivité possible avec des écrans tactiles, où l'histoire peut-être co-construite sans maîtriser la lecture des mots. Le livre devient jeu vidéo, où les schémas narratifs peuvent être construits par le lecteur lui-même.

Lire devient alors déplacer des éléments sur un écran. Mais, avec le livre imprimé, c'était déjà l'annoter. L'annotation, qu'elle soit savante ou ordinaire, amène unanimement un jugement chez un lecteur, positif ou négatif. Elle peut avoir une valeur intellectuelle, didactique, permettre d'interpréter, de s'émouvoir ou de programmer l'action. Elle altère à différents niveaux l'objet-livre, selon qu'il soit livre de travail ou livre de loisir, et surtout pour soi ou un autre lecteur. L'annotation entre dans

le registre de l'extimité (je me découvre) et du voyeurisme (le lecteur découvre la relation entre un lecteur précédent, le texte et son auteur). Lire, c'est donc faire une expérience intérieure qu'il est possible de partager pour s'affilier à des mondes sociaux. Les lecteurs sélectionnent les ouvrages à lire selon leurs goûts, vont les communiquer et s'agréger avec des groupes sociaux proches de leurs goûts. Les genres amplifient la bulle au-delà des systèmes de classification ou algorithmiques de sélection d'ouvrages. Le numérique amplifie les possibilités, pour ces collectifs émergents, de vivre leur passion en jouant le jeu de la distinction, qui peut être infini dès lors qu'on se passionne pour un domaine précis. L'un des moyens de restituer cette passion est d'écrire. Les avis sur les œuvres publiés par ces écrivains, au sens de Roland Barthes, participent à la jouissance de la publication qui est largement exploitée par les plateformes et que nous pouvons qualifier de *digital labor*. Mais, si l'avis sur le livre circule allègrement avec le numérique, le livre numérique, quant à lui, semble en panne de circulation. Ce qui accompagnait la circulation du bien et de l'avis se retrouve capté dans des systèmes algorithmiques auxquels sont confrontés les médiateurs traditionnels de la chaîne du livre. Ce qui amène, selon nous, une controverse entre des utilisateurs qui vont accepter de naviguer entre plusieurs mondes techniques et offres commerciales pour accéder à un livre numérique et ces lecteurs qui vont se laisser saisir par la fluidité d'une offre « mono-monde », largement balisée par Amazon et son Kindle. Ce « multi-monde »/« mono-monde » a été identifié en 2012 sur la question de l'accès et de certains formats dans lesquels les livres numériques sont disponibles. Les « mono-mondes » enferment le lecteur dans l'accès aux livres par des achats par plateformes. Cet accès au livre par plateforme pose des questions importantes quant à une possible censure due aux règles que fixent ces plateformes pour la publication de contenu dans leur « boutique ».

Nous avons souhaité, à travers ces vies du livre, rendre compte de ce que les lecteurs font des livres et de leur expérience de lecture. Les professionnels peuvent, par des initiatives souvent ponctuelles, s'en inspirer. Car que faire de toutes ces expériences qui restent méconnues, qui semblent toujours périphériques dans l'économie du livre ? Il est temps de les transformer en

écologie du livre-échange, car c'est la seule chance pour inventer les nouveaux modèles d'affaires appuyés sur le numérique, au-delà de la phase actuelle des incunables, qui consiste à reproduire les livres homothétiques. Mieux valoriser ces échanges, c'est équiper les lecteurs et les relations auteurs-lecteurs, mais aussi éditeurs et libraires avec toutes les fonctionnalités communautaires actives qui font l'attractivité actuelle du numérique.

Le « graphe du web du livre en France » montre en 2011 une coupure nette des espaces de discussion autour du livre, des espaces d'écriture vis-à-vis des métiers du livre. Cette ignorance envers ces pratiques périphériques, où les lecteurs parlent, où les lecteurs écrivent et, surtout, où les lecteurs donnent à lire et orientent les lecteurs, ont été investis par des oligopoles de l'attention. La vie d'un livre ne s'arrête pas à l'achat, aux mesures d'audience et d'attention décrites par Citton dans son *écologie de l'attention*¹³³ (2014). Pour nous, cette attention telle que nous la décrivons dans cet ouvrage englobe voire incorpore un ensemble de chemins de recommandation, loin d'être médiatiques ou algorithmiques. Sur le web comme en dehors, il est très difficile de dissocier la circulation matérielle du livre et l'immatérialité de la pratique de lecture. Autrement dit, l'échange porte autant sur un bien que sur un avis.

Cependant, le livre numérique se trouve dans une situation quelque peu étrange, car, malgré son potentiel technique, il offre aux œuvres des perspectives de circulation moindres que l'imprimé. Ce qui devrait constituer son avantage décisif n'est pas mis en valeur, et l'on se trouve ainsi face à une forme de livre « proto-numérique », qui se contente de dupliquer les formats techniques de l'imprimé alors qu'il en oublie tout le potentiel de circulation. Nous avons tenté de remettre en valeur les atouts de l'imprimé de ce point de vue, celle de la circulation des biens, des conversations et des écritures. Sur chacun des points, le potentiel du livre numérique est extraordinaire, car les pratiques sociales sont là et les réseaux numériques sont avant tout de formidables accélérateurs de circulation. Mais tout se passe comme si on avait ignoré jusqu'ici ce potentiel du livre imprimé, en restant

133. Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, op. cit.

focalisés comme les éditeurs sur le caractère exclusif des biens à produire, alors même que la valeur était produite dans ces circulations de dons, de commentaires et d'écrits périphériques. Dès lors, l'offre de livres numériques ne semble pas avoir pris encore au sérieux les possibles transpositions de ces potentiels sur les réseaux numériques. Il est alors probable que ces changements ne seront possibles, comme nous l'a montré la cartographie du web, que communauté par communauté, genre par genre, et qu'il faudra en même temps que les propriétés du livre numérique soient radicalement changées pour le faire sortir de l'effet diligence, notamment en devenant réellement multimédia, *rich media* ou transmédia¹³⁴. Le livre homothétique sera alors cantonné à une forme de circulation, pendant que le livre numériquement augmenté pourra, lui, vivre d'une nouvelle vie et entrer dans d'autres réseaux d'échanges et de contributions.

Cette écologie du livre-échange doit nous permettre de trouver d'autres formes de recommandation que celles des *mass media* que reproduisent aisément les systèmes algorithmiques des plateformes. Elle doit nous permettre de trouver d'autres formes de prescription que celles en écho permanent du modèle de best-seller indispensable à la chaîne du livre imprimé. Elle doit remettre en synergie les vies du livre avec toutes les médiations professionnelles et avec les lecteurs eux-mêmes. En alignant au plus près les lecteurs avec les systèmes médiés et algorithmiques d'accès au livre numérique, les professionnels du livre, dans leur particularité, comme tous les dispositifs alternatifs de mise en circulation des œuvres, peuvent coexister.

Lire un livre est un investissement en temps et une mono-activité. C'est l'attention affective et par système d'alerte qui amènent à cette immersion livresque. Or les lecteurs accèdent aux livres aussi par surprise, par découverte. Qu'en sera-t-il si toute cette orientation ne repose que sur la répétition ?

Le savoir-faire algorithmique des plateformes, notamment Apple et Amazon, les deux grandes puissances de ce nouveau

134. Dominique Boullier, « Profils, alerte et vidéos : l'outre-lecture ou la fin de la lecture ? » in C. Evans (ed.) *Pour une sociologie de la lecture*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 2011.

monde du livre, pourrait disqualifier tous les autres modes d'orientation. Grâce aux traces que nous laissons (achats, consultations, avis, commentaires, écrits ou traits de notre lecture sur liseuse), ces plateformes connaissent nos habitudes d'achat et de lecture, notre rythme de vie et même nos goûts. Alors que les éditeurs devaient réaliser des enquêtes (rares) ou exploiter leurs traces de flux de stocks (très agrégées) pour avoir une idée de leurs clients, ces plateformes les suivent à la seconde près¹³⁵. Elles apprennent de ces traces et font des recommandations aux lecteurs-acheteurs potentiels, mais aussi aux auteurs et à tous ceux qui programment l'expérience utilisateur. L'apprentissage permis par le Big Data et mis en œuvre par le *machine learning* suppose de grandes masses de traces, dynamiques, une expertise technique de haut niveau, ainsi que des moyens financiers considérables. Les plateformes disposent de tout cela, et l'écart que nous connaissons déjà entre l'édition et la distribution classique des livres ne peut que se creuser.

Face au profilage et à la prédiction, par chance, toutes les activités qui constituent cette écologie du livre-échange n'ont pas nécessairement d'inscriptions numériques ou peuvent en avoir sur des plateformes très hétérogènes, sans produire de traces récupérables et exploitables. Face à la puissance des plateformes, ce n'est pas seulement la performance technique et éditoriale des offreurs qui pourra jouer. C'est bien tout l'écosystème que nous venons de décrire qui peut devenir une ressource alternative. Car les valeurs du livre, nous l'avons vu, vont bien au-delà des ventes de biens excluables. Dès lors, l'innovation ne consiste surtout pas à dupliquer ce que les plateformes savent très bien faire, mais à s'inspirer de ces pratiques collectives pour équiper numériquement des modèles vraiment différents.

L'enjeu de l'accès au livre numérique est clivant. La controverse amène les lecteurs à se positionner selon des mondes techniques, selon des choix de normes qui amputent leurs usages ou, au contraire, leur assurent une fluidité dans l'accès au livre. Le lecteur aime la découverte, aime l'arrivée surprise du livre, même si nous avons bien vu qu'elle est travaillée par un ensemble

135. Dominique Boullier, *Sociologie du numérique*, Paris, Armand Colin, 2016, 350 p.

d'acteurs : libraires, responsables de cercles de lecture, blogueurs, réseaux sociaux numériques, plateformes. Or les critiques et les algorithmes, quant à eux, ne procurent pas au lecteur cette surprise de la rencontre avec un objet, un contenu et un autre lecteur ! Que les programmes puissent servir à amplifier ce caractère improgrammable de la rencontre entre lecteurs et œuvres, voilà un défi réellement innovant qu'il appartiendrait de laisser aux lecteurs.

Bibliographie

- ALLARD Laurence, « Emoji, le “mot-image” de la culture mobile? Et si l’on regardait vers où pointe le doigt... », 2014, <http://imagesenbref.com/emoji-le-mot-image-de-la-culture-mobile-et-si-lon-regardait-vers-ou-pointe-le-doigt/>.
- ALLOING Camille, *[E]réputation*, Paris, CNRS éditions, 2016, 282 p.
- ANDERSON Benedict, *L’Imaginaire national* (trad. Pierre-Emmanuel Dauzat), Paris, La Découverte, 2002, 212 p.
- ANDERSON Chris, *La Longue Traîne*, 2^e éd., Londres, Pearson, coll. « Village Global », 2009, 320 p.
- AURAY Nicolas, MOREAU François, « Industries culturelles et Internet : les nouveaux instruments de la notoriété », *Réseaux*, vol. 5, n° 175, 2012, 300 p.
- AUTIÉ Dominique, « 32 – Du soulignement comme fin de l’humanisme », *À propos d’un Esprit des lois sur-marginé*, 2007, http://blog-dominique.autie.intexte.net/blogs/index.php/2007/03/09/d_un_esprit_des_lois_sur_margine.
- BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, 496 p.
- BARTHES Roland, *Œuvres complètes*, t. 4, Paris, Seuil, 1993, 1046 p.
- BARTHES Roland, « Écrivains et écrivains », *Essais critiques* [1964], in *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Seuil, 2002.
- BARTHES Roland, *Système de la mode* [1967], in *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Seuil, 2002, p. 895 et suiv.
- BAUDRILLARD Jean, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1978, 288 p.
- BÉLISLE Claire, *La Lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*, Villeurbanne, Presses de l’ENSSIB, 2004, 282 p.
- BÉLISLE Claire (dir.), *Lire dans un monde numérique*, Villeurbanne, Presses de l’ENSSIB, 2011, 295 p.
- BENHAMOU Françoise, FARCHY Joëlle, *Droit d’auteur et copyright*, Paris, La Découverte, 2009, 126 p.
- BENKLER Yochaï, *La Richesse des réseaux*, Lyon, PUL, 2009, 604 p.

- BERT Hélène, *Dispositif de prêt de livre numérique/Retour d'expérience d'une BDP bretonne*, 31/08/2016, <https://dlis.hypotheses.org/671>.
- BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991, 496 p.
- BOLTER Jay David, GRUSIN Richard, *Remediation, Understanding New Media*, Cambridge, MIT Press, 2000, 312 p.
- BOMSEL Olivier, *Gratuit! Du déploiement de l'économie numérique*, Paris, Gallimard, 2007, 304 p.
- BOMSEL Olivier, *L'économie immatérielle : Industries et marchés d'expériences*, Paris, Gallimard, 2010, 288 p.
- BOULLIER Dominique, *La Télévision telle qu'on la parle*, Paris, L'Harmattan, 2003, 240 p.
- BOULLIER Dominique, « Déboussolés de tous les pays! Une boussole écodémocrate pour rénover la gauche et l'écologie politique », *Cosmopolitiques*, p. 224, 2003, <hal-01025301>.
- BOULLIER Dominique, GHITALLA Franck, « Le web ou l'utopie d'un espace documentaire », *Information, Interaction, Intelligence*, 2004, vol. 4, n° 1, p. 175.
- BOULLIER Dominique, CREPEL Maxime, « La raison du nuage de tags : format graphique pour le régime de l'exploration », *Communication et langages*, n° 160, 2009.
- BOULLIER Dominique, *Sociologie du numérique*, Paris, Armand Colin, 2016, 350 p.
- BOUQUILLION Philippe, MATTHEWS Jacob T., *Le web collaboratif. Mutations des industries de la culture et de la communication*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Communication en plus », 2010, 150 p.
- BOURDAA Mélanie, « Les fans studies en question : perspectives et enjeux », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 7, 2015, <http://rfsic.revues.org/1644>.
- BOURDAA Mélanie, « La promotion par les créations des fans : une réappropriation du travail des fans par les producteurs », *Raisons politiques*, n° 62, 2016, p. 101-113, [doi:10.3917/rai.062.0101](https://doi.org/10.3917/rai.062.0101).
- BUCHER Taina, HELMOND Anne, « The affordances of social media platforms » in Jean Burgess, Thomas Poell et Alice Marwick (dir.), *The SAGE Handbook of Social Media*, Thousand Oaks, SAGE Publications Ltd, 2017.

- BURT Ronald, *Brokerage and closure, an introduction to Social Capital*, Oxford, Oxford University Press, 2005, 94 p.
- CARDON Dominique, CASILLI Antonio, *Qu'est-ce que le Digital Labor?*, Bry-sur-Marne, INA, 2015, 104 p.
- CATHELAT Bernard, *Socio-styles-système : les styles de vie, théorie, méthodes, applications*, Paris, Éditions d'Organisation, 1990, 560 p.
- CHARTIER Anne-Marie, HEBRARD Jean, *Discours sur la lecture, 1880-2000*, Paris, BPI-Centre Pompidou/Fayard, 766 p.
- CHARTIER Roger, « La circulation de l'écrit dans les villes françaises, 1500-1700 », *Livre et lecture en Espagne et en France sous l'Ancien Régime*, Paris, ADPF, 1981, p. 151-157.
- CHARTIER Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 2003, 336 p.
- CITTON Yves, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2014, 320 p.
- COLEMAN Gabriella, *Anonymous*, Paris, Lux, 2016, 520 p.
- DACOS Marin, MOUNIER Pierre, *L'édition électronique*, Paris, La Découverte, 2010, 126 p.
- DE CERTEAU, Michel, GIARD, Luce, MAYOL, Pierre, *L'Invention du quotidien : habiter, cuisiner*, t. 2., Paris, Gallimard, 1990, 349 p.
- DE CERTEAU, Michel, *L'Invention du quotidien : arts de faire*, t. 1, Paris, Gallimard, 1990, 349 p.
- DEBRAY Régis, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, 2000, 240 p.
- DEFALVARD Hervé, *La Révolution de l'économie en 10 leçons*, Ivry-sur-Seine, Les éditions de l'Atelier, 2015, 192 p.
- DUJARIER Marie-Anne, *Le Travail du consommateur*, Paris, La Découverte, 2014, 252 p.
- ECO Umberto, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, 324 p.
- EISENSTEIN Elizabeth, *La Révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne* (trad. Sissung Maud et Duchamp Marc), Paris, Hachette littératures, 2003, 352 p.
- EVANS Christophe, *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2011, 256 p.
- FALGAS Julien, « Et si tous les fans ne laissaient pas de trace : le cas d'un feuilleton de bande dessinée numérique inspirée par les séries télévisées », *Études de communication*, n° 47, 2016, p. 151-166, <https://edc.revues.org/6674>.

- FRANÇOIS Sébastien, « Fanf(r)ictions. Tensions identitaires et relationnelles chez les auteurs de récits de fans », *Réseaux*, vol. 1, n° 153, 2009, p. 157-189, DOI 10.3917/res.153.0157.
- GARABUAU-MOUSSAOUI Isabelle, DESJEUX Dominique (dir.), *Objet banal, objet social*, Paris, L'Harmattan, 2000, 256 p.
- GENDRON Geneviève, GERVAIS Bertrand, « Quand lire, c'est écouter. Le livre sonore et ses enjeux lecturaux », *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. 1, n° 2, 2010, DOI 10.7202/044208ar.
- GLEVAREC Hervé, *La Culture à l'ère de la diversité : Essai critique, trente ans après La Distinction*, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2013, 112 p.
- GOODY Jack, *La Peur des représentations*, Paris, La Découverte, 2006, 309 p.
- GREIMAS Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 2002, 262 p.
- GUILLAUMIN Jean, « Transitivity de la mémoire », *Revue française de psychanalyse*, n° 4, 1979.
- HELMOND Anne, « The Platformization of the web: Making web Data Platform Ready », *Social Media + Society*, juillet 2015, DOI10.1177/2056305115603080.
- HENNION Antoine, *La Passion musicale*, Paris, Éditions Métailié, 2007, 416 p.
- JAHHAH Marc, « Les 4 royaumes de l'annotation (1500-2012) », 9 octobre 2013, https://marginalia.hypotheses.org/18186#identifiant_18186.
- JENKINS Henry, *La Culture de la convergence, des médias au transmédia*, Paris, Armand Colin, 2013, 336 p.
- JUANALS Brigitte, « Le livre et le numérique : la tentation de la métaphore », *Communications et langages*, n° 145, 3^e trimestre, 2005, p. 81-93.
- KATZ Elihu, LAZARFELD Paul L., *Influence personnelle*, Paris, Armand Colin et INA, 2008, 416 p.
- KOPYTOFF Igor, « The cultural biography of things: commoditization as process », in Arjun Appadurai (dir.), *The Social Life of Things*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- LASCUMES Pierre, « La Gouvernamentalité : de la critique de l'État aux technologies du pouvoir », *Le Portique*, n° 13-14, 2004, <http://leportique.revues.org/625>.

- LATOUR Bruno, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n° 4, 1994, p. 587-607.
- LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 2006, 206 p.
- LE BECHEC Mariannig, « Territoire et communication politique sur le "web régional breton" », Thèse de doctorat, Université de Rennes, 2010.
- LE BECHEC Mariannig, CREPEL Maxime, BOULLIER Dominique, « Modes de circulation du livre sur les réseaux numériques », *Études de communication*, n° 43, 2014.
- LE BECHEC Mariannig, BOULLIER Dominique, « Communautés imaginées et signes transposables sur un "web territorial" », *Études de communication*, n° 42, 2014.
- LE BECHEC Mariannig, « Le territoire comme un graphe. Pratiques, formes, éthique », *Les Cahiers du numérique*, 2016, n° 4, vol. 12, 2016, p. 131-156.
- LICOPPE Christian (dir.), *L'évolution des cultures numériques*, Limoges, Fyp éditions, 2009, 256 p.
- MACÉ Marielle, *Façons de lire, manière d'être*, Paris, Gallimard, Coll. « NRF essais », 2011, 304 p.
- MAINGUENEAU Dominique, *Analyser les textes de communication*, 2e édition, Paris, Armand Colin, 2007, 213 p.
- MANGUEL Alberto, *Une histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud, 2000, 432 p.
- MAUGER Gérard, POLIAK Claude, PUDAL Bertrand, *Histoires de lecteurs*, Vulaines-sur-Seine, éditions du Croquant, Coll. « Champ social », 2010, 537 p.
- MAUREL Lionel, « L'affaire Booxup et le prêt de livres : quelques clarifications sur la notion de "bibliothèque ouverte au public" », 2015, <https://scinfolex.com/2015/09/13/laffaire-booxup-et-le-pret-de-livres-quelques-clarifications-sur-la-notion-de-bibliotheque-ouverte-au-public/>.
- MAUSS Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés primitives* [1923-1924], Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Grands textes », 2007, 248 p.
- MERCKLE Pierre, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2004, 128 p.
- MICOUD André, PERONI Michel, *Ce qui nous relie*, Paris, Éditions de l'Aube, 2000, 374 p.

- MOREAU François, PELTIER Stéphanie, « Les fondamentaux et mutations du secteur de l'édition : les ressorts de l'économie de la création », 2015, http://www.sne.fr/wp-content/uploads/2015/03/SNE-etude-economie-du-livre_mars-2015.pdf.
- NEEMAN Elsa, en collaboration avec Meizoz Jérôme, et Clivaz Claire, « Culture numérique et auctorialité : réflexions sur un bouleversement », *A contrario*, n° 17, 1/2012, p. 3-36.
- NEVEU Léa, « Fanfictions slashes : quels publics, pratiques et représentations? », 2017, <https://lectecri.hypotheses.org/63>.
- NEWMAN Mark, BARABÁSI Albert-László, WATTS Duncan J., *The Structure and Dynamics of Networks*, Princeton, Princeton University Press, 2006, 624 p.
- NORMAN Donald, *The Psychology of Everyday Things*, New York City, Basic Books, 1988, 288 p.
- OLIVENNES Denis, *La Gratuité c'est le vol*, Paris, Grasset, 2007, 130 p.
- ORLEAN André (dir.), *Analyse économique des conventions*, 2^e édition, Paris, PUF, 2004.
- PARISER Elie, *The Filter Bubble: What The Internet Is Hiding From You*, Londres, Penguin Books, 2012, 304 p.
- PASQUALE Franck, *Black Box Society*, Limoges, Fyp éditions, 2015, 320 p.
- PÉDAUQUE Roger T., *La Redocumentarisation du monde*, Toulouse, Éditions Cépaduès, 2007, 213 p.
- PÉDAUQUE Roger T., *Le Document à la lumière du numérique*, Caen, C&F Éditions, 2006, 218 p.
- PERRIAULT Jacques, « Effet diligence, effet serendip et autres défis pour les sciences de l'information », <http://archives.limsi.fr/WkG/PCD2000/textes/perriault.html>, date de la dernière visite 10 mai 2014.
- RICHTER Noë, « Aux origines du club de lecture », *Bulletin des bibliothèques de France* (BBF), n° 4, 1977, p. 207-221.
- ROGERS Everett, *Diffusion of Innovations*, Free Press, 1995, 520 p.
- SEILLES Antoine, COTRET Julien, GEORGES Fanny, SALLANTIN Jean, RODRIGUEZ Nancy, et al., « L'annotation discursive et sémantique pour la pratique de débats 2.0 », *Revue des Sciences et Technologies de l'Information - Série Document Numérique*, Cachan, Lavoisier, 2010, 13 (3), p. 153-177, <10.3166/DN.13.3.153-177>, <lirmm-00572868>.

- SIMMONOT Brigitte, GALLEZOT Gabriel, (dir.) *L'Entonnoir*, C&F Éditions, 2009, 246 p.
- SORENSEN Karen, ANDREW Mara, «BookTubers as a Networked Knowledge Community», *Emerging Pedagogies in the Networked Knowledge Society: Practices Integrating Social Media and Globalization*, Hershey, IGI Global, 2014, p. 87-99, web. 27 juillet 2017, doi :10.4018/978-1-4666-4757-2.ch004.
- STALLMAN Richard, «*Le droit de lire*», *Communications of the ACM*, vol. 40, n°2, 1997, <http://www.gnu.org/philosophy/right-to-read.fr.html>.
- STENGER Thomas, «La prescription de l'action collective. Double stratégie d'exploitation de la participation sur les réseaux socio-numériques», *Hermès, La Revue*, vol. 1, n°59, 2011, p. 127-133, <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2011-1-page-127.htm>.
- STENGER Thomas, COUTANT Alexandre, «Introduction», *Hermès, La Revue*, vol. 1, n°59, 2011, p. 9-17, <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2011-1-page-9.htm>.
- STENGERS Isabelle, *La Guerre des sciences aura-t-elle lieu ?*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001, 180 p.
- STIEGLER Bernard, *La Technique et le temps*, t. 2 : *La Désorientation*, Paris, Galilée, 1996, 288 p.
- TARDE Gabriel, *L'Opinion et la foule* [1901], Paris, PUF, 1989, 184 p., http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/opinion_et_la_foule/opinion_et_foule.html.
- TEAL Triggs, *Fanzines, la révolution du DIY*, Paris, Éditions Pyramyd, 2010, 256 p.
- THEODULE Marie-Laure, «Le web va changer de dimension», entretien avec Tim Berners-Lee, *La Recherche*, n°413, 2007, p. 34-38.
- THOMAS Willian Isaac, *Child In America*, New York City, Knopf, 1928, 636 p.
- TILLEY Chris, KEANE Webb, KUECHLER Susanne, ROWLAND Mike, SPYER Patricia, (dir.), *Handbook of Material Culture*, Thousand Oaks, Sage, 2006.

Colophon

Cet ouvrage a été relu par Sophie Dziengelewski et est composé par Nicolas Taffin avec le caractère Sabon Next de Jean-François Porchez, un « Garamond retrouvé » en retravaillant le dessin de Jan Tschichold (1967). Cette démarche souligne le fait que les générations typographiques, y compris à l'ère numérique, sont des ruminations, des réappropriations et possiblement... des renaissances. Les titres sont composés en Vectora d'Adrian Frutiger (1990), un caractère élancé inspiré par la lisibilité et par le travail de Morris Fuller Benton, que les lecteurs de C&F éditions connaissent bien. Les notes et la bibliographie sont composées en *Frutiger Next*, variante numérique adaptée à la lecture d'un caractère qui était initialement destiné à la signalétique. Les planches qui illustrent la couverture et ouvrent les chapitres sont des détails de l'herbier lombard (c. 1440) de la bibliothèque de Nicholas Joseph Foucault (1643-1721) conservé au British Museum (Sloane collection, 4016), dont les numérisations sont mises à disposition sans restriction (public domain). <http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/record.asp?MSID=7796&CollID=9&NS=tart=4016>.

Imprimé en France par Caen repro (14).

Achevé d'imprimer en février 2018.

Dépôt légal février 2018.

ISBN 978-2-915825-76-3

<http://cfeditions.com>

